

JIM BUTCHER



LES DOSSIERS

DRESDEN

4. FÉE D'HIVER



Jim Butcher

Fée d'hiver

Les dossiers Dresden – 4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Grégory Bouet



L'ombre de Bragelonne

Milady est un label des éditions Bragelonne

Cet ouvrage a été originellement publié en France
par Bragelonne sous le titre : *Le Chevalier de l'Été*

Titre original : *Summer Knight*
Copyright © Jim Butcher, 2002

© Bragelonne 2008, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
© Chris McGrath

ISBN : 978-2-8205-0088-5

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

Ce livre est dédié aux grandes sœurs qui ont assez de patience pour ne pas étrangler leur petit frère – et plus particulièrement aux miennes, qui en ont montré plus que la moyenne. Je vous dois tant à toutes les deux.

Je le dédie aussi à ma mère pour des raisons tellement évidentes qu'il est inutile de les rappeler – mais j'ai quand même une mention spéciale pour les biscuits à la canne à sucre et pour ce rocking-chair dont le grincement m'accompagnait jusqu'au passage du marchand de sable.

Chapitre premier

Une pluie de crapauds salua l'arrivée du Cercle Blanc à Chicago.

Je sortis de la Coccinelle, ma bonne vieille Volkswagen bleue, et plissai les yeux sous la lumière aveuglante de ce soleil d'été. Le parc du lac Meadow se situe au sud du quartier des affaires, une trotte depuis le lac Michigan. Avec la vague de chaleur qui nous tombait dessus, l'endroit aurait dû grouiller de monde, mais il n'y avait qu'une vieille femme portant un grand manteau qui tirait son chariot à commissions dans les allées. Il n'était pas encore midi, mais je crevais déjà de chaud sous mon sweat et mon tee-shirt.

J'observai les alentours un moment et fis quelques pas sur la pelouse. Une masse molle et humide atterrit sur ma tête.

Je sursautai et fourrageai nerveusement dans mes cheveux. Un petit machin tomba au sol.

Un crapaud.

Pas énorme pour ce genre de batracien : il tenait facilement dans la paume de ma main. Il semblait un peu groggy après sa chute. Il coassa grassement, puis s'en alla en sautillant maladroitement.

En regardant autour de moi, j'en découvris d'autres sur le sol.

Beaucoup d'autres.

Leur chant gagnait en puissance au fur et à mesure que je m'enfonçais dans le parc. Sous mes yeux, la pluie de crapauds continua, comme si le Tout-Puissant s'en débarrassait par le vide-ordures. Les potes de Kermit sautaient dans tous les coins. Ils ne recouvraient pas l'herbe, mais c'était impossible de les manquer. Il ne se passait pas une minute sans qu'on entende un impact mou. Leurs coassements ressemblaient au brouhaha d'une salle de réunion.

— Bizarre, hein ? dit une voix excitée.

Je relevai la tête sur un jeune homme large d'épaules qui se dirigeait vers moi d'une démarche assurée. Billy le loup-garou portait un tee-shirt noir et un bas de jogging. Un an ou deux en arrière, ces vêtements auraient caché ses vingt et quelques kilos en trop. À présent, ils dissimulaient les muscles qui les avaient remplacés. Il tendit la main en souriant.

— Qu'est-ce que je t'avais dit, Harry ?

— Billy, répondis-je. (Il me broya la main. De la bravade, ou était-il devenu beaucoup plus fort ?) Quoi de neuf chez les lupins ?

— Des choses de plus en plus intéressantes. Nous sommes tombés sur pas mal de trucs étranges lors de nos dernières patrouilles. Des événements comme ça. (Il désigna le parc. Un autre crapaud s'écrasa non loin de nous.) Voilà pourquoi on a décidé d'appeler le magicien.

Des patrouilles ? De sacrés vigiles, Batman !

— Des gens normaux ont vu ça ?

— Personne, à part des types du département météorologie de l'université. D'après eux, il y a des tornades en Louisiane ou je ne sais quoi. Les tempêtes auraient envoyé les crapauds jusqu'ici.

— Tu crois qu'une théorie magique serait plus facile à avaler ? ricanai-je.

— T'inquiète, dit le loup-garou en riant. Quelqu'un ne va pas tarder à déclarer que c'est un canular.

Je retournai à la Coccinelle et fouillai dans le coffre à l'avant. J'exhumai un sac à dos, d'où je sortis des poches plastiques. J'en jetai une à Billy qui l'attrapa habilement.

— Mouais ! En attendant, ramasse-moi quelques crapauds et colle-les dans le sac.

— Pourquoi ?

— Pour m'assurer qu'ils sont réels.

— Tu ne le crois pas ? s'étonna-t-il.

— Écoute, Billy, contente-toi de le faire, grognai-je en fronçant les sourcils. J'ai pas dormi, je ne me rappelle même pas à quand remonte mon dernier repas chaud, et j'ai un boulot monstre avant la tombée de la nuit.

— Mais pourquoi ne seraient-ils pas réels ? Ils en ont l'air, pourtant.

J'inspirai profondément en tentant de me maîtriser. Pas facile, ces derniers temps.

— Ils peuvent en avoir l'air mais pas la chanson, et se révéler être des *constructs* conçus avec de l'essence de l'Outremonde et animés par magie. J'espère que c'est le cas.

— Pourquoi ?

— Parce que cela voudrait dire qu'une fey s'ennuie, et cherche à tuer le temps. Ça leur arrive parfois.

— Je vois. Mais s'ils sont vrais ?

— Dans ce cas, ça signifie qu'il y a une couille dans le potage.

— Quel genre de couille ?

— Une sérieuse. Des trous dans la structure de l'univers.

— Et c'est mauvais ?

— Oui, Billy, soupirai-je en le fixant. C'est mauvais. Un peu comme si quelque chose d'énorme partait en sucette.

— Et si...

La goutte d'eau !

— Je n'ai ni le temps ni l'envie de donner un cours aujourd'hui ! Ferme-la !

Il leva la main en signe de reddition.

— OK, mec, pas de problème. (Il m'emboîta le pas, ramassant des batraciens sur son passage.) Euh, sinon ça fait plaisir de te voir, Harry. Avec le reste du groupe, on se demandait si tu voulais passer ce week-end. Sortir un peu, quoi.

Je récoltai un crapaud, avant de lui jeter un coup d'œil méfiant.

— Pour faire quoi ?

— Jouer à *Baston & Dragons* ! La campagne est vraiment du tonnerre.

Un jeu de rôle. J'émis un bruit monosyllabique. La vieille femme nous dépassa, les petites roues de son Caddie grinçant et vibrant.

— Je t'assure, continua-t-il. On attaque la forteresse du seigneur Malocchio. On doit y aller déguisés et en plein milieu de la nuit pour que la Confrérie de la Vérité ignore l'identité des justiciers qui ont abattu cet être infâme. Il y a des sortilèges, des démons, des dragons et tout le reste. Ça te dit ?

— J'aurais l'impression d'être au boulot.

— Harry, maugréa l'adolescent. Je sais que tu es sur les nerfs à cause de cette histoire de guerre avec les vampires et que tu n'es pas à prendre avec des pincettes. Mais tu passes beaucoup trop de temps dans ton sous-sol.

— Quelle guerre contre les vampires ?

Billy leva les yeux au ciel.

— Tout se sait, Harry. La Cour Rouge des sangsues a déclaré la guerre aux magiciens après que tu as brûlé le repaire de Bianca au printemps dernier. Je suis aussi au courant des tentatives d'assassinat dont tu as fait l'objet ces derniers temps et de l'arrivée du Conseil Blanc pour décider de la marche à suivre.

— Quel Conseil Blanc ? continua-je d'un ton rageur.

— Ce n'est pas le moment de jouer aux ermites, Harry, soupira-t-il. Regarde-toi. Depuis combien de temps ne t'es-tu pas rasé et douché ? Coupé les cheveux ? Et de quand date ta dernière lessive ?

Je grattai la barbe rebelle s'accrochant à mes joues.

— Je sors, et souvent en plus.

— Quand ? demanda Billy en ramassant un autre crapaud.

— Je suis allé au match de foot américain avec les Alphas et toi.

— Effectivement, raila-t-il. En janvier. Dresden, nous sommes en juin. (Il me dévisagea, puis fronça les sourcils.) Des gens s'inquiètent pour toi. Écoute, je sais que tu travailles sur un projet spécial, mais ce déguisement de sauvage mal lavé ne te ressemble pas.

Je m'arrêtai pour attraper un autre batracien.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, soufflai-je.

— Plus que tu le penses, répondit-il. C'est à cause de Susan, n'est-ce pas ? Il lui est arrivé quelque chose lors de l'histoire Bianca, et tu essaies de la tirer d'affaire. Ce sont les vampires ? C'est la raison de son départ ?

Je fermai les yeux, luttant pour ne pas broyer le crapaud dans ma main.

— Laisse tomber, tu veux ?

Billy se redressa et me regarda droit dans les yeux.

— Non, Harry. Bordel, tu disparais de la surface de la planète, tu ne vas presque plus dans ton bureau, tu ne réponds pas au téléphone, tu n'ouvres presque plus ta porte. Nous sommes tes amis, et ton état nous préoccupe.

— Je vais bien.

— Tu mens mal. Il paraît que les Rouges ont rameuté pas mal de sbires. Ils offriraient la vie éternelle aux soldats qui ramèneraient ta tête.

— Par les cloches de l'enfer ! murmurai-je.

J'avais un début de migraine.

— C'est pas une bonne période pour se balader tout seul, Harry. Même en plein jour.

— J'ai pas besoin d'une baby-sitter, Billy.

— Je te connais mieux que la plupart des gens. Je sais que tu es capable de faire des prodiges, mais ça ne fait pas de toi un super-héros pour autant. Tout le monde a besoin d'aide de temps à autre.

— Pas moi. Pas maintenant. (Je glissai le crapaud dans mon sac, puis en ramassai un autre.) Je n'ai pas le temps pour ça.

— Oh, ça me fait penser..., dit l'ado en sortant un feuillet de sa poche pour le lire. Tu as rendez-vous avec une cliente à 15 heures.

— Quoi ? m'exclamai-je, surpris.

— Je suis passé à ton bureau et j'ai écouté tes messages. Une certaine Mlle Sommerset a essayé de te joindre. Je l'ai rappelée et j'ai arrangé la rencontre à ta place.

Je sentis la moutarde me monter au nez.

Une fois de plus.

— Tu as fait quoi ?

Il eut une petite moue de gêne.

— J'ai ouvert ton courrier également. Le propriétaire t'a envoyé un avis d'expulsion. Si tu ne paies pas dans une semaine maximum, il te fout dehors.

— Mais qu'est-ce qui te donne le droit de fouiner dans mon bureau, Billy ? D'appeler mes clients ?

Il avança d'un pas. Je dus faire un effort considérable pour me concentrer sur son nez et éviter ses yeux.

— Garde ton calme, Harry. Bon sang, je suis ton ami ! Tu passes ton temps planqué dans ton appartement. Tu devrais être content que je t'aide à sauver ton affaire !

— Tu as parfaitement raison, il s'agit de *mon* affaire ! grognai-je. (La vieille femme au chariot réapparut dans mon champ de vision périphérique, et les roues grincèrent quand elle passa derrière moi.) De la mienne ! Et en aucun cas de la tienne !

Il serra les dents.

— Très bien. Et si tu retournais te cloîtrer dans ta cave en attendant d'en être viré aussi ? (Il écarta les bras). Bon Dieu, mec ! Pas besoin d'être magicien pour voir qu'un ami est en pleine dépression. Tu souffres. Tu as besoin d'aide.

— Non, Billy, répliquai-je en enfonçant mon index dans sa poitrine. Je n'ai pas besoin qu'on m'aide *encore plus*. J'ai autre chose à foutre que de surveiller une bande de gamins qui ont appris un tour de magie et qui se prennent pour des *justiciers* avec des crocs et une queue en prime. Si les vampires n'arrivent pas à m'avoir, ils pourraient s'attaquer à mes proches, et je n'ai vraiment pas besoin de ça, ni d'essayer de tout prévoir en passant mon temps à me demander qui d'autre va en prendre plein la figure parce que j'ai fait une erreur. (Je ramassai un crapaud, puis arrachai son sac à l'adolescent en me relevant.) Je n'ai pas besoin de *toi*.

Comme il fallait s'y attendre, c'est à ce moment-là qu'on m'attaqua.

Pour une tentative d'assassinat, elle manquait de subtilité. Un moteur rugit, et une fourgonnette noire déboucha d'une contre-allée, une quarantaine de mètres plus loin. Elle chassa de l'arrière et dérapa, ses pneus ouvrant de larges sillons dans la pelouse gorgée de soleil. Deux hommes étaient fermement accrochés à l'arrière de la voiture. Tout de noir vêtus, ils portaient même des lunettes de soleil sous leurs cagoules sombres, et ils étaient armés de flingues – des pistolets-mitrailleurs de type Uzi.

— Recule ! hurlai-je à Billy en l'attrapant de la main droite par l'épaule, et en le plaçant derrière moi.

D'un mouvement du poignet gauche, je dégageai mon bracelet composé de petits boucliers médiévaux, avant de lever la main en direction de la camionnette et de concentrer ma volonté. Un demi-globe translucide et lumineux apparut entre le véhicule et moi.

La fourgonnette s'arrêta dans un crissement de freins. Les deux types en noir n'attendirent même pas qu'elle s'immobilise pour jouer les parfaits seconds rôles de films d'action et défourailler plus ou moins dans ma direction, vidant leur chargeur dans un orage de plomb.

Les balles rebondirent en sifflant sur mon bouclier. Des étincelles volèrent. En moins de trois secondes, mon bracelet s'échauffa de manière très désagréable. L'énergie de mon champ de force allait bientôt dépasser les limites de

ma concentration. Je tentais d'incliner mon bouclier pour faire ricocher un maximum de projectiles en l'air. Dieu seul savait où toutes ces balles finiraient. J'espérais juste qu'elles ne rebondiraient pas sur une voiture ou un passant.

Les culasses percutèrent à vide. Les deux tireurs rechargèrent avec une agitation digne des pires amateurs.

— Harry ! cria Billy.

— Pas maintenant !

— Mais...

J'abaissai mon bouclier et levai la main droite – celle qui projette l'énergie. L'anneau d'argent à mon index était enchanté pour accumuler un peu d'énergie cinétique à chaque mouvement. Je ne l'avais pas utilisé depuis des mois, et il avait dû emmagasiner une puissance monstrueuse, une force que je n'aurais pas osé utiliser contre les tireurs. Elle était suffisante pour tuer l'un d'entre eux, mais je ne serais pas plus avancé que s'ils me farcissaient avec des plombs. Le délai serait juste un peu plus long. La Blanche Confrérie ne rigole pas avec ceux qui violent la Première Loi de la Magie : « tu ne tueras point ». Je m'en étais déjà sorti une fois en contournant le problème, mais elle ne se ferait plus avoir.

Je serrai les dents en ajustant mon coup sur le côté de l'un des agresseurs. J'envoyai la sauce. Un courant de force invisible, mais bien tangible, frappa le tireur au torse. L'impact plaqua son pistolet-mitrailleur contre son corps, souffla ses lunettes et déchiqueta ses vêtements en le catapultant de l'autre côté de la fourgonnette.

L'autre ne fut pas aussi affecté. Il fut heurté à l'épaule et à la tête, mais il s'accrocha à son arme, perdant ses lunettes et arrachant sa cagoule par la même occasion. Il était jeune, sûrement pas en âge de voter. Il cligna des yeux sous l'afflux subit de lumière, puis renouvela sa tentative malhabile de recharger son arme.

— Des gosses, grognai-je en relevant mon bouclier. Ils m'envoient des gamins. Par les cloches de l'enfer !

À cet instant, j'eus une sensation étrange, et mes cheveux se dressèrent sur ma nuque, comme si on voulait me faire décoller du sol en tirant dessus. Alors que le gosse recommençait à tirer, je regardai par-dessus mon épaule.

La vieille femme au Caddie s'était arrêtée à cinq mètres derrière. Je remarquai alors qu'elle n'était pas aussi vieille qu'elle en avait l'air, et je notai l'éclat de deux yeux noirs et profonds sous l'épais maquillage. Elle avait des mains jeunes et lisses. Elle se pencha et sortit du chariot un fusil à canon scié qu'elle braqua sur moi.

Les balles du pistolet-mitrailleur s'écrasaient contre mon champ de force, et je luttais pour le maintenir en place. Utiliser la magie contre ce nouvel agresseur romprait ma concentration et le bouclier avec, et, tireur inexpérimenté ou pas, celui de la fourgonnette balançait assez de pruneaux pour que je finisse par m'en prendre un.

D'un autre côté, si l'assassin déguisé me canardait à cinq mètres, je ne passerais pas par la case « hôpital », j'irais directement à la morgue.

Les projectiles pleuvaient contre ma barrière de protection, et je ne pouvais rien faire sinon regarder le fusil m'ajuster. J'étais baisé, et Billy ferait partie du lot.

Quand on parle du loup... Billy réagit. Il avait déjà quitté son tee-shirt, sa musculature d'athlète ondulant sous sa peau, complètement différente de celle soigneusement sculptée d'un body-builder. Il se jeta sur la femme et quitta son pantalon au passage.

Il était nu.

Je détectai l'afflux d'énergie utilisé par mon ami. Un courant précis et maîtrisé. Rien à voir avec un rituel où l'énergie s'accumule lentement avant d'obtenir l'effet recherché. Les contours de son corps s'estompèrent, et, en l'espace d'un battement de cœur, Billy le Loup avait remplacé Billy l'Exhibitionniste, percutant mon agresseur, lacérant la main qui tenait la pompe du fusil.

La femme hurla, écartant sa main aux doigts sanguinolents et, utilisant son arme comme une massue, tenta de frapper l'énorme bête au pelage sombre de la taille d'un danois. Billy feinta et le flingue percuta son dos, lui arrachant un grognement. Avant même que je m'en rende compte, il s'attaquait déjà à l'autre main, et la femme lâcha son arme en hurlant.

Elle n'était pas humaine.

Ses doigts se déformèrent, s'allongèrent, ainsi que ses épaules et sa mâchoire. Ses ongles se muèrent en d'infâmes griffes ébréchées dont elle se servit pour lacérer la gueule du loup. Billy eut un jappement de douleur suivi d'un feulement rauque. Il roula à terre avant de se relever, glissant sur le côté, obligeant ainsi la femme à me tourner le dos.

Le pistolet-mitrailleur du tireur claqua à vide une nouvelle fois. En abaissant mon bouclier, je me jetai sur le fusil à pompe, puis me redressai en criant :

— Billy ! Dégage de là !

Le garou s'écarta et la femme se tourna vers moi, ses traits monstrueux déformés par la haine, la bouche dégouttant de bave et des canines semblables à des défenses de sanglier perçant ses gencives.

Braquant le canon vers son ventre, j'appuyai sur la détente.

Le fusil mugit et tressauta, manquant de me disloquer l'épaule. Peut-être du calibre .12, ou des balles pleines. L'horreur bascula en arrière, s'écroulant avec un cri terrifiant.

Un répit bien trop bref.

Elle se releva presque dans le même mouvement, sa robe en lambeaux couverte de sang, son visage ayant maintenant perdu toute trace d'humanité. Elle se précipita vers moi, me dépassa et sauta dans la camionnette. Le tireur chargea son partenaire et le conducteur démarra en trombe. Les roues dérapèrent, arrachant des morceaux de pelouse avant d'accrocher et de propulser le véhicule dans la rue au beau milieu du trafic.

Je l'observai une seconde, le souffle court. En abaissant le fusil, je sentis quelque chose se tortiller dans ma main gauche. Incroyable, j'avais réussi à garder le batracien pendant toute la durée du combat. Ses soubresauts montraient clairement que j'avais failli le broyer. Je desserrai ma prise sans pour autant le libérer.

Je me retournai vers Billy. Le loup retrouva ses vêtements, scintilla un instant, puis redevint le jeune homme nu comme un ver. Deux longues entailles marquaient sa joue, parallèles à sa mâchoire. Le sang couvrait sa gorge d'un film carmin. Mais seule sa posture très raide trahissait sa souffrance.

— Ça va ? demandai-je.

Il hocha la tête en enfilant son pantalon et son tee-shirt.

— Oui. C'était quoi ce bordel ?

— Une goule. Sûrement quelqu'un qui appartient au clan LeBeau. Ses membres sont en cheville avec la Cour Rouge, et ils ne m'aiment pas beaucoup.

— Pourquoi ?

— Je leur ai collé quelques migraines par le passé.

Billy essuya ses coupures avec le bas de son tee-shirt.

— Je ne m'attendais pas aux griffes.

— Elles sont sournoises de nature...

— Une goule... Elle est morte ?

— Ce sont de vrais cafards, grommelai-je. Faut se lever de bonne heure pour en éliminer une. Tu peux marcher ?

— Pas de problème.

— Parfait. Barrons-nous.

Nous nous dirigeâmes vers la Coccinelle. Je ramassai le sac plein de crapauds au passage et les libérai. Je m'essuyai les mains dans l'herbe.

Billy me regarda faire, l'air incrédule.

— Que fais-tu ?

— Ils ne servent à rien, ils sont réels.

— Comment le sais-tu ?

— Celui que je tenais m'a chié dans la main.

Billy s'installa côté passager, et je fis le tour de la voiture. Je pris la trousse de premiers soins sous le siège conducteur et la lui tendis. Le jeune homme appuya une compresse sur son visage en observant les crapauds.

— Ça veut dire qu'il y a du grabuge dans l'air ?

— Oui, comme tu dis, confirmai-je. (Je gardai le silence une minute avant de reprendre :) Tu m'as sauvé la vie.

Il haussa les épaules sans tourner la tête dans ma direction.

— Tu as fixé le rendez-vous pour 15 heures, c'est ça ? Rappelle-moi le nom ? Sommerset ?

Il m'accorda un coup d'œil en réprimant un sourire, mais son regard le trahit.

— Exactement.

Je hochai la tête en me grattant la barbe d'un air absent.

— J'ai eu pas mal de soucis ces derniers temps, je devrais peut-être faire un brin de toilette avant.

— Bonne idée, répondit Billy.

— Je suis vraiment con, parfois, soupirai-je.

— Parfois, dit Billy en riant. T'es un être humain comme tout le monde.

Je mis le contact. Le moteur toussota légèrement avant de consentir à démarrer.

À ce moment précis, un impact sourd résonna contre le capot, suivi d'un autre sur le toit.

Une vague de nausée me submergea, un vertige si soudain, si violent que je m'agrippai au volant pour ne pas m'effondrer. J'entendis faiblement mon ami me demander si je me sentais bien.

Pas du tout.

Une poussée d'énergie agita l'air, un bouleversement brutal des forces de la magie, d'ordinaire organisées et calmes, et brusquement transformées en un tumulte chaotique.

Un flot de démente pure.

Je tentai de repousser les sensations et luttai pour ouvrir les yeux.

Il pleuvait des crapauds.

Non pas quelques batraciens de-ci, de-là, mais une averse si violente qu'elle en noircissait le ciel. Rien à voir avec la chute éparses et disparate du parc. Là, ils tombaient comme des grêlons, éclatant au sol, et l'un d'entre eux frappa même ma voiture avec suffisamment de force pour fêler le pare-brise.

Je démarrai et me faufilai dans la circulation. Nous sortîmes de la pluie surnaturelle au bout de quelques mètres.

Nous avions tous les deux le souffle court. Billy avait raison, un drôle de truc se préparait. D'un point de vue magique, bien sûr. Le Conseil Blanc se réunissait en ville ce soir pour parler de la guerre. J'avais un rendez-vous d'affaires et, manifestement, les vampires devaient être sur les dents (sans jeu de mots), pour m'avoir attaqué de manière aussi flagrante. Ce qu'ils n'avaient jamais osé faire auparavant.

J'enclenchai les essuie-glaces. Du sang de crapaud macula mon pare-brise fendillé d'arabesques rougeâtres.

— Seigneur ! souffla Billy.

— Ouais, répondis-je, tout arrive en même temps...

Chapitre 2

Je déposai Billy à son appartement à côté du campus universitaire. Il y avait peu de chances que la goule porte plainte, mais je préférerais quand même essayer le fusil, et mon ami l'enveloppa dans une serviette qui traînait à l'arrière de la voiture en me promettant de s'en débarrasser.

Installée sur le balcon de son pied-à-terre se tenait Georgia, sa petite amie. Elle le dépassait d'une bonne tête et portait, avec une assurance que je ne lui aurais pas prêtée un an auparavant, un minishort et un haut de bikini dévoilant de larges portions de son anatomie bronzée.

Bon sang, que ces gamins grandissent vite !

Dès que Billy sortit de la voiture, Georgia leva le nez de son bouquin et fronça les sourcils. Elle rentra dans l'appartement pour venir nous attendre à la porte avec une trousse à pharmacie. La jeune femme jeta un coup d'œil inquiet à la Coccinelle, puis me salua d'un hochement de tête. Je lui rendis son salut, essayant d'afficher un air détendu. À en juger par son expression, j'avais à peine réussi à la dérider. Billy entra, et je partis avant que qui que ce soit vienne tailler le bout de gras avec moi.

Je me garai au bout d'une minute et m'examinai dans le rétroviseur.

Ce fut le choc. Je sais que ça peut avoir l'air débile, mais je n'ai pas de miroirs chez moi. Trop de choses peuvent s'en servir comme fenêtres, voire comme portes. Je préfère éviter ce genre de risques.

Ça faisait plusieurs semaines que je ne m'étais pas regardé dans une glace.

On avait l'impression que j'avais passé mes vacances dans un mixeur.

Encore plus que d'habitude, je veux dire.

J'ai un visage plutôt anguleux et émacié. Mes yeux sont aussi noirs que mes cheveux longs. À ce moment-là, je me découvris de larges cernes violacés. Une sacrée paire. Les parties de mon visage qui n'étaient pas mangées par ma barbe semblaient aussi effilées que les bords d'une carte bleue.

Ma tignasse avait salement poussé, et je n'avais plus l'aspect d'une star de rock sexy, mais celui d'un colley croisé avec un mouton. Il n'y avait plus aucun équilibre dans ma coupe de cheveux depuis qu'on avait piégé une de mes livraisons de pizza avec une bombe incendiaire. J'avais récolté une belle brûlure sur le coin du crâne. Enfin, c'était à l'époque où j'avais encore les moyens de me payer ces mets délicats. J'avais le teint pâle, blafard même. Je ressemblais à un cadavre ambulancier.

J'avais l'air fatigué. Épuisé. Vidé.

Je me renfonçai dans mon siège.

Je déteste avoir tort. Pourtant, Billy et les loups-garous (par la cape de David Copperfield, on dirait le nom d'un mauvais groupe de rock !) marquaient un point là-dessus.

Je tentai de me rappeler à quand remontaient mon dernier passage chez le coiffeur et mon dernier coup de rasoir. Je m'étais pourtant douché la semaine dernière, non ?

Je frottai mon visage de mes mains tremblantes. Ces dernières semaines défilaient en se mélangeant dans ma tête. J'étais resté cloîtré dans mon laboratoire à faire des recherches jour et nuit. Mon labo était dans un sous-sol humide sans même un soupirail.

Les rythmes circadiens, c'est pour les crétins. J'avais largement de quoi m'occuper vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'avais bien trop de travail pour m'arrêter sur des détails aussi futiles.

Ma petite amie avait failli mourir il y avait neuf mois. Peut-être même pire que ça.

J'avais rencontré Susan Rodriguez quand elle était journaliste pour un tabloïd appelé *Les Arcanes de Chicago*. Elle fait partie de cette minorité de gens qui croient aux phénomènes surnaturels. Elle s'acharnait sans cesse à trouver le moindre indice, la plus petite preuve sur le paranormal pour convaincre le grand public de son existence. C'était lors d'une de ces enquêtes qu'elle m'avait suivi dans une surprise-partie pour vampires.

Et ces monstres l'avaient capturée.

Billy avait eu raison à ce sujet également. Les sangsues, celles de la Cour Rouge, l'avaient changée. Il serait plus

correct d'utiliser le mot « infectée ». Même si elle était encore humaine, techniquement parlant, ces créatures lui avaient conféré leur soif macabre. Que Susan y succombe, et elle deviendrait l'une des leurs. Une partie de son âme mourrait, et elle rejoindrait les rangs des monstres sans espoir de rédemption.

Voilà pourquoi je travaillais sans relâche. Je voulais trouver un moyen de la guérir, de trouver un vaccin ou de purger son corps de ce mal.

Trouver quelque chose... n'importe quoi.

Je l'avais demandée en mariage. Elle avait refusé, avant de quitter la ville. J'avais lu sa rubrique dans les *Arcanes*. Elle avait dû l'envoyer à son rédacteur en chef. Au moins, je savais qu'elle était en vie.

Susan m'avait demandé de ne pas la suivre et j'avais obéi. Je respecterais ma parole jusqu'à ce que je trouve un moyen de la tirer du pétrin dans lequel je l'avais fourrée. Il devait bien y avoir une solution.

C'était obligatoire. Impossible de douter.

Je baissai la tête. Les muscles crispés de mon visage devinrent douloureux. J'avais l'impression d'étouffer, et mon corps semblait brûler d'une flamme impuissante. Je suis un mage. J'aurais dû avoir le pouvoir de protéger Susan, de l'aider.

J'aurais dû être plus malin.

Plus rapide.

Meilleur.

T'aurais dû lui demander sa main avant qu'il soit trop tard. Hein, Harry ?

Je luttais contre les larmes. Je luttais avec toute la force et toute la discipline gagnées au bout de toutes ces années d'entraînement. Ça ne servirait à rien de pleurer. Ça ne m'aiderait pas à trouver un remède pour Susan.

J'étais si las.

Je restai le visage enfoui dans mes mains. Je ne voulais pas qu'on me voie pleurnicher.

Il me fallut un bout de temps pour recouvrer mon calme, bien plus que je saurais le dire. En tout cas, l'ombre des bâtiments avait tourné et, même avec les vitres baissées, je cuisais dans la voiture.

Soudain, je me rendis compte du danger que je courais à rester bêtement en pleine rue, à la merci des séides de la Cour Rouge. J'étais fatigué, sale et affamé, mais je n'avais plus un sou pour acheter à manger. À en juger par la position du soleil, je n'avais pas le temps de rentrer chez moi pour choper un morceau. Surtout si je voulais être à l'heure pour mon rendez-vous avec cette Mlle Sommerset.

Et je ne pouvais pas me permettre de la rater. Mon pote loup-garou avait *aussi* raison sur ce point. Si je ne recommençais pas à gagner de l'argent, je perdrais mon bureau et mon appartement. Difficile de continuer ses travaux magiques dans un carton au fond d'une impasse.

Il fallait y aller. Je tentai de peigner mes cheveux avec mes doigts – en vain – et fonçai à mon bureau. Je passai devant une horloge qui m'informa que j'étais déjà en retard de quelques minutes pour mon rendez-vous. Entre ça et mon apparence, j'avais tout pour faire bonne impression. Cette journée allait décidément de mal en pis.

Mon bureau est situé dans un immeuble du centre-ville. Le bâtiment ne paie pas de mine, mais, à cet instant précis, il semblait encore trop bien pour moi. Le vieil agent de sécurité me jeta un regard soupçonneux, mais la chance me sourit et il me reconnut. Un nouveau m'aurait viré comme un malpropre. Je saluai le gardien d'un hochement de tête et souris en prenant mon air le plus sérieux possible. Il y a des jours comme ça...

Je me dirigeai droit vers l'escalier. Un panneau accroché aux portes de l'ascenseur indiquait que ce dernier était en réparation. Il n'était plus le même depuis qu'un scorpion géant avait déchiqueté le plafond de la cabine. Bon, il faut ajouter que quelqu'un avait propulsé l'ascenseur jusqu'au sommet avec une colonne d'air, mais c'était pour écraser cette saloperie d'insecte contre le plafond. Inutile d'ajouter que la chute de la cabine avait causé pas mal de dégâts dans l'immeuble, et que tous les loyers s'en étaient trouvés augmentés.

Enfin, c'est ce qu'on m'a dit. Inutile de me regarder comme ça, il peut s'agir de n'importe qui. Bon, peut-être pas l'orthodontiste du quatrième ou le psychiatre du sixième. On peut exclure le cabinet d'assurances du septième, et les comptables du neuvième, soit. Pas le genre des avocats du dernier étage non plus, enfin, on ne sait jamais. D'un autre côté, ce n'est pas parce qu'il y a une catastrophe que j'en suis obligatoirement responsable.

Quoi qu'il en soit, on ne peut rien prouver.

J'empruntai l'escalier jusqu'au quatrième étage. Je remontai le couloir, laissant derrière moi le brouhaha du cabinet de consultants qui occupait la majorité de l'étage, pour arriver jusqu'à mon bureau.

« HARRY DRESDEN – MAGICIEN », pouvait-on lire sur le verre dépoli. Je m'apprêtais à ouvrir la porte, quand une étincelle éclata au bout de mon doigt à quelques centimètres de la poignée. Un petit éclair très désagréable.

Je m'immobilisai. Même la climatisation crachotante et fatiguée n'aurait pu assurer une telle fraîcheur. On peut me traiter de paranoïaque. mais rien de tel qu'une tentative d'assassinat en plein jour pour rendre un homme méfiant.

Je me concentrai de nouveau sur mon bracelet, puisant dans mon appréhension pour élever un bouclier en cas de besoin.

J'ouvris la porte avec l'autre main.

En général, mon fief est plutôt bien rangé. En tout cas, je ne me souvenais pas de l'avoir laissé dans un état pareil. Je trouvai cela un peu excessif, surtout quand on pense au nombre de fois où j'étais venu ces derniers temps. La table qui me servait de présentoir était à moitié renversée contre le mur, et mes prospectus étaient éparpillés sur le sol. J'en garde toujours quelques-uns comme « La magie pour les nuls » ou « Devenez aussi malin que Merlin ». Il y avait une légère odeur de brûlé assez familière. Et zut, j'avais dû laisser la cafetière allumée. Mon bureau était lui aussi couvert de papiers épars, et des dossiers s'empilaient et dégorgeaient de quelques tiroirs de mon classeur ouverts. Fixé au plafond, mon ventilateur fatigué brassait l'air avec un claquement à chaque rotation.

Manifestement, quelqu'un avait essayé de mettre un peu d'ordre. Mon courrier était bien rangé en trois piles différentes, et mes deux poubelles étaient mystérieusement vides.

Billy et compagnie, supposai-je.

Une femme se tenait au beau milieu de la pièce. Elle était d'une beauté qui pousse les hommes à assassiner leurs amis et à déclencher des guerres.

Elle était debout à côté de mon bureau, face à la porte, les bras croisés et une hanche inclinée. Elle semblait pensive. Ses cheveux étaient blancs. Pas blond très clair, pas platine, blancs comme neige, blancs comme le marbre le plus pur. Elle les portait en chignon, dévoilant ainsi son cou gracile. Je me demandai comment elle s'y prenait, mais sa peau semblait encore plus pâle que ses cheveux. Ses lèvres avaient la couleur des mûres gelées. Elles ressortaient presque brutalement sur ce visage si délicat et adorable. Ses yeux en amande étaient d'un vert profond qui se chargea de bleu quand elle tourna la tête vers moi. Elle n'était ni vieille ni jeune. Elle n'était que beauté.

Je luttai pour empêcher ma mâchoire de crever le plancher, et obligeai mon cerveau à se remettre en marche en examinant ses vêtements. Elle portait un tailleur anthracite à la coupe impeccable. La jupe dévoilait juste assez ses jambes pour attirer le regard, bon gré mal gré, et les talons de ses escarpins avaient la hauteur idéale pour susciter des idées. Sous sa veste, elle portait un chemisier au décolleté juste assez profond pour me donner envie de regarder, si elle prenait une profonde inspiration. Des opales serties d'argent étincelaient sur ses oreilles et à son cou. Elles brillaient d'une myriade de couleurs assez surprenantes pour ces pierres – une multitude de nuances pourpres, violettes et bleues. Ses ongles semblaient vernis du même chatoiement.

Je perçus l'odeur de son parfum. Une fragrance sauvage, lourde et sucrée, comme celle des orchidées. Mon cœur s'emballa, et j'entendis la zone de mon cerveau saturée de testostérone regretter que je n'aie pas pris de douche. Que je ne me sois pas rasé.

Ou que je ne porte pas autre chose qu'un jogging.

Sa bouche ébaucha un sourire, et l'un de ses sourcils s'arqua, sans un mot, m'abandonnant à ma contemplation béate.

Une chose était sûre, ce genre de femme avait forcément de l'argent. Un tas de pognon. Du blé pour payer mon loyer, faire des courses, peut-être même mettre un peu de côté et acheter une brouette pour nettoyer l'appartement. J'eus moins d'une seconde d'hésitation, me demandant s'il était correct pour un magicien, membre attiré de la Blanche Confrérie, de s'intéresser à l'argent. Je me décidai très vite.

Au diable les pouvoirs cosmiques faramineux, j'ai un loyer à payer, bordel !

— Madame Sommerset, je suppose, parvins-je enfin à articuler. (Personne ne m'arrive à la cheville sur le terrain du mielleux. En me débrouillant bien, je devais même pouvoir trébucher sur quelque chose et me péter la gueule pour compléter le tableau.) Je me présente, Harry Dresden.

— Et vous êtes en retard, répondit-elle d'une voix en parfait accord avec son apparence : élaborée, charmante et cultivée. (Je n'arrivai pas à situer son accent. Peut-être européen. Mais absolument captivant.) Votre assistant m'a donné l'heure du rendez-vous, et je déteste qu'on me fasse attendre, aussi me suis-je permis d'entrer. (Elle jeta un coup d'œil sur mon bureau, puis me regarda.) Je le regrette presque, d'ailleurs.

— Oui. Je ne savais pas que vous veniez avant, heu... (Je contemplai la pièce, estomaqué, puis fermai la porte.) Je me doute que tout cela ne fait pas très professionnel.

— Effectivement.

Je me dirigeai vers la chaise réservée aux clients et la dégageai en hâte.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Désirez-vous une tasse de café ? Autre chose ?

— Cela me paraît tout sauf sain. Pourquoi prendrais-je un tel risque ?

Elle s'installa sur le bord de la chaise, le dos droit, ne me quittant pas des yeux tandis que je m'installais derrière mon bureau. Je sentis leur poids sur moi, et fronçai les sourcils en m'asseyant.

— Êtes-vous du genre à prendre des risques ?

— Je préfère prendre mes précautions, souffla-t-elle. Prenons votre cas, par exemple, monsieur Dresden. Si je suis venue ici aujourd'hui, c'est pour décider si oui ou non j'allais miser gros sur vos compétences. (Elle marqua une pause avant d'ajouter :) Pour l'instant, on ne peut pas dire que vous m'avez fait bonne impression.

Les coudes appuyés sur mon bureau, je croisai les doigts.

— Oui, je suis conscient que tout cela donne l'image d'un...

— ... homme désespéré ? suggéra-t-elle. Quelqu'un clairement concentré sur d'autres problèmes. (Elle désigna du menton le tas d'enveloppes.) Quelqu'un sur le point de perdre son bureau s'il ne paie pas ses dettes. Je crois qu'il vous faut du travail. Si vous êtes incapable de gérer des problèmes aussi mineurs, je doute que vous me soyez d'une quelconque utilité.

Elle commença à se lever.

— Attendez, dis-je en l'imitant. S'il vous plaît. Exposez-moi au moins votre affaire. S'il se trouve que je suis à même de vous aider...

Elle releva la tête et me coupa la parole.

— Mais là n'est pas la question, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. La question est de savoir si je pense que vous pouvez m'aider. Pour l'instant, vous ne m'avez pas aidée à penser dans ce sens. (Elle s'arrêta, puis se rassit.) Et pourtant...

Je repris ma place.

— Oui ?

— Certains bruits courent au sujet de personnes ayant vos capacités, monsieur Dresden. Sur cette faculté de regarder dans les yeux.

— Je n'appellerais pas ça une faculté, répondis-je en haussant un sourcil. C'est incontrôlable.

— Mais vous lisez au plus profond des gens, non ? Vous appelez cela une « mise à nu » de l'âme, n'est-ce pas ? Je hochai la tête lentement et rassemblai peu à peu divers éléments et indices.

— Vous découvrez leur véritable nature, non ? Vous connaissez toute la vérité sur celui ou celle que vous scrutez.

— Et la réciproque est vraie, oui.

Elle eut un léger sourire adorable.

— Alors, regardons-nous dans les yeux, monsieur Dresden. Vous et moi. Ainsi, je saurai si vous pouvez m'être d'une quelconque utilité. Ça ne coûte rien d'essayer, n'est-ce pas ?

— N'en soyez pas si sûre. C'est le genre de vision qui reste ancré dans la mémoire. (Comme la cicatrice d'une appendicite ou une calvitie. Quand on sonde l'âme de quelqu'un, on ne l'oublie jamais, et je n'aimais pas du tout la tournure que prenait la conversation.) Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Mais pourquoi pas ? Ça ne prend pas longtemps, n'est-ce pas ?

— Là n'est pas le problème.

Son sourire s'effaça.

— Je vois. En ce cas, si vous voulez bien m'excuser...

Cette fois, je l'interrompis :

— Madame Sommerset, je pense que vous avez commis une petite erreur dans vos estimations.

Ses yeux étincelèrent d'une rage froide l'espace d'un instant.

— Ah oui ?

Je hochai la tête en sortant un carnet de mon bureau.

— Exactement. J'en ai pas mal bavé ces derniers temps.

— Vous n'imaginez pas à quel point cela m'est égal.

Je trouvai un stylo, le décapuchonnai et le posai à côté du carnet.

— C'est cela, oui. Et vous débarquez ici. Riche. Magnifique. Trop belle pour être vraie, en somme.

— Et ? s'enquit-elle.

— Trop belle pour être vraie, répétais-je en dévoilant mon .44 planqué dans le tiroir et en le braquant sur elle, le chien armé. Vous allez me prendre pour un fou, mais depuis quelque temps, quand quelque chose est trop beau pour être vrai, j'ai souvent une mauvaise surprise. Posez vos mains sur le bureau, s'il vous plaît.

Elle haussa les sourcils. Elle écarquilla tellement les yeux que je distinguai le blanc autour de l'iris. Elle m'obéit en avalant sa salive.

— Est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous faites ? demanda-t-elle.

— Oui, je teste une théorie, répondis-je sans la quitter des yeux et du canon, tout en ouvrant un autre tiroir. Vous

voyez, j'ai eu pas mal de visiteurs des plus déplaisants dernièrement. J'ai été obligé de me préparer à certains problèmes. Et je crois que je vous ai percée à jour.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, monsieur Dresden, mais je suis certaine...

— Ne gaspillez pas votre salive.

Je fourrageai un moment dans le tiroir avant de trouver ce que je cherchais. Je posai un bon vieux clou sur mon sous-main.

— Qu'est-ce que ça signifie ? murmura-t-elle.

— Un test de réflexes.

Sur ce, je propulsai doucement le clou vers ses mains parfaitement manucurées.

Elle réagit un quart de seconde avant que la pointe les touche – mais quelle réaction ! En un éclair, elle était à deux mètres du bureau, renversant la chaise au passage. Le clou bascula et tomba sur le sol avec un léger tintement.

— Du fer, soulignai-je. Du fer forgé. Les fées détestent ça.

Toute vie quitta son visage. Un instant, il affichait un dédain, une morgue et un air de supériorité d'une incroyable arrogance, puis tout disparut, ne laissant que ses traits froids et magnifiques... exempts de toute émotion ou de quoi que ce soit d'humain.

— Le marché passé avec ma marraine est encore valable pour quelques mois, dis-je. Elle doit me laisser tranquille un an et un jour. Si elle essaie de me baiser, je vais me mettre en colère.

Elle me contempla en silence pendant un long moment. Ce visage si adorable et pourtant si étrange était déconcertant. J'avais l'impression que la chose tapie derrière ces traits n'avait pas grand-chose en commun avec moi, et n'avait aucune envie de me comprendre. Ce masque vide me fichait la trouille, et je luttais pour empêcher le flingue de trembler.

Et elle fit quelque chose qui la rendit plus étrange encore. Plus effrayante.

Elle sourit.

Ses lèvres esquissèrent lentement un sourire aussi acéré qu'un couteau de boucher. Elle ouvrit la bouche, et sa voix mélodieuse résonna de nouveau, calme et envoûtante, mais creuse.

Elle parla et j'eus envie de m'approcher pour mieux distinguer ses mots.

— Astucieux, susurra-t-elle. Oui. Pas assez déconcentré pour réfléchir. Exactement ce qu'il me faut.

Je sentis une sueur froide courir le long de mon dos.

— Je ne veux pas de problèmes, dis-je. Partez, et faisons comme si rien ne s'était passé.

— Et pourtant, souffla-t-elle. (Au seul son de sa voix, j'eus l'impression que la température descendit de quelques degrés encore.) Vous avez percé mon camouflage. Vous avez prouvé votre valeur. Comment avez-vous fait ?

— L'électricité sur la poignée de porte, expliquai-je. Elle aurait dû être fermée. Vous n'auriez pas pu entrer en théorie, vous l'avez donc traversée. De plus, vous avez joué avec mes questions plutôt que d'y répondre simplement.

— Continuez, dit-elle sans se départir de son sourire.

— Vous n'avez pas de sac. Peu de femmes sortent avec un tailleur à trois mille dollars sans le sac qui va avec.

— Mmmmm... Vous conviendrez parfaitement, monsieur Dresden.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, répliquai-je. Je ne veux plus rien avoir à faire avec les fées.

— Je n'aime pas qu'on m'appelle ainsi, monsieur Dresden.

— Vous survivrez. Sortez de mon bureau.

— Vous devez savoir, monsieur Dresden, que mon peuple, du plus humble au plus puissant, se doit de dire la vérité.

— Ce qui ne vous empêche pas d'abuser les gens.

Ses yeux scintillèrent, et je vis ses pupilles changer, perdant leur rondeur humaine pour adopter un aspect félin. Elle me fixa sans ciller.

— Quoi qu'il en soit, j'ai pris ma décision et je vais prendre un risque. Je vais miser sur vous.

— Heu... Pardon ?

— Je requiers vos services. On a volé un objet d'une grande valeur et j'aimerais que vous le retrouviez.

— Attendez. Que je comprenne bien. Vous voulez que je travaille sur un cambriolage... pour vous ?

— Pas pour moi, murmura-t-elle. Pour ses propriétaires légitimes. Je veux que vous retrouviez le voleur et que vous me rendiez justice.

— Faites-le vous-même.

— Dans ce cas précis, je ne peux pas intervenir toute seule. Voilà pourquoi je vous ai choisi comme émissaire. Comme agent.

Je lui ris au nez. Une autre émotion émergea sur ses traits pâles et parfaits : la colère. Une rage froide et terrible brilla dans ses yeux et mon rire se bloqua dans ma gorge.

— Je ne suis pas d'accord, répondis-je. Je ne passerai pas un marché de plus avec votre peuple. Je ne vous connais même pas.

— Cher enfant, susurra-t-elle d'un ton légèrement tranchant. Le pacte a déjà été conclu. Tu as abandonné ta vie, ta chance et ton avenir en échange de la puissance.

— Oui, à ma marraine. Et encore, je n'en ai pas terminé avec elle.

— Plus maintenant, coupa-t-elle. Je crois que même dans le monde des mortels, le concept de la passation de dette existe, non ?

Ma gorge se serra.

— Que voulez-vous dire ?

Ses lèvres se retroussèrent sur des dents blanches et acérées. Ce n'était pas un sourire.

— Ta dette a été cédée, mon enfant. Je l'ai acquise, et tu es à moi. Nous allons œuvrer *ensemble* sur cette affaire.

Je posai le flingue sur mon bureau, et sortis un coupe-papier du premier tiroir. C'était un modèle courant, à la lame lourde et plate, avec un manche en plastique.

— Vous vous trompez, dis-je d'une voix dont le déni était évident, même pour moi. Ma marraine n'aurait jamais accepté pareil marché. Qui me dit que vous n'essayez pas de me berner ?

Elle sourit en me fixant de ses yeux étincelants.

— Permits-moi de te prouver la véracité de mes dires.

Ma paume gauche se plaqua contre le sous-main. J'observai ma main droite crispée sur le coupe-papier en train de se dresser comme dans un film d'horreur. Paniqué, je tentai de retenir mon bras, de lâcher l'objet, mais je n'avais plus aucun contrôle sur mes membres, comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre.

— Attendez ! criai-je.

Elle me dévisagea, froide, distante et intéressée.

J'abattis le coupe-papier sur le dos de ma main gauche.

Violemment.

Mon bureau n'est pas très solide. La lame traversa la chair entre le pouce et l'index puis s'enfonça dans le bois, clouant ma main par la même occasion. La souffrance remonta le long de mon bras pendant que mon sang commençait à couler. Je tentai de la maîtriser, mais j'étais paniqué, et incapable du moindre contrôle. Je lâchai un couinement. Je luttai pour arracher la pointe d'acier et la sortir de ma main, mais mon bras préféra se tordre, faisant jouer la lame dans les chairs dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

La souffrance me submergea. Je n'avais même pas assez de souffle pour hurler.

La femme, la fée, s'approcha et écarta mes doigts du coupe-papier. Qu'elle arracha d'un geste net, puis qu'elle posa soigneusement sur le bureau, mon sang luisant sur l'acier.

— Mage, tu sais très bien que si tu ne m'étais pas lié, je n'aurais pas un tel pouvoir sur toi.

Pour l'instant, tout ce que je savais, c'était que ma main était une torture, mais une portion de mon esprit comprit que ma visiteuse disait vrai. Les fées ne peuvent pas débarquer ainsi pour jouer aux marionnettistes. Il faut leur ouvrir la voie. C'est ce que j'avais fait avec ma marraine, Lea, il y a des années.

J'étais plus jeune.

Plus bête.

J'avais échappé aux griffes de Lea l'année dernière, et obtenu une suspension de notre marché qui aurait dû me protéger un an et un jour.

Aujourd'hui, ma marraine avait cédé le pacte à quelqu'un d'autre. Une fée qui n'était pas tenue d'honorer le sursis.

Je relevai la tête et posai les yeux sur Mlle Sommerset. La colère s'associa à la souffrance, transformant ma voix en un grognement sourd.

— Qui êtes-vous ?

L'ongle scintillant de la femme traça un sillon dans la flaque de sang imprégnant mon bureau. Elle porta le doigt à ses lèvres et l'effleura du bout de la langue.

Son sourire revint lentement.

Plus sensuel, mais toujours aussi étrange.

— Je porte bien des noms, murmura-t-elle, mais tu peux m'appeler Mab, reine de l'Air et des Ténèbres, souveraine de la Cour d'Hiver des sidhes.

Chapitre 3

Je crus que ma mâchoire allait se décrocher.

Une reine des fées.

Une reine des fées dans mon bureau.

En face de moi.

Je parlais avec une reine des fées.

Et elle me tenait par les couilles.

Et dire que je me croyais déjà dans une merde noire.

La peur fait le même effet que lorsqu'on avale de l'eau glacée, une vague de froid qui coule dans la gorge et envahit la poitrine. Elle coupe le souffle et fait battre le cœur plus fort qu'il devrait, avant de se répandre dans les tripes, dans le bassin, en laissant des tremblements dans son sillage. Ensuite, elle s'attaque aux cuisses, aux genoux (marquant parfois un arrêt embarrassant un peu avant), sapant la force des longs muscles qui pensent qu'on devrait les utiliser pour se tailler à toute vitesse.

J'avalai une bonne goulée de terreur, les yeux rivés sur la fée d'une beauté vénéneuse de l'autre côté de mon bureau.

Tout cela arracha un sourire à Mab.

— Bien, murmura-t-elle. Assez malin pour avoir peur. Pour comprendre... Enfin, une partie. Comment te sens-tu, muni d'un tel savoir, enfant ?

Je répondis d'une voix hésitante, et plus sourde que je l'aurais aimé.

— Un peu comme Tokyo quand Godzilla débarque sur la plage.

Mab inclina la tête sur le côté sans me quitter des yeux ni se départir de son expression amusée. Peut-être n'avait-elle pas compris la référence. Ou peut-être n'aimait-elle pas être comparée à un lézard géant.

Ou peut-être qu'elle aimait ça...

Enfin, comment pouvais-je le savoir ? J'avais déjà assez de mal à comprendre les femmes humaines.

J'essayai de ne pas mêler mon regard à celui de la reine des fées. Je ne craignais plus la mise à nue. Il faut que les deux personnes aient une âme pour que cela se produise. En revanche, il y a bien des choses qui peuvent arriver si on croise trop longtemps un regard. Il peut véhiculer des tas d'émotions et de métaphores. Je fixai le menton de Mab, ma main toujours tenaillée par la douleur, et je ne dis rien.

J'étais bien trop terrifié.

Je déteste avoir peur. C'est la chose que je hais le plus au monde. Je déteste me sentir impuissant. J'exècre aussi être violenté, et la reine des fées aurait pu tout aussi bien m'enfoncer le poing dans la gorge pour exiger mon argent de poche.

C'est toujours une mauvaise nouvelle de voir débarquer une reine des fées. Une très mauvaise nouvelle. À moins d'invoquer un dieu ancien et oublié ou en me frittant avec le Conseil Blanc, j'avais peu de chances de rencontrer un être aussi puissant que Mab. Je pourrais essayer de lui lancer une attaque magique un peu vicieuse, voire de la neutraliser, mais même si nous avions été sur un pied d'égalité, j'aurais à peine dérangé sa coiffure. De plus, elle avait un moyen de pression sur moi, un lien magique. Elle pouvait transpercer mes défenses à volonté, et je ne pouvais rien y faire.

Les personnes violentes me rendent dingue – et j'ai déjà fait des choses folles sous l'empire de la colère.

— N'y comptez pas ! dis-je d'une voix enflammée. Je refuse. Prenez-en votre parti et détruisez-moi. N'oubliez pas de fermer la porte en partant.

Ma réponse ne sembla pas la froisser, et elle se contenta de croiser les bras.

— Quelle rage, murmura-t-elle, quel feu ! Parfait. J'ai observé ton tour de force contre ta marraine, la Leanansidhe, en automne dernier. Rares sont les mortels capables de prendre une fée à son propre jeu. De la fierté. De l'impertinence. J'admire ces qualités, mage. J'en ai besoin.

Je farfouillai sur mon bureau jusqu'à ce que je tombe sur la boîte de mouchoirs. Je commençai à tamponner ma blessure.

— Je me moque de vos attentes, répliquai-je. Je n'ai aucune envie de vous servir d'émissaire ou de je ne sais quoi. Il faudrait m'y contraindre, et ça m'étonnerait que je fasse du bon boulot dans ce cas. Faites ce que vous voulez ou quittez mon bureau.

— Cela devrait vous importer, monsieur Dresden, reprit Mab. Cette affaire vous concerne directement. J'ai acquis votre dette pour vous faire une offre. Pour vous donner une chance de vous affranchir de vos obligations.

— Oui, c'est cela. Inutile d'insister, ça ne m'intéresse pas.

— Tu peux servir ou être servi, mage. Comme un repas. Tu ne désires donc pas être libre ?

Je la regardai, inquiet, des visions de mon corps rôti avec une pomme dans la bouche dansant dans ma tête.

— Qu'est-ce que vous entendez par « libre » ?

— Libre, répéta-t-elle en caressant chaque syllabe de ses lèvres couleur de baie givrée d'une manière que je ne pus ignorer. Libre de l'influence des sidhes, des liens de ton obligation contractée vis-à-vis de la Leanansidhe en premier, et de moi à présent.

— On efface l'ardoise ? On est quittes ?

— Exactement.

Je posai les yeux sur ma main blessée en grimaçant.

— Je ne vous croyais pas adepte du concept de liberté, Mab.

— Et c'est là que tu te trompes, mage. J'adore la liberté. Tous ceux qui en sont privés en rêvent.

Je pris une profonde inspiration et tentai de ralentir mon rythme cardiaque. Il ne fallait pas que ma colère ou ma peur pensent à ma place. Mes instincts me criaient de reprendre le flingue et de tenter quelque chose, mais je devais réfléchir. C'est la seule solution pour échapper à une fée.

L'offre de Mab était honnête. Je le sentais d'une manière si primaire, si instinctive, qu'il n'y avait pas l'ombre d'un doute. Elle me libérerait si j'acceptais son marché. Bien entendu, son prix pouvait être trop élevé. Nous n'en avions pas encore discuté. Les fées ont l'art et la manière de proposer des pactes qui ne font que renforcer les obligations à leur égard au lieu du contraire. Comme les banquiers ou les organismes de crédit.

L'incarnation même du mal.

Je sentis que Mab me scrutait, tel Sylvestre épiait Titi. Cette idée me remonta un peu le moral. En général, le petit oiseau botte le cul du chat à la fin.

— Soit, dis-je. Je vous écoute.

— Trois tâches, murmura-t-elle en levant trois doigts tendus comme support visuel. Il arrivera un moment où je ferai appel à tes services. Quand tu auras honoré trois tâches, tu seras libéré de tes obligations.

Le silence tomba dans la pièce, et je cillai.

— Quoi ? C'est tout ?

Mab hocha la tête.

— N'importe quelle tâche ? N'importe quel service, mais pas plus de trois ?

La reine des fées acquiesça.

— C'est aussi simple que ça ? Comprenez-moi, à vous entendre, on a l'impression qu'il me suffit de vous passer le sel trois fois et l'affaire serait réglée.

Ses yeux bleu-vert restèrent fixés sur moi, imperturbables, tels deux morceaux de glace.

— Acceptes-tu ?

Je me massai lentement la bouche en retournant le marché dans ma tête. Pour un pacte féerique, il était plutôt clair. Certains étaient très compliqués, avec des clauses et tout et tout. Mab m'avait offert un joli paquet, aussi doux, propre et franc qu'une friandise d'Halloween.

Seul le dernier des crétins n'aurait pas vérifié la présence éventuelle d'une lame de rasoir ou de cyanure à l'intérieur.

— C'est moi qui décide ou non d'accepter les tâches ?

— Si tu veux.

— Et, en cas de refus, vous ne me ferez subir aucunes représailles ni punition.

Elle pencha la tête sur le côté et battit lentement des paupières.

— Accordé. C'est toi, et non moi, qui décideras quelles tâches accomplir.

À première vue, pas de mine sur le passage.

— Et on ne vend plus ma dette. On ne fait pas non plus appel à des laquais pour me punir ou m'agresser indirectement. Tout cela reste entre nous.

Elle éclata d'un rire aussi joyeux, clair et joli que le tintement de clochettes – si on les avait pressées contre mes dents avant qu'elles aient fini de résonner.

— Pas comme ta marraine. Un homme averti en vaut deux, mage ? J'accepte.

Je me léchai les lèvres, réfléchissant à toute allure. Avais-je laissé une faille ? Pouvait-elle m'atteindre d'une autre manière ?

— Alors, mage ? demanda Mab. Passons-nous ce marché ?

Je m'accordai une seconde, regrettant d'être aussi fatigué, ou d'avoir si mal. Les événements de la journée, et la perspective du Conseil de ce soir, ne m'avaient pas laissé avec le cerveau d'un négociateur international. Mais une chose était sûre, si je ne me libérais pas du lien de Mab, j'étais mort, ou pis, et vite en plus. Mieux vaut agir et se tromper que ne rien faire et se laisser tranquillement écraser.

— Très bien, répondis-je. Marché conclu.

Dès que ces mots quittèrent ma bouche, je sentis un petit frisson descendre le long de mon cou, pour courir sur mon échine. Ma main blessée frémit avec une pointe de douleur.

Mab ferma les yeux, un sourire félin s'étirant sur ses sombres lèvres.

— Bien.

Tous les fans de cartoons connaissent la gueule de Vil Coyote quand il court à perdre haleine sur une falaise et qu'il continue dans le vide. Il ne regarde pas en bas, il se contente de reconnaître le terrain d'un orteil hésitant. Alors, juste avant la chute, son visage s'emplit d'une terreur viscérale.

Je devais ressembler à ça. En tout cas, c'est à peu près ce que je ressentais. Mais on ne pouvait rien y faire. Peut-être que si je ne cherchais pas à toucher le sol sous mes pieds, je continuerais indéfiniment. Je quittai Mab des yeux pour m'occuper de ma blessure. Enfin, du mieux possible. La plaie palpait, et la désinfecter allait me faire souffrir plus encore. Je n'aurais sûrement pas besoin de sutures. Un petit réconfort, je suppose.

Une enveloppe kraft tomba sur mon bureau. Je levai les yeux. Mab enfilait sa paire de gants.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Ma requête, répondit-elle. Vous y trouverez des détails au sujet de la mort d'un homme. Je veux que vous me venchiez en découvrant l'identité du coupable et en retrouvant ce qu'il a volé sur le corps.

L'enveloppe contenait entre autres choses une photo en noir et blanc, format 20 x 25. Y figurait le cadavre d'un vieil homme, au pied d'un escalier, son cou formant un angle bizarre par rapport à ses épaules. Il avait des cheveux blancs frisés et une veste en tweed. Le cliché était accompagné d'un article tiré de *La Tribune* et qui titrait : « ACCIDENT FATAL À MINUIT POUR UN ARTISTE LOCAL ».

— Ronald Ruel, soufflai-je, en parcourant l'article. J'en ai entendu parler. Il a un studio à Boucville, si je me souviens bien.

— Salué comme un visionnaire de la culture artistique américaine, acquiesça Mab. Même si je trouve qu'on utilise ce terme avec légèreté.

— Un créateur de mondes imaginaires, d'après ce que je lis. Maintenant qu'il est mort, je suppose qu'on va dire un tas de gentillesses à son sujet. (Je continuai ma lecture.) La police conclut à un accident.

— Erreur, répliqua Mab.

— Comment le savez-vous ? demandai-je en relevant la tête.

Elle sourit.

— Et qu'est-ce que ça peut vous faire ? continuai-je. Ce n'est pas comme si les flics en avaient après vous.

— Il existe d'autres régimes judiciaires que ceux qui régissent les lois des mortels. Je veux que justice soit faite, c'est tout ce que vous avez besoin de savoir. C'est tout.

— Mouais, murmurai-je en fronçant les sourcils. Vous m'avez parlé d'un objet volé. Quoi ?

— Vous le saurez quand vous le verrez.

Je rangeai la photo dans l'enveloppe avant de la reposer.

— Je vais y réfléchir.

— Vous accepterez cette tâche, mage Dresden, m'assura Mab.

Je lui jetai un regard noir et serrai les dents.

— J'ai dit que j'y réfléchirai.

Les yeux de chat étincelèrent, et j'entraaperçus ses dents si blanches dans son sourire. Elle sortit des lunettes de soleil de la poche de sa veste.

— La politesse ne veut-elle pas qu'on raccompagne une cliente jusqu'à la sortie ?

Je grimaçai, mais quittai mon fauteuil pour aller jusqu'à la porte. Le parfum entêtant de la reine des fées, son odeur anesthésiante, suffit à me donner le tournis. Je le repoussai et luttai pour maintenir mon air revêché. J'ouvris

d'un geste brusque.

— Votre blessure vous fait toujours souffrir ? demanda Mab.

— D'après vous ?

La reine des fées plaça sa main gantée sur la mienne, et un éclair de froid atrocement violent traversa la plaie comme un scalpel de glace avant de remonter mon bras jusqu'au cœur. J'en eus le souffle coupé.

Mon cœur rata un ou deux battements avant de consentir à reprendre son rythme normal. Je soufflai en vacillant et dus m'appuyer contre la porte pour ne pas m'effondrer.

— Bordel ! grognai-je, en essayant de ne pas crier. Je croyais qu'on avait un accord.

— J'ai promis de ne pas te punir en cas de refus, mage. J'ai accepté de ne pas t'attaquer par l'intermédiaire d'un tiers. (Mab sourit.) Ça, je l'ai fait par méchanceté.

— Ça ne va pas plus me convaincre d'accepter l'affaire, grommelai-je.

— Tu l'accepteras, Émissaire, répondit Mab d'une voix confiante. Attends-toi à rencontrer ton homologue ce soir.

— Quel homologue ?

— Dans cette affaire, tu es l'Émissaire de la Cour d'Hiver. Celle d'Été a aussi choisi quelqu'un pour la représenter.

— J'ai déjà quelque chose de prévu pour ce soir, grinçai-je. Et je n'ai pas accepté cette affaire.

La reine des fées abaissa ses lunettes, rivant son regard félin dans le mien.

— Mage, connais-tu l'histoire du renard et du scorpion ?

Je fis « non » de la tête, regardant ailleurs.

— Le renard et le scorpion arrivèrent près d'un ruisseau. Large en était le cours. Le scorpion demanda au renard de le prendre sur son dos, et le renard répondit : « Me piqueras-tu ? » Le scorpion répondit : « Si je le faisais, nous mourrions tous les deux. » Le renard accepta de prendre le scorpion sur son dos, et il commença à nager. Au milieu du ruisseau, le scorpion frappa le renard de son dard mortel. Le renard gémit : « Fou, tu nous condamnes tous les deux. Pourquoi ? » ; « Je suis un scorpion, c'est ma nature. »

— C'est ça l'histoire ? dis-je. Vous auriez dû être conteuse !

Mab éclata d'un rire de soie glacée, et un nouveau frisson me traversa.

— Tu prendras cette affaire, mage. Tu es ainsi. C'est ta nature.

Sur ces mots, elle se retourna et prit le couloir, posée et froide. Je la fusillai du regard une bonne minute avant de refermer la porte.

Cela faisait peut-être trop longtemps que j'étais cloîtré dans mon labo, mais les frères Grimm n'avaient jamais révélé que la reine des fées avait un cul superbe.

Oui, je remarque ce genre de choses.

Et alors ?

On va me coller un procès ?

Chapitre 4

Appuyé contre ma porte, les yeux fermés, je tentais de réfléchir. J'avais peur. Attention, pas la terreur à moitié agréable, car chargée d'adrénaline. Non, une peur insidieuse. Comme celle qui s'insinue quand on attend des résultats médicaux. Le genre de peur rationnelle qui installe sa chaise longue devant les pensées, sans oublier la glacière et les boissons fraîches.

Je bossais pour la reine des fées maléfiques – enfin, la reine de la Cour d'Hiver, les fées noires, quoi. Les membres de la Cour Sombre ne sont pas tous malfaisants et nuisibles. De même, les membres de la Cour Lumineuse ne sont pas tous bons et sages. Ces fées ressemblent beaucoup à la saison dont elles tirent leur nom – froides, magnifiques, impitoyables et sans le moindre scrupule. Seul un imbécile pactiserait avec elles de son plein gré.

Mab ne m'avait pas vraiment laissé le choix, mais, techniquement, j'en avais eu un. J'aurais pu refuser en bloc, et affronter les conséquences.

Je me mordis la lèvre. Vu ma profession, je n'avais jamais vraiment cherché un plan pour couler une retraite paisible. Les magiciens peuvent vivre vieux, très vieux, même. Mais ceux-là sont plutôt du genre à rester chez eux, le nez dans leurs grimoires. Rares sont ceux qui ont défié autant de personnes que moi.

J'avais été malin une ou deux fois, chanceux à plusieurs reprises, et je m'en suis toujours sorti jusqu'à présent – mais tôt ou tard, j'allais finir capot. C'était aussi simple que ça, et je le savais.

La peur. Peut-être était-ce ce qui m'avait poussé à accepter l'offre de Mab. Susan avait vu sa vie horriblement dénaturée, et c'était ma faute. Je voulais l'aider, avant de mourir en combattant.

Mais une petite voix dans ma tête me soufflait que j'étais drôlement courageux pour quelqu'un qui avait flanché quand il aurait fallu être fort. La petite voix insinua que je me trouvais des excuses. Une partie de moi, qui se méfie de presque tout et doute encore plus, chuchota que j'avais simplement eu peur de dire « non » à un être qui avait le pouvoir de me torturer jusqu'à ce que j'accueille la mort comme une bénédiction si je lui refusais quoi que ce soit.

Trop tard pour les questions, de toute manière. J'avais conclu un accord, pour le meilleur et pour le pire. Si je voulais éviter que cela tourne en eau de boudin, j'avais intérêt à trouver un moyen de m'en sortir avant d'être embarqué dans les intrigues féeriques. Accepter l'affaire Ronald Ruel était la dernière chose à faire. Mab ne me l'aurait pas proposée si ce n'était pour m'empêtrer un peu plus que je l'étais déjà. Elle me tenait peut-être par la peau du cou, mais je n'allais pas non plus lui ramener un bâton chaque fois qu'elle dirait « Rapporte ». J'allais trouver autre chose. De plus, j'avais d'autres problèmes à régler.

Je n'avais plus beaucoup de temps avant le Conseil de ce soir. Je rassemblai mes affaires et me préparai à partir. Je m'arrêtai devant la porte, avec le sentiment agaçant d'oublier quelque chose. Mes yeux se posèrent sur le paquet de factures impayées, et la mémoire me revint.

L'argent. J'étais venu à ce rendez-vous pour obtenir une affaire. Gagner du pognon et payer mes dettes. À présent, j'étais dans la merde jusqu'au cou et j'allais droit dans le mur. Je n'avais pas demandé d'acompte et je n'avais plus un sou.

Je fermai la porte en jurant intérieurement.

Quitte à jouer mon âme avec Mab, j'aurais au moins pu penser à lui réclamer cinquante dollars de l'heure plus les frais.

Je sortis pour commencer à bosser. À Chicago, la circulation est aussi cauchemardesque que dans n'importe quelle grande ville américaine, mais, ce soir, c'était l'horreur. Coincée derrière un accident, la Coccinelle s'était transformée en fournaise. Je passai un bon bout de temps à suer et à souhaiter que mes talents magiques ne soient pas aussi développés, juste pour avoir une climatisation moderne et efficace qui tienne le coup. C'est l'un des aléas de l'état du sorcier. La technologie ne fonctionne pas aussi bien quand il y a trop de magie dans l'air. Tout ce qui est postérieur à la Seconde Guerre mondiale se dégingue quand un mage s'en approche. Les engins remplis de circuits imprimés et de composants électroniques sont les plus touchés, mais même des appareils aussi simples que la climatisation d'une Volkswagen ne tiennent pas bien longtemps.

J'étais en retard. Je filai dans mon appartement et fourrageai dans le chaos ambiant à la recherche de mes affaires pour le Conseil. Je ne trouvais rien, et n'avais plus le temps de prendre une douche. Le réfrigérateur était vide, et il ne me restait rien à manger à part une barre chocolatée entamée que je n'avais jamais finie. Je l'empochai, puis me rendis au Conseil Blanc des magiciens.

Où j'étais sûr de produire mon petit effet avec mon raffinement, mon hygiène et ma grâce naturelle.

Je m'engouffrai dans le parking du complexe de la place McCormick. C'est l'un des plus grands centres d'exposition du monde. La Confrérie avait loué l'un des petits bâtiments pour l'occasion. Le soleil était bas dans le ciel. Il grandissait en s'empourprant à mesure qu'il plongeait vers l'horizon.

Je me garai dans la fraîcheur relative du niveau le plus bas. Je sortis de la voiture et me dirigeai vers le coffre situé à l'avant. Je me débattais avec ma robe quand j'entendis une voiture arriver, le moteur grondant. C'était un pick-up Ford noir de 1937. La totale, avec ailes arrondies et lames de bois sur la remorque. Il se gara juste à côté de la Coccinelle. La vieille machine n'avait pas la moindre trace de rouille, et elle était lustrée de frais. Un vieux fusil à pompe était accroché derrière le conducteur, ainsi qu'un antique bâton de mage tout usé. Le véhicule s'immobilisa dans un craquement qui lui donnait une apparence de solidité digne des anciens dinosaures. Le moteur se tut au bout de quelques secondes.

Le conducteur, un homme trapu avec un tee-shirt blanc sous une salopette, ouvrit la portière et sauta énergiquement de la camionnette, l'air préoccupé. Son crâne chauve s'ornait d'une couronne de cheveux blancs, et ses joues, comme sa bouche, étaient mangées par une barbe hérissée. Il claqua la portière avec une force démesurée, et un sourire franc apparut sur son visage.

— Hoss ! Ça fait plaisir de te revoir ! dit-il d'une voix tonitruante.

— Ebenezar, répondis-je, mais avec le volume sonore en moins.

Je répondis à son sourire et m'avançai pour lui serrer la main. Je serrai fort, mais seulement pour me défendre. Il avait une poigne comme un étoupe.

— Vous feriez mieux de planquer le fusil, repris-je. La police de Chicago n'apprécie pas les gens qui ont des armes.

— Je suis trop vieux pour m'embêter avec ce genre de détails.

— Que faites-vous hors du Missouri, monsieur ? Je ne pensais pas que vous participiez aux réunions du Conseil. Il éclata d'un rire rauque.

— La dernière fois que j'en ai raté une, on m'a collé un adolescent inutile comme apprenti. Maintenant, je n'ose plus en louper une. On risquerait de me le remettre sur le dos.

— J'étais si mauvais que ça ? ricanai-je.

— Tu as carbonisé ma grange, Hoss. Et je n'ai plus jamais revu le chat. Il a décampé et n'est plus revenu après ce que tu as fait avec le linge.

Mon sourire s'agrandit. À l'époque, j'étais un imbécile d'orphelin de seize ans qui avait tué son maître lors de ce qui pouvait passer pour un duel de magiciens. J'avais eu de la chance, et heureusement, sinon c'est moi qui aurais fini à l'état de charbon, pas le vieux Justin.

La Blanche Confrérie a sept Lois de la Magie, et la première est : « tu ne tueras point ». Quand on la viole, on subit la peine capitale. Point final.

Mais certains membres ont pensé que je méritais un peu de clémence. De plus, il existait un précédent sur l'utilisation de la magie pour se défendre contre la sorcellerie. J'avais écopé d'une sorte d'horrible période probatoire à la place, pendant laquelle la moindre infraction à l'une des Lois serait immédiatement sanctionnée. Mais j'avais seize ans, également. J'étais mineur. Il fallait bien me trouver un endroit pour vivre, de préférence là où la Confrérie pourrait garder un œil sur moi et où j'apprendrais à contrôler mes pouvoirs.

De mémoire de mage, Ebenezar McCoy avait toujours vécu à Hog Hollow, dans le Missouri – cela faisait au moins deux siècles, en tout cas. Après mon procès, la Confrérie m'envoya dans sa ferme et le chargea de mon éducation.

Pour Ebenezar, m'éduquer signifiait me faire travailler d'arrache-pied à la ferme le jour, étudier le soir, et clore le tout par une bonne nuit de sommeil.

Il ne m'a pas enseigné grand-chose en magie, mais j'ai appris bien plus important : la patience. Il m'a aussi appris à créer et à être fier de mon travail. J'ai trouvé toute la paix qu'un adolescent pouvait espérer. Je me sentais bien là-bas, à l'époque, et McCoy m'a donné le genre de respect et de distance dont j'avais besoin. Je ne l'en remercierai jamais assez.

Ebenezar fronça les sourcils en regardant la Coccinelle derrière moi. Je suivis son regard et remarquai que la voiture semblait sortir d'un orage de grêle sanglante. Le sang de crapaud avait pris la couleur du caramel en séchant,

sauf sur le pare-brise où les essuie-glaces avaient nettoyé le plus gros.

Mon ancien mentor me fixa en haussant les sourcils.

— Une pluie de crapauds, expliquai-je.

— Ah ! (Il se frotta le menton, me scruta, puis désigna le mouchoir entourant ma main.) Et ça ?

— Un accident au bureau. J'ai eu une journée chargée.

— Mouais... Tu sais que tu as une sale tête, Hoss ?

Il me dévisagea en plissant le front. Je n'osai pas affronter son regard si franc. Nous avions déjà eu une mise à nu de l'âme il y a des années, je n'avais donc pas peur que cela se reproduise. C'était juste que je ne voulais pas lire de la déception dans ses yeux.

— Il paraît que tu as eu des problèmes dernièrement, lâcha-t-il.

— Quelques-uns, concédai-je.

— Tu vas bien ?

— Je survivrai.

— Soit. On m'a dit que le Conseil Blanc est plutôt énervé, dit-il. Ça pourrait barder pour toi, Hoss.

— Oui, je m'en doute un peu.

Il soupira, m'examinant de bas en haut, les narines frémissantes.

— Tu ne ressembles pas vraiment à l'idée qu'on peut se faire d'un jeune magicien et tu vas faire piètre impression, habillé comme ça.

Je me rembrunis, sur la défensive, et passai l'étole de soie d'un bleu éclatant par-dessus ma tête.

— Ouais, je suis censé porter une robe. Nous y sommes tous tenus.

Ebenezar me lança un regard ironique et retourna à son pick-up. Il sortit une housse à vêtements rangée à l'arrière et en tira une robe d'un magnifique tissu sombre, qu'il plia sur son bras.

Je ne suis pourtant pas sûr que les Conseillers pensaient à un peignoir en flanelle.

Je nouai la ceinture de ma vieille robe de chambre et tentai d'arranger l'étole pour qu'elle semble aller avec.

— Mon chat s'est servi de mon autre robe comme d'une litière. Comme je vous l'ai dit, la journée a été longue, monsieur.

Il grogna et décrocha sa crosse de mage du râtelier, puis il sortit sa propre étole, d'un rouge écarlate, et la posa sur le reste de sa tenue.

— Il fait trop chaud pour porter cet accoutrement dehors. Je m'habillerai à l'intérieur.

Il releva la tête, et ses yeux bleu clair parcoururent le parking souterrain.

Je fronçai les sourcils.

— Nous sommes en retard. Ne devrions-nous pas nous rendre à la réunion ?

— Une minute. Certaines personnes aimeraient prendre la parole avant que nous fermions le cercle. (Il me jeta un coup d'œil, avant d'ajouter plus calmement :) Le Haut Conseil.

Je manquai de m'étouffer.

— Pourquoi veulent-ils nous parler ?

— Pas à nous, à toi. Je le leur ai demandé, mon garçon. Les gens ont peur. Si le Haut Conseil soumet les choses à un vote ouvert à tout le Cercle Blanc, tu pourrais te retrouver dans de sales draps. Voilà pourquoi je tenais à ce que certains membres te rencontrent en privé, avant de prendre des décisions qui pourraient te coûter cher.

Ebenezar s'adossa contre sa camionnette et croisa les bras sur son ventre. Il baissa la tête, les yeux tellement plissés qu'ils auraient pu être clos. Il n'ajouta rien. Et rien ne trahit une quelconque tension. Que ce soit son cou de taureau, ses larges épaules ou l'immobilité de ses mains calleuses. Mais je la sentis en lui. Quelque part.

— Vous vous mettez en quatre pour moi, n'est-ce pas ? soufflai-je.

— On peut voir ça comme ça, répondit-il.

La colère envahit mon cœur et je serrai les dents. Mais je luttais pour garder une voix neutre. Ebenezar avait été plus que mon professeur. Il avait été mon mentor à une époque où je n'avais plus rien à quoi me raccrocher. Il m'avait aidé quand bien d'autres voulaient me rouer de coups en profitant que j'étais à terre – enfin, me décapiter, plus exactement. Je lui devais la vie à plus d'un titre.

Perdre mon sang-froid aurait été injuste, quel que soit mon degré de fatigue ou de souffrance. En plus, le vieux pouvait sûrement me botter le cul. Je parvins à me contrôler dans une certaine mesure.

— Mais où avez-vous la tête, monsieur ? Je ne suis plus votre foutu disciple. Je peux me débrouiller tout seul.

Il discerna ma colère. Faut croire que je ne suis pas un bon bluffeur. Il me regarda droit dans les yeux.

— J'essaie de t'aider, mon garçon.

— J'ai déjà toute l'aide dont j'ai besoin, répliquai-je. Les vampires me collent au cul, des crapauds tombent du

ciel, je vais me faire virer de partout, je suis en retard pour la réunion du Cercle Blanc, et je ne vais sûrement pas attendre ici pour caresser certains membres du Conseil dans le sens du poil et m'attirer leurs faveurs.

— Harry, ce n'est pas un jeu, gronda Ebenezar en frappant le sol de son bâton pour appuyer ses mots. Les gardiens et le Merlin veulent ta peau. Ils *vont* agir. Si tu n'as aucun appui dans le Cercle Blanc, tu risques gros, Hoss. Je plissai les yeux, et repensai au regard glacial de Mab.

— Ça ne peut pas être pire que ce que je vis en ce moment.

— Bien sûr que si ! Tu pourrais servir de bouc émissaire et être sacrifié.

— Arrivera ce qui arrivera. De toute manière, je ne vais pas commencer à copiner avec des Conseillers, quelle que soit leur influence.

— Harry, je ne te parle pas de t'agenouiller et de supplier, mais si tu pouvais juste...

— Quoi ? dis-je en levant les yeux au ciel. Contracter quelques dettes ? Donner ma voix à l'une des factions ? Je les emmerde ! Pardonnez ma franchise. J'ai déjà assez de problèmes sans que... (Je m'interrompis soudain, plissant les yeux.) Vous devriez être le dernier à me pousser à me mêler de la politique de la Confrérie.

— Ah oui ? grommela mon ancien mentor.

— Oui. En fait, la dernière fois, vous m'avez dit que ce ramassis de snobinards arrogants pouvait bien se transformer en huîtres, vous n'en aviez rien à foutre.

— Je n'ai pas dit ça.

— Oh que si !

Ebenezar s'empourpra.

— Sale gamin, je devrais...

— Arrêtez, répliquai-je. Faites ce que vous avez à faire, frappez-moi, je ne sais pas, mais vos menaces ne marchent plus aussi bien qu'avant.

Ebenezar soupira en me regardant, et frappa de nouveau le sol de son bâton avant de se retourner et de reculer. Il resta immobile quelques instants, murmurant dans sa barbe.

Enfin, c'est ce que je pensais.

Au bout d'une minute, le son se mua en rire.

Je fusillai son dos du regard.

— Quoi ? demandai-je. Pourquoi vous moquez-vous de moi ?

Mon mentor pivota en direction d'une place de parking libre de l'autre côté de l'allée.

— Voilà. Tu es content, maintenant ?

Je ne sentis pas le moindre soupçon de pouvoir, pas un souffle de magie ne m'effleura. Quel que soit le voile utilisé contre moi, sa puissance dépassait de loin tout ce que je pouvais tenter. Je ne suis pas vraiment un neurochirurgien en magie. J'ai fait des actions d'éclat, mais, en général, je m'en tire en balançant tellement d'énergie dans mes sorts que même si la moitié est perdue, ce n'est pas si grave. En terme d'arcanes, je suis une brute, et bruyante en plus.

Le voile était bon, presque parfait, et complètement silencieux. Largement supérieur à tout ce que je pourrais invoquer dans les vingt prochaines années. Je restai bouche bée quand il se leva et que deux personnes que je n'avais pas détectées apparurent devant moi.

La première était une femme qui dépassait le mètre quatre-vingts. Ses cheveux gris étaient coiffés en chignon sur la nuque. Elle portait déjà sa robe de cérémonie en soie d'un noir qui se confondait presque avec sa peau. Son étole mauve s'accordait avec les gemmes autour de son cou. Un de ses sourcils d'un noir de jais se haussa quand elle regarda Ebenezar, puis moi. Son expression était dénuée de tout amusement.

— Des snobinards arrogants ? murmura-t-elle de sa voix profonde d'alto.

— Matty..., commença Ebenezar, d'un ton où le rire soulignait encore chaque mot. Tu sais comment je suis quand je parle de la politique de la Confrérie.

— Ne m'appelle pas « Matty », Ebenezar McCoy, lâcha-t-elle. (Elle oublia mon mentor pour se concentrer sur moi.) Mage Dresden, je n'apprécie pas vraiment votre manque de respect à l'égard du Cercle Blanc.

Je levai la tête et dévisageai la femme sans accrocher son regard. Ce n'est pas chose facile, mais, quand on est assez motivé, on y parvient.

— Quelle coïncidence ! Je n'apprécie pas vraiment quand on m'espionne.

Les yeux de la femme noire étincelèrent, mais Ebenezar intervint avant que l'un d'entre nous s'emporte un peu plus.

— Harry Dresden, dit-il sèchement, je te présente Martha Liberty.

Elle lui lança un regard assassin et observa :

Il est creuilleux, Ebenezar. Dangereux.

— Il est orgueilleux, Ebenezar. Dangereux.

— Comme tous les magiciens, grognai-je.

Martha continua comme si de rien n'était :

— Il est amer, obsessionnel et en colère.

— Je trouve qu'il a de bonnes raisons de l'être, grommela mon ancien mentor. Le Conseil Blanc et toi avez votre part de responsabilité dans cette situation.

— Tu sais ce qu'il était appelé à devenir, soupira Martha. Il représente un danger trop important.

— Oh, madame ! Il est aussi ici.

— Regarde-le, Ebenezar, reprit-elle, les yeux étincelants. C'est une épave. Souviens-toi de la destruction qu'il a causée.

Le vieil homme fit deux pas rapides en direction de la femme.

— En défiant la Cour Rouge qui se préparait à tuer cette jeune femme ? Non, Matty. Hoss n'a pas provoqué tout ce qui s'est passé après. *Ils* l'ont fait. J'ai lu son rapport. Il leur a barré le chemin au moment où il le fallait.

Martha croisa ses bras, puissants et bruns, devant elle.

— Le Merlin dit...

— Je sais ce qu'il raconte, maugréa Ebenezar, je n'ai même plus besoin de l'entendre. Comme d'habitude, il est à moitié dans le vrai, à moitié dans le faux et totalement lâche.

En silence, Liberty le fusilla du regard pendant un long moment. Enfin, elle me regarda.

— Vous souvenez-vous de moi, monsieur Dresden ?

Je fis « non » de la tête.

— J'ai porté une cagoule pendant tout le procès, et j'ai raté la réunion convoquée par le gardien Morgan il y a quelques années. On m'extrayait une balle de la hanche.

— Je sais. C'est la première fois que je vois votre visage.

Elle s'approcha alors de moi, brandissant un bâton de bois rouge sombre. La crosse claqua à chaque pas. Je me raidis et la regardai, mais elle ne tenta pas de sonder mon regard. Elle étudia longuement mes traits avant de reprendre, plus calmement :

— Vous avez les yeux de votre mère.

Une vieille douleur m'envahit. Je parvins tout juste à murmurer :

— Je ne l'ai pas connue.

— C'est vrai. (Elle leva une main large et la passa de chaque côté de ma tête, comme pour me recoiffer sans me toucher. Puis elle me contempla de haut en bas et examina ma main bandée.) Vous êtes blessé. Vous souffrez énormément.

— Ce n'est pas grave. Ça ira mieux dans quelques jours.

— Je ne parle pas de ta main, mon garçon. (Elle ferma les yeux, en baissant la tête. Elle reprit la parole d'un ton solennel, presque comme si elle prononçait ces mots à regret :) Très bien, Ebenezar. Je m'associerai à ton vote.

Elle s'écarta de moi et recula, revenant auprès de la deuxième personne apparue avec elle.

Je l'avais presque oubliée. C'était un homme et, en le fixant, je commençai à comprendre pourquoi. Il irradiait une immobilité quasi tangible – facile à sentir, mais difficile à décrire. Son apparence, son attitude, tout en lui se fondait dans le décor, et il était aussi imperturbable, patient et silencieux qu'une pierre sous le soleil ou la lune.

Il était de taille moyenne, un mètre soixante-dix, soixante-quinze peut-être. Il avait attaché ses cheveux en une longue tresse sombre, en dépit d'un âge avancé que trahissait un visage aux traits parcheminés comme du vieux cuir, chaud et tanné. Sous ses sourcils argentés, ses yeux sombres étaient indéchiffrables et perçants. Des plumes décoraient sa natte, un collier de morceaux d'os barrait sa gorge, et un bracelet de perles s'enroulait autour de son poignet qui émergeait de sa robe couleur de nuit. Sa main usée tenait un simple bâton sans aucun ornement.

— Je te présente Oreille du Vent, Hoss. Mais je n'ai jamais réussi à m'y faire, même pour un véritable homme-médecine de l'Illinois. Je l'appelle « Joe l'Indien ».

— Comment... ? commençai-je.

À première vue, on aurait pu me prêter une trace d'ironie si je lui avais demandé comment il allait, mais quelque chose gratta mon pied, et j'oubliai le reste. Je glapis en sautant loin d'un éclair de fourrure, sans prendre le temps de l'identifier.

Après une journée pareille, il fallait me comprendre.

Je me pris les pieds dans mon propre bâton et tombai. Je roulai sur le dos et relevai mes jambes, prêt à frapper pour me défendre contre la créature sifflante qui risquait de se jeter sur moi.

Je n'aurais pas dû m'inquiéter. Un raton laveur, et un jeune en plus, se dressait sur ses pattes arrière en couinant son irritation. Sa fourrure grise était tout ébouriffée, comme si elle était faite pour un animal beaucoup plus gros. Je

son irritation. Sa routine grise était tout écumée, comme si elle était faite pour un animal beaucoup plus gros. Je jurerais que l'animal me jeta un regard excédé, les yeux brillant au milieu de son masque de poils noirs. Puis il fila près de Joe l'Indien et escalada habilement son bâton, puis son bras, pour s'installer sur son épaule.

Sans cesser de babiller.

— Euh..., parvins-je à articuler. Comment allez-vous ?

Le raton laveur couina de nouveau, et le mage inclina la tête d'un côté avant de la hocher.

— Bien, mais Petit Frère t'en veut. Il pense que quiconque dispose d'autant de nourriture devrait la partager.

Je fronçai les sourcils, puis la barre chocolatée dans ma poche me revint en mémoire.

— Oh, je vois ! (Je sortis la confiserie à moitié mangée, la coupai en deux et en offris un morceau au rongeur.)

On fait la paix ?

Petit Frère émit un piaaillement satisfait et redescendit le long du bras et du bâton de Joe l'Indien. Il m'arracha la barre de la main, puis s'éloigna un peu pour la manger.

Quand je relevai la tête, le vieux mage s'était approché et il me tendait la main.

— Petit Frère te remercie. Et il t'aime bien. Comment vas-tu, mage Dresden ?

J'acceptai sa main, et me relevai.

— Merci, euh... Oreille du Vent.

— Joe l'Indien, rectifia McCoy.

L'homme-médecine me gratifia d'un clin d'œil solennel.

— Le bouseux ne sait pas lire. Sinon, il saurait qu'il ne peut plus m'appeler comme ça. À présent, je suis Joe l'Amérindien.

Je ne savais pas si je devais rire, mais je ne pus m'en empêcher. Oreille du Vent hocha la tête, le regard pétillant, puis murmura :

— Celle que tu connais sous le nom de Tera West te salue.

J'écarquillai les yeux.

Joe l'Indien se tourna vers Ebenezar et fit un petit signe de tête avant de revenir sur Martha.

Mon ancien mentor émit un grognement satisfait.

— Parfait. Bon, où est le Russe ? On n'a pas toute la journée.

Martha prit une expression lointaine. Joe l'Indien resta impassible, mais il planta son regard dans celui de la magicienne. Personne ne parla, et le silence devint étouffant.

Ebenezar pâlit soudain, et il s'affaissa sur son bâton.

— Simon, murmura-t-il. Oh ! non !

Je m'approchai de mon ancien mentor.

— Que s'est-il passé ?

— Simon Petrovich, soupira Martha. Membre du Cercle Blanc. Notre expert en vampires. Il a été tué il y a moins de deux jours, avec tous les occupants du camp d'Arkhangelsk, d'ailleurs. Je suis désolée, Ebenezar.

Le vieux mage ne sembla pas l'entendre. Quand il parla, sa voix n'était qu'une pâle image de son timbre habituel.

— Je suis allé dans cette tour. C'était une forteresse. Comment ont-ils réussi ?

— Les gardiens n'en sont pas sûrs, mais ils pensent que quelqu'un a aidé les tueurs à passer les défenses. Les envahisseurs ne s'en sont pas tirés sans mal. Nous avons trouvé une demi-douzaine de cadavres : des nobles de la Cour Rouge. Il y avait aussi pas mal de leurs guerriers. Mais ils ont tué Simon et les autres.

— On les a aidés à entrer, souffla Ebenezar. Une trahison ? Mais, même si c'était le cas, il a fallu quelqu'un qui connaissait les défenses sur le bout des doigts.

Martha me jeta un coup d'œil, puis revint à McCoy. Quelque chose passa dans ce regard, mais je n'aurais su dire quoi.

— Non, lâcha mon ancien mentor. C'est de la folie.

— Du maître au disciple. Tu sais ce que les gardiens vont dire.

— C'est de la merde en boîte ! Ça ne dépassera même pas le Haut Conseil.

— Eben, répondit gentiment Martha. Joseph et moi ne sommes plus que deux à voter. Simon s'en est allé.

Ebenezar sortit un bandana bleu de sa poche et s'épongea le crâne.

— Enfer, grommela-t-il. Enfer et damnation !

Je regardai Martha et Ebenezar.

— Quoi ? demandai-je. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela signifie, mage Dresden, expliqua Martha, que le Merlin et d'autres membres du Conseil se préparent à vous accuser d'avoir provoqué la guerre avec la Cour Rouge et à reietter la responsabilité de plusieurs morts sur votre

tête. Sachant que Joseph et moi ne bénéficions plus de l'appui de Simon au Haut Conseil, nous ne pouvons plus empêcher le Merlin de soumettre ces allégations à un vote général.

Joe l'Indien acquiesça, la main posée sur Petit Frère.

— Nombreux sont les membres de la Confrérie qui vivent dans la peur, mage Dresden. Vos ennemis vont saisir cette chance de frapper à travers eux. La peur les poussera à voter contre vous.

Je lançai un coup d'œil à Ebenezer. Mon ancien mentor soutint mon regard, et je vis l'incertitude l'envahir.

— Par les cloches de l'enfer ! murmurai-je. Je suis dans la merde.

Chapitre 5

Le lourd silence qui s'ensuivit cessa quand Ebenezar fit craquer les jointures de sa main.

— Qui doit succéder à Simon ?

— Je subodore que le Merlin va nommer un des Allemands, soupira Martha.

— J'ai quinze ans d'ancienneté de plus que n'importe lequel de ces fils à maman, grogna mon ancien mentor.

— Ça n'a pas d'importance, répondit la femme. Pour le Merlin, il y a déjà trop d'Américains dans le Haut Conseil.

Joe l'Indien gratouilla la poitrine de Petit Frère avant d'ouvrir la bouche :

— Classique. Je suis le seul véritable Américain ici. Les autres ne sont que des occupants de dernière minute.

Ebenezar adressa un sourire las à son ami.

— Le Merlin sera contrarié, si tu réclames le poste maintenant, souligna Martha.

— Oui-da, répliqua McCoy. Et tu n'imagines pas à quel point ça me brise le cœur.

— Nous devrions entrer, lâcha la femme en fronçant les sourcils. Je vais leur demander de t'attendre.

— Parfait, répondit mon vieux professeur d'un ton laconique. Fais donc.

Sans un mot de plus, Martha et Joe partirent dans un froissement de robes. Ebenezar enfila ses habits de cérémonie, récupéra son bâton et se dirigea d'un pas déterminé vers le centre de conférences. Je le suivis en silence.

Inquiet.

Je fus surpris quand Ebenezar reprit la parole :

— Comment te débrouilles-tu en latin, Hoss ? Tu veux que je traduise ?

— Non, je crois que je m'en tirerai, bredouillai-je.

— Très bien. Une fois à l'intérieur, garde ton calme. Ce n'est pas pour rien que tu as une réputation de sanguin.

— C'est faux, grognai-je.

— De borné et de contrariant.

— Absolument pas.

Le sourire fatigué de McCoy revint l'espace d'un instant, mais nous étions déjà arrivés au bâtiment où se tenait la réunion du Conseil. Je m'arrêtai, et Ebenezar m'imita. Il me lança un regard interrogateur.

— Je ne veux pas entrer en même temps que vous, expliquai-je. Si les choses tournent mal, il vaut peut-être mieux établir une certaine distance entre nous.

Ebenezar plissa le front et, durant une seconde, je crus qu'il allait essayer de me persuader du contraire. Mais il pénétra dans le hall en soupirant. Je lui laissai quelques minutes d'avance avant de monter les marches et de le suivre.

L'endroit ressemblait à un vieux théâtre – de hauts plafonds soutenus par des arches, un sol dallé couvert de tapis, et une série de portes à double battant menant au théâtre lui-même. La climatisation avait dû fonctionner à plein régime un peu plus tôt, mais, à présent, il n'y avait pas le moindre bruit de ventilation, et il faisait plus chaud que la normale. Toutes les lampes étaient éteintes. On ne pouvait décemment pas s'attendre que des choses aussi basiques que l'air conditionné et la lumière fonctionnent dans un bâtiment rempli de magiciens.

Toutes les portes menant à ce qui était manifestement un véritable théâtre étaient fermées, à part deux. Deux hommes portant la robe noire du Conseil et une étole écarlate en interdisaient l'accès.

Ils portaient une cape grise.

Des gardiens.

Je ne reconnus pas le premier, mais Morgan était le second. Il était presque aussi grand que moi, mais avec une bonne cinquantaine de kilos de bons gros muscles de travailleur de force en plus. Il portait une barbe courte et brune, piquetée de gris, et ses cheveux étaient ramenés en queue-de-cheval. Il avait toujours ce visage en lame de couteau, l'expression amère, et la voix qui s'accordait avec l'ensemble.

— Enfin, grommela-t-il en me voyant. Depuis le temps que j'attends ce moment, Dresden. Vous allez enfin répondre de vos crimes.

— Je vois que vous avez mangé de la vache enragée, ce matin, répondis-je. Je sais que vous n'aimez pas ça, Morgan, mais j'ai été blanchi de toutes ces accusations. Grâce à vous, d'ailleurs.

Il s'assombrit un peu plus.

— Je n'ai fait que rapporter vos actes auprès de la Confrérie. Je ne pouvais imaginer qu'elle se montrerait si... indulgente.

Il cracha le mot comme une malédiction.

Je m'immobilisai devant les deux gardiens et tendis ma crosse.

L'acolyte de Morgan ôta un pendentif de cristal pendu à son cou et le passa sur mon bâton, puis au-dessus de ma tête, autour de mes tempes, et descendit le long de mon corps. Le cristal émit une lueur douce en passant devant chaque point de chakra. Le gardien acquiesça à l'adresse de Morgan, et je m'apprêtai à les dépasser pour entrer dans le théâtre.

Morgan leva l'une de ses larges mains pour m'en empêcher.

— Non, dit-il. Pas encore. Amenez les chiens.

L'autre gardien fronça les sourcils, mais ce fut bien là sa seule marque de protestation. Il se retourna et entra dans la grand-salle. Il revint quelques instants plus tard avec un couple de cerbères derrière lui.

Malgré moi, je ravalai ma salive et fis un pas en arrière.

— Lâchez-moi, Morgan, je ne suis pas ensorcelé, et je ne transporte pas de bombe. Je ne suis pas du genre suicidaire.

— Dans ce cas, une petite vérification ne vous dérangera pas, répondit Morgan.

Il s'avança avec un sourire dépourvu d'humour.

Les cerbères l'imitèrent. Ce ne sont pas de vrais chiens. J'aime bien les chiens. Les cerbères sont des statues faites d'une sorte de pierre d'un gris-vert assez sombre. Leurs épaules arrivent à ma ceinture. Ils ont la gueule béante et les yeux globuleux des chiens gardant les temples chinois, crinière bouclée en prime.

Même s'ils ne sont pas faits de chair et de sang, ils se déplacent avec fluidité et puissance, leurs muscles de pierre bougeant sous leur peau comme s'ils étaient des êtres vivants. Morgan effleura la tête des créatures, et leur murmura quelque chose, mais à voix trop basse pour que je comprenne.

Dès qu'il leur parla, les cerbères se fixèrent sur moi et commencèrent à décrire des cercles autour de moi, la tête baissée, le sol tremblant sous leur poids.

Je savais qu'ils étaient enchantés pour détecter toute menace qui s'approcherait d'une réunion du Conseil. Mais ils ne sont pas doués de raison – ce sont juste des objets programmés avec une liste de réactions limitée par un stimulus précis. Les cerbères avaient sauvé des vies par le passé, mais il y avait aussi eu des accidents – et je ne savais pas si ma rencontre avec Mab n'avait pas laissé une empreinte résiduelle qui affolerait les créatures.

Les chiens s'immobilisèrent, et l'un d'eux lâcha un grognement qui ressemblait à s'y méprendre au bruit d'un rocher broyé par une excavatrice. Je me tétanisai, et regardai le cerbère à ma droite. Ses babines étaient retroussées sur des crocs noirs et luisants, et ses yeux vides étaient fixés sur ma main bandée – celle que Mab avait blessée pour illustrer sa démonstration.

J'avalai ma salive, restant immobile, et tentai de n'avoir que des pensées innocentes.

— Il y a quelque chose qui ne leur plaît pas en vous, monsieur Dresden, dit Morgan. (Je crus détecter une ombre de satisfaction dans sa voix.) Je devrais peut-être vous interdire l'accès, par pure précaution.

L'autre gardien s'avança, la main posée sur un petit bâton pendu à sa ceinture.

— Peut-être est-ce dû à sa blessure. Le sang des magiciens est très puissant. Capricieux, même. Le chien réagit peut-être à la colère ou à la peur à travers le sang.

— C'est une possibilité, répondit Morgan d'un air dubitatif. Ou il pourrait essayer de passer des choses en fraude. Ôtez ce bandage, Dresden.

— Je n'ai pas envie de me remettre à saigner.

— Très bien, je vous interdis l'entrée en ce cas, et ce en accord avec...

— Bordel, Morgan ! grognai-je.

Je manquai de lui jeter ma crosse au visage. Il l'attrapa et la garda pendant que j'arrachai le bandage improvisé. La douleur fut atroce, mais j'enlevai le pansement et lui montrai la plaie gonflée et suintante.

Le cerbère gronda de nouveau, puis sembla perdre tout intérêt. Il retourna s'asseoir auprès de son homologue redevenu soudain inanimé.

Je tournai les yeux vers Morgan et le fixai.

— Satisfait ? lui demandai-je.

L'espace d'une seconde, je crus qu'il allait soutenir mon regard, mais il me lança ma crosse et se retourna.

— Vous êtes une disgrâce, Dresden. Regardez-vous. À cause de vous, des hommes et des femmes de valeur sont morts. Aujourd’hui, vous allez répondre de vos crimes.

Je refis mon pansement du mieux possible, et serrai les dents pour ne pas dire à Morgan d’aller jouer à colin-maillard au bord d’une falaise. Je dépassai enfin les gardiens et entrai dans le théâtre.

Morgan me fixa un moment avant de s’adresser à son partenaire :

— Verrouillez le cercle.

Sur ce, il me suivit dans la grand-salle, fermant la porte derrière lui. Au même instant, je sentis la soudaine tension du bouclier magique qui entourait le bâtiment quand les gardiens l’élevèrent, rendant ainsi les lieux impénétrables à toute créature surnaturelle.

Je n’avais jamais assisté à une réunion du Conseil – enfin, pas comme ça. Voir tant de gens aussi différents était époustouflant. Je restai immobile quelques secondes, les yeux fixés sur la scène. La grand-salle était un café-théâtre de taille moyenne. Seules quelques bougies installées sur chaque table diffusaient un peu de lumière. Si nous étions venus pour une représentation, le public m’aurait paru clairsemé, mais, pour une réunion de magiciens, c’était une véritable foule.

Presque toutes les tables du bas étaient occupées par des mages en robe noire, avec diverses étoiles bleues, dorées ou écarlates. Les disciples, vêtus de brun, restaient en retrait, contre les murs, ou accroupis près de leur mentor.

La diversité de la population représentée était ahurissante. Des yeux bridés venus d’Orient, des peaux d’un noir de jais arrivées d’Afrique, et des Européens pâles. Partout, des hommes et des femmes, jeunes ou vieux, aux cheveux plus ou moins longs. Certains hommes avaient une barbe assez longue pour leur chatouiller les genoux, d’autres l’avaient si fine qu’une simple brise l’aurait fait danser. Des dizaines de langues différentes bruissaient dans l’enceinte. J’en identifiai une infime portion.

Des mages riaient ou grimaçaient, souriaient et regardaient dans le vide. Ils buvaient à des flasques, des canettes de soda ou des tasses ; certains, même, méditaient, assis, les yeux clos. Des odeurs d’épices, de parfums et de produits chimiques se mélangeaient pour former une fragrance omniprésente et continuellement changeante. Les auras d’autant de pratiquants des arts mystiques ressemblaient à autant de contacts, se glissant dans l’assistance, touchant d’autres auras, s’accordant avec d’autres énergies ou les repoussant. Elles étaient assez tangibles pour qu’on les sente sans effort. J’avais l’impression de traverser des toiles d’araignées flottantes qui effleuraient constamment mes cils et mes joues – pas dangereuses, mais intrigantes, chacune tout à fait unique, et toutes différentes les unes des autres.

La seule chose que tous ces magiciens partageaient était qu’aucun n’avait l’air aussi débraillé que moi.

On avait ménagé un espace privé à l’extrême droite de la salle. Cet endroit était réservé à diverses organisations d’alliés et de factions surnaturelles que je ne connaissais que vaguement pour la plupart. Ça et là, des gardiens étaient dispersés pour surveiller les alentours, les capes grises tranchant sur le noir et les quelques touches brunes. Pourtant, elles ne ressortaient sûrement pas autant que mon peignoir délavé en flanelle bleue. Tous ceux que je dépassais me lançaient des regards outrés. Je ne m’arrêtai pas – c’étaient surtout de vieux mages aux cheveux blancs. Un ou deux apprentis, guère plus jeunes que moi, couvrirent leur bouche en ricanant. Je cherchais une chaise libre, en vain, quand j’aperçus Ebenezer qui me faisait signe depuis sa table située au premier rang, au plus près de la scène. Il me désigna la chaise à côté de la sienne d’un geste de la tête. Il n’y avait pas d’autre place, et je le rejoignis.

Sept pupitres étaient installés sur la scène. Six d’entre eux étaient occupés par des membres du Haut Conseil en robe sombre avec une étole violette. Parmi eux, Joe l’Indien Oreille du Vent et Martha Liberty.

Au centre se tenait le Merlin du Cercle Blanc. Un homme grand, large d’épaules et aux yeux bleus. Sa chevelure tombait sur ses épaules comme des vagues d’un blanc lumineux, et il avait une grande barbe argentée.

Le Merlin parlait d’une voix grave, des phrases en latin coulant de sa bouche avec l’aisance de n’importe quel sénateur romain.

— ... *et, quae cum ita sint, censeo iam nos dimittere rees cottidianas et de magna re gravi deliberare – id est, illud bellum contra comitatum rubrum. Consensum habemus ?*

« Et au vu des circonstances, je vais vous dispenser des formalités d’usage pour aborder le point qui nous importe le plus : la guerre contre la Cour Rouge. Sommes-nous tous d’accord ? »

Un murmure approbateur monta des magiciens présents dans la salle. Je ne sentis nul besoin de m’y joindre. Je tentai de me glisser discrètement sur le siège à côté d’Ebenezer, mais le Merlin me repéra de ses yeux bleus, et ceux-ci pâlirent un peu plus.

Le Merlin s’adressa à moi. Je savais qu’il maîtrisait parfaitement l’anglais, mais il parla en latin, avec la même fluidité et la même rapidité – mais son expertise de cette langue joua contre lui. Il était facile à comprendre.

— *Ahhh, magus Dresdenus. Prudenter ades nobis dum de bello quod inceperis diceamus. Ex omni parte ratio tua pro hoc comitatu nobis placet.*

« Ah, mage Dresden. Comme c'est élégant de votre part d'assister à un colloque concernant la guerre que vous avez déclenchée. Il est réconfortant de savoir que vous avez autant de respect pour ce Conseil. »

Il prononça cette dernière phrase en jetant un regard appuyé sur ma robe de chambre fatiguée, s'assurant que tous ceux qui ne l'avaient pas remarquée n'y manqueraient pas cette fois. Quel connard ! Il se tut et le silence retomba. Je me devais de lui répondre.

En latin également.

Gros connard !

Mais c'était la première réunion du Conseil à laquelle j'assistais en tant que mage, et il s'agissait du Merlin, après tout. Et j'avais vraiment une sale dégaine.

Ebenezar me lança un regard d'avertissement. Je ravalai une réponse acerbe, et m'essayai à la diplomatie.

— Euh..., dis-je. *Ego sum miser, magus Merlinus. Dolor diei longi me tenet. Opus es mihi altera, euh... vestiplicia.*

« Désolé, mage Merlin. J'ai eu une journée très chargée. J'avais prévu de venir avec mon autre robe. »

Enfin, c'est ce que je *voulais* dire. J'ai dû me planter dans les conjugaisons, car, quand j'eus fini ma phrase, le Merlin me regarda d'un air ahuri.

— *Quod est ?*

Ebenezar plissa les yeux et me chuchota :

— Hoss ? Tu es sûr que tu ne veux pas que je traduise pour toi ?

J'écartai sa suggestion d'un geste de la main.

— Je peux y arriver, grommelai-je, en essayant d'assembler les bons mots avant de reprendre la parole.

Excusationem vobis pro vestitu meo atque etiam tarditate facio.

« Je vous prie d'excuser mon retard et mon apparence. »

Le Merlin m'observait d'un air distant. Il semblait satisfait de me laisser m'empêtrer dans mes paroles. Ebenezar se cacha les yeux.

— Quoi ? lui demandai-je dans un murmure irrité.

Mon ancien mentor me jeta un coup d'œil.

— Très bien. Tu as commencé par : « Je suis une pauvre excuse, Merlin, une triste et longue journée m'a retenu. J'ai besoin d'une autre blanchisseuse ».

— Quoi ? soufflai-je.

— C'est ce qu'a répondu le Merlin. Après, tu as ajouté : « Moi m'excuser pour mon habit de moi et retard à moi. »

Je sentis le rouge me monter aux joues. La plupart des magiciens me regardaient comme si j'étais une sorte de maniaque divaguant, et je compris soudain que nombre de ces mages ne parlaient probablement pas anglais. Pour eux, j'avais l'air d'un dérangé qui délire.

— Putains de cours par correspondance ! Peut-être que je devrais vous laisser traduire, concédai-je.

Les yeux d'Ebenezar pétillèrent, mais il acquiesça d'un air grave.

— J'en serais enchanté.

Je me rassis pendant que mon ancien mentor se levait pour présenter mes excuses dans un latin concis et précis, sa voix résonnant clairement dans la salle. Sous mes yeux, l'expression des mages de l'assistance se détendit plus ou moins en l'écoutant.

Le Merlin hocha la tête et continua dans son latin d'une grande pureté :

— Merci, mage McCoy, pour votre assistance. La première des priorités pour affronter la crise qui nous touche est de ramener le Haut Conseil à son plein effectif. Comme certains d'entre vous l'ont sûrement appris à présent, le Haut Conseiller Simon Petrovich est mort lors d'un assaut de la Cour Rouge il y a deux jours.

Un murmure de stupeur courut dans le théâtre.

Le Merlin laissa la surprise retomber.

— Jamais par le passé les conflits avec la Cour Rouge n'ont dégénéré à une telle vitesse, et cela pourrait révéler un changement dans ses stratégies. En conséquence, nous devons être capables de réagir avec célérité face à de nouveaux événements – ce qui signifie que nous avons besoin d'un Haut Conseil au grand complet pour assurer son efficacité.

Le Merlin continua son discours, mais je me penchai vers Ebenezar.

— Laisse-moi deviner, murmurai-je. Il veut remplacer Simon pour contrôler le vote ?

Ebenezar acquiesça.

— Il a déjà trois votes assurés. Il en a même quatre la plupart du temps.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour le contrer ?

— Toi, rien du tout. Pas encore. (Il me fixa avec attention.) Calme-toi, Hoss. Je suis sérieux. Le Merlin a déjà prévu trois plans pour te descendre.

— Quoi ? répondis-je, incrédule. Comment le sais-tu ?

— Il opère toujours comme ça, murmura mon ancien mentor. (Une lueur mauvaise passa dans ses yeux.) Un plan, un plan de secours et un as dans la manche. Je fumerai le premier et je t'aiderai pour le deuxième. Mais pour le troisième, tu seras tout seul.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Quel plan ?

— Chut, Hoss. J'écoute.

Un chauve au crâne couvert de tatouages bleutés, aux épais sourcils blancs et à la barbe couleur de ciel, se pencha vers moi et me fusilla du regard.

— Chhhhhut.

Ebenezar fit un signe de tête à l'homme, et nous nous tournâmes face à la scène.

— Et c'est pour cette raison, continua le Merlin, que je demande à Klaus Schneider, un mage confirmé à la réputation exemplaire, d'assumer la charge de Haut Conseiller. Une objection ?

Martha jeta un coup d'œil à Ebenezar et souffla :

— Un moment, honorable Merlin. Si je ne me trompe pas, le protocole exige qu'un débat soit ouvert.

— Dans des circonstances normales, soupira le Merlin, il n'y aurait pas de problème. Mais nous avons peu de temps pour les courtoisies de nos procédures habituelles. Donc, aucune...

— Le mage Schneider est un enchanteur de talent, son habileté et son honnêteté sont reconnues, l'interrompt Oreille du Vent. Mais il est bien jeune pour assumer une telle charge. Il est des magiciens ici présents qui lui sont supérieurs en expérience et en maîtrise des arcanes. Ils méritent l'attention du Conseil.

Le Merlin fronça les sourcils en direction de Joe l'Indien.

— *Merci* pour votre intervention, mage Oreille du Vent. Mais, même si votre avis est le bienvenu, il n'était pas requis. Tous les magiciens plus expérimentés que le mage Schneider ont déjà décliné un poste au Haut Conseil, et plutôt que de perdre notre temps en reposant la question et en recevant de nouveaux refus, j'ai préféré...

Ebenezar intervint à voix basse, mais assez puissante pour être entendue du Merlin.

Et en anglais.

— Vous avez préféré imposer votre favori pendant que nous étions trop préoccupés pour nous en apercevoir.

Le Merlin se tut immédiatement, les yeux rivés sur mon ancien mentor dans un silence accusateur. Il répondit d'un ton égal, dans un anglais au fort accent britannique.

— Retournez dans vos montagnes, Ebenezar. Allez retrouver vos moutons. Vous n'êtes pas le bienvenu ici, vous ne l'avez jamais été.

Ebenezar dévisagea le Merlin, avec un grand sourire.

— Oui-da, mon vieil Alfred, je le sais bien, répliqua-t-il avec une pointe d'Écosse émaillant ses voyelles. (Il continua en latin et éleva de nouveau la voix.) Tous les membres du Conseil ont le droit d'exprimer leur opinion à ce sujet. Vous connaissez tous l'importance d'une nomination au Haut Conseil. Combien d'entre vous pensent que cette question est trop sérieuse pour être réglée de manière tacite ? Manifestez-vous.

Un « oui-da » gronda dans la grand-salle, et j'y ajoutai ma voix. Ebenezar contempla l'assistance, puis se retourna vers le Merlin, en pleine expectative.

Je discernai la frustration à peine dissimulée du Merlin. Il avait du mal à la cacher. Je sentis presque son désir de taper du poing sur son pupitre, mais il se contrôla et hocha la tête.

— Très bien. En ce cas, et en accord avec la procédure, nous allons proposer le poste aux mages les plus anciens de l'assistance. (Il regarda d'un côté, où un magicien au visage fin et à l'air poupin était assis avec une plume, une bouteille d'encre et des pages et des pages de parchemin.) Mage Peabody, auriez-vous l'amabilité de consulter le registre ?

Le magicien sortit une sacoche bien remplie de sous la table. Il marmonna quelque chose, se frotta le nez d'un doigt taché d'encre en y laissant une marque, puis ouvrit la besace. Elle contenait ce qui ressemblait à des rouleaux de vélin. Ses yeux se voilèrent légèrement, et il farfouilla dans les documents en laissant le hasard guider sa main. Apparemment. Il exhuma une page, la posa sur son bureau, hocha la tête d'un air satisfait, puis lut d'une voix nasillarde :

— Mage Montjoie.

— En voyage de recherche au Yucatan, répondit Martha Liberty.

Peabody acquiesça.

— Mage Gomez.

— Il est toujours convalescent suite à l'absorption d'une potion, souffla un gardien en faction près du mur.

Peabody hocha la tête.

— Mage Luciozzi.

— En congés, informa le magicien au crâne tatoué et à la barbe bleue derrière moi.

Ebenezar fronça les sourcils, et ses joues furent prises d'un tic nerveux.

L'énumération continua ainsi pendant près d'un quart d'heure. Parmi les excuses les plus intéressantes justifiant une absence, il y avait : « Il s'est enfin marié », « Il vit sous la calotte glacière » et « Méditation au sommet d'une pyramide », ou je ne sais quoi.

En jetant un coup d'œil au Merlin, Peabody finit par appeler mon ancien mentor. Ebenezar se leva en grognant. Peabody continua avec une demi-douzaine de noms avant d'arriver au mage Schneider.

Un petit homme joufflu avec une couronne de cheveux blancs autour de la tête se leva et fit un signe de tête à Ebenezar. Il regarda le Merlin et déclara dans un latin teinté d'un fort accent germanique :

— Je suis honoré par votre proposition, honorable Merlin, mais je me dois de décliner cette offre avec tout le respect qui vous est dû, en faveur du mage McCoy. Il servira le Conseil avec plus de mérite que moi.

À voir sa tête, j'eus l'impression qu'on avait frotté les gencives du Merlin avec du citron.

— Très bien, dit-il. Est-ce qu'un autre magicien souhaite se présenter contre le mage McCoy ?

Rien qu'en regardant les visages autour de moi, je sus que personne n'oserait. Ebenezar, lui, ne quitta pas le Merlin des yeux. Il resta immobile, les pieds bien écartés, le regard inflexible et confiant. Le silence tomba sur la salle.

Le Merlin contempla l'assistance, les lèvres pincées. Enfin, il hocha légèrement la tête.

— Tout le monde approuve ?

La pièce résonna d'un nouveau « oui-da ».

— Très bien, capitula le Merlin, la lèvre supérieure relevée, le ton acide. Mage McCoy, prenez place dans le Haut Conseil.

Il y eut un murmure qui ressemblait un peu à du soulagement dans l'enceinte. Ebenezar se tourna et m'adressa un clin d'œil.

— Un de planté, plus que deux, murmura-t-il. Ne baisse pas ta garde.

Il remonta sa robe et grimpa sur la scène, rejoignant le pupitre vide entre Martha Liberty et Joe l'Indien.

— Moins de bla-bla, plus d'action, dit-il suffisamment fort pour être entendu de tous. Nous sommes en guerre !

— C'est exactement ce à quoi je pensais, répondit le Merlin, en hochant la tête. Discutons de ce conflit. Gardien Morgan, pourriez-vous avancer, s'il vous plaît, et présenter au Conseil l'analyse tactique de la Cour Rouge fournie par vos services ?

Un silence oppressant s'abattit sur le public, et j'entendis chacun des pas du gardien résonner jusqu'à ce qu'il monte sur la scène. Le Merlin se décala, et Morgan posa une gemme scintillante, un genre de cristal, sur le pupitre. Il disposa une bougie juste derrière et l'alluma d'une incantation. Il entourait la flamme de ses mains et murmura un nouveau sortilège.

Un flot de lumière jaillit de la bougie pour traverser le cristal et matérialiser un large cône qui se déploya à plusieurs mètres au-dessus du Haut Conseil. Au sein du cône de lumière, le globe terrestre apparut, ses continents un peu déformés, comme s'ils étaient tirés d'une carte vieille de plusieurs siècles.

Un murmure parcourut l'assistance et j'entendis Barbe-Bleue lâcher un « Impressionnant » en latin.

— Bah, répondis-je en anglais. Il a volé l'idée dans *Le Retour du Jedi*.

Le mage me regarda l'air interdit. L'espace d'un instant, je m'imaginai essayant de traduire *La Guerre des étoiles* en latin, et abandonnai l'idée. Qui a dit que j'étais dénué de bon sens ?

La voix grave de Morgan alignait des phrases dans un latin approximatif, mais compréhensible. Ce qui voulait dire qu'il le parlait toujours mieux que moi. Enflure !

— Les petits points rouges représentent les endroits où la Cour Rouge nous a attaqués, elle ou ses alliés. La plupart des assauts ont provoqué des pertes diverses et variées. (Tandis qu'il parlait, des points lumineux apparurent sur le globe, s'allumant comme des guirlandes de Noël.) Comme vous pouvez le constater, la plupart des attaques ont eu lieu en Europe de l'Ouest.

Un nouveau murmure parcourut l'assemblée. L'Ancien Continent était le domaine des magiciens de la vieille école – la politique du « gardons le secret et n'attirons pas l'attention ». Quand on pense à l'Inquisition et au reste, on peut leur concéder ce point. Moi, je n'adhère pas à cette façon de penser, j'ai même une entrée dans les Pages Jaunes à la rubrique « Magiciens ». Allez, un autre scoop : je suis le seul dans ce cas ici présent. Faut bien payer ses factures, non ?

Morgan continuait à débiter son monologue :

— Nous savons depuis longtemps que le siège du pouvoir principal de la Cour Rouge se situe en Amérique du Sud. Nos contacts sur ce continent sont menacés, et obtenir des informations depuis ces contrées devient de plus en plus difficile. Nous avons été prévenus de plusieurs attaques et les gardiens ont réussi à intervenir en limitant les pertes humaines. Sauf en ce qui concerne l'assaut sur Arkhangelsk. (Le globe arrêta de tourner, et je fixai le point situé sur la côte nord-ouest de la Russie.) Même si nous subodorons que l'Ultime Malédiction du mage Pietrovich a durement touché les assaillants, il n'y a eu aucun survivant dans le camp. Nous ne savons pas comment ils ont percé les défenses. Il semblerait que la Cour Rouge ait accès à des informations, ou à certains aspects des arcanes, dont elle ne disposait pas avant.

Morgan récupéra le cristal, le globe disparut, et le Merlin reprit sa place derrière le pupitre.

— Merci, gardien, dit-il. Comme les archives de la Confrérie nous le laissaient prévoir, nos divers passages et voies de repli dans l'Outremonde sont menacés. Pour être franc, mesdames et messieurs, la Cour Rouge a l'avantage sur nous dans le monde des mortels. La technologie moderne nous trahit si souvent que nous avons beaucoup de mal à voyager la plupart du temps ; c'est encore pire en temps de guerre. Il nous faut impérativement nous assurer des trajets sûrs dans l'Outremonde, ou nous courons le risque d'être attaqués et écrasés par un adversaire plus rapide que nous. C'est dans cette intention que nous avons contacté les deux reines des sidhes. Vénérable Mai.

Mes yeux se posèrent sur le podium à la gauche du Merlin, occupé par un autre membre du Haut Conseil. Vénérable Mai, manifestement. Une femme minuscule d'origine asiatique, à la peau fine et pâle, avec une longue natte de cheveux noirs ramassée en chignon sur la nuque et maintenue en place par deux peignes en jade. Ses traits délicats trahissaient à peine le passage du temps, même si elle avait les yeux chassieux. Elle déplia un parchemin et s'adressa au Conseil d'une voix grinçante, mais ferme :

— De l'Été, nous avons reçu cette réponse : « La souveraine Titania ne s'impliquera pas, ni maintenant ni jamais, dans un conflit entre mortels et hématophages. Elle enjoint la Confrérie et la Cour Rouge de mener leur guerre loin des domaines de l'Été. Elle restera neutre. »

Ebenezar fronça les sourcils, et se pencha.

— Et en ce qui concerne l'Hiver ? demanda-t-il.

Je sursautai.

Vénérable Mai pencha la tête de côté et fixa mon ancien mentor dans un silence absolu, communiquant ainsi sa désapprobation vis-à-vis de son intervention.

— Notre messenger n'est pas revenu. En nous appuyant sur les archives concernant des conflits passés, nous pouvons raisonnablement nous attendre que la souveraine Mab intervienne, au moment et de la manière qu'elle choisira.

Je sursautai de nouveau. Il y avait un pichet d'eau et quelques verres sur la table. Je me servis à boire. La carafe tinta légèrement contre le verre. Je jetai un coup d'œil à Barbe-Bleue, et remarquai qu'il me regardait d'un air songeur.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ? grogna Ebenezar.

Le Merlin intervint avec calme :

— Cela signifie que nous devons entretenir des relations diplomatiques avec l'Hiver, et ce à n'importe quel prix. Nous devons nous assurer la coopération d'une des reines – ou du moins faire en sorte d'empêcher la Cour Rouge de forger pareille alliance jusqu'à ce que ce conflit soit circonscrit.

— « Circonscrit » ? souligna Martha Liberty, en haussant les sourcils. Personnellement, j'aurais choisi un mot comme « terminé ».

— Mage Liberty, soupira le Merlin. Il n'est nul besoin que cet affrontement dégénère en un combat plus destructeur. Si la moindre chance de conclure un armistice existe...

La femme noire interrompit le Merlin sur un ton froid et dur :

— Demandez à Simon Pietrovich son avis sur l'intérêt que portent les vampires à un traité de paix.

— Reprenez-vous, mage, répliqua le Merlin d'une voix calme. La perte de Simon Pietrovich nous a tous durement touchés, mais elle ne doit pas nous aveugler et nous interdire d'autres solutions éventuelles.

— Simon les connaissait, Merlin, répondit Martha d'un ton neutre. Il les connaissait mieux que n'importe lequel d'entre nous, et ils l'ont tué. Croyez-vous vraiment qu'ils vont chercher à conclure un armistice, alors qu'ils viennent de détruire le magicien le plus apte à se défendre contre eux ? Pourquoi voudraient-ils la paix, Merlin ? Ils sont en train de gagner.

Le mage écarta l'argument d'un geste de la main.

— La colère obscurcit votre jugement. Ils concluront une trêve, car même une victoire leur coûterait trop cher.

Cesser ces insinuations, rétorqua Martha. Ils ne demandent jamais la paix.

— Cessez ces inepties, retournez-moi la tête. Ils ne demanderont jamais la paix.

— En fait, déclara le Merlin, ils l'ont déjà fait. (Il fit un geste en direction du second pupitre à sa gauche.) Mage LaFortier.

LaFortier était un homme émacié, de corpulence et de taille moyennes. Ses pommettes ressortaient de manière grotesque sur son visage d'ascète, et ses yeux globuleux semblaient deux fois trop grands. Il était totalement glabre, sans même l'ombre d'un sourcil. Il avait l'air d'un squelette ambulante. Quand il prit la parole, sa voix de basse résonna, profonde et chaude :

— Merci, Merlin. (Il brandit une enveloppe de sa main aux doigts fins.) Ce matin, j'ai reçu une missive du duc Ortega, le chef de guerre de la Cour Rouge. Cette missive aborde leurs motivations dans l'affaire qui nous concerne et détaille les conditions requises pour que revienne la paix. De même, il offre un cessez-le-feu temporaire en gage de bonne volonté et pour laisser à la Confrérie le temps de réfléchir. Cette trêve est effective depuis l'aube.

— Conneries !

Le mot explosa hors de ma bouche avant que mon cerveau comprenne ce que je venais de faire. Une série de ricanements retentit, venant surtout des apprentis en robe brune, et j'entendis le bruit du tissu qui se froisse tandis que tous les mages de l'assemblée se tournaient vers moi. Je me sentis rougir de nouveau, et je me raclai la gorge.

— Oui, enfin, il n'y a pas d'autre mot, repris-je, avec Ebenezar qui assurait la traduction. Une escouade de la Cour Rouge m'a attaqué il y a quelques heures.

LaFortier me sourit. Son expression étira ses lèvres en dévoilant ses dents, comme sur le visage desséché d'une momie vieille de mille ans.

— Même si vous dites la vérité, mage Dresden, je peine à croire que la Cour Rouge contrôle parfaitement tous ses éléments, quand on connaît votre rôle déterminant dans la déclaration de guerre.

— « Déterminant » ? m'exclamai-je. Avez-vous la moindre idée de ce qu'ils ont fait ?

— Ils se sont défendus face à une attaque de leur domaine, mage, répondit LaFortier en haussant les épaules. En revanche, vous, en tant qu'émissaire de la Confrérie, avez attaqué une noble lors de leur réception, endommagé sa propriété et tué des membres du personnel de ladite noble, avant de lui faire connaître le même sort. De plus, les archives des journaux locaux et des autorités rapportent que plusieurs jeunes hommes et femmes sont morts durant l'altercation – brûlés lors d'un incendie, si je ne m'abuse. Ça vous rappelle quelque chose, mage Dresden ?

Je serrai les dents. Un flot de rage m'envahit avec une telle violence que j'avais du mal à distinguer mon entourage, et plus encore à répondre. La première fois que j'avais été amené devant le Haut Conseil, c'était pour répondre de l'accusation d'avoir violé la principale Loi de la Magie : « tu ne tueras point ». J'avais brûlé à mort mon premier mentor, Justin. L'année dernière, j'ai détruit Bianca, alors membre de la Cour Rouge. J'ai invoqué une tempête de feu, car je pensais que mes compagnons et moi allions y passer quoi qu'il arrive. Beaucoup de vampires ont été carbonisés. On a aussi retrouvé quelques cadavres humains plus tard. Impossible de déterminer qui avait succombé à l'appétit des sangsues, et donc était déjà mort quand le feu s'était déchaîné, et qui, éventuellement, était encore en vie avant que j'intervienne. J'en fais encore des cauchemars. J'ai beaucoup de défauts, mais je n'ai pas le goût du meurtre.

Stupéfait, je me rendis compte que j'accumulais de l'énergie, prêt à l'employer contre LaFortier et son rictus de squelette. Ebenezar surprit mon regard, ses propres yeux un peu écarquillés, et me fit un rapide « non » de la tête. Je serrai les poings à m'en faire blanchir les articulations, plutôt que de foudroyer je ne sais qui à coups de sortilège, et luttai pour me rasseoir avant de parler. « Maîtrise », c'est mon deuxième prénom.

— J'ai déjà exposé mon souvenir des événements dans mon rapport adressé au Conseil. Je m'y tiens. Si quelqu'un vous donne une version différente, c'est un menteur.

LaFortier leva les yeux au ciel.

— Comme cela doit être agréable de vivre dans un monde aussi manichéen, mage Dresden. Mais nous ne dressons pas le bilan de vos actes en argent ou en heures perdues, nous les estimons en sang. Des magiciens meurent à cause de vos actes au nom du Conseil. (LaFortier survola l'assistance du regard, l'air sévère mais calme.) Honnêtement, je pense que nous serions sages de considérer que nous sommes dans l'erreur et qu'il serait plus prudent d'accorder un grand intérêt aux conditions exigées par la Cour Rouge pour arrêter la guerre.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? grognai-je, Ebenezar continuant à traduire en latin pour le reste de l'assemblée. Un demi-litre de sang de chacun d'entre nous par mois ? Le droit de chasser comme bon leur semble ? Des amulettes pour les protéger de la lumière du soleil ?

LaFortier m'adressa un grand sourire et croisa les mains sur son lutrin.

— Rien d'aussi fantasque, Dresden. Ils veulent simplement ce que n'importe lequel d'entre nous désirerait en pareille situation. Ils réclament justice. (Il se pencha vers moi, ses yeux globuleux brillant.) Ils vous veulent.

Chapitre 6

Ma bouche s'assécha d'un coup.

— Moi ? répondis-je.

Alors, monsieur LaFortier, on ne s'attendait pas à une repartie aussi dévastatrice, n'est-ce pas ?

— Oui. Le duc Ortega déclare que vous, mage Dresden, êtes considéré comme un criminel par la Cour Rouge. Pour que cesse le conflit, celle-ci souhaite vous faire extradier vers une destination de son choix pour vous juger. Une condition qui peut sembler déplacée, mais dont on ne peut nier la légitimité.

Il n'avait pas fini sa phrase que, déjà, plusieurs mages de l'assistance s'étaient levés pour manifester leur colère. D'autres se dressèrent contre eux, puis d'autres encore contre ces derniers. La salle s'emplit d'une cacophonie de cris, de menaces et de jurons (attention, chez les mages, il ne faut pas confondre « jurer » et « conjurer ») en une dizaine de langues.

Le Merlin laissa l'assemblée à ses criailles un moment avant de la rappeler à l'ordre d'une voix de stentor :

— Du calme !

Personne ne lui prêta attention. Il fit un deuxième essai, puis leva sa crosse avant de l'abattre sur la scène.

Il y eut un éclair, suivi d'un grondement et d'une onde de choc qui renversa l'eau de mon verre, trempant mon peignoir. Quelques-uns des mages les plus frêles furent balayés par la force de l'impact – mais, quoi qu'il en soit, la cohue cessa.

— Du calme ! répéta le Merlin, en employant exactement le même ton. Je suis tout à fait conscient des implications de cette situation. Mais des vies sont en jeu. Les vôtres, comme la mienne. Nous devons examiner les options possibles avec la plus grande attention.

— Quelles options ? demanda Ebenezar. Nous sommes des magiciens, pas un troupeau de moutons effrayés. Allons-nous livrer l'un des nôtres aux vampires et prétendre que rien de tout cela n'est arrivé ?

— Vous avez lu le rapport de Dresden, intervint LaFortier. Il a lui-même confirmé la véracité des accusations de la Cour Rouge à son égard. Leurs revendications sont justifiées.

— La situation était une machination, c'est évident ! contra McCoy. C'était une manœuvre pour obliger Dresden à réagir ainsi dans l'espoir de le tuer.

— Eh bien, dans ce cas, il aurait dû se montrer plus intelligent, répondit LaFortier d'une voix neutre. La politique n'est pas un jeu pour les enfants. Dresden a joué, il a perdu. Le temps est venu pour lui d'en payer le prix, pour que nous puissions vivre en paix.

Joe l'Indien posa sa main sur le bras d'Ebenezar.

— La paix ne peut s'acheter, Aleron, dit-il calmement. L'histoire nous a enseigné cette leçon. Je l'ai apprise, et vous auriez dû faire de même.

Aleron LaFortier jeta un regard méprisant à Oreille du Vent.

— Je ne comprends rien à vos babillages, mais...

Je levai les yeux au ciel et me mis debout.

— Il parle des colons blancs qui ont volé leurs terres aux tribus indiennes, crétin.

Je comptais sur Ebenezar pour omettre l'insulte dans sa traduction, mais une série de ricanements retentit parmi les robes brunes.

— Il parle aussi des tentatives de l'Europe pour apaiser Hitler avant la Seconde Guerre mondiale. Dans les deux cas, on a essayé d'acheter la paix avec des compromis, et, chaque fois, les pacifistes se sont fait engloutir morceau après morceau.

Le Merlin me foudroya du regard.

— Je ne vous ai pas consulté, mage Dresden. Tant que vous n'aurez pas la parole, abstenez-vous de telles interruptions ou je vous fais exclure de cette réunion.

Je m'assis en serrant les dents.

— Désolé. Et moi qui croyais que nous avions le devoir de protéger les gens. Quel idiot je fais !

— Merlin, soupira Martha Liberty, il semble clair que nous ne pouvons pas livrer l'un des nôtres à la Cour Rouge simplement parce qu'elle le demande. En dépit de ses problèmes passés avec la politique de la Confrérie, Dresden est un mage confirmé et, à en juger par ses exploits ces dernières années, il mérite ce statut.

— Je ne doute pas de sa maîtrise des arcanes, convint Aleron. Je remets en cause son jugement et ses choix. Depuis la mort de Justin, il a traité sa condition de mage avec légèreté et insouciance. (Le chauve tourna ses yeux globuleux vers l'assistance.) Le mage Harry Dresden a été le disciple de Justin DuMorne, lui-même disciple de Simon Pietrovich. Je me demande comment la Cour Rouge en a appris autant sur les défenses de Pietrovich pour les traverser aussi facilement, Dresden.

Je fixai LaFortier pendant une seconde. J'étais sous le choc. Est-ce que ce type pensait vraiment que j'avais appris les secrets des protections de Simon par l'intermédiaire de Justin ? Puis que j'avais vendu un Haut Conseiller du Cercle Blanc aux vampires ? Justin ne m'avait pas appris grand-chose sur la Confrérie. Avant mon procès, je ne connaissais même pas l'existence du Cercle Blanc – ni d'autres magiciens, d'ailleurs.

Je lui répondis de la seule manière qui me vint à l'esprit : je lui ris au nez. Un rire sifflant et posé.

LaFortier se renfrogna.

— Vous voyez ? déclara-t-il à l'assistance. Vous êtes témoins de son dédain pour le Conseil. Pour son statut de magicien. Dresden n'a cessé de nous mettre en danger avec son mépris de la discrétion, son indifférence vis-à-vis de la sécurité. Même si quelqu'un d'autre a vendu Pietrovich et ses étudiants à la Cour Rouge, Dresden est aussi coupable de leurs meurtres que s'il leur avait lui-même tranché la gorge. Que les conséquences de ses actes lui retombent dessus !

Je me levai et me tournai vers LaFortier, mais jetai un œil au Merlin pour obtenir un droit de parole. Il me l'accorda d'un hochement de tête réticent.

— Impossible, dis-je. Ou du moins inapplicable. Je n'ai violé aucune des Lois de la Magie dans cette affaire, ce qui exclut un procès sommaire. Je suis un mage confirmé. Selon les règles du Conseil, j'ai le droit de requérir une enquête approfondie, puis un procès. Ce qui, dans un cas comme dans l'autre, ne fournirait aucune solution viable dans l'immédiat.

Quand Ebenezar finit de traduire, la salle manifesta son accord. Pas étonnant. Si le Conseil m'imposait un procès sommaire avant de m'abandonner à mon triste sort, cela créerait un dangereux précédent – le genre qui pourrait hanter n'importe quel mage ici présent, et tous le savaient.

LaFortier me désigna du doigt.

— C'est vrai. Si on considère que vous êtes un mage confirmé. Je propose que le Conseil vote immédiatement pour déterminer si oui ou non Dresden mérite ce statut. Je rappelle aux Conseillers que l'attribution de son étole n'est que le fruit d'une décision basée sur un contexte bien particulier. Il n'a jamais passé l'ordalie. Il n'a jamais été accepté par ses pairs.

— Et puis quoi encore ? répondis-je. J'ai vaincu Justin DuMorne dans un duel à mort. Ça ne vous suffit pas comme ordalie ?

— Le mage DuMorne est mort. C'est vrai, concéda Aleron. Toutefois, il y a une différence entre succomber lors d'un duel et être brûlé pendant son sommeil. Merlin, vous avez entendu ma requête. Laissons le Conseil déterminer le statut de cet insensé. Que cesse cette folie pour que nous puissions revenir à nos occupations.

Aïe ! Je n'avais pas prévu cet argument. Si on me confisquait mon étole, je serais comme un noble du Moyen Âge déchu de son titre. Je ne serais plus un magicien, politiquement parlant. Ainsi, en accord avec les Lois de la Confrérie et les pactes passés entre les diverses factions surnaturelles, le Conseil serait obligé de livrer un meurtrier en fuite à la Cour Rouge. Ce qui revenait à connaître une mort horrible... si j'avais de la chance. Sinon, mon sort pourrait être bien pire.

Après la journée que je venais de vivre, mon cœur se mit à battre la chamade.

Le Merlin plissa le front et acquiesça.

— Très bien. Dans ce cas, nous allons voter pour déterminer le statut du dénommé Harry Dresden. Que ceux qui souhaitent qu'il conserve son étole de mage confirmé votent pour, que ceux qui désirent le voir rétrogradé au rang de disciple votent contre. Aucune obj...

— Attendez, intervint Ebenezar. J'invoque mon droit, en tant que Haut Conseiller, pour que seuls les membres du Haut Conseil votent.

Le Merlin fusilla mon ancien mentor du regard.

— Pour quelles raisons ?

— Pour quelles raisons ? Parce qu'il y a une grande quantité d'informations liées à cette affaire dont la Confrérie

ignore tout. Il serait impensable de toutes les expliquer.

— J'approuve, murmura Joe l'Indien.

— Accordé, ajouta Martha Liberty. Déjà trois votes en ce sens, honorable Merlin. Que le Haut Conseil prenne cette décision.

Mon cœur reprit un rythme normal. Ebenezar avait réussi son coup. Contre une assemblée d'hommes et de femmes terrifiés, je n'aurais eu aucune chance de garder mon étole. Restreindre le vote au Haut Conseil me donnait une lueur d'espoir.

Je distinguais presque les rouages en train de tourner dans la tête du Merlin. Il cherchait un moyen de contrer mon ancien mentor, mais la loi du Conseil est claire sur ce sujet. Les membres du Haut Conseil peuvent juger une affaire en vote restreint si trois voix soutiennent cette décision.

— Très bien, dit le Merlin. (Un concert de chuchotements emplît la salle.) Il est de mon devoir de préserver l'intégrité et la sécurité des Conseillers, ainsi que celles des communautés humaines en général. Je vote contre la validité du statut de mage de Dresden.

— Moi aussi, s'empressa d'ajouter LaFortier, ses yeux globuleux à moitié fermés. Et pour les mêmes raisons. Ce fut le tour d'Ebenezar.

— J'ai hébergé ce jeune homme. Je le connais. C'est un magicien. Je vote pour qu'il garde son étole.

Perché sur l'épaule de Joe l'Indien, Petit Frère couina, et le vieux mage caressa la queue du raton laveur.

— Mes instincts vis-à-vis de cet homme me soufflent qu'il se comporte comme un magicien le doit. (Il jeta un regard indulgent à LaFortier.) Je vote en sa faveur.

— Moi aussi, continua Martha Liberty. Ce n'est pas une solution. Ce n'est qu'une action.

Harry : trois. Les méchants : deux. Je me tournai vers Vénérable Mai.

La tête baissée. Les yeux fermés. La femme minuscule ne bougeait pas. Enfin, elle murmura :

— Aucun mage ne devrait abuser de son statut de membre de la Confrérie avec autant d'abandon. De même, il ne devrait pas user des arcanes avec aussi peu de responsabilité qu'Harry Dresden. Je vote pour la révocation de son titre de mage.

Trois partout. Je m'humectai les lèvres, et remarquai à ce moment précis que j'avais été trop nerveux pour prêter attention au septième membre du Conseil. Il se tenait à l'extrême gauche de la scène. Il portait une robe noire, comme tous les autres magiciens, mais à son étole d'un violet très sombre, presque noir, s'ajoutait une large capuche cachant presque entièrement son visage. La pénombre créée par les bougies masquait ce que le capuchon ne couvrait pas. Il était grand. Plus que moi. Deux mètres dix. Très fin. Comme il avait les bras croisés, ses mains se perdaient dans les amples manches de sa robe.

Tous les regards se braquèrent sur le septième membre du Conseil, et un silence plus lourd qu'un discours d'investiture tomba sur la salle.

Il dura un long moment, avant que le Merlin souffle :

— Chambellan. Quelle est votre décision ?

Je me penchai sur ma chaise, la bouche sèche. S'il votait contre moi, j'étais sûr qu'un gardien me tomberait dessus et m'assommerait avant que le chambellan ait fini sa phrase.

Alors que mon cœur enchaînait les battements frénétiques, le septième Conseiller prit la parole d'une voix sonore et plaisante :

— Ce matin, il a plu des crapauds.

Un silence ahuri s'ensuivit. Peu après, il se mua en murmures incrédules.

— Chambellan, dit le Merlin sur un ton plus pressant, comment votez-vous ?

— Avec pondération, répondit le grand mage. Il a plu des crapauds ce matin, ce qui mérite réflexion. Pour cela, je dois attendre la réponse rapportée par le messenger.

LaFortier jeta un coup d'œil au chambellan.

— Quel messenger ? demanda-t-il d'un ton impatient. De quoi parlez-vous ?

Les portes de service du théâtre s'ouvrirent avec fracas, et deux gardiens firent irruption dans la salle. Chacun d'eux avait passé un bras sous l'aisselle d'un jeune homme en robe brune. Son visage était enflé, boursoufflé, et ses mains ressemblaient à des saucisses avariées prêtes à exploser. Ses cheveux étaient couverts d'une pellicule de givre et on avait l'impression que sa robe avait été trempée dans l'eau avant d'être traînée à travers tout l'Alaska. Ses lèvres étaient bleues, il clignait des paupières et ses yeux roulaient dans leurs orbites. Il semblait à la limite de l'inconscience.

Les gardiens l'amènèrent au pied de la scène, et les membres du Haut Conseil se regroupèrent au bord pour l'observer.

— Il s'agit de mon messenger dépêché auprès de la reine de l'Hiver, décréta Vénérable Mai.

— Il a insisté, dit l'un des gardiens. Nous voulions le faire soigner, mais il s'est tellement démené pour entrer que j'ai eu peur qu'il se blesse tout seul. Nous avons donc décidé de l'amener auprès de vous, Vénérable.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda le Merlin.

— Dehors. Une voiture est passée, et il en a été jeté. Nous n'avons pas vu de qui il s'agissait.

— Avez-vous relevé le numéro d'immatriculation ? intervins-je.

Les deux gardiens se tournèrent vers moi, puis revinrent au Merlin. Ils n'y avaient pas pensé. Peut-être que les plaques d'immatriculation étaient un concept trop récent pour eux. Ce système n'a même pas un siècle, après tout.

— Par les cloches de l'enfer ! grommelai-je. Je l'aurais relevé, moi.

Vénérable Mai descendit lentement de la scène et s'approcha du jeune homme. Elle lui toucha doucement le front et lui parla dans ce que je pensai être du chinois. Le garçon ouvrit les yeux et bredouilla quelque chose d'une voix hachée.

La magicienne fronça les sourcils. Elle posa une autre question et le jeune homme lutta pour y répondre, mais, apparemment, c'en était trop pour lui. Il s'affaissa, ses yeux se révulsèrent et son corps se relâcha.

Vénérable effleura ses cheveux et dit en latin :

— Emmenez-le. Prenez soin de lui.

Les gardiens allongèrent le garçon sur une cape, et quatre d'entre eux le transportèrent rapidement hors de la salle.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Ebenezar.

Il m'avait devancé de peu.

— D'après lui, la souveraine Mab permettra à la Confrérie de traverser son royaume, sous réserve qu'une tâche soit accomplie.

Le Merlin haussa les sourcils en se caressant la barbe.

— Quelle est cette tâche ?

— Elle ne lui a rien dit, murmura la magicienne. Elle a juste précisé qu'elle avait déjà fait part de sa requête à un membre de la Confrérie.

Le Haut Conseil recula et se réunit pour discuter à voix basse.

Je n'y prêtai aucune attention. La traduction des paroles du messenger par Vénérable m'avait tellement estomaqué que j'avais du mal à respirer. Alors parler... Quand je pus de nouveau bouger, je retournai à ma table et me cognai le front à plusieurs reprises contre la surface de bois.

— Merde, grognai-je à chaque coup. Merde, merde, merde !

Une main gantée de cuir noir toucha mon épaule. Je relevai la tête. C'était le chambellan, le visage toujours noyé dans les ombres de sa capuche. Il s'était éloigné des autres Hauts Conseillers. Nulle part je ne distinguais un centimètre de peau.

— Vous savez ce que signifie la pluie de crapauds, dit-il d'une voix très calme.

Il parlait anglais avec un léger accent. Une inflexion britannique mâtinée d'autre chose. Était-il indien ? Venait-il du Moyen-Orient ?

Je hochai la tête.

— Des ennuis.

— Des ennuis.

Même si je ne voyais pas sa tête, je soupçonnais qu'un léger sourire teintait ses paroles. Il se tourna vers les autres Conseillers et murmura :

— Le temps nous est compté. Répondriez-vous franchement à une question, Dresden ?

Je jetai un œil à Barbe-Bleue pour voir s'il nous entendait. Il s'était écarté pour écouter attentivement une magicienne aux allures de grand-mère.

J'acquiesçai.

Le chambellan eut un geste de la main. Pas un mot, pas même un instant de préparation, rien. Un geste, et les bruits de la salle semblèrent soudain se brouiller, perdant toute cohérence.

— Je crois savoir que vous êtes capable d'écouter, également. Je préférerais que personne ne nous entende.

Sa voix me parvenait déformée, parfois très aiguë, parfois basse, avec un écho étrange.

Je hochai la tête, sur mes gardes.

— Quelle est cette question ?

Ses mains gantées de cuir saisirent la capuche d'un violet profond et la relevèrent un petit peu, assez pour révéler l'éclat d'un œil sombre, une peau bronzée et une fine barbe grise. Je ne distinguais pas son autre œil. La peau de son visage semblait onduler, se distordre dans les ombres. Il me vint l'idée qu'il pouvait être défiguré, peut-être brûlé. Dans l'orbite gauche, je remarquai quelque chose d'argenté et de réfléchissant.

Dans l'ordre aveugle, je perçus quelque chose d'argente et de renouissant.

Il se pencha un peu plus et me chuchota à l'oreille :

— Mab a-t-elle choisi un Émissaire ?

Je luttai pour dissimuler ma stupeur, mais je ne suis pas toujours très bon pour cacher mes sentiments. Je vis un éclair de compréhension passer dans l'œil ténébreux du Chambellan.

Merde ! Je comprenais à présent pourquoi Mab était si confiante. Dès le début, elle savait qu'elle m'avait attiré dans une affaire que je ne pouvais refuser. Elle y était parvenue sans briser notre accord, en plus. La reine des fées voulait que je m'occupe de son affaire, et ça ne la dérangeait absolument pas de s'impliquer dans une guerre surnaturelle pour arriver à ses fins.

Elle avait joué avec moi dans mon propre bureau, et je n'avais rien vu. J'aurais voulu me gifler. Le jour où les cons voleront, je serai chef d'escadrille.

Quoi qu'il en soit, je ne voyais pas l'intérêt de mentir à la personne dont le vote déciderait de mon sort. Je hochai la tête.

— Oui.

— Un équilibre précaire, soupira-t-il. Le Conseil ne peut se permettre ni de vous garder ni de vous destituer.

— Je ne comprends pas.

— Ça ne tardera pas. (Il rajusta sa capuche avant de murmurer :) Je ne peux empêcher votre destin, magicien. Tout ce que je peux faire, c'est vous offrir une chance de l'éviter.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ne voyez-vous pas ce qui arrive ?

— Un dangereux déséquilibre entre les forces surnaturelles, répondis-je en fronçant les sourcils. Le Cercle Blanc est en ville. Mab se mêle de nos affaires.

— Ou peut-être est-ce vous qui vous mêlez des siennes. Pourquoi a-t-elle nommé un Émissaire mortel, jeune magicien ?

— Parce que quelqu'un là-haut prend un malin plaisir à me faire souffrir ?

— L'équilibre, corrigea le chambellan. Tout est une question d'équilibre. Rétablissez-le, jeune magicien. Sauvez la situation. Prouvez votre valeur. Éliminez tout doute à votre sujet.

— Êtes-vous en train de me conseiller de travailler pour Mab ?

Ma voix semblait étouffée, faible, comme si elle était enfermée dans un bocal.

— Quel jour sommes-nous ? demanda le grand mage.

— Le 18 juin.

— Ah ! Bien sûr !

Le chambellan se retourna et les bruits redevinrent normaux. Le magicien borgne rejoignit les autres Conseillers et ils rejoignirent leurs podiums. *Podii. Podia.* Bref...

Putains de cours par correspondance !

— Silence ! tonna de nouveau le Merlin.

Avec réticence, l'assemblée se calma peu à peu après un moment.

— Chambellan, dit le Merlin. Quel est votre vote ?

La silhouette silencieuse du grand mage leva une main.

— Nous nous sommes avancés sur un chemin obscur, murmura-t-il. Une route qui deviendra de plus en plus dangereuse. Nos premiers pas sont déterminants. Nous devons les accomplir avec précaution. (Il se tourna vers Ebenezar.)

» Vous adorez ce jeune homme, mage McCoy. Vous le défendriez jusqu'au bout. Votre propre dévouement à notre cause n'est pas négligeable. Je respecte votre choix. (Il se tourna vers LaFortier.)

» Vous remettez en cause la loyauté et les compétences de Dresden. Vous arguez que seule une mauvaise graine peut pousser dans un mauvais sol. Vos inquiétudes sont compréhensibles – et, si elles sont justifiées, Dresden constitue une menace majeure pour la Confrérie.

Il se tourna vers Vénérable Mai, inclinant légèrement sa capuche. La vieille magicienne répondit avec une petite inclinaison de la tête.

— Vénérable Mai, vous doutez de sa sagesse dans l'utilisation de ses pouvoirs. De sa capacité à distinguer le mal du bien. Vous craignez que l'enseignement de DuMorne l'ait corrompu sans qu'il s'en aperçoive lui-même. Vos craintes sont, elles aussi, légitimes. (Il se tourna vers le Merlin.)

» Honorable Merlin. Vous savez que Dresden a attiré la mort et le danger sur la Confrérie. Vous pensez que s'il disparaît, le danger disparaîtra aussi. Vos appréhensions sont compréhensibles, mais irraisonnées. Quel que soit le sort de Dresden, l'attaque de la Cour Rouge est trop importante pour être ignorée. Un cessez-le-feu ne serait que le calme

de Dresden, l'unique de la Cour Rouge est trop importante pour être ignorée. Et cessez le feu il serait que le camp avant la tempête.

— C'est bon, mec, intervint Ebenezar. Vote. Pour ou contre ?

— Je choisis de baser mon vote sur une épreuve. Un test qui dissipera les craintes des uns, ou prouvera ô combien mal placée était la foi des autres.

— Quelle épreuve ? demanda le Merlin.

— Mab, répondit le chambellan. Que Dresden réponde à la requête de la reine des fées. Qu'il gagne l'aide de la Cour d'Hiver. S'il y parvient, cela devrait apaiser vos inquiétudes au sujet de ses compétences, LaFortier.

Aleron fronça les sourcils, mais hocha la tête.

Le chambellan se tourna vers Vénérable Mai.

— En accomplissant cette tâche, il prouverait sa volonté de reconnaître sa responsabilité pour ses fautes, et d'œuvrer à l'encontre de ses propres intérêts pour privilégier le bien de la Confrérie. Vos doutes vis-à-vis de la justesse de son jugement seraient levés. Commettre des erreurs de jeunesse n'est pas un crime, mais ne pas en tirer les leçons qui s'imposent, si. N'est-ce pas ?

Les yeux chassieux de Vénérable Mai s'étrécirent, mais elle acquiesça.

— Et vous, honorable Merlin. Ne pensez-vous pas qu'un tel succès pourrait grandement alléger la pression de la guerre imminente ? Si nous parvenons à établir des passages sûrs dans l'Outremonde, cela pourrait désavantager la Cour Rouge à un point tel que ce conflit pourrait tout simplement être évité. Je suis certain que cela prouvera le dévouement de Dresden à l'égard de la Confrérie.

— Tout ça est bien joli, lâcha mon ancien mentor. Mais s'il échoue ?

Le chambellan haussa les épaules.

— Alors peut-être que leurs craintes seront plus fondées que votre affection, mage McCoy. Nous arriverions à la conclusion que son statut de mage confirmé était prématuré.

— Tout ou rien ? s'exclama Ebenezar. C'est ça ? Attendre du plus jeune mage du Cercle Blanc qu'il traite avec Mab et qu'il s'en tire avec les honneurs ? Avec *Mab* ? Ce n'est pas une épreuve, c'est une putain d'exécution. Comment est-il censé connaître la nature de cette requête, hein ?

Je me levai en tremblant légèrement sur mes jambes.

— Ebenezar, dis-je.

— Comment voulez-vous que le gamin sache ce qu'elle veut ?

— Ebenezar...

— Je ne vais pas rester là à ne rien faire pendant que vous...

Il s'arrêta brusquement, et me regarda en haussant un sourcil. Comme tout le monde.

— Je sais ce que désire Mab, dis-je. Elle est venue me trouver un peu plus tôt dans la journée, monsieur. Elle m'a demandé d'enquêter pour elle. J'ai refusé.

— Par les cloches de l'enfer ! souffla McCoy. (Il sortit son bandana bleu et épongea son front luisant.) Hoss, la situation te dépasse totalement.

— Mais on dirait que je n'ai pas le choix, répondis-je.

— Accepterez-vous, mage Dresden ? me murmura le chambellan en anglais.

La bouche sèche, je hochai la tête. Je soupirai, et me rappelai qu'il n'y avait pas beaucoup d'autres possibilités d'action. Si je ne jouais pas le jeu des fées, le Haut Conseil me livrerait aux vampires sur un plateau d'argent. Dans le premier cas, je pouvais finir vraiment très mort. Dans le second, pareil... voire pire.

Cette histoire était un vrai piège à cons. Mais une petite partie de moi n'avait pas oublié toute la destruction, peut-être même les morts que j'avais provoqués l'année dernière. Hilare, elle dansait à la vue de mon apparent retour de bâton karmique. En plus, il n'y avait rien d'autre à faire, ce soir. Je resserrai mes doigts sur ma crosse, et parlai aussi clairement que possible :

— Oui, j'accepte.

Chapitre 7

Le reste du conseil fut beaucoup moins intéressant – du moins pour moi, en tout cas.

Le Merlin ordonna aux mages de se disperser immédiatement après la réunion en empruntant des routes repérées et sécurisées. Il distribua à tous une liste où figuraient les noms des gardiens les plus proches à appeler en cas de besoin. Il leur conseilla aussi de les appeler régulièrement, par mesure de sécurité.

Ensuite, une vieille gardienne vétéran nous fit un exposé sur de tout nouveaux glyphes de protection conçus pour affecter plus particulièrement les vampires. Chaque représentant des alliés de la Blanche Confrérie – des sociétés secrètes occultes pour la plupart – y alla de son petit discours réaffirmant le soutien de son organisation pendant la guerre.

Vers la fin de la réunion, les gardiens arrivèrent en masse pour escorter les magiciens jusqu'aux routes prévues afin de les ramener à bon port. À mon avis, le Haut Conseil allait rester encore un peu dans les parages, pour voir si j'allais me faire tuer en essayant de prouver que j'étais dans le camp des gentils.

Parfois, j'ai l'impression que personne ne m'aime.

Je me levai à peu près trois secondes avant que le Merlin annonce la fin de la séance, et me dirigeai vers la porte. Ebenezar tenta d'attirer mon attention, mais je n'avais pas envie de discuter. Avec qui que soit. J'ouvris grandes les portes, avec un peu plus de brutalité que nécessaire, et rejoignis la Coccinelle bleue. Je filai avec toute la furie que les quatre cylindres de mon moteur fatigué pouvaient fournir. Contemplez le mage furieux qui bringuebale loin d'ici.

J'avais l'impression qu'on avait remplacé ma cervelle par de vieux morceaux de pain d'épices et de pizza froide et du café bouilli. Mes pensées se traînaient dans des méandres abscons, tournant surtout autour d'une idée : j'allais me faire tuer en jouant au détective privé pour Mab. Si les choses se passaient vraiment mal, je pouvais même entraîner quelques innocents avec moi.

— Arrête de pleurnicher, Harry, grognai-je d'une voix ferme et puissante. Tu es fatigué ? Et alors ? Tu es blessé ? Et alors ? Tu pues comme si tu étais déjà mort ? Et alors ? Tu es un magicien. Tu as un boulot à faire. C'est surtout à cause de toi que cette guerre a éclaté. Si tu te laisses aller, il y aura encore plus de victimes. Alors, reprends-toi, relève la tête, fais ce que tu veux, mais bouge ton cul.

Je hochai la tête en écoutant mes propres conseils, et jetai un œil sur le siège passager où gisait l'enveloppe que Mab m'avait donnée. J'avais un nom, une adresse et un crime. Je devais me lancer sur la piste du tueur. Il me fallait donc des informations. Et les gens qui auraient le plus de matériel quelques jours après les faits n'étaient autres que les services de police de Chicago.

Je me rendis chez Murphy.

L'inspecteur Karrin Murphy commande le bureau des Enquêtes spéciales. Le B.E.S. est la réponse de la ville à toutes les affaires étranges. Il écope de tous les crimes insolites, ceux qui ne correspondent pas vraiment aux catégories bien précises des autres services. Le bureau s'occupe de tout et de n'importe quoi, des prétendus alligators dans les égouts comme des profanations de sépultures dans l'un des nombreux cimetières de la ville. Quel pied ! Il se charge aussi des vrais trucs surnaturels. Les choses dont personne ne parle dans les rapports, mais qui existent pourtant : les trolls, les vampires, les sorciers invocateurs de démons – tout ce que vous voulez. Le bureau a été créé pour que la paperasserie officielle reste claire et nette, sans trace de phantasmes hallucinatoires qui ne peuvent exister. C'est un travail ingrat, et, avant, ceux qui dirigeaient le B.E.S. craquaient au bout d'un mois en refusant de croire qu'ils étaient confrontés à de véritables bizarreries. Ils ne tardaient pas à quitter la police de Chicago.

Pas Murphy.

Elle avait tenu le coup.

Elle avait pris ce boulot au sérieux, et, pour les affaires les plus corsées, elle s'était offert les services du seul magicien professionnel de Chicago (devinez qui). Murphy et moi avons été témoins d'événements extrêmement déconcertants. Nous sommes amis. Elle devrait m'aider.

Karrin habite dans une maison de Boucville, comme pas mal de flics. C'est petit, mais, au moins, ça lui

appartient. Mamie Murphy la lui a léguée. Une petite pelouse bien entretenue entoure la bicoque aux fenêtres garnies de barreaux.

Quand je garai la Coccinelle, le soir d'été était bien avancé, mais minuit n'avait pas encore sonné. Je savais que Murphy serait chez elle, mais je n'étais pas sûr qu'elle soit réveillée. Je fis attention à ne pas donner l'idée que je voulais m'introduire où que ce soit. Je claquai bien fort la portière de la Volkswagen, avant d'aller jusqu'à la porte d'un pas sonore. Je frappai doucement.

Au bout d'un moment, les rideaux derrière la fenêtre qui jouxtait la porte bougèrent, avant de reprendre leur place. Un verrou s'ouvrit, puis un autre, et on retira une chaîne de sécurité. En attendant, je remarquai que la porte de Murphy était blindée. Comme la mienne. En revanche, il y avait sûrement plus de démons et d'assassins qui se pointaient chez moi.

Le contraire m'aurait beaucoup étonné.

Murphy entrebâilla la porte et me regarda. Cette femme ne ressemblait pas à un chef de la division des casseurs de monstres de Chicago. Ses yeux bleus d'ordinaire brillants étaient embrumés, las et soulignés par de larges cernes noirs. Pieds nus, elle mesurait un mètre cinquante et de toutes petites poussières. Elle portait ses cheveux blonds plus long sur le devant qu'à l'arrière, des mèches retombant sous ses sourcils. Elle était vêtue d'une robe de chambre en éponge claire couleur pêche qui lui cachait presque entièrement les pieds.

Elle avait un automatique dans la main droite, et un petit crucifix pendait au bout d'une chaîne à son poignet.

Elle me dévisagea.

— Salut, Murph, dis-je d'une voix calme. (Je fixai le flingue et le symbole religieux.) Je suis désolé de passer si tard, mais j'ai besoin de ton aide.

Karrin me regarda en silence pendant plus d'une minute.

— Attends ici, finit-elle par lâcher.

Elle referma la porte, puis revint quelques instants plus tard, ouvrant la porte en grand.

Puis, le pistolet toujours à la main, elle recula dans la maison et me fixa.

— Heu, soufflai-je. Ça va, Murph ?

Elle hocha la tête.

— OK, répondis-je. Puis-je entrer ?

— Nous le saurons dans une minute, répliqua-t-elle.

Je compris. Murphy n'allait pas m'inviter à entrer. Nombreux sont les monstres rôdant dans les ténèbres qui ne peuvent pas franchir un seuil si on ne les y autorise pas. L'un d'eux était parvenu jusqu'à elle l'année dernière, et elle avait failli y laisser sa peau. Il avait pris mon apparence. Pas étonnant qu'elle ne saute pas de joie en me voyant.

— Murph, dis-je. Calme-toi. C'est moi. Par la cape d'Houdini, je ne vois pas ce qui choisirait de prendre ma forme dans un état pareil. Même les forces démoniaques hantant les Abîmes ont un *minimum* de goût.

Je franchis le perron. Quelque chose m'enveloppa au passage, une énergie intangible et invisible. Ça me ralentit un peu, et je dus faire un effort de volonté pour avancer. Voilà ce qu'on ressent en franchissant un seuil. Ils entourent chaque maison comme un bouclier d'énergie qui empêche les forces surnaturelles d'entrer si on ne les y invite pas.

Certains seuils sont plus puissants que d'autres. Celui de mon appartement est plutôt faible, par exemple. C'est un refuge de célibataire, et l'énergie familiale qui paraît régir les seuils ne semble pas se manifester avec autant de force dans les locations ou chez les solitaires.

Celui qui entourait la maison de Murphy était très dense. Cette maison avait une vie propre, une histoire. C'était un foyer, pas seulement un lieu d'habitation.

J'avais franchi son seuil sans y être invité. Ce faisant, j'avais laissé la plus grande partie de mes pouvoirs à l'entrée. Il aurait fallu que je puise au plus profond de moi pour réussir un sort extrêmement simple. J'avançai et écartai les mains.

— Ai-je passé l'inspection ?

Murphy ne répondit pas. Elle traversa la pièce et rangea le flingue dans son holster, avant de le poser sur une table.

La maison de Karrin était... oserais-je le dire : mignonne. La pièce était décorée dans des teintes jaunes et vertes assez douces. Et il y avait de la dentelle partout. Sur les rideaux, le canapé. Il y avait ces petits machins tricotés (appelés « napperons », je crois) recouvrant les bras des deux fauteuils, le sofa, la desserte et à peu près tous les autres endroits capables de recevoir ces entrelacs complexes de coton. Ils semblaient vieux, très beaux et bien entretenus. J'étais sûr que c'était la grand-mère de Murphy qui les avait tricotés.

La touche personnelle de Murphy se limitait au nécessaire d'entretien pour armes à feu, posé à côté de l'automatique, et à deux sabres japonais, le plus long au-dessus du plus petit, disposés sur un présentoir en bois qui se

trouvait sur la cheminée. Voilà la Murphy que je connais et que j'aime. De la violence concrète à portée de main. Une petite série de photographies encadrées était disposée à côté des sabres. Peut-être sa famille. Un gros album de photos était ouvert sur la desserte, à côté d'une boîte de médicaments, d'un verre et d'une carafe d'alcool – du gin ? Si le flacon était encore à moitié plein, le verre, lui, était vide.

Je la regardai s'installer avec sa robe de chambre trop grande dans un coin du canapé, l'air absent. Elle ne me regardait pas. Mon inquiétude croissait à chaque seconde. Murphy n'agissait pas comme Murphy. Elle n'avait jamais laissé passer une occasion de badiner avec moi. Je ne l'avais jamais vue aussi silencieuse et repliée sur elle-même.

Bordel, juste au moment où j'avais besoin d'une aide rapide et efficace. Quelque chose ne tournait pas rond chez Murphy, et je n'avais pas vraiment le temps de jouer les psychologues de comptoir pour la soutenir. Il me fallait toutes les informations à sa disposition. Il fallait aussi que je l'aide à affronter ce qui avait pu la blesser à ce point. Une chose était sûre, je ne pourrais rien pour elle si elle ne me parlait pas.

— C'est sympa chez toi, Murph, lui dis-je. C'est la première fois que j'entre.

Elle bougea une épaule comme si elle voulait la hausser.

Je fronçai les sourcils.

— Écoute, si tu ne te sens pas capable de supporter une conversation, on peut passer aux charades. Je commence.

Je levai la main, les doigts écartés. Murphy ne répondit rien, alors je parlai pour elle.

— En six mots, dis-je en tirant sur mon oreille. Ça ressemble à... qu'est-ce qui se passe, merde ?

Elle soupira. Je vis ses yeux se poser sur l'album.

Je me penchai et le tournai face à moi. Il était ouvert sur des photographies de mariage. La fille sur la photo devait être Murphy. Il y a quelque temps. Ses cheveux étaient plus longs, plus clairs. Son cou et ses poignets avaient encore cette finesse un peu adolescente. Elle portait une robe de mariée à côté d'un homme en costume, qui devait bien être de dix ans son aîné. Sur d'autres clichés, elle lui enfournait du gâteau dans la bouche, et ils buvaient, les bras entrelacés. Le mariage classique, quoi. Il l'avait portée jusqu'à leur voiture pour la nuit de noces, et la photo immortalisait une Murphy prise dans un moment de joie et de rire.

— Le premier mari ? demandai-je.

Ma phrase lui parvint. Elle leva les yeux vers moi l'espace d'une seconde, puis acquiesça.

— Tu n'étais qu'une gosse à l'époque. Dans les dix-huit ans ?

Elle fit « non » de la tête.

— Dix-sept ?

Elle hocha la tête. J'obtenais enfin des réponses.

— Combien de temps es-tu restée mariée ?

Silence.

Je plissai le front.

— Murph, je ne suis pas un génie en ce qui concerne ce genre de choses, mais si tu te sens coupable pour quoi que ce soit, tu es peut-être trop dure avec toi-même.

Sans un mot, elle se pencha et attrapa l'album. Elle le déplaça pour révéler un exemplaire de la *Tribune*. Il était plié à la page de la rubrique nécrologique. Elle me le tendit.

Je lus la première notice à haute voix :

« Gregory Taggart, quarante-trois ans, est mort la nuit dernière après un long combat contre le cancer... »

Je m'interrompis, examinai la photographie du défunt, puis revins à celle du mariage. C'était le même homme, avec quelques années de fatigue et de soucis en plus.

— Mon Dieu, Murphy. Je suis désolé. Je suis vraiment désolé.

Elle cligna plusieurs fois des yeux. Elle parla avec une petite voix calme.

— Il ne m'avait même pas dit qu'il était malade.

Tu parles d'une mauvaise surprise.

— Murph, écoute-moi. Je suis sûr que... que tout va s'arranger. Je sais à quel point tu souffres. Je sais ce que tu ressens, mais...

— Vraiment ? dit-elle, toujours aussi calmement. Tu sais ce que je ressens ? Tu as perdu ton premier amour, toi aussi ?

Je restai muet pendant une minute avant de répondre :

— Oui. J'ai connu ça.

— Comment s'appelait-elle ?

Je souffrais rien qu'en repensant à son nom, alors le prononcer... Mais si ça me permettait de rétablir le dialogue

avec Murphy, je ne pouvais pas me permettre cette sensiblerie.

— Elaine. Nous étions... tous les deux orphelins. Le même homme nous a adoptés quand nous avions dix ans.

Murphy me regarda en écarquillant les yeux.

— C'était ta sœur ?

— Je n'ai aucune famille. Nous avons juste été recueillis par le même mec, c'est tout. Nous avons habité ensemble, nous nous sommes chamaillés, nous avons atteint la puberté en même temps. Inutile de te faire un dessin.

Elle acquiesça.

— Combien de temps êtes-vous sortis ensemble ?

— Oh, jusqu'à nos seize ans à peu près !

— Que s'est-il passé ? Comment est-elle... ?

Je haussai les épaules.

— Justin, mon père adoptif, a essayé de m'initier à la magie noire. À faire un sacrifice humain.

— C'était un magicien ? demanda Karrin d'un air dubitatif.

— Un balaise, soulignai-je. Et elle aussi.

— Il n'a pas tenté sa chance avec Elaine ?

— Il l'a corrompue. Elle l'aidait.

— Que s'est-il passé ?

Je tentai de répondre d'une voix posée et calme, mais je n'étais pas sûr du résultat :

— Je me suis enfui. Il a envoyé un démon à mes trousses, mais je l'ai vaincu. Puis je suis revenu pour sauver Elaine. Elle a profité de ma confiance pour me lancer un sort de soumission, et Justin a essayé d'influencer mon esprit avec sa sorcellerie. Il voulait que je devienne sa marionnette. Je me suis libéré de l'enchantement d'Elaine et me suis colleté avec Justin. J'ai eu de la chance. Il a perdu. Tout a brûlé.

Murphy retint son souffle.

— Qu'est-il arrivé à Elaine ?

— Brûlée vive, soufflai-je, la gorge serrée. Elle est morte.

— Seigneur, Harry ! (Elle resta silencieuse un instant.) Greg m'a quittée. Nous avons essayé de parler, mais cela finissait toujours en dispute. (Des larmes lui montèrent aux yeux.) Bordel, j'aurais au moins aimé lui dire au revoir.

Je reposai le journal sur la table et fermai l'album, en prenant bien garde à ne pas regarder Murphy. Je savais qu'elle ne voulait pas que je la voie pleurer. Elle prit une inspiration rapide.

— Je suis désolée, Harry. Je m'attaque à toi et je ne devrais pas. Je ne comprends pas pourquoi ça me touche aussi durement.

Je jetai un coup d'œil à la gnôle et aux pilules sur la desserte.

— Pas de problème. Tout le monde a ses mauvais jours.

— Je ne peux pas me le permettre. (Elle resserra un peu plus la robe de chambre autour d'elle.) Excuse-moi, Harry. Pour le flingue. (Elle avait la voix hésitante, presque pâteuse.) Je devais m'assurer qu'il s'agissait bien de toi.

— Je comprends, dis-je.

Elle me dévisagea, et quelque chose qui ressemblait à de la gratitude passa dans ses yeux. Elle se leva du canapé, et s'enfonça dans un couloir, avant de lancer par-dessus son épaule :

— Laisse-moi le temps de m'habiller.

— OK, pas de problème, répondis-je, les sourcils froncés.

Je m'emparai de la boîte de médicaments à côté de l'alcool et du gobelet vide. Du Valium en dosage moyen. Pas étonnant qu'elle ait des difficultés à parler. Bonjour le cocktail avec le gin ! Par les cloches de l'enfer !

Je tenais toujours les pilules dans la main quand elle revint vêtue d'un jogging bouffant et d'un tee-shirt. Elle s'était donné un coup de brosse et débarbouillé le visage. Si je ne l'avais pas su, j'aurais eu du mal à remarquer qu'elle avait pleuré. Elle s'immobilisa et me fixa. Je ne dis rien. Elle se mordilla la lèvre.

— Murphy, lâchai-je enfin. Ça va ? Est-ce que... ? Je veux dire, as-tu besoin... ?

— Relax, Dresden, répondit-elle en croisant les bras. Je ne suis pas suicidaire.

— C'est marrant que tu dises ça. Le mélange alcool et médicaments est pourtant l'une des méthodes les plus efficaces.

Elle s'approcha de moi, m'arracha la boîte de Valium des mains et prit la bouteille de gin.

— Ça ne te regarde pas, dit-elle. (Elle alla dans la cuisine, il y eut un bruit de choses jetées, puis elle revint.) Je vais bien. Tout va s'arranger.

— Murph, je ne t'ai jamais vue boire de ma vie. Et le Valium ? Tu m'inquiètes.

— Dresden, si tu es venu me faire la morale, tu peux partir tout de suite.

Je passai ma main dans mes cheveux époumés.

— Karrin, je t'assure que je ne te fais pas la leçon. J'essaie juste de comprendre.

Elle détourna le regard pendant une minute, frottant son pied contre son mollet. Je remarquai combien elle semblait petite. Fragile. Ses yeux n'étaient pas seulement fatigués. Je notai maintenant que quelque chose les hantait. Je m'approchai d'elle et lui posai une main sur l'épaule. Sa peau était chaude sous le coton de son tee-shirt.

— Parle-moi, Karrin. S'il te plaît.

Elle libéra son épaule.

— Y a rien de grave. Je n'arrive pas à dormir sans ça, c'est tout. (Elle prit une profonde inspiration.) En fait, je ne peux pas m'endormir sans aide. L'alcool n'y fait rien. Les pilules non plus. Je dois mélanger les deux, ou je n'arrive pas à fermer l'œil.

— Je ne comprends toujours pas. Pourquoi ces insomnies ? C'est à cause de Greg ?

Murphy fit « non » de la tête, puis s'éloigna pour se nicher dans un coin du canapé, les mains sur les genoux.

— Je fais des cauchemars. Les médecins appellent ça des « terreurs nocturnes ». Ils m'ont dit que ce n'était pas la même chose que des mauvais rêves.

Je sentis ma joue tressauter sous la tension.

— Et tu ne peux pas rester endormie ?

Un nouveau « non ».

— Je me réveille en hurlant. (Je la vis serrer les poings.) Bon Dieu, Dresden ! Il n'y a aucune raison pour que ça m'arrive. Quelques mauvais rêves ne devraient pas m'effrayer ainsi. Je ne devrais pas m'effondrer en recevant des nouvelles au sujet d'un homme à qui je n'ai pas adressé la parole depuis des années. Je ne comprends pas ce qui ne tourne pas rond chez moi.

Je fermai les yeux.

— Tu rêves de l'année dernière, n'est-ce pas ? À ce que t'a fait endurer Kravos.

Elle frissonna en entendant ce nom et hocha la tête.

— Je n'ai pas arrêté d'y penser pendant longtemps. J'essayais de trouver mon erreur. Comment il avait réussi à m'atteindre.

J'eus un pincement au cœur.

— Murph, tu ne pouvais rien faire.

— Et tu penses que je ne suis pas au courant ? répondit-elle calmement. Je ne pouvais pas savoir que ce n'était pas toi. Et même, je n'aurais pas pu le stopper. Je n'aurais pas pu me défendre. L'empêcher de me faire subir ces horreurs... dans ma tête. (Les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle les chassa d'un battement de paupières. Elle serra les dents.) J'étais impuissante. Voilà ce qui me terrorise, Harry. Voilà l'origine de ma peur.

— Il est mort, Murph. Il est mort et enterré. Nous avons assisté à la cérémonie.

— Je sais ça, grogna-t-elle. Je le sais, Harry. Je sais qu'il est mort. Je sais qu'il ne peut plus me faire de mal. Je sais qu'il ne pourra plus faire de mal à personne. (Elle me regarda un instant, se risquant même à fixer mes yeux. Les siens étaient embués de larmes.) Mais j'ai toujours ces rêves. Je sais tout ça, mais ça ne fait aucune différence.

Seigneur ! Pauvre Murphy ! Elle s'était fait écharper spirituellement parlant avant que je vienne à son secours. La chose qui l'avait attaquée était un esprit. Il l'avait déchiquetée de l'intérieur sans laisser une marque sur sa peau. D'une certaine manière, ça s'apparentait à un viol. Toute son énergie lui avait été volée, et elle avait servi de jouet à quelqu'un. Pas étonnant qu'elle en garde des cicatrices. Ajouter une mauvaise nouvelle aussi brutale revenait à libérer une étincelle sur un tas de petit bois imbibé d'essence.

— Harry, continua-t-elle, toujours aussi calmement et doucement. Tu me connais. Bon Dieu, je ne suis pas une chouineuse. Je déteste ça. Mais ce que cette chose m'a fait. Ce qu'elle m'a fait voir. Ce qu'elle m'a fait endurer. (Elle me dévisagea, la souffrance inscrite dans les rides autour de ses yeux, dans lesquels les larmes montaient de nouveau.) Je n'arrive pas à oublier. J'essaie de laisser tout cela derrière moi, mais ça me colle à la peau. Ça me bouffe chaque instant de ma vie.

Elle se retourna, pour attraper une boîte de mouchoirs d'un geste rageur. Je m'approchai de la cheminée. Je fis mine d'examiner les sabres pour qu'elle ne sente pas mes yeux posés sur elle.

Elle reprit la parole au bout d'un moment. Son ton avait changé, il était plus concentré.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici à une heure pareille ?

Je lui fis face.

— J'ai besoin d'une faveur. D'informations.

Je lui donnai l'enveloppe de Mab. Murphy l'ouvrit, regarda les photos et fronça les sourcils.

— Ce sont des clichés tirés du rapport sur la mort de Ronald Ruel. Comment les as-tu eus ?

— Je n'ai rien eu à faire, répondit-elle. Une cliente me les a donnés. Je ne sais pas d'où elle les a sortis.

— Je n'ai rien eu à faire, répondis-je. Une cliente me les a données. Je ne sais pas si ou elle les a sortis.

Elle se frotta les yeux avant de demander :

— Qu'est-ce qu'elle attend de toi ?

— Elle veut que je retrouve le meurtrier.

— Je croyais que c'était un accident, soupira Murphy.

— J'ai entendu dire que non.

— Où as-tu entendu une chose pareille ?

— Une fée me l'a soufflé.

Je récoltai un regard suspicieux, qui se mua en froncement de sourcils.

— Seigneur, tu es sérieux, n'est-ce pas ?

— Oui.

Murphy secoua la tête, un sourire au coin des lèvres.

— Comment puis-je t'aider ?

— J'aimerais voir le dossier sur la mort de Ronald Ruel. Je ne peux pas inspecter les lieux du crime, mais peut-être que les policiers ont récolté des indices sans en connaître la véritable nature. Ça me donnerait au moins un point de départ.

Murphy acquiesça sans me regarder.

— D'accord. À une condition.

— Bien sûr, laquelle ?

— S'il s'agit d'un meurtre, tu me préviens immédiatement.

— Murph, protestai-je, arrête. Je ne veux pas te mêler à quoi que ce soit de...

— Bordel, Harry ! m'interrompit Karrin. Si quelqu'un tue des gens à Chicago, je dois m'en occuper. Ce qui m'est arrivé n'y change rien.

— C'est ton boulot de coincer les mauvais garçons, dis-je. Mais il ne s'agit peut-être pas d'un garçon. Peut-être même qu'il n'est pas humain. Je pense juste qu'il serait préférable pour toi de...

— Préférable mon cul ! maugréa la policière. C'est mon boulot, Harry. Si tu tombes sur un assassinat, tu me tiens au courant.

J'hésitai, luttant pour ne pas laisser transparaître ma frustration. Je ne voulais pas impliquer Murphy dans les affaires de Mab et compagnie. Karrin avait récolté assez de cicatrices comme ça. Les feys ont le don pour s'insinuer dans la vie des gens. Je ne voulais pas exposer Murphy à ça, surtout dans son état de vulnérabilité.

En même temps, je ne pouvais pas lui mentir. Je lui devais tant.

De toute manière, Murphy avait été blessée. Elle avait peur et, si elle ne s'obligeait pas à affronter cette peur, elle perdrait totalement la tête. Elle en était consciente. Aussi terrifiée qu'elle soit, elle savait qu'elle devait s'accrocher ou elle ne s'en remettrait jamais.

Quelle que soit mon envie de la protéger, surtout en ce moment, ça ne l'aiderait pas. Pas à long terme. Sa vie était en jeu, d'une certaine manière.

— D'accord, concédai-je.

Elle hocha la tête et se leva.

— Ne bouge pas. Je dois me servir de mon ordinateur et voir ce que je peux te trouver.

— Je peux attendre, si tu préfères.

— J'ai déjà pris du Valium. Si j'attends encore, je serai trop assommée pour avoir les idées claires. Reste assis. Sers-toi un verre. Essaie de ne rien faire exploser.

Elle sortit silencieusement du salon.

Je m'enfonçai dans l'un des fauteuils, étendis mes jambes et laissai ma tête basculer en avant. Je somnolai. La journée avait été longue, et elle ne semblait pas près de finir. Je me réveillai quand Murphy revint, les yeux embrumés. Elle avait une enveloppe kraft à la main.

— OK, dit-elle. Voilà tout ce que j'ai pu imprimer. Les photos ne sont pas aussi nettes que d'habitude, mais elles ne sont pas trop mauvaises.

Je me redressai, m'emparai du dossier et l'ouvris. Murphy s'assit en face de moi, les jambes repliées sous elle. Je m'abîmai dans la lecture des rapports, même si j'avais l'impression que ma cervelle n'était plus qu'une masse de gélatine recouverte de mousse.

— Qu'est-il arrivé à ta main ? me demanda-t-elle.

— De la magie féerique, répondis-je. De la magie féerique avec un coupe-papier.

— Ça n'a pas l'air joli. Le pansement non plus, d'ailleurs. Tu l'as fait voir à quelqu'un ?

— Pas le temps.

— Harry, t'es vraiment un crétin.

Elle se leva et disparut dans la cuisine pour revenir avec une trousse de premiers soins. Je décidai de ne pas la contredire. Elle apporta une chaise de la cuisine et s'installa à côté de moi. Elle posa mon bras sur ses genoux.

— J'essaie de lire, Murph.

— Tu saignes toujours. Les perforations suintent constamment si on ne les couvre pas.

— Oui, j'ai essayé de le leur expliquer, mais ils m'ont forcé à enlever le pansement quand même.

— Qui ?

— C'est une longue histoire. Alors comme ça, le gardien de l'immeuble n'a vu entrer personne ?

Elle enleva mon bandage avec des gestes rapides. C'était douloureux. Elle sortit du désinfectant.

— Les caméras n'ont rien détecté non plus, et il n'y a aucune perturbation de la bande qui suggère l'utilisation de la magie. J'ai vérifié.

Je sifflai.

— Pas mal, Murph.

— Oui, parfois j'utilise ma tête plutôt que mon flingue. Attention, ça va faire mal.

Elle versa une dose généreuse de désinfectant sur ma plaie. Ça piquait.

— Aïe !

— Mauviette.

— Pas d'autre issue ou accès au bâtiment ?

— Non, à moins de voler ou de traverser les murs. Les autres portes sont des modèles coupe-feu et auraient déclenché l'alarme si on les avait ouvertes.

Je continuai à fouiner dans le dossier.

— Il a eu le cou cassé à la suite d'une chute, d'après ce que je lis. Ils l'ont trouvé au pied d'un escalier.

— Exact. (Murphy utilisa une lingette pour nettoyer les lèvres de la plaie, puis rajouta du désinfectant. La douleur fut moins vive cette fois.) Ses contusions correspondaient à la théorie de l'accident, et c'était un vieil homme. Personne n'est entré ou sorti d'un immeuble doté d'un système de sécurité très perfectionné, donc logiquement...

— ... personne n'a cherché un meurtrier, achevai-je. Ou relevé ce qui aurait pu en trahir la présence. Ou... Attends, pas si vite. Je lis ici que le premier policier sur les lieux a trouvé une gelée glissante sur la rambarde juste au-dessus de l'endroit où Ruel est tombé.

— Mais aucun des inspecteurs présents plus tard sur les lieux n'en a trouvé la moindre trace, dit Murphy.

Elle appliqua de la gaze sur la blessure, puis commença à l'entourer avec du sparadrap pour en assurer le maintien.

— Le premier flic était un bleu. Les autres ont pensé qu'il voyait un crime là où il n'y en avait pas, pour travailler sur une affaire de meurtre.

Je fronçai les sourcils en lui tendant les clichés imprimés.

— Tu vois ça ? Les manches de Ruel sont mouillées. On voit la différence de couleur.

Elle examina la feuille avant d'acquiescer.

— Peut-être. Mais il n'y a aucune mention à ce sujet, pourtant.

— Une gelée visqueuse. Il pourrait s'agir d'ectoplasme.

— C'est pas trop serré ? Ecto-quoi ?

Je testai le bandage en pliant les doigts.

— Parfait. De l'ectoplasme. Une matière venue de l'Outremonde.

— Le monde des esprits, c'est ça ? Le pays des feys ?

— Entre autres.

— Et là-bas, les trucs sont en gélatine ?

— Ils se transforment en gelée quand il n'y a plus de magie pour les animer. Tant qu'il y a de la magie, rien ne les différencie de la réalité. Comme quand Kravos s'était forgé un corps qui ressemblait au mien avant de venir t'attaquer.

Murphy frissonna et commença à ranger sa trousse de soins.

— Donc quand ce qui a transformé cette ectogélatine n'est plus là, ça redevient... ?

— De la gelée, répondis-je. Transparente, glissante, et qui disparaît en quelques minutes.

— Donc, quelque chose venu de l'Outremonde aurait pu tuer Ruel, souffla Murphy.

— Oui, ou quelqu'un aurait pu ouvrir un portail dans l'immeuble. En général, il reste toujours un peu de merde quand on crée un passage. C'est de la poussière qui tombe de l'Outremonde. L'assassin aurait pu ouvrir un portail et s'enfuir par le même chemin.

— Holà, un instant ! Je croyais que le pays des feys n'était peuplé que de monstres. Les gens peuvent aller dans l'Outremonde ?

— Quand on connaît les bons sorts, oui. En revanche, c'est rempli de trucs plutôt dangereux. On ne s'y balade pas comme dans un parc municipal.

— Seigneur, murmura Karrin. Alors quelqu'un...

— ... ou quelque chose, rectifiai-je.

— ... ou quelque chose aurait pu entrer et sortir du bâtiment. Comme ça. Sans se soucier des serrures, des caméras et des gardiens. Ça fout les jetons.

— C'est possible, oui. Il s'introduit dans l'immeuble, balance papy dans l'escalier et repart aussitôt.

— Mon Dieu. Ce pauvre vieillard.

— Je ne crois pas qu'il était si faible. Ruel était impliqué avec les feys. Je doute qu'il ait eu les mains vraiment propres.

— D'accord. Avait-il des ennemis surnaturels ?

Je brandis la photo du cadavre.

— On le dirait.

Murphy secoua la tête. Elle oscilla légèrement, puis s'assit à côté de moi, avant d'appuyer sa tête sur un coin du canapé.

— Quelle est l'étape suivante ?

— Je pars fouiner. Je vais jouer les fouille-merde, comme on dit.

— Tu as une sale tête. Repose-toi d'abord. Prends une douche, mange un morceau. Peut-être qu'il faudrait même te couper les cheveux.

Je me frottai les yeux avec ma main intacte.

— Pas faux, dis-je.

— Et tu me préviens dès que tu apprends quelque chose.

— Murph, s'il s'agit d'un truc de l'Outremonde, ça dépasse ta (je faillis dire « compétence ») juridiction.

Elle haussa les épaules.

— Si c'est venu dans ma ville et que ç'a tué une personne sous ma protection, je veux le lui faire payer. (Elle ferma les yeux.) Comme toi. En plus, tu me l'as promis.

Là, elle me tenait.

— Bon, d'accord, Murph. Si je trouve quelque chose, je t'appelle.

— Très bien, dit-elle.

Elle se recroquevilla de nouveau dans l'angle du sofa. Elle pencha la tête en arrière, révélant les tendons de sa gorge. Elle finit par me demander :

— Des nouvelles de Susan ?

— Non.

— Mais ses articles paraissent toujours dans *Les Arcanes*. C'est qu'elle va bien.

— Je suppose.

— Tu n'as pas encore trouvé un moyen de l'aider ?

Je soupirai en secouant la tête.

— Non, pas encore. J'ai l'impression de me cogner la tête contre un mur.

Elle eut un demi-sourire.

— Avec ta tête, c'est le mur qui cédera avant. Tu es le mec le plus obstiné que j'ai jamais rencontré.

— Toi, tu sais complimenter les gens.

Murphy hocha la tête.

— T'es un type bien, Harry. Si quelqu'un peut l'aider, c'est toi.

Je baissai la tête pour qu'elle ne voie pas les larmes qui me montaient aux yeux, et commençai à ranger le dossier dans son enveloppe.

— Merci, Murphy. Ça me touche beaucoup, ce que tu me dis.

Elle ne répondit pas. Je relevai la tête et notai qu'elle avait la bouche légèrement ouverte et que son corps était totalement détendu. Elle avait une joue collée au bras du canapé.

— Murph ? risquai-je.

Elle ne réagit pas. Je me levai et posai le dossier sur la chaise. Je trouvai une couverture et en recouvris soigneusement Karrin. Elle émit un petit son du fond de la gorge et nicha un peu plus sa joue contre le sofa.

— Dors bien, Murph, soufflai-je.

Je me dirigeai vers la porte, refermai comme je pus, puis retrouvai ma Coccinelle et rentrai chez moi.

J'avais mal partout. Ce n'était même pas à cause de mes muscles, c'était la fatigue. Ma main blessée palpitait comme un gros nœud de muscles distendus, imbibés d'essence et enflammés.

La souffrance intérieure était pire. La pauvre Murphy était vraiment amochée. Elle était terrifiée à l'idée de ce qu'elle risquait d'affronter, mais ça n'entamait en rien sa volonté d'y faire face. Une belle leçon de courage, et toujours plus que ce dont je disposais. Moi, au moins, je savais que je pouvais me défendre si un monstre m'attaquait. Murphy n'avait pas ce genre de certitude.

Karrin était mon amie. Elle m'avait sauvé la vie par le passé. Nous nous étions battus côte à côte. Elle avait de nouveau besoin de moi. Elle devait affronter sa peur. Je pouvais la comprendre. Elle avait besoin de mon aide pour y arriver, et je n'étais pas obligé d'apprécier.

Dans son état, elle serait extrêmement vulnérable au genre d'attaque que lui avait lancée Kravos l'année dernière. Si elle morflait avant d'avoir le temps de se reconstruire, elle ne serait pas simplement blessée : elle risquait de finir brisée.

Je ne suis pas sûr de pouvoir le supporter si ça doit arriver.

— Bordel ! grommelai-je. Même si tu n'en as pas envie, Murph, je vais faire en sorte que tu t'en sortes sans une éraflure.

Je refoulai mes inquiétudes au sujet de Murphy. Le meilleur moyen de la protéger, c'était de me concentrer sur l'affaire. De trouver des pistes. Mais j'avais l'impression qu'on avait échangé mon cerveau avec une portion de mou de veau. Les seules pistes que j'allais trouver me conduiraient dans une cellule capitonnée avec une camisole de force.

J'avais besoin de manger, de dormir et d'une douche. Si je ne prenais pas un peu de temps pour me reposer, je risquais de tomber sur un truc qui me tuerait et je m'en apercevrais trop tard.

Je retournai à mon appartement situé dans le sous-sol d'une grande maison vieille de plus d'un siècle. Je me garai, puis sortis avec ma crosse et mon bâton de combat. Il n'y avait pas loin de la voiture à mon repaire, mais j'avais déjà été approché auparavant. Les vampires sont d'un sans-gêne, parfois.

Je descendis en traînant les pieds l'escalier menant à ma porte, tournai la clef dans la serrure, puis murmurai la phrase qui désarmait les glyphes assez longtemps pour me laisser passer.

Je me glissai à l'intérieur, et mon instinct me hurla que je n'étais pas seul.

Je levai mon bâton de combat, concentrant mon pouvoir et le canalisant dans l'extrémité. Une lueur rougeâtre inonda l'appartement.

Elle était là. Une femme élancée debout à côté de ma cheminée éteinte, tout en courbes graciles et en morgue. Elle portait un jean sur de longues jambes nerveuses et un simple tee-shirt violet. L'éclat de mon bâton fit scintiller le pentacle d'argent pendant sur sa petite poitrine. Elle avait la peau pâle comme l'écorce intérieure d'un chêne, la partie vivante de l'arbre, et les cheveux du blond doré des blés murs. Ses yeux étaient gris comme des nuages d'orage. Sa bouche fine frémit. Elle ébaucha un sourire qui se changea en moue. Elle leva ses mains aux longs doigts pour me présenter ses paumes vides.

— Je me suis permis d'entrer, murmura-t-elle. J'espère que ça ne te dérange pas. Tu devrais changer plus souvent tes glyphes.

Trop abasourdi pour répondre, j'écartai mon bâton. Ma poitrine se serra. Elle baissa les bras et s'approcha de moi. Elle se mit sur la pointe des pieds pour m'embrasser sur la joue. Elle était assez grande, et ça ne lui demanda pas trop d'efforts. Elle embaumait les fleurs sauvages et les après-midi ensoleillés d'été. Elle recula suffisamment pour me dévisager, avec une expression agréable, mais inquiète.

— Salut, Harry.

Je répondis en un souffle à peine audible, luttant contre la stupeur :

— Salut, Elaine.

Chapitre 8

Elaine passa à côté de moi et fit le tour du propriétaire. Un peu courte comme promenade. Mon appartement comprend un salon et une minuscule chambre à coucher. La cuisine tient de l'alcôve équipée d'un bac à glace et d'un évier. Le sol est en pierre, mais je l'ai en grande partie recouvert d'une dizaine de tapis. Le mobilier est d'occasion, mais agréable. Rien ne va ensemble, bien entendu. Même de loin. La plupart des murs disparaissent derrière des étagères pleines de bouquins, des tapisseries et une affiche de *La Guerre des étoiles* offerte par Billy à Noël dernier. Il s'agit de la première, celle avec Leia accrochée à la jambe de Luke.

Bref, voilà mon appartement dans un jour normal. Dernièrement, il souffrait d'une certaine négligence. Ça ne sentait pas bon et la poubelle débordait de cartons de pizza et de canettes de Coca, qui avaient envahi une grande partie de la cuisine. On avait du mal à ne pas marcher sur des vêtements en attente de lessive. Les meubles étaient couverts de morceaux de papier gribouillés et de stylos ou de crayons abandonnés.

Elaine évolua au milieu de ce spectacle comme une infirmière de la Croix-Rouge dans une zone de guerre. Elle soupira.

— Je sais que tu ne t'attendais pas à ma visite, Harry, mais je ne pensais pas trouver un terrarium. Tu vis là-dedans ?

— Elaine, m'étranglai-je. Tu es vivante.

— J'attendais mieux comme compliment, mais ç'aurait pu être pire. (Elle me regarda depuis la cuisine.) Je suis en vie, Harry. (Un éclair d'inquiétude passa dans ses yeux.) Comment te sens-tu ?

Je m'assis dans le canapé, froissant des feuilles sous moi. Je relâchai l'énergie accumulée pour attaquer, et l'extrémité du bâton de combat s'éteignit, plongeant l'appartement dans les ténèbres. Je continuai à fixer son image résiduelle sur ma rétine.

— Abasourdi, lâchai-je. Je n'y crois pas. Par les cloches de l'enfer, c'est sûrement un piège !

— Non, c'est bien moi. Si j'étais une créature de l'Outremonde, aurais-je pu traverser ton palier sans y être invitée ? Connais-tu quelqu'un d'autre sachant désarmer tes glyphes ?

— N'importe qui peut y arriver avec un peu de temps.

— C'est vrai. Est-ce que quelqu'un d'autre sait que tu as raté cinq fois ton permis ? Ou que tu t'es déboîté l'épaule en t'essayant au football américain en première année, tout ça pour m'impressionner ? Que nous avons dénudé nos âmes lors de notre première nuit ensemble ? Je crois que je me souviens encore de la combinaison de notre casier, si tu veux.

— Mon Dieu, Elaine. (Je secouai la tête. Elaine. Vivante. Mon cerveau n'arrivait pas à accepter cette idée.) Pourquoi ne m'as-tu pas contacté ?

Je la distinguai vaguement, appuyée contre le mur. Elle ne répondit pas immédiatement, comme si elle pesait soigneusement ses mots.

— Au début, je ne savais même pas si tu avais survécu. Après... (Elle soupira.) Je n'étais pas sûre de le vouloir. Je n'étais pas sûre que tu le veuilles. Tant de choses sont arrivées.

Le choc et mon incrédulité laissèrent place à une pointe de souffrance et à une vieille, vieille colère.

— Tu as le don pour l'euphémisme, dis-je. Tu as essayé de me détruire.

— Non, souffla-t-elle. Seigneur, non, Harry ! Tu ne comprends pas. Je n'ai jamais voulu ça.

Ma voix se fit coupante :

— Et c'est pour ça que tu m'as envoyé un sort de soumission. C'est pour ça que tu m'as maintenu en place pendant que Justin essayait de me tuer.

— Il n'a jamais voulu ta mort...

— Non, il voulait juste pénétrer dans mon esprit. Il voulait me contrôler, me transformer en une sorte de... de... Les mots me manquèrent sous le coup de la rage.

— Vassal. répondit-elle calmement. Il t'aurait enchanté au point de s'assurer ta lovauté. De faire de toi son

vassal.

— Et c'est pire que la mort. Tu l'y as *aidé*.

La colère fit trembler sa voix.

— Oui, Harry, je l'ai aidé. C'est le *rôle* d'un vassal.

Mon ire se calma immédiatement.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu veux dire ?

Je vis sa silhouette baisser la tête.

— Justin m'a ensorcelée environ deux semaines avant d'envoyer ce démon te capturer. Tu ne te souviens pas ? Ce jour-là, je suis restée à la maison, j'étais malade. Quand tu es rentré de l'école, il m'avait déjà assujettie. J'ai essayé de lui résister, mais je n'étais qu'une enfant. Je n'étais pas assez expérimentée. Une fois soumise à sa volonté, je ne voyais plus de raisons pour m'opposer à lui.

Je la fixai pendant une longue minute.

— Donc, tu es en train de me dire que tu n'as pas eu le choix, murmurai-je. Il t'a obligée à lui obéir, à l'aider.

— Oui.

— Pourquoi devrais-je te croire ?

— Je ne m'attends pas que tu le fasses.

Je me levai pour faire les cent pas.

— Je n'arrive pas à croire que tu essaies de me faire avaler que le diable t'a forcé la main. Comment peux-tu me sortir une excuse aussi minable ?

Elaine me regarda avec attention, de ses yeux gris pensifs et tristes.

— Ce n'était pas une excuse, Harry. Rien ne peut excuser la souffrance que je t'ai fait endurer.

Je m'arrêtai et la toisai.

— Alors, pourquoi m'en parles-tu ?

— Parce qu'il faut crever l'abcès, murmura-t-elle. Parce que c'est ce qu'il s'est passé. Tu mérites de le savoir.

Le silence régna longtemps, avant que je reprenne la parole :

— Il t'a vraiment assujettie ?

Elaine frissonna en hochant la tête.

— Comment était-ce ?

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Je ne me rendais compte de rien. Pas à l'époque. Je ne pouvais pas penser clairement. Justin m'avait dit que tu avais besoin qu'on te montre ce qu'il fallait faire. Il disait que je devais te retenir suffisamment longtemps pour qu'il t'explique, et qu'après tout irait bien. Je l'ai cru. Je lui ai fait confiance. (Elle soupira.) Je n'ai jamais voulu te blesser, Harry. Jamais. Je suis désolée.

Je me rassis et me frottai le visage. Mes émotions s'emballaient de nouveau. Sans la colère pour m'aider, il ne restait plus que la souffrance. Je pensais avoir digéré la disparition d'Elaine, sa trahison. Je pensais l'avoir oubliée et avoir évolué. J'avais tort. Les blessures se rouvrirent, toujours aussi douloureuses. Peut-être même plus. Je luttais pour maîtriser ma respiration et ma voix.

Je l'avais aimée. Je voulais la croire de tout mon cœur.

— Je... je t'ai cherchée, dis-je doucement. Dans le feu et dans l'eau. J'ai envoyé des esprits pour passer la Terre au peigne fin dans l'espoir de te retrouver. J'espérais que tu avais survécu.

Elle s'écarta du mur et s'approcha de la cheminée. Je l'entendis y déposer du bois, puis murmurer quelque chose de doux. De petites flammes bleues léchèrent les bûches, les embrasant lentement avant de produire une sombre lueur dorée. Je contemplai son profil, tandis qu'elle fixait le feu.

— Je suis sortie de la maison avant la fin de ton duel avec Justin, finit-elle par dire. Ses sorts commençaient à se relâcher, et j'ai lutté contre son emprise. J'étais perdue, terrifiée. J'ai dû courir. Je ne m'en souviens même pas.

— Mais où étais-tu ? demandai-je. Elaine, j'ai passé des années à te rechercher. Des années.

— Là où tu ne pouvais pas me trouver, Harry. Ni toi ni personne d'autre. J'ai trouvé un sanctuaire. Une cachette. Mais elle a son prix, et c'est la raison de ma présence ici. (Elle me regarda, et même si son visage était calme et lisse, la peur se lisait dans ses yeux, vibrait dans sa voix.) J'ai des ennuis.

Je répondis sans même y penser. Pour moi, la chevalerie n'est pas morte, c'est un réflexe inné. N'importe quelle femme aurait pu dire la même chose, elle aurait obtenu la même réponse. Peut-être qu'il m'aurait fallu une ou deux secondes de plus, mais c'est tout. Pour Elaine, je n'avais pas besoin d'un tel délai.

— Je t'aiderai.

Elle s'affaissa un peu et elle acquiesça, les lèvres serrées, la tête inclinée.

— Merci, merci, Harry. Je déteste ça. Ça me mortifie de venir te trouver comme ça après tout ce temps. Mais je n'ai personne vers qui me tourner.

— Pas de problème, répondis-je. Vraiment. Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi te crois-tu dans la merde ? Qu'est-ce que tu entends par « payer un prix » ?

— C'est compliqué, dit-elle. Mais, pour résumer, j'ai trouvé refuge auprès de la Cour d'Été des sidhes. Mes jambes se transformèrent en guimauve.

— J'ai contracté une dette vis-à-vis de Titania, la reine de l'Été, en échange de sa protection. Le temps est venu de la payer. (Elle prit une profonde inspiration.) Il y a eu un meurtre au royaume des Fées.

Je me frottai les yeux.

— Et Titania veut que tu deviennes son Émissaire. Elle veut que sa petite Elaine retrouve l'assassin et prouve qu'il travaille pour la Cour d'Hiver. Elle t'a dit que l'Émissaire de Mab te contacterait ce soir, mais elle ne t'a pas révélé son identité.

Les yeux d'Elaine s'écarquillèrent sous la surprise, et elle se mura dans le silence. Nous nous regardâmes un long moment avant qu'elle chuchote :

— Par la baguette de Viviane ! (Elle écarta une mèche de son visage en un geste réflexe, je le connaissais bien, l'air de rien.) Harry, si j'échoue, si je ne paie pas ma dette, je vais... ça va très mal aller pour moi.

— Ben tiens, maugréai-je, tu parles d'un scoop. Mab m'a plus ou moins leurré de la même manière.

— Qu'allons-nous faire ? lâcha Elaine en jurant calmement.

— Hein ?

Elle me fixa, en pleine expectative.

— Je réfléchis, grognai-je. Je réfléchis. Euh...

Perturbée, elle se mit debout sur ses grandes jambes, et marcha de long en large à travers le salon.

— Il doit bien y avoir un moyen... une faille dans le contrat. Seigneur, parfois, leur sens de l'humour me rend malade. Mab et Titania doivent bien rire en ce moment.

Si j'en avais encore eu la force, j'aurais de nouveau fait les cent pas moi aussi. Je fermai les yeux et tentai de faire fonctionner mes méninges. Si je ne réussissais pas pour le compte de Mab, elle refuserait son droit de passage à la Confrérie. Le Haut Conseil jugerait que j'avais échoué à mon épreuve, et il me livrerait aux vampires. J'ignorais les détails du pacte d'Elaine, mais ils ne devaient pas être moins fatals. J'avais la migraine.

Exaspérée, Elaine continuait à tourner comme un lion en cage.

— Alors, Harry ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que si cette histoire devient encore plus touffue, je vais la désherber au napalm.

— Je sais que ça n'a aucune chance de rentrer dans ton crâne, mais ce n'est pas le moment de plaisanter. Il faut qu'on trouve une solution.

— OK, j'ai trouvé, dis-je. Prends tes affaires et viens avec moi.

Elaine fouilla dans les ombres à côté de la cheminée, et en sortit un long bâton de bois pâle, décoré de formes tourbillonnantes et abstraites.

— Où cela ?

Je me relevai.

— Parler avec le Haut Conseil pour obtenir son aide.

Elaine haussa les sourcils.

— Ne prends pas mal ce que je vais te dire, Harry, mais... tu es fou ou quoi ?

— Attends, écoute-moi.

Elle pinça les lèvres, mais acquiesça rapidement.

— C'est simple. Tout cela nous dépasse totalement. Nous avons besoin d'aide. De toute manière, tu dois te présenter au Conseil.

— Sur ordre de qui ?

— Oh, arrête ! Tu es une humaine et une magicienne. C'est tout ce qui compte pour eux. Ils se rangeront à nos côtés contre les feys et nous aideront à nous tirer de ce merdier.

Le choix de mes mots fit tiquer Elaine, et elle jeta un coup d'œil aux alentours par pur réflexe.

— Ça ne ressemble pas au Conseil dont j'ai entendu parler.

— On t'a peut-être présenté une version biaisée, dis-je.

— Peut-être, concéda-t-elle. Celui dont j'ai entendu parler a failli t'exécuter pour t'être défendu contre Justin.

— Euh, oui, mais...

— Tu as été soumis à une période probatoire avec sentence de mort immédiate en cas de problème, et tu es passé

à deux doigts de te faire exécuter pour te disculper.

— Oui, enfin, j'étais bon pour la Grande Faucheuse de toute manière. Je ne veux pas dire que je l'ai fait pour que le Conseil...

Elle secoua la tête.

— Seigneur, Harry. Tu ne comprends rien, n'est-ce pas ? Le Conseil se *fout* de toi. Il ne veut pas te protéger. Il te tolérera tant que tu suivras le mouvement et que tu ne seras pas trop gênant.

— Je le suis déjà.

— Encombrant, alors.

— Écoute, certains membres du Conseil sont des fanatiques, c'est vrai. Mais il y a aussi des gens bien.

Elaine croisa les bras en soupirant.

— Et combien de ces gens bien veulent vraiment s'impliquer dans le Conseil ?

— Elaine...

— Non, Harry. Je suis sérieuse. Je ne veux rien avoir à faire avec eux. J'ai survécu jusqu'à maintenant sans la prétendue protection du Conseil. Je crois que je peux me débrouiller seule encore un peu.

— Elaine, quand il apprendra ton existence, il faudra que ça vienne de toi. Si tu viens le trouver, ça éliminera toute possibilité de malaise ou de suspicion.

— De la suspicion ? s'exclama-t-elle. Harry, je ne suis pas une criminelle.

— Tu cherches les ennuis, Elaine.

— Et comment les Conseillers apprendraient-ils mon existence ? Tu prévois déjà d'aller me dénoncer ?

— Bien sûr que non, dis-je.

Mais je commençais à imaginer dans quelle situation je serais si un gardien apprenait que je travaillais avec quelqu'un qui pourrait avoir violé la Première Loi. Et un ancien disciple de DuMorne pour couronner le tout. Vu mon impopularité du moment, ajouter ce genre de soupçons suffirait à me couler, quel que soit le résultat de l'enquête. Elle n'est pas belle ma vie ?

— Je ne dirai rien, lui assurai-je. C'est ton choix. Mais je t'en prie, s'il te plaît, fais-moi confiance. Moi aussi, j'ai des amis au sein du Conseil. Ils nous aideront.

L'expression d'Elaine s'adoucit, et le doute se lut dans ses yeux.

— Tu en es sûr ?

— Oui, répondis-je. Croix de bois !

Elle s'appuya sur son bâton aux gravures étranges et fronça les sourcils. Elle allait répliquer quand un poing puissant frappa à ma porte blindée.

— Dresden, grogna Morgan à l'extérieur. Ouvrez, traître. J'ai des questions auxquelles vous devez répondre.

Chapitre 9

Elaine me regarda d'un air affolé et articula sans bruit le mot « Conseil ? ».

Je hochai la tête et désignai ma crosse dans un coin de la pièce, à côté de ma canne-épée. Elaine la ramassa en silence et me la lança. Puis elle disparut tout aussi silencieusement dans les ténèbres de ma chambre à coucher.

La porte trembla de nouveau.

— Dresden, gronda Morgan. Je sais que vous êtes là. Ouvrez !

Je m'exécutai avant qu'il continue sa tirade.

— Ou vous soufflerez, et soufflerez encore ?

Morgan me toisa, aussi grand, amer et sévère que d'habitude. Il avait troqué sa robe et sa cape pour un pantalon noir, une chemise de soie grise et une veste de sport. Il portait un sac de golf sur une épaule, et rares sont ceux qui auraient repéré la poignée d'une épée cachée au milieu des clubs. Il se pencha, ses yeux froids fouillant l'appartement par-dessus mon épaule.

— Dresden, est-ce que je vous dérange ?

— Ben, j'allais m'installer avec une vidéo porno et un gant plein de nouilles, et je n'en ai pas suffisamment pour deux.

Le visage du gardien se contracta de dégoût, et j'éprouvai une petite bouffée de satisfaction vengeresse.

— Vous m'écœurez, Dresden.

— Ouais, je suis vilain. Je suis un vilain, vilain, vilain monsieur. Je suis content que nous ayons éclairci ce point.

Au revoir, Morgan.

J'allais pour lui fermer la porte au nez, quand il plaqua sa paume contre le panneau blindé. Morgan est beaucoup plus fort que moi. La porte resta ouverte.

— Je n'ai pas terminé, Dresden.

— Moi, si. J'ai eu une journée épuisante. Si vous avez quelque chose à me dire, crachez le morceau.

Un sourire dur tordit la bouche du gardien.

— D'habitude, j'apprécie ce genre de franchise. Mais pas de votre part.

— Oh ! là, là, vous ne m'aimez pas. Je ne vais pas m'en remettre.

Morgan passa son pouce sur l'attache du sac de golf.

— Je veux savoir pourquoi Mab est venue vous trouver pour résoudre cette affaire. C'était la seule chose qui pouvait préserver votre statut au sein de la confrérie, et vous en bénéficiez. Comme par hasard.

— Une vie saine, répondis-je. Plus ma fabuleuse voiture et ma garçonnière.

Morgan me dévisagea d'un air neutre.

— Vous vous croyez drôle ?

— Oh, je *sais* que je suis drôle ! Je ne suis pas apprécié à ma juste valeur, mais je suis drôle.

— Savez-vous ce que je pense, Dresden ? soupira le gardien.

— Vous pensez ?

Morgan ne sourit pas.

C'est ce que je disais : je ne suis pas apprécié à ma juste valeur.

— Je pense que vous avez tout combiné. Je crois que vous êtes de mèche avec les vampires et la Cour d'Hiver. Je suis persuadé que tout cela fait partie d'un plan beaucoup plus important.

Je me contentai de le fixer. Je luttai pour ne pas rire. Je le jure.

Bon, peut-être que je n'ai pas fait autant d'efforts que ça.

C'est l'éclat de rire qui a dû énerver Morgan. Il me donna un coup de poing dans le ventre, qui me coupa le souffle et manqua de me mettre à genoux.

— Non, dit-il. Je ne vous laisserai pas tourner la situation en dérision, traître.

Il entra dans mon appartement. et le seuil ne le fit même pas sourciller. Mes givroches lui tombèrent dessus une

quarantaine de centimètres plus loin, mais ils ne sont pas conçus pour affecter plus que ça les humains. Le gardien grogna, puis il lâcha un mot sec dans une langue gutturale, peut-être du vieil allemand, et trancha l'air de la main juste devant lui. Il y eut un chuintement, suivi d'un claquement d'électricité statique. Des étincelles scintillèrent à l'extrémité de ses doigts. Il secoua brièvement la main et continua à avancer.

Il examina les lieux et soupira de nouveau.

— Dresden, peut-être que vous n'êtes pas quelqu'un de foncièrement mauvais. Mais je pense que vous êtes impliqué. Si vous ne travaillez pas pour la Cour Rouge, je suis certain qu'elle vous utilise. De toute manière, la menace pour la Confrérie reste la même. Le meilleur moyen de la supprimer est de *vous* supprimer.

Je tentai de reprendre mon souffle, puis parvins à lâcher :

— Mais de quoi parlez-vous ?

— De Susan Rodriguez, répondit-il. Votre petite amie, la vampire.

La colère embrasa mes yeux.

— Ce n'est pas une vampire, grondai-je.

— Ils l'ont transformée, Dresden. Personne n'en réchappe. C'est comme ça.

— Non. Ils n'ont pas réussi.

Le gardien haussa les épaules.

— C'est ce que vous diriez, si elle vous avait rendu dépendant du venin. Vous seriez capable de dire ou de faire n'importe quoi pour eux à présent.

Je le regardai, la rage déformant mes traits.

— Cassez-vous de chez moi.

Il s'approcha de la cheminée et prit une carte de vœux poussiéreuse que j'avais laissée sur le manteau. Il la lut et ricana. Puis il contempla une photo de Susan.

— Jolie, constata-t-il. Mais facile à dénicher. Il y a de grandes chances pour qu'elle ait été leur pion depuis le début.

Je serrai les poings.

— Fermez-la ! dis-je. Ne parlez même pas d'elle. Vous dites n'importe quoi.

— Vous êtes un crétin, Dresden. Un jeune crétin. Pensez-vous vraiment qu'une humaine normale voudrait partager votre vie ? Vous n'arrivez pas à admettre qu'elle n'était qu'un outil. Une de leurs putes.

Je me tournai vers un coin de la pièce en lâchant ma crosse et ramassai ma canne-épée. Je sortis la lame dans un crissement métallique et fis face à Morgan. Il avait anticipé la manœuvre et avait déjà tiré son épée argentée de gardien.

Chacun de mes os fatigués, las et enragés brûlait de se jeter sur lui. Je ne suis pas très musclé, mais je suis rapide, et j'ai des bras et des jambes de plusieurs kilomètres. J'ai le coup d'estoc vif, et je peux le placer de loin. Morgan était un soldat vétérane, mais dans un espace aussi réduit, seuls les réflexes comptent. Avantage au type avec l'épée pesée en grammes plutôt qu'en kilos.

À cet instant, j'étais sûr que j'aurais pu le tuer. Peut-être m'aurait-il emporté avec lui, mais j'aurais pu le fumer. Et je le voulais. De tout mon cœur. Il n'y avait aucun raisonnement logique là-dedans, juste une partie de mon cerveau qui réagissait seulement en fonction des faits. Mon calme avait volé en éclats, et je voulais passer mes nerfs sur Morgan.

Mais une pensée s'infiltra à travers la testostérone et gâcha ma rage. Je m'arrêtai net. Je tremblais, mes phalanges blanchissant sur la poignée de la canne-épée. Je me redressai, puis lâchai calmement :

— C'est le numéro trois.

Le gardien fronça les sourcils et me fixa, sa propre lame pointée vers moi.

— De quoi parlez-vous, Dresden ?

— Le troisième plan. L'as dans la manche du Merlin. Il vous a envoyé ici pour provoquer un combat. Avec ma porte toujours grande ouverte. Il y a un autre gardien, qui nous écoute depuis l'extérieur, n'est-ce pas ? Un témoin, vous assurant une exécution sans tache. Il n'y a plus qu'à refiler le cadavre aux vampires, et c'est la fin des problèmes, je me trompe ?

Morgan écarquilla les yeux. Il trébucha sur les premiers mots :

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Je ramassai le fourreau de ma canne-épée et y rentrai la lame.

— Bien sûr. Sortez, Morgan. À moins que vous préfériez abattre un homme sans défense, qui ne résiste pas.

Morgan me scruta encore un moment. Enfin, il rangea son arme dans le sac de golf, le ramassa, puis se dirigea vers la porte.

Il était presque sorti quand un craquement résonna dans ma chambre. Je jetai un coup d'œil vers la porte entrouverte.

Le gardien s'immobilisa. Il me regarda, puis fixa la chambre, une lueur mauvaise brûlant dans ses yeux.

— Qui est là, Dresden ? Peut-être la vampire, non ?

— Il n'y a personne, répondis-je. Partez.

— Nous allons voir, gronda-t-il.

Il se retourna et avança vers la chambre, une main encore posée sur le pommeau de son épée.

— Vous, ainsi que ceux qui s'acoquinent avec les gens de votre espèce, devrez bientôt rendre des comptes. J'attends ce jour avec impatience.

Mon cœur s'emballa de nouveau. Si Morgan découvrait Elaine, un million de choses pouvaient arriver, et aucune n'était agréable. Pourtant, je ne pouvais pas faire grand-chose. Je ne pouvais pas la prévenir et je ne voyais pas comment faire sortir Morgan plus vite d'ici.

Le gardien jeta un coup d'œil dans l'entrebâillement, puis lâcha brusquement un cri rauque en reculant d'un bond. Au même moment, un crachement félin retentit et Mister, mon chat gris à la queue coupée, fila hors de la chambre. Il passa entre les jambes de Morgan, fonça par la porte ouverte et s'évanouit dans le soir d'été.

— Mon Dieu, Morgan, raillai-je. Mon chat pourrait être un dangereux subversif. Peut-être que vous devriez l'interroger.

Le gardien se redressa, le visage un peu rouge. Il toussa puis revint à la porte.

— Les membres du Haut Conseil me chargent de vous informer qu'ils restent dans les alentours, mais qu'ils n'interviendront pas dans votre épreuve et qu'ils ne vous offriront aucune aide. (Il sortit une carte de visite de la poche de sa chemise et la laissa tomber sur le sol.) C'est le numéro du Conseil. Utilisez-le quand vous aurez échoué.

— Faites attention en sortant que la porte ne vous brise pas le crâne, répondis-je.

Le gardien me foudroya du regard, puis sortit. Il claqua la porte et monta l'escalier d'un pas lourd. Je commençai à trembler peut-être trente secondes après son départ – en réaction au stress. Au moins, je ne l'avais pas fait devant lui. Je me retournai, m'appuyai contre la porte, les yeux fermés, et croisai les bras sur ma poitrine. C'était plus facile de ne pas sentir les tremblements ainsi.

Une minute ou deux passèrent encore, avant que j'entende Elaine sortir discrètement de ma chambre. Le feu craqua et siffla.

— Ils sont partis ? demanda-t-elle.

Elle parlait d'un ton calme et prudent.

— Oui, même si ça ne m'étonnerait pas qu'ils surveillent l'appartement.

Je sentis ses doigts sur mon épaule.

— Tu trembles, Harry.

— Ça va aller.

— Tu aurais pu le tuer, dit Elaine. Quand tu as tiré ta lame.

— Oui.

— Il te tendait vraiment un piège ?

Je la dévisageai. Elle avait l'air inquiète.

— Oui.

— Seigneur, Harry ! soupira-t-elle. Ça dépasse la paranoïa. Et tu veux que je me livre à ces gens ?

Je recouvris sa main avec la mienne.

— Pas à eux, dis-je. Ils ne sont pas tous comme ça dans le Conseil.

Elle me regarda dans les yeux un moment, puis retira doucement sa main.

— Non, je ne vais pas me mettre à la merci d'hommes comme ça. Plus jamais.

— Elaine ! protestai-je.

— Je pars, Harry. (Elle écarta une mèche de son visage.) Vas-tu leur dire ?

Je pris une profonde inspiration. Si les gardiens découvraient qu'Elaine était toujours en vie et qu'elle les évitait, ils lanceraient une véritable chasse aux sorcières. Les gardiens ne sont pas vraiment connus pour leur tolérance et leur compréhension. Morgan en était la preuve vivante. Quiconque la protégerait ou l'aiderait contre les gardiens connaîtrait le même sort. Comme si je n'avais pas déjà assez de problèmes.

— Non, dis-je. Bien sûr que non.

Elle eut un sourire forcé.

— Merci, Harry. (Elle serra son bâton contre elle en le tenant à deux mains.) Peux-tu m'ouvrir la porte ?

— Ils me surveillent sûrement.

— J'ai un voile. Ils ne me verront pas.

— Ils sont bons.

Elle haussa les épaules et répondit sans fausse modestie :

— Je suis meilleure. J'ai eu de l'entraînement.

Je soupirai.

— Qu'est-ce qu'on fait pour les feys ?

— Je ne sais pas. On se recontacte.

— Comment ?

Elle hocha la tête en direction de la porte. Je l'ouvris. Elle se mit de nouveau sur la pointe des pieds et m'embrassa sur la joue de ses lèvres chaudes.

— C'est toi qui as un bureau et un répondeur. Je t'appellerai.

Sur ce, elle murmura doucement une phrase. Il y eut un éclair argenté qui me força à fermer les yeux, et, quand je les rouvris, elle avait disparu.

Je laissai la porte ouverte encore un moment, et je fis bien. Mister descendit les marches quelques instants plus tard et me regarda avec un miaulement plaintif. Il fila dans l'appartement, s'enroula autour de mes jambes et ronronna comme un moteur Diesel. Ce chat pèse une quinzaine de kilos. Je soupçonne que l'un de ses parents était un tigre à dents de sabre.

— Jolie synchronisation, tiens, lui dis-je en refermant la porte avant de tourner la clef.

Je restai planté au milieu du salon auréolé par la lumière que diffusait le feu de cheminée. Ma joue me picotait encore là où Elaine m'avait embrassé. Je sentais toujours les traces de son parfum, et il apportait avec lui des bribes de souvenirs presque tangibles, un flot de choses que je pensais oubliées. J'eus l'impression d'être vieux et fatigué.

Et très seul.

Je m'approchai du manteau et redressai la carte que Susan m'avait envoyée pour Noël dernier. Je regardai sa photo, à côté de la carte. Elle était dans un parc ce week-end-là, vêtue d'un débardeur bleu et d'un short court. Ses dents blanches tranchaient avec sa peau bronzée et ses cheveux d'un noir de jais. Je l'avais prise alors qu'elle riait, et ses yeux sombres brillaient.

— Je suis fatigué, Mister, soupirai-je. Je suis ridiculement las.

Mister me répondit d'un miaulement.

— Bon, se reposer serait la chose intelligente à faire, mais qui suis-je pour donner des leçons, hein ? Regarde, je parle à mon chat. (Je grattai ma barbe et hochai la tête.) Juste une minute sur le canapé et après, au boulot.

Je me rappelle m'être assis sur le sofa, puis tout devint délicieusement noir.

Tant mieux. Le lendemain, tout se compliqua.

Chapitre 10

Je n'étais pas trop fatigué pour rêver. Manifestement, mon subconscient – nous nous sommes déjà rencontrés, c'est un crétin – avait quelque chose derrière la tête. En effet, ce songe était une variation sur le thème qui avait dominé la plus grande partie de mes heures de sommeil depuis ma dernière rencontre avec Susan.

Tout commence par un baiser.

Susan a une bouche adorable. Ni trop fine, ni trop pulpeuse. Toujours douce et chaude. Quand elle m'embrassait, j'avais l'impression que le monde cessait d'exister. Plus rien n'avait d'importance hormis ses lèvres contre les miennes. J'embrassais ma Susan onirique et elle fondait entre mes bras avec un doux bruit, soumise et avide. Ses doigts couraient sur mon torse, ses ongles me griffant légèrement.

Je m'arrachais à ce baiser après un long moment, et mes paupières semblaient presque trop lourdes pour se soulever. Mes lèvres frémissaient, électrisées par la sensation, une sensation de besoin qui appelait d'autres baisers pour disparaître. Susan braquait son regard sur moi, ses yeux noirs étincelants. Elle avait noué ses cheveux en une longue natte soyeuse qui descendait entre ses omoplates. Elle était plus grande en rêve. Son adorable visage aux traits aquilins se levait vers le mien.

— Comment vas-tu ? demandais-je.

Je posais toujours la même question.

Comme d'habitude, elle me répondait par un sourire triste.

Je me mordais les lèvres.

— Je continue mes recherches. Je n'ai pas abandonné.

Elle soupirait et s'écartait. J'avais la présence d'esprit d'observer les alentours. Cette fois, c'était une ruelle sombre. Le mur à côté de moi vibrait au rythme d'une musique lourde et agressive de boîte de nuit. Susan portait un collant sombre, une chemise sans manches, et mon manteau de cuir noir drapé sur ses épaules. Il lui arrivait aux pieds. Elle me fixait longuement, puis se dirigeait vers le club.

— Attends, disais-je.

Elle s'approchait de l'entrée, avant de se retourner vers moi, la main tendue. La porte s'ouvrait, et une lumière tamisée rougeâtre enveloppait Susan, faisant danser des ombres étranges sur son visage. Ses yeux sombres s'agrandissaient.

Non, ce n'était pas cela. Le noir de ses pupilles se dilatait jusqu'à ce que le blanc disparaisse, jusqu'à ce que les ténèbres occupent l'endroit où ses yeux auraient dû se trouver. C'était un regard de vampire. Déformé. Inhumain.

— Je ne peux pas, soufflais-je. Nous ne pouvons pas entrer ici, Susan.

La frustration se lisait sur son visage, puis la colère. Elle tendait de nouveau la main, d'un geste plus impératif.

Des mains émergeaient de l'intérieur de la boîte. Pâles, fines et androgynes, elles cajolaient Susan, la caressant doucement. Elles passaient dans ses cheveux, sur ses vêtements. Ses paupières se fermaient en frémissant l'espace d'un instant, ses muscles se tétanisant, avant qu'elle soit lentement attirée vers l'entrée.

L'envie m'envahissait d'un coup. Un désir irraisonné, aussi acéré qu'une lame de scalpel. La faim. Un besoin simple et presque violent de toucher, d'être touché, s'ensuivait, et, soudain, je ne pouvais plus penser.

— Non, disais-je, avant de m'avancer vers elle.

Je sentais sa main prendre la mienne. Je sentais son corps se coller au mien, avec un autre gémissement, et ses lèvres, sa bouche dévoraient les miennes en un baiser vorace, baiser auquel je répondais plus violemment encore, comme mes doutes s'effaçaient. Je sentais quand sa bouche se faisait venimeuse, quand une soudaine léthargie m'envahissait, partant de mes lèvres pour s'étendre à mon corps tout entier. Tant pis. Je l'embrassais, et nous nous arrachions mutuellement nos vêtements. Nos mains nous aidaient, mais je n'y prêtais plus aucune attention. Elles ne procuraient que des sensations secondaires en comparaison avec la bouche de Susan, avec ses mains, avec sa peau chaude et satinée sous mes doigts.

Il n'y avait rien de romantique, juste un besoin animal, charnel. Dans la lueur rouge, je la poussais contre un

mur, et elle s'enroulait autour de moi, avec fièvre, son corps m'appelant. Je la pénétrais, avec une brusque impression de soir et de miel. Je luttais pour la dominer, rejetant ma tête en arrière.

Elle frémissait alors et, comme chaque fois, elle mordait. Sa bouche se refermait sur ma gorge, dans un éclair de chaleur et de douleur, qui se mélangeaient en une extase soporifique semblable à ses baisers – mais plus complète. Une langueur délicieuse s'emparait de moi, et je sentais mon corps réagir. Toute trace de contrôle disparaissait, et je me frottais contre elle, en elle. Le mouvement cessait lentement tandis qu'un plaisir intense m'envahissait. Je commençais à perdre l'usage de mes membres, mes muscles se transformant en gélatine. Je glissais lentement au sol. Susan me chevauchait, sa bouche chaude et vorace collée à mon cou, son buste et ses hanches imposant à présent leur rythme.

Les délices du venin diluaient mes pensées, et elles glissaient hors de ma chair, pour flotter librement. Je contemplais mon corps étendu sous Susan, pâle et immobile, les yeux vides. Je voyais le changement s'emparer d'elle. Je voyais son corps se tordre et tressauter, sa peau s'ouvrir et se déchirer. Je voyais une bête sombre et horrible, tout en orbites noires et en peau visqueuse couleur de nuit, se frayer un chemin à l'extérieur. Du sang, mon sang, maculait son mufler.

Choquée, la créature se tétanisait en regardant mon cadavre. Tandis que mes pensées s'effiloçaient, la monstruosité levait la tête, son corps, caoutchouteux et sinueux comme celui d'un serpent, pour lâcher un hurlement inhumain plein de rage, de souffrance et de désir.

Je poussai un petit cri et me réveillai en sursaut. Une sueur froide poissait ma peau, et mes muscles étaient raides et douloureux.

Je haletai un moment, en inspectant mon appartement. Le souvenir des baisers picotait mes lèvres, et celui des caresses courait sur ma chair.

Je me levai en gémissant et titubai jusqu'à la douche. J'ai débranché mon chauffe-eau pour éviter tout accident lié à la magie. De temps à autre, je me félicite de cette décision. C'est une torture en hiver, mais parfois, rien ne remplace une douche froide.

Je me déshabillai et restai un bout de temps sous l'eau glacée. Je tremblais. Ce n'était pas forcément à cause du froid. Je frissonnais pour bien des raisons, parmi lesquelles un désir violent et irrationnel. La douche régla le problème en quelques instants. Qu'on me comprenne bien, je n'ai aucune fascination morbide pour le sexe. Mais je m'étais habitué à une certaine dose de relaxation amicale avec Susan. Son absence avait tué cette pulsion chez moi, complètement – sauf pendant ces putains de rêves, quand mes hormones rappliquaient à pleine puissance sur le devant de la scène, comme si elles voulaient rattraper le temps perdu.

Je tremblais aussi de peur. Mes cauchemars contenaient une partie de rêve érotique, mais ils constituaient aussi un avertissement. La malédiction de Susan pouvait me tuer et la détruire. Je ne pouvais oublier ça.

Enfin, je frissonnais de culpabilité. Si je ne l'avais pas laissé tomber, elle ne serait peut-être pas dans ce merdier. Elle était partie, et je n'avais pas la moindre piste pour savoir où. J'aurais dû en faire plus.

Je collai ma tête sous l'eau et balayai ces pensées, me lavant avec une tonne de savon et mes dernières gouttes de shampoing. Je grattai ma barbe, et me décidai à prendre mon coupe-choux. Je passai les minutes suivantes à me raser avec soin. Des boucles de poils sombres et drus tombèrent sur le sol de la douche. J'avais la peau qui piquait au contact de l'air frais pour la première fois depuis des mois. Mais ça me fit du bien et, pendant que je me préparais, mes pensées s'éclaircirent.

J'exhumai des vêtements propres de mon placard, filai dans le salon et rabattis le tapis masquant la trappe qui menait à la cave. J'ouvris la porte, allumai une bougie et descendis dans mon laboratoire.

Mon labo diffère radicalement des pièces chaotiques de l'appartement. Il semble tenu par un secrétaire militaire particulièrement coincé. Une grande table occupe le centre de la pièce, et deux établis sont collés contre le mur de part et d'autre, ne laissant que très peu de place pour passer. Des étagères en fer-blanc contiennent le monceau de composants magiques que j'utilise pour mes recherches. Ceux-ci occupent des bocaux, des bouteilles, des boîtes et des Tupperware, la plupart dotés d'étiquettes précisant le contenu, la quantité et la date d'acquisition. Les tables étaient propres, et il n'y avait dessus que des amas de notes, un pot plein de stylos et de crayons et une myriade de chandelles. J'en allumai quelques-unes avant d'aller au fond du labo, pour m'assurer que rien ne traînait sur l'anneau d'invocation en cuivre incrusté dans le sol. On ne sait jamais quand on peut avoir besoin d'un cercle magique.

Une partie du labo garde le désordre ordinaire qui a régné sur l'ensemble avant que j'y établisse mes quartiers quasi permanents l'année dernière. Une vieille étagère en bois a résisté aux aménagements. Des chandeliers couverts de plusieurs couches de cire de couleurs différentes sont disposés aux deux extrémités. Ils encadrent un bazar composé de romans à l'eau de rose usés, de quelques catalogues de lingerie, d'un ruban de soie qui a été arrangé en forme de nœud sur une femme nue du nom de Justine, d'un bracelet de menottes cassé et d'un vieux crâne humain

blanchi.

— Réveille-toi, Bob, dis-je en allumant les bougies. J'ai besoin de tes lumières.

Une lueur orangée scintilla tout au fond des orbites sombres de la macabre relique. Le crâne frémit légèrement avant d'ouvrir grande sa bouche dans un semblant de bâillement.

— Alors, est-ce que le gamin avait raison ? Il y avait un phénomène annonciateur ?

— Une pluie de crapauds, répondis-je.

— Des vrais ?

— Ouais.

— Aïe ! lâcha Bob le Crâne.

Bob n'est pas vraiment un crâne. Cette boîte en os n'est qu'un réceptacle pour un esprit savant qui y réside et m'informe de l'évolution constante des lois métaphysiques qui concernent l'usage de la magie. Mais « Bob le Crâne » est bien plus facile à dire que « Bob l'Esprit Savant et le Laborantin ».

J'acquiesçai en sortant mon bec Bunsen et mes éprouvettes.

— M'en parle pas. Écoute, Bob, je suis dans une situation difficile en ce moment et...

— Harry, tu ne réussiras pas. Il n'y a aucun remède au vampirisme. Moi aussi, j'aime Susan, mais c'est peine perdue. Tu crois que personne n'a cherché l'antidote avant ?

— *Moi*, je n'en ai cherché aucun avant, répliquai-je. Et j'ai quelques idées que j'aimerais approfondir.

— Oui-da, cap'taine Achab, har har har har ! On va l'avoir, cette putain de baleine blanche !

— Oh que oui, on va l'avoir ! Mais on a autre chose à faire avant.

Les orbites de Bob étincelèrent.

— Tu veux dire, autre chose que des recherches inutiles et vaines sur les vampires ? J'en frémis d'avance. Est-ce que c'est en rapport avec la pluie de crapauds ?

Je fronçai les sourcils, sortis un carnet et un crayon, puis commençai à écrire. Parfois, ça m'aide à éclaircir la situation.

— Peut-être.

— Qui est le mort ?

— Un artiste. Ronald Ruel.

La lumière dans les yeux de Bob se réduisit à deux points.

— Ah ! Qui t'a demandé de trouver le meurtrier ?

— On ne sait pas s'il a été assassiné. Les flics pensent qu'il s'agit d'un accident.

— Mais pas toi.

— Je n'en sais rien, mais Mab m'a affirmé qu'il a été tué. Elle veut que je trouve le coupable et que je prouve que ce n'est pas elle.

Bob se plongea dans un silence stupéfait pendant près d'une minute. La mine de mon crayon gratta le papier jusqu'à ce que le crâne bredouille :

— Mab ? *La Mab*, Harry ?

— Ouais.

— La reine de l'Air et des Ténèbres ? *Cette Mab* ?

— Ouais, répondis-je, impatient.

— Et c'est ta *cliente* ?

— Oui, Bob.

— Et là, arrive le moment où je te demande pourquoi tu ne fais pas quelque chose de plus sûr et plus ennuyeux. Comme, je ne sais pas, moi, mettre des suppositoires à des gorilles.

— J'aime mener une vie pleine de défis.

— Oui, ben, si j'étais toi, je ne m'avancerais pas trop, vu l'affaire, répliqua Bob. Harry, je te l'ai dit une fois, je te l'ai dit mille fois. On ne fricote pas avec les sidhes. C'est toujours plus compliqué qu'on le pense.

— Merci du conseil, petite tête. Mais ce n'est pas comme si j'avais eu le choix. Lea lui a vendu ma dette.

— Alors, tu aurais dû marchander pour ta liberté, geignit Bob. Je ne sais pas, moi, voler un bébé en plus pour les fées ou un truc comme ça et lui donner...

— Voler un *bébé* ? J'ai déjà assez de problèmes comme ça.

— Faut dire que si tu ne jouais pas au pigeon tout le temps...

Je me caressai l'arête du nez avec mon pouce. J'allais avoir droit à l'une de ces conversations qui me donnent des migraines. C'était déjà bien parti.

— Écoute, Bob, on peut se concentrer sur l'affaire, s'il te plaît ? Le facteur temps est important. Faut se mettre au

boulot. Je dois savoir quel intérêt il y avait à tuer Ruel.

— Oh ! là, là, Jean-Pierre, j'hésite, railla Bob. Peut-être parce qu'il était le Chevalier de l'Été... C'est mon dernier mot.

Je lâchai mon crayon qui roula sur la table.

— Quoi ? dis-je. Tu en es sûr ?

— D'après toi ? répondit Bob.

Je ne sais pas comment il s'y prend, mais il arrive à coller un sourire narquois dans sa voix, parfois.

— Euh..., soufflai-je. Ça sent les ennuis. Ça signifie...

— ... ça signifie que les affaires avec les fées sont toujours plus complexes qu'on le croit. Oh ben, dis donc, si seulement quelqu'un avait pu te prévenir à un moment ou à un autre de ne pas faire l'andouille en passant des pactes.

Je fusillai le crâne du regard et ramassai mon crayon.

— À quel point suis-je dans la merde ?

— Jusqu'au cou, répondit Bob. Les Chevaliers reçoivent leurs pouvoirs des Cours des sidhes. Ils sont costauds.

— Je ne connais pas grand-chose à leur sujet, avouai-je. Ce sont les représentants des feys, en gros. C'est ça ?

— Ne dis pas ça en leur présence, Harry. Ils apprécieraient autant que si on te comparait à un singe.

— Contente-toi de me dire à quoi je me frotte.

Les pupilles flamboyantes du crâne rétrécirent à la limite de l'extinction, puis s'embrasèrent de nouveau après quelques instants.

— Un Chevalier sidhe est un mortel, énonça Bob. Le champion d'une des Cours féeriques. Ses pouvoirs changent en fonction de ladite cour. Lui seul est autorisé à s'occuper d'affaires qui ne concernent pas directement les sidhes.

— Ce qui signifie ?

— Si l'une des reines veut la mort de quelqu'un, son Chevalier s'en charge.

Je fronçai les sourcils.

— Attends une minute. Tu veux dire que les reines ne peuvent pas tuer quelqu'un qui n'appartient pas à leur Cour ?

— Non, à moins que la personne en question fasse une bêtise comme accepter un marché sans proposer un bébé en échange de...

— On s'éloigne du sujet, Bob. Est-ce qu'il y a une chance pour que j'y laisse la vie, ou pas ?

— Bien entendu, répondit le crâne d'un ton enjoué. Tout ce que cela signifie, c'est que la reine ne peut pas elle-même te détruire. En revanche, les feys pourraient te berner en t'amenant dans des sables mouvants et en te regardant te noyer. Elles pourraient te transformer en cerf et lâcher des chiens de chasse après toi, te placer dans un sommeil enchanté pour quelques siècles. Ce genre de choses.

— J'aurais dû m'en douter, c'était trop beau pour être vrai. Mais ce que je veux dire, c'est que si Ruel était le Chevalier de l'Été, Mab n'aurait pas pu le tuer. N'est-ce pas ? Alors, pourquoi la soupçonnerait-on ?

— Parce qu'elle aurait pu agir indirectement. De plus, Harry, il y a de grandes chances pour que les feys se moquent du meurtre de Ruel. Les Chevaliers passent, les fées restent. À mon avis, elles se tracassent pour autre chose, la seule qui les intéresse.

— Le pouvoir, achevai-je.

— Tu vois que tu sais réfléchir quand tu t'y mets.

— Mab m'a dit qu'on a volé une chose que je reconnaîtrai en la voyant, soupirai-je. Ça doit être cela. Tu as une idée de la somme de puissance en question ?

— Un Chevalier féérique n'est pas une mauviette, Harry, lâcha Bob d'un ton sentencieux.

— Soit. Donc nous parlons d'une sacrée dose de magie partie dans la nature. Du trafic de magie. (Je tapotai la table avec mon crayon.) D'où vient leur pouvoir à la base ?

— Des reines.

Je plissai le front.

— Ôte-moi un doute. Si ce pouvoir vient des reines, il leur appartient, non ? À la mort d'un Chevalier, le pouvoir devrait retourner à sa propriétaire comme un élastique.

— Exactement.

— Mais pas cette fois. Donc, Titania a un sérieux trou dans son capital de puissance. Elle est affaiblie.

— Si tout ce que tu m'as dit est vrai, oui, grinça le crâne.

— Il y a un déséquilibre entre l'Été et l'Hiver. Par la cape de Cagliostro, ça expliquerait la pluie de crapauds ! Une énorme puissance est en jeu, n'est-ce pas ?

Bob leva au ciel ses pupilles incandescentes.

— Le changement des saisons ? Tu parles, Harry. Les sidhes sont plus proches du monde des mortels que n'importe quelle autre créature de l'Outremonde. L'Été dispose encore d'un léger avantage, mais il semble l'avoir perdu.

— Et moi qui croyais que le réchauffement de la planète était dû aux pets des vaches, grommelai-je. Donc, Titania perd une bonne dose de jus et, naturellement, les soupçons retombent sur Mab, son ennemie jurée.

— Ouais. C'est un plan plutôt cohérent pour une ennemie jurée, non ?

— J'imagine, soufflai-je en prenant des notes. Bob, qu'est-ce qui va se passer si le déséquilibre entre les Cours s'accroît ?

— De gros problèmes. Le climat sera perturbé, les plantes et les animaux adopteront des comportements incompréhensibles et, tôt ou tard, les Cours féeriques se feront la guerre.

— Pourquoi ?

— Parce que, Harry. Quand l'équilibre est détruit, le seul recours des reines est de tout démolir et de laisser l'ordre naturel reprendre les choses en main.

— Qu'est-ce que ça implique pour moi ?

— Ça dépend de qui a l'avantage quand tout se calme, répondit Bob. Une guerre pourrait provoquer une nouvelle ère glaciaire, ou une période de prolifération effrénée.

— Cette option n'a pas l'air si terrible.

— Non. Surtout si tu es le virus Ébola. Tu vas te faire plein de copains.

— Ouh là, mauvais, alors...

— Oui. Attention, c'est une théorie, ne l'oublie pas. Je n'y ai jamais assisté. Je ne suis pas assez vieux. Mais les reines feront le maximum pour éviter d'en arriver là.

— Ce qui explique l'intérêt de Mab, si elle est innocente.

— Même si elle est coupable, rectifia Bob. Elle t'a dit qu'elle était innocente, d'ailleurs ?

Je réfléchis un moment.

— Non, soufflai-je. Elle a contourné pas mal de points.

— Alors, il est possible qu'elle soit coupable. Ou qu'elle ait commandité le crime.

— OK, dis-je. Donc, pour découvrir s'il s'agit effectivement de l'une des reines, nous devons retrouver son sbire. Ça demande une grande puissance pour tuer l'un de ces Chevaliers ?

— Plus qu'une chute dans un escalier, en tout cas. Même dix. Peut-être que s'il prenait l'ascenseur avec toi...

— Très drôle, grognai-je, en continuant à jouer avec mon crayon. Donc il fallait un petit plus pour venir à bout de Ruel. Qui pourrait y arriver ?

— Des gens normaux, mais tu remarquerais les immeubles brûlés, les cratères, et toute la batterie des dommages habituels. Sinon, pour que son meurtre ressemble à un accident ? Peut-être un autre Chevalier. Parmi les sidhes, personne à part le Chevalier de l'Hiver ou l'une des reines.

— Et un mage ?

— Bien entendu. Mais un magicien plutôt costaud, avec pas mal de préparation et un bon lien avec le Chevalier. Et encore, la version avec cratères serait plus simple que l'accident.

— Les mages se sont tous mis en mode furtif ces derniers temps. Ils sont trop nombreux pour que je dresse une liste de suspects crédible. Partons du principe qu'il s'agit d'une affaire propre aux faeries. Il ne reste plus que trois suspects.

— Trois ?

— Les trois qui auraient eu la puissance pour commettre le crime. La reine de l'Été, la reine de l'Hiver et le Chevalier de l'Hiver. Un, deux et trois.

— Harry, je t'ai dit qu'une des reines pouvait être la coupable.

Je regardai le crâne en haussant un sourcil.

— Elles sont plus de deux ?

— Oui, techniquement, elles sont trois.

— *Trois* ?

— Par Cour.

— Trois reines par Cour ? *Six* ? C'est n'importe quoi !

— Pas quand tu y réfléchis un peu. Chaque Cour compte trois reines : la reine d'antan, la reine en titre et la reine à venir.

— Magnifique. Et le Chevalier travaille pour qui ?

— Toutes. C'est une sorte de gestion de groupe. Il a différents devoirs selon la reine.

Je sentis la migraine envahir ma tête, en partant de l'occiput.

— OK, Bob. Il me faut plus d'informations sur ces reines.

— Laquelle ? Celle d'antan, en titre ou à venir ?

Je fixai le crâne un instant, pendant que mes maux de tête s'installaient confortablement.

— On doit pouvoir trouver une définition plus simple que ça.

— C'est tout toi, ça. Tu ne veux pas voler un bébé, mais tu es trop fainéant pour conjuguer...

— Oh ! dis-je. Ma vie sexuelle n'a rien à voir là...

— Conjuguer, Harry. Conju... Mais pourquoi est-ce que je m'embête ? La reine en titre est simplement la souveraine. La souveraine Titania et la souveraine Mab. La reine d'antan s'appelle la « Mère », et celle à venir s'appelle la « Demoiselle ». En ce moment, la Demoiselle de l'Hiver se nomme Maeve. Aurora est celle de l'Été.

— Demoiselle, reine, Mère, je vois. (Je notai la liste, noms compris, pour y voir plus clair.) Donc six coupables potentielles.

— Plus le Chevalier de l'Hiver, ajouta Bob. En théorie.

— Exact, répondis-je. Sept. (Je rajoutai les titres, puis regardai dans le vide.) Huit.

— Huit ? murmura le crâne.

Je pris une profonde inspiration.

— Elaine est vivante. Elle bosse sur cette affaire. Pour la Cour d'Été.

— Oh ! là, là ! siffla Bob. Nom d'un chien... Et je t'avais prévenu.

— Je sais, je sais.

— Tu penses qu'elle aurait pu repasser Ruel ?

— Non. Mais, d'un autre côté, quand elle m'est tombée dessus avec Justin, je n'ai rien vu venir. Je dois juste essayer de voir si elle a la puissance de le faire. Tu comprends, si tu penses que j'aurais eu du mal à tuer Ruel, peut-être qu'Elaine, elle, n'en a pas la capacité. J'ai toujours été beaucoup plus fort qu'elle.

— Oui, concéda Bob. Mais elle était meilleure que toi. Elle avait tant de choses que tu n'as pas. De la grâce, du style, de l'élégance... des seins.

Je levai les yeux au ciel.

— Donc, elle est sur la liste, tant que je ne trouve pas une raison pour l'innocenter.

— Comme tu es blasé et logique, Harry. Je suis presque fier de toi.

Je pris le dossier fourni par Mab et sortis les coupures de journaux.

— T'as une idée de l'identité du Chevalier de l'Hiver ?

— Non, désolé, répondit le crâne. Mes contacts du côté obscur sont assez limités.

— Très bien, alors, soupirai-je en embarquant mon calepin. Je sais ce qu'il me reste à faire.

— Ça devrait être bien, lâcha Bob sèchement.

— Moque-toi. Je dois en apprendre plus sur Ruel. Avait-il des proches ? Peut-être que quelqu'un a vu quelque chose. Si la police a conclu à un accident, je doute qu'elle ait ouvert une enquête.

Bob acquiesça et parvint même à prendre l'air dubitatif.

— Alors ? Tu vas passer une annonce dans le journal ou quoi ?

Je soufflai les bougies du labo.

— Je crois que je vais pratiquer quelques effractions. Après, j'irai à ses funérailles, pour voir qui est présent.

— Trop cool. Je pourrai m'amuser comme toi quand je serai grand ?

Je haussai les épaules, puis me tournai vers l'escalier en emportant la dernière chandelle.

— Harry ? me dit Bob juste avant que je parte.

Je m'immobilisai et lui jetai un coup d'œil.

— Ça ne vaut pas grand-chose, je sais, mais fais gaffe. (Si je ne le connaissais pas, j'aurais juré que Bob tremblait.) Tu es naïf avec les femmes et tu n'as pas idée de ce dont Mab est capable.

Je le fixai un moment. Ses yeux orange étaient la seule source de lumière dans les ténèbres de mon laboratoire rangé avec fébrilité. J'en frissonnai.

Je montai les marches et partis à la pêche aux problèmes.

Chapitre 11

Je passai quelques coups de fil, enfournai deux ou trois trucs dans mon sac à dos en Nylon, puis filai dans l'intention de pénétrer dans l'appartement de Ruel.

Le Chevalier vivait au sud du quartier des affaires. Il logeait dans un immeuble qui semblait avoir été un théâtre autrefois. Le hall était haut de plafond. Il était très spacieux et très beau, et je ne pus m'empêcher de chercher les rideaux rouges et les couacs désorganisés d'un orchestre accordant ses instruments.

Je portais une casquette marquée « Interflora » et une grande boîte blanche de fleuriste sous le bras. J'entrai, fis un signe de tête à l'agent de sécurité derrière son bureau, et le dépassai pour emprunter l'escalier d'un pas décidé. On n'imagine pas tout ce qu'on peut réussir avec une casquette, une boîte et une démarche assurée.

L'appartement de Ruel était au deuxième étage. Je montai les marches lentement, mes sens de mage à l'affût. Si une énergie résiduelle était présente sur le lieu de la mort du vieillard, je le saurais. Je m'arrêtai un moment à l'endroit même où on avait trouvé le corps, pour être sûr, mais en vain. Si on avait utilisé beaucoup de magie pour tuer Ruel, l'assassin était un expert pour effacer les traces.

J'arrivai au deuxième étage sans encombre. Dès que j'ouvris la porte du couloir, mon instinct m'avertit que je n'étais pas seul. Je m'immobilisai, en maintenant la porte de la cage d'escalier à moitié ouverte, et tendis l'oreille.

Écouter n'est pas particulièrement difficile. Je ne suis même pas certain que cela soit lié à la magie. Je suis capable de choisir ce que je veux entendre, en bloquant tout le reste. Je perçois ainsi des choses que, d'ordinaire, j'aurais ratées. Je ne peux l'expliquer plus clairement. Une capacité qui se fait rare de nos jours, mais qui s'est montrée bien utile, et plus d'une fois.

À cet instant précis, je distinguai un juron à demi murmuré, lâché d'une voix grave, puis un froissement de papier un peu plus loin dans le couloir.

Je sortis mon bâton de combat de la boîte blanche, puis préparai mon bracelet-bouclier. Dans un espace aussi restreint, j'aurais préféré avoir mon pistolet, mais j'aurais eu du mal à m'expliquer avec l'agent de sécurité ou la police si je me faisais choper en train de rôder dans l'appartement d'un mort. J'assurai ma prise sur le bâton et descendis silencieusement le couloir. J'espérai ne pas avoir à l'utiliser. On ne le croirait pas comme ça, mais mon premier réflexe n'est pas d'enflammer tout ce qui bouge.

La porte de Ruel était entrouverte, et la peinture avait sauté récemment là où le bois avait été fracturé. Mon cœur s'emballa. Mon petit doigt me soufflait que quelqu'un m'avait devancé. Cela signifiait que j'étais sur la bonne voie.

Cela signifiait aussi que mon prédécesseur ne serait pas content de me voir.

Je me glissai jusqu'à la porte et jetai un coup d'œil à l'intérieur.

Ce que j'entrevis de l'appartement aurait pu être directement sorti de *Sherlock Holmes*. Des boiseries sombres, une décoration sophistiquée et des tentures aux motifs plus chamarrés que ce que peut faire la maquilleuse du groupe Kiss, et qui illuminaient tout l'espace possible d'une splendeur victorienne. Enfin, cela avait dû être le cas avant. À présent, l'appartement était en ruine. Une commode avait perdu ses tiroirs qui gisaient retournés sur le parquet. Un vieux coffre était renversé, le couvercle arraché, son contenu étalé sur le tapis. La porte ouverte de la chambre révélait que celle-ci n'avait pas échappé au saccage. Il y avait des vêtements et des morceaux de bibelots éparpillés un peu partout.

L'homme qui fouillait l'appartement ressemblait à un mannequin sorti du catalogue Conforamaffia. Il faisait une bonne vingtaine de centimètres de plus que moi, et je n'arrivai pas à déterminer où ses épaules s'arrêtaient et où son cou commençait. Il portait un vieux pantalon fripé, un sweat-shirt aux coudes usés et un couvre-chef directement importé du Chicago des années 1930, un chapeau melon orné d'un ruban anthracite. Il tenait un porte-documents dans un des battoirs qui lui servaient de mains, et, de l'autre, il farfouillait dans une boîte à chaussures posée sur un vieux bureau et remplie de papiers divers, peut-être des bostons avec des coordonnées qu'il enfournait dans sa serviette. Le cartable était déjà bien rebondi, mais l'homme ne cessait d'en rajouter, avec des gestes rapides et précis. Il grommela quelque chose, puis ramassa un Rolodex qui rejoignit les papiers dans la serviette.

Je reculai et me collai contre le mur. Il n'y avait pas de temps à perdre, mais il me fallait un plan. Si quelqu'un s'était pointé chez Ruel pour fouiller dans ses papiers, c'était que le Chevalier avait planqué des indices quelconques. Donc, je devais regarder dans la serviette de King Kong.

Mon petit doigt me souffla qu'il ne me laisserait pas jeter un coup d'œil, même si je le lui demandais gentiment. D'un autre côté, l'autre option ne me plaisait pas plus. Dans un espace aussi réduit, et avec des voisins, je n'osais pas utiliser l'évocation, ma magie la plus destructrice. L'évocation est difficile à contrôler, et je ne la maîtrise pas bien. Même avec mon bâton de combat pour la canaliser, j'avais déjà causé pas mal de dommages à nombre de bâtiments. Accidentellement. Pour l'instant, j'avais eu de la chance : je n'y avais pas laissé ma peau. Mais je préfère ne pas prendre de risques à moins d'y être obligé.

Bien entendu, je pouvais aussi surprendre la brute et lui arracher son porte-documents. À mon avis, je risquais de découvrir tout un nouvel univers de douleur, mais je pouvais essayer.

Je jetai un nouveau coup d'œil au malfrat. D'une main, il souleva un canapé qui devait peser un bon quintal pour regarder en dessous.

Je me collai contre le mur.

La baston : mauvaise idée.

Très mauvaise idée.

Je me mordis les lèvres pendant un moment, puis rangeai le bâton dans le carton, arrangeai ma casquette Interflora, m'avançai devant la porte entrouverte, et frappai.

La brute tourna aussitôt la tête vers moi. Une grande partie de ses épaules suivit le mouvement. Il montra les dents, la colère embrasant son regard.

— Interflora, dis-je en essayant de garder un ton neutre. J'ai une livraison pour M. Ruel. Voulez-vous signer ?

Le monstre me fusilla du regard sous l'auvent de ses sourcils broussailleux.

— Des fleurs ? gronda-t-il au bout d'une minute.

— Ouais, mec, répondis-je. Des fleurs. (J'entraî dans l'appartement et lui brandis sous le nez un carnet, regrettant au passage de ne pas avoir de chewing-gum à mâcher.) Signez en bas.

Il me fixa encore quelques instants avant de prendre le carnet.

— Ruel est absent.

— J'm'en fous, dis-je en lui tendant un stylo. Signez et j'me casse.

Cette fois, il examina le stylo, puis moi. Enfin, il posa la serviette sur une desserte.

— Si vous voulez.

— Parfait, lâchai-je.

Je le dépassai pour poser la boîte sur la table. Il enfouit le stylo dans son poing et signa au bas de la page. J'en profitai pour récupérer un morceau de papier un peu plus gros qu'une carte à jouer dans la serviette. Ma main retrouva ma poche juste avant qu'il termine et qu'il me rende le carnet.

— Maintenant, partez, grogna-t-il.

— Pas de problème, dis-je. Merci.

Je me retournai pour partir, mais son battoir se referma sur mon bras comme un étau. Je le regardai. Ses yeux s'étrécirent, ses narines frémissèrent, puis il gronda :

— Je ne sens pas de fleurs.

Mon estomac se noua en quatre, mais je tentai de jouer mon rôle.

— Que dites-vous, monsieur... euh... (Je jetai un œil au carnet.) Grum ?

M. Grum ?

Il se pencha vers moi et il huma de nouveau avec un long bruit d'inspiration.

— Je sens de la magie. Je sens du magicien.

Mon sourire dut se faire aussi crispé que mon visage.

— Euh...

Grum me prit à la gorge d'une main et me souleva avec une force surhumaine. Ma vision se réduisit à un tunnel nébuleux, et le carnet m'échappa. Je tentai de résister au colosse. Sans succès. Il plissa les yeux et découvrit un peu plus de crocs dans un lent sourire.

— T'aurais dû te mêler de tes affaires. Qui que tu sois.

Ses doigts serrèrent, et je crus entendre quelque chose craquer. Pourvu qu'il s'agisse de ses phalanges et non de ma trachée.

— Ton identité n'a plus d'importance.

Il était trop tard pour enclencher mon bracelet-bouclier, et mon bâton de combat était sur la desserte. Hors de

portée. Je fouillai dans mes poches, et les ténèbres envahirent ma vision. Il me restait une seule arme. Je priai pour ne pas m'être gouré.

Je trouvai le vieux clou, le saisis du mieux possible, et l'enfonçai dans l'avant-bras musculeux de Grum. Le fer entama la chair.

Il poussa un hurlement rauque et grave qui fit trembler les murs. Il tressaillit, se retourna et me projeta loin de lui. J'eus de la chance : j'atterris sur le lit et pas sur l'une des colonnes d'angle. Heureusement, sinon, j'aurais eu le dos brisé. Au lieu de ça, je rebondis sur le matelas, heurtai le mur, puis retombai sur le lit.

Je relevai la tête. Grum avait beaucoup changé en quelques secondes.

À la place du costume de truang de polar, il portait un genre de pagne en cuir pâle. Point. Ses muscles nouveaux jouaient sous sa peau d'un roux sombre, et ses cheveux noirs étaient bouclés. Ses oreilles décollées ressemblaient à des paraboles, et son nez s'était écrasé, devenant plus bestial, presque comme celui d'un gorille. Il dépassait les trois mètres soixante. Il était obligé de se casser en deux pour rester debout, mais ses épaules frottaient quand même le plafond à trois mètres du sol.

Dans un nouveau hurlement, Grum arracha le clou de son bras et le jeta. La pointe traversa le mur, laissant un trou de la taille de mon pouce. Alors, le malabar se tourna vers moi, ses babines se retroussant sur d'énormes crocs ébréchés, et avança d'un pas, le sol craquant sous ses pieds.

— Un ogre, soufflai-je. Merde ! (Je tendis la main vers la boîte blanche, en concentrant ma volonté.) *Ventas servitas !*

Une brusque bourrasque projeta le carton vers moi. Il me frappa la poitrine avec assez de force pour me faire mal, mais je l'agrippai, sortis le bâton et le braquai vers Grum, qui était presque sur moi. Je canalisai mon pouvoir à l'extrémité, qui s'embrasa d'une lueur écarlate.

— *Fuego !* criai-je, en libérant l'énergie.

Un jet de flammes épais comme mon poing s'écrasa contre le torse de l'ogre.

Il ne ralentit pas d'un poil. Pas même une seconde. Sa peau ne brûla pas et ses cheveux restèrent intacts. Il avait encaissé mes flammes magiques sans sourciller.

Grum enfonça le chambranle de la chambre à coucher et leva le poing. Il l'abattit sur le lit, mais je ne l'avais pas attendu pour m'écarter. Je roulai sur le matelas et tombai entre le lit et le mur. Il tenta de m'attraper, mais je filai sous le sommier. Je me cognai contre les pieds, puis titubai vers la porte.

J'allais l'atteindre quand quelque chose de lourd et de dur percuta mes jambes. Je m'étais. J'eus à peine le temps de comprendre que Grum m'avait lancé une antique chaise victorienne qui ressemblait plus à un trône qu'à autre chose.

La souffrance arriva une seconde plus tard. Mais je rampai vers la porte. Les pas de l'ogre résonnèrent, rapides, et le sol trembla tandis qu'il s'approchait de plus en plus.

Une voix féminine et vindicative éclata dans le couloir :

— Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? J'ai prévenu la police ! Bande de gredins, partez d'ici ou vous finirez en prison !

Grum s'immobilisa. Je vis la frustration et la rage passer dans son regard animal. Il grogna, m'enjamba et ramassa la serviette. Quand il se dirigea vers la porte, je me contentai de rouler hors de son chemin. Il était assez costaud pour me broyer la poitrine en marchant dessus, et je ne voulais pas lui faciliter les choses.

— T'as eu de la chance, gronda-t-il. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Sa forme se brouilla et se tordit. Il rapetissa, puis reprit sa première apparence. Il ajusta son chapeau d'une main, puis fila vers la sortie, en essayant de me donner un coup de pied au passage. Je l'esquivai, et il disparut.

— Alors ? demanda la femme. Qu'est-ce que vous cherchez, sacripant ? Ouste !

Dehors, des sirènes de police retentirent. Je me levai, vacillai un instant et m'appuyai contre le mur pour m'aider à tenir debout. J'examinai le papier que j'avais récolté dans le porte-documents de Grum.

Ce n'était pas un papier. C'était une photographie. Rien de grandiose, juste un cliché pris sur le vif. Ruel se tenait devant le Château Magique d'un des parcs Disney.

Quelques jeunes gens l'entouraient, souriants, pleins de coups de soleil et manifestement heureux. Il y avait une femme au cou de taureau un jean délavé et aux cheveux teints d'un vert sale. Un large sourire illuminait sa face carrée et laide. Une jeune fille qui n'aurait pas démerité dans un catalogue de lingerie se tenait juste à côté, tout en courbes et en membres élancés dans un minishort et un haut de bikini. Elle avait aussi les cheveux verts, mais ils faisaient plus penser à l'herbe d'un pré en été qu'à de la vase de mare. Deux hommes jeunes étaient de l'autre côté du Chevalier. L'un d'eux, un petit trapu portant bouc et lunettes, faisait des oreilles de lapin à son compère, lui aussi petit, fin, et à la peau tellement bronzée qu'on aurait dit du cuivre. Il avait les cheveux décolorés au point qu'ils paraissaient blancs.

Qui étaient-ils ? Que faisaient-ils avec Ruel ? Pourquoi l'ogre tenait-il à faire disparaître leur photo de l'appartement ?

Les sirènes se rapprochaient et, si je ne voulais pas me faire arrêter par un membre bien intentionné de la police de Chicago, je devais filer. Je massai ma gorge malmenée, grimaçai sous la douleur irradiant de mon dos, et me traînai hors du bâtiment.

Qu'est-ce que c'était que cette photographie ?

Chapitre 12

Je sortis de l'immeuble et retrouvai la Coccinelle sans me faire agresser par quiconque, humain ou non. Comme je m'engageais dans la circulation, une voiture de patrouille déboula, ses gyrophares en action. Je m'éloignai à une vitesse raisonnable, et luttai pour empêcher mes mains tremblantes de lancer ma voiture dans une embardée. Je dus donner le change, car personne ne m'arrêta. Un point pour les gentils.

En revanche, j'avais le temps de réfléchir. Mais je n'étais pas certain de le vouloir. Je m'étais rendu à l'appartement de Ruel juste pour jeter un coup d'œil, pensant ne pas trouver grand-chose. Voire rien. Mais la chance était de mon côté. Non seulement j'étais allé au bon endroit, mais en plus j'avais bien choisi mon moment. Manifestement, quelqu'un voulait cacher un truc qui se trouvait là – soit plus de photos comme celle que j'avais chopée, soit d'autres papiers venus d'ailleurs. À présent, il me fallait découvrir ce que cherchait Grum ou – et c'était presque aussi intéressant – pourquoi il cherchait à faire disparaître des éléments.

Si je n'aboutissais à rien, découvrir l'identité de son employeur ferait presque aussi bien l'affaire, car les ogres ne sont pas vraiment connus pour leur esprit d'initiative ou leur indépendance. Vu le contexte, il serait stupide de penser que l'un des sbires poids lourds du royaume des Fées se contentait d'exécuter dans l'appartement du mort une mission sans lien aucun avec mon affaire.

Les ogres sont des feys sauvages et ils travaillent autant pour l'Été que pour l'Hiver. Leur personnalité varie du jovialement brutal au violent malsain. Grum ne semblait pas appartenir à la première catégorie, mais il s'était montré intelligent et mesuré. La montagne de muscles typique des ogres ne se serait pas retenue de me réduire en chair à pâté, quoi que puissent hurler les voisins. Ça signifiait que Grum avait plus de jugeotte que l'ours moyen et qu'il était dangereux, cela dit sans même prendre en compte la facilité avec laquelle il avait ignoré les sorts que je lui avais balancés.

Tous les ogres ont une capacité innée plus ou moins développée pour neutraliser la magie. Grum avait encaissé mes sortilèges comme si j'avais frotté mes pieds sur la moquette pour lui envoyer un choc d'électricité statique. Donc, c'était un vieux fey, et balaise avec ça. La rapidité et la complexité de son changement d'apparence allaient dans ce sens. L'ogre de main classique n'aurait pas pu prendre une forme humaine aussi facilement, surtout avec les vêtements.

Intelligent, plus fort, plus rapide égalent mauvais plan. Il devait jouer les gardes personnels pour une personnalité haut placé.

Mais qui ?

Profitant d'un feu rouge, j'étudiai la photo.

— Bordel ! murmurai-je. Qui sont ces gens ?

Je rajoutai ça à la liste de questions qui s'allongeait comme de la morve dans une trompe d'éléphant.

Quand j'arrivai, les funérailles de Ronald Ruel avaient déjà commencé. Il y a quelques années, les *Pompes Funèbres Flannery*, dans le quartier au nord de la rivière, étaient encore une entreprise familiale. L'endroit était vieux, mais toujours bien entretenu. À présent, de grosses pierres avaient remplacé les massifs soigneusement taillés. Plus facile à entretenir sans doute. Le bitume du parking était fissuré ici et là, et seule la moitié des lampes extérieures fonctionnait. L'enseigne, un modèle en plastique et en verre marqué « POMPES FUNÈBRES DES ARPENTS CALMES », jetait une lueur vert et bleu au-dessus de la porte principale.

Je garai la Coccinelle, rangeai la photo dans ma poche et sortis de la voiture. Impossible de trimballer mon bâton de combat et ma crosse dans le bâtiment. Les gens qui ne croient pas à la magie regardent d'un air incrédule ceux qui débarquent avec un grand bâton couvert de runes et de symboles. Ceux qui connaissent ma nature réagiraient comme si j'avais fait irruption dans la salle bardée de cartouchières avec un pistolet-mitrailleur dans chaque main. Ambiance Rambo assurée. Je pouvais tomber sur pas mal de gens différents à l'intérieur, aussi m'étais-je restreint au matériel de base : mon anneau – presque vide –, mon bracelet-bouclier et l'amulette de ma mère avec son pentacle d'argent. En voyant mon reflet dans la nortre de verre ie remarquai que ie n'étais nas habillé nour la circonstance mais ie n'étais

pas venu pour figurer dans les rubriques mondaines. Je me faufilai dans l'immeuble et me rendis à la salle où Ronald Ruel était exposé.

Le vieil homme était habillé d'un costume de soie gris aux reflets métalliques. Les vêtements d'un homme plus jeune et qui semblaient trop grands pour lui. Du tweed aurait mieux fait l'affaire. Le croque-mort ne s'était pas foulé en préparant Ruel. Ses joues étaient trop rouges et ses lèvres trop bleues. On distinguait les indentations sur les lèvres, là où le fil passait pour garder la bouche fermée. Impossible de le prendre pour un vieillard en pleine sieste. C'était un cadavre, purement et simplement. La salle était à moitié pleine, et les gens s'étaient rassemblés en petits groupes pour discuter, tout en passant et repassant devant le cercueil.

Personne ne se tenait dans l'ombre, une cigarette allumée ou regardant de tous les côtés, le regard fou. Nul individu ne cacha rapidement un couteau ensanglanté derrière son dos ni ne se caressa la moustache. Tant pis pour la méthode bateau pour trouver l'assassin. Peut-être qu'il ou elle n'était pas là.

Bien entendu, j'imaginai qu'une fée pouvait se lancer un voile ou un charme avant de venir, mais même les feys expérimentés ont du mal à se faire passer pour des mortels. Mab donnait bien le change, bien sûr, mais elle n'avait pas l'air *normale*. Pareil pour Grum. Il ressemblait à un humain, pas de problème, mais aussi à un figurant des *Incorruptibles*. Les faeries ont bien des pouvoirs, mais, en général, se fondre dans une foule n'en fait pas partie.

Quoi qu'il en soit, les gens présents ressemblaient plutôt à des parents ou à des collègues de travail. Personne ne correspondait à la photo. Personne ne ressemblait à un fey dans un mauvais costume de mortel. De plus, soit mon instinct était en congé, soit nul charme ou voile n'avait été lancé. Les méchants, un, Harry, zéro.

Je me glissai hors de la salle et arrivai dans le couloir à temps pour entendre un murmure un peu plus loin. Instantanément, je tendis l'oreille. Je m'efforçai de m'avancer discrètement et continuai mon approche tout en écoutant.

— Je ne *sais* pas, cracha une voix masculine. Je l'ai cherchée toute la journée. Elle n'est jamais partie aussi longtemps.

— C'est ce que je veux dire, grogna une voix féminine. Elle ne s'absente jamais aussi longtemps. Tu sais comment elle se débrouille.

— Seigneur ! dit une troisième voix. (Le léger ténor d'un jeune homme.) Il l'a fait. Il a réussi cette fois.

— Nous n'en savons rien, répondit le premier homme. Peut-être qu'elle a fini par réfléchir et qu'elle a quitté la ville.

— Non, Ace, intervint la femme d'un ton las. Elle ne partirait pas comme ça. Pas seule. Nous devons faire quelque chose.

— Mais quoi ? demanda le second jeune homme.

— Quelque chose, répliqua la femme. N'importe quoi.

— Eh beh, c'est ce que j'appelle de la précision, railla le premier homme d'une voix sèche et tendue (Ace, manifestement). Je ne sais pas ce que tu comptes faire, mais dépêche-toi. Le magicien est là.

Les muscles de mon cou se raidirent. Un court silence, peut-être dû à la stupeur, tomba sur la petite pièce au bout du couloir.

— Ici ? répéta le second jeune homme d'un ton paniqué. En ce moment ? Pourquoi ne nous as-tu rien dit ?

— Je viens de le faire, crétin mouillé, répondit Ace.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'autre jeune homme. Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— La ferme, coupa la femme. La ferme, Fix.

— Il travaille pour Mab, précisa Ace. Vous le savez. Elle est sortie du royaume aujourd'hui.

— Impossible, intervint Fix. Il est censé appartenir au camp des bons, non ?

— Ça dépend de qui tu écoutes, contra Ace. Les gens qui lui barrent la route ont la sale habitude de terminer dans une boîte en bois.

— Seigneur, haleta Fix. Ô Seigneur, ô Seigneur !

— Écoutez, dit la femme. S'il est ici, nous devrions partir. Nous ne pouvons pas le rencontrer avant de comprendre ce qui se passe. (Un meuble craqua, peut-être une chaise.) Allons-y.

Je reculai discrètement dans le couloir, jusqu'au hall d'entrée, et me cachai derrière un angle du mur dès que j'entendis des pas quitter la petite pièce. Ils ne vinrent pas dans ma direction. Ils s'éloignèrent dans le couloir, à l'opposé de la réception. J'envisageai les différentes options en me mordillant la lèvre. Trois personnes effrayées. Peut-être des humains, peut-être pas. Elles descendaient un couloir sombre pour sortir par une porte de service qui donnait sûrement sur une ruelle tout aussi sombre. Toutes les conditions pour des ennuis supplémentaires étaient réunies, à mon avis.

Mais je ne pensais pas avoir autant de choix que ça. Je comptai jusqu'à cinq avant de leur emboîter le pas.

Je ne vis qu'une ombre qui disparaissait tout au bout du couloir. En passant, j'inspectai la salle occupée par les trois individus. Une petite pièce avec des chaises rembourrées. Je marquai une pause à l'angle du couloir. J'entendis le bruit d'une porte qu'on ouvrait, puis qui se refermait. Je m'avançai et tombai sur une porte ornée d'un vieil autocollant marqué « SORTIE ».

Je l'ouvris aussi silencieusement que possible et me tordis le cou pour jeter un œil dans la ruelle sur laquelle elle donnait.

Ils étaient à moins de deux mètres. Trois des jeunes gens qui étaient sur la photo de Ruel. Le petit maigrichon aux cheveux blancs et à la peau bronzée me faisait face. Il était vêtu d'un costume marron qui semblait d'occasion et portait une cravate en polyester jaune. Il écarquilla tellement les yeux que ç'en devint presque comique, et sa mâchoire se décrocha sous la surprise. Il couina, ce qui me permit de l'identifier. C'était Fix.

Un autre jeune homme, aux cheveux noirs et bouclés, se tenait à côté de lui. Ace. Avec son bouc. Il portait une veste sport grise, un tee-shirt blanc et un pantalon noir. Il avait toujours ses lunettes de soleil quand il se retourna vers moi. Dès qu'il me vit, sa main vola vers la poche de sa veste.

La troisième du lot était la jeune femme baraquée, aux cheveux d'un vert glauque et aux sourcils broussailleux. Les muscles de ses cuisses saillaient sous son jean serré, et elle portait une chemise kaki. Elle n'hésita pas une seconde. Elle ne regarda même pas. Elle se retourna en tendant le bras, et sa main grande comme une pelle percuta ma joue. Je réussis à accompagner le coup au dernier moment, mais l'impact me projeta quand même dans la ruelle. Des étoiles et des oiseaux de dessin animé dansèrent devant mes yeux, et je roulai sur moi-même pour éviter le prochain coup.

Ace sortit un petit semi-automatique de sa poche, mais la femme grogna :

— Fais pas le con ! Ils nous tueraient tous !

— Eschugiez-foa, dis-je, en essayant de les saluer. (Je ne sentais plus ma bouche, et ma langue me faisait l'effet d'être un morceau de bois.) Schje moulé sgjust mous shdire...

Fix trépigna en me montrant du doigt.

— Il nous lance un sort, geignit-il.

La femme me donna un coup de pied dans les côtes. Mes poumons se vidèrent sous le choc. Puis elle m'attrapa par la ceinture, me souleva en soufflant sous l'effort, et me jeta en l'air. J'atterris dans une benne à ordures à trois mètres de là.

— On se casse ! aboya la femme. Allez ! Allez ! Allez !

Je restai allongé au milieu des cartons et des débris puants pendant une minute en essayant de reprendre mon souffle. Trois bruits de pas précipités s'évanouirent peu à peu dans la ruelle.

Je venais de m'asseoir quand une tête surgit dans les ombres. Je sursautai et levai mon bras gauche, concentrant ma volonté dans mon bracelet-bouclier. Involontairement, je créai un champ trop grand et des étincelles apparurent quand l'énergie effleura le métal de la benne. Mais la lumière me permit de savoir à qui j'avais affaire.

— Harry ? s'exclama Billy le loup-garou. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Je dissipai le bouclier et tendis la main vers lui.

— Je cherche des suspects.

Il fronça les sourcils et m'aida à sortir des ordures. Je vacillai une seconde ou deux, le temps que ma tête arrête de tourner. Billy me stabilisa d'une main.

— Et tu en as trouvé ?

— Je pense, oui.

Le jeune homme hocha la tête, puis examina mon visage.

— Tu l'as compris avant ou après qu'ils te frappent et te balancent dans une poubelle ?

Je frottai mon jean pour en chasser du marc de café.

— Est-ce que je te dis comment faire ton boulot ?

— En fait, oui. Tout le temps.

— OK, OK, maugréai-je. As-tu apporté la pizza ?

— Oui, répondit Billy. Elle est dans la voiture. Pourquoi ?

Je me frottai les cheveux. Ce que j'espérai être encore du marc de café tomba. Je décidai de sortir de la ruelle, pour regagner la rue.

— Parce qu'il faut que je graisse quelques pattes, dis-je, en regardant le jeune homme par-dessus mon épaule. Crois-tu aux fées ?

Chapitre 13

Billy tenait la pizza, pendant que je traçais le cercle à la craie sur le bitume de la ruelle.

— Harry, demanda le jeune homme. Rappelle-moi comment c'est censé marcher, déjà.

— Attends, répondis-je.

Je n'avais pas entièrement fermé l'anneau, mais je lui pris le carton de pizza. Je l'ouvris, en tirai une part et la déposai sur une serviette en plein milieu du cercle. Je prélevai une goutte de sang au coin de ma bouche, là où la fille m'avait cogné, et en aspergeai la part. Je reculai et complétais le dessin sans y insuffler de volonté pour le clore.

— C'est simple, dis-je. J'appellerai un fey près de la pizza. Il la reniflera, sautera dessus et la mangera. Ce faisant, il absorbera un peu de mon sang, et cela libérera assez d'énergie pour fermer le cercle autour de lui.

— Mouais, souffla Billy d'un air sceptique. (Il sortit une deuxième part et commença à manger.) Et après, tu le forceras à parler ?

Je lui ôtai la part de la main et la remis dans la boîte avant de la refermer.

— Et après, je marchanderais des informations. Touche pas à la pizza.

Le jeune homme me lança un regard assassin, mais obéit.

— Alors, qu'est-ce que je fais ?

— Tu restes tranquille et tu t'assures que personne ne vienne me fumer pendant que je discute avec Tut-Tut.

— « Tut-Tut » ? demanda Billy en haussant un sourcil.

— Par les cloches de l'enfer, c'est pas moi qui ai choisi ce nom ! Sois discret. S'il pense qu'il y a des mortels dans les parages, il deviendra méfiant et il partira sans me laisser le temps de le piéger.

— Si tu le dis, répliqua Billy. Je pensais que j'allais servir à autre chose qu'à livrer une pizza.

Je me passai la main dans les cheveux.

— Je ne vois pas ce que tu pourrais faire pour l'instant.

— Je pourrais pister les trois personnes de la photo que tu m'as montrée.

— Y a de grandes chances pour qu'elles se soient tirées en voiture.

— Bien sûr, dit-il, en s'obligeant à garder un ton patient. Mais si je chope leur odeur maintenant, ça pourrait m'aider à les retrouver plus tard.

— Oh ! soufflai-je, en me sentant un peu idiot. (Bon, d'accord, je n'avais pas envisagé toutes les options de la métamorphose.) Très bien. Vas-y, si tu veux. Mais fais attention. Je ne sais pas ce qui peut rôder dans le coin.

— Oui, maman, ricana Billy.

Il posa le carton de pizza sur une poubelle fermée, recula dans la ruelle, puis disparut.

J'attendis jusqu'à ce que le loup-garou ait trouvé une belle ombre pour s'y enfoncer. Puis je fermai les yeux un moment et me concentraï. Je chuchotai le Nom Véritable du fey.

Tous les êtres intelligents ont un Nom, un ensemble précis de sons lié à leur essence. Si un magicien connaît le Nom de quelque chose, et ce dans ses moindres nuances et les plus petits détails de prononciation, il peut créer un lien avec cet être. Voilà comment on invoque les démons dans le monde des mortels. Énoncer le Nom de quelque chose permet de le contacter – et quand on est un mage, cela signifie qu'on peut l'affecter avec ses sorts partout dans le monde.

Contrôler un être non humain *via* son Nom est une utilisation discutable de la magie. Après, appliquer la même méthode pour un mortel, il n'y a qu'un pas. Selon les Sept Lois de la Magie édictées par la Blanche Confrérie, c'est un crime capital – à côté de la justice de celle-ci, les politiques de « tolérance zéro » passent pour de l'indulgence.

Conscient de l'amour que me porte la Confrérie, je suis un poil parano quand je joue avec ses Lois. Aussi, même si j'appelai le Nom du fey, j'y ajoutai la plus petite parcelle de compulsion possible, juste assez pour attirer, inconsciemment, son attention. Juste histoire d'attiser sa curiosité vis-à-vis de cette ruelle-là.

Tapi dans les ombres, je murmurai le Nom du fey, et j'attendis.

Peut-être dix minutes plus tard. le croisement entre un oiseau-mouche et une étoile filante voleta dans l'air.

Véritable petite boule clignotante de lumière bleutée. Il plana jusqu'au sol, sa lueur diminuant, ne laissant qu'un nimbe phosphorescent autour d'un minuscule fey : Tut-Tut.

Il faisait dans les quinze centimètres de haut. Il portait une crinière couleur lilas et des ailes de libellule émergeaient de son dos. Autrement, il avait presque l'air humain et était d'une beauté qui rappelait celle des seigneurs féériques, les sidhes. Sur sa tête, il portait ce qui ressemblait à une capsule de Coca en plastique et qui tenait grâce à un morceau de ficelle servant de mentonnière. Ses cheveux émergeaient en grandes mèches tout autour, lui cachant presque les yeux. Il était armé d'une lance fabriquée à partir d'un vieux crayon HB, de ficelle et d'une épingle. Un autre bout de ficelle lui servait de ceinture, et une pique à cocktail lui servant d'épée pendait à sa taille.

Tut atterrit avec beaucoup de précautions près de la pizza, comme si une étincelle sortie d'une chandelle romaine aurait pu ne pas attirer l'attention de quelqu'un qui s'attendait à son arrivée. Il fit le tour de la part sur la pointe des pieds et prit bien soin d'inspecter les alentours, une main au-dessus des yeux pour les protéger de la lumière. Enfin, il leva un bras, ferma un poing minuscule et fit plusieurs fois le geste de tirer sur une chaîne.

Immédiatement, une demi-douzaine de petits globes lumineux arrivèrent en planant, tous d'une couleur différente, et chacun contenant une petite fée en son sein. Les faeries se posèrent plus ou moins en même temps, et tous étaient équipés d'armes qui semblaient tout droit sorties d'une boîte de jouets pour enfants.

— Légende ! clama Tut-Tut de sa voix nasillarde. Au rapport !

Un fey au nimbe verdâtre se mit au garde-à-vous, puis se tourna brusquement sur sa gauche.

— Chiottard, au rapport ! aboya-t-il.

Une fée violette se mit, elle aussi, au garde-à-vous, puis se tourna vers la suivante.

— Saut d'Étoile, au rapport ! siffla-t-elle.

Et le manège continua jusqu'au bout de la ligne, en passant par « Carpe Orale », « Première Classe Zizi » et, enfin, le « Deuxième Classe Zizi » s'approcha de Tut-Tut dans un pas cadencé et déclara :

— Section complète, Généreux, et affamée !

— Parfait, grogna Tut-Tut. Dispersion pour l'assaut !

À ces mots, les fées hurlèrent de joie, lâchèrent leurs armes et se jetèrent sur la pizza.

Dès que les fées commencèrent à manger, le cercle magique se ferma avec un claquement à peine audible. La réaction fut immédiate. Les feys lancèrent des cris d'alarme et s'envolèrent, ricochant avec de petits nuages lumineux contre la barrière invisible de l'anneau. Paniqués, ils voletèrent en spirale dans le cercle jusqu'à ce que Tut atterrisse, regarde ses soldats et se mette à hurler :

— Rassemblement ! Rassemblement !

Les autres fées s'immobilisèrent en vol, le dos bien droit. Évidemment, elles ne pouvaient y arriver en battant des ailes, et elles tombèrent sur le sol avec une demi-douzaine de « aïe » différents et autant de nuages de poussière féérique.

Tut-Tut ramassa sa lance-crayon et s'approcha de la frontière du cercle, inspectant la ruelle.

— Harry Dresden ? C'est toi ?

Je sortis de ma cachette et hochai la tête.

— C'est moi. Comment ça va, Tut ?

Je m'attendais à un torrent d'injures et de menaces ineptes. C'était la procédure habituelle avec Tut. Cette fois, il cracha et se mit en position de combat, la lance brandie. Les autres petites fées récupérèrent leurs armes et resserrèrent les rangs autour de lui.

— Tu ne peux nous obliger à rien, siffla Tut. Nous n'avons pas été Appelés, et, tant que ce n'est pas le cas, notre volonté nous appartient.

J'écarquillai les yeux.

— « Appelés » ? Mais de quoi tu parles, Tut ?

— Nous ne sommes pas stupides, Émissaire, répondit la fée. Je sais ce que tu es. Tu empestes la Reine Froide.

Je me demandai s'il existait un déodorant contre ça. Je levai la main pour l'arrêter dans sa diatribe.

— Tut, je travaille pour Mab en ce moment, mais ce n'est qu'une cliente comme une autre, OK ? Je ne suis pas là pour vous emmener je ne sais où, ou vous obliger à faire quoi que ce soit.

Tut planta la gomme de son crayon dans le sol, et me jeta un regard soupçonneux.

— Vraiment ? demanda-t-il.

— Vraiment, répondis-je.

— Tu le promets ?

— Je le promets.

— Croix de bois, croix de fer, juré, promis, craché ?

J'acquiesçai.

— Croix de bois, croix de fer, juré, promis, craché, répétai-je d'un ton solennel.

— Crache ! exigea Tut.

Je m'exécutai.

— OK. Parfait, alors, dit Tut.

Il lâcha sa lance et se rua sur la pizza, à la grande consternation des autres fées. Elles émirent des couinements alarmés avant de le suivre. La part ne dura pas longtemps. J'avais l'impression de regarder un de ces documentaires sur la nature dans lesquels des piranhas dévorent une malheureuse créature qui tombe à l'eau – sauf que dans le cas présent, il y avait des ailes scintillantes et des nuages de poussière colorée partout.

J'observai la scène en plissant le front, jusqu'à ce que Tut bascule sur le dos, son ventre légèrement distendu. Il poussa un profond soupir satisfait, et les autres fées ne tardèrent pas à l'imiter.

— Alors, Harry, lâcha Tut. D'après toi, qui va gagner la guerre ?

— La Blanche Confrérie, répondis-je. Les hommes de la Cour Rouge ne valent pas grand-chose et elle n'a pas d'artillerie lourde.

Tut ricana et ôta son casque en capsule de Coca. Ses cheveux s'agitèrent sous la brise.

— Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas de grosses pièces qu'ils ne peuvent pas gagner. Mais je ne parlais pas de ce conflit-là.

— Tu veux parler des Cours ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Oui, acquiesça Tut-Tut.

— OK. Qu'est-ce que c'est que cette mascarade avec les armes et les armures, Tut ?

— Pas mal, hein ? se rengorgea le fey.

— Effrayant au possible, répondis-je d'un ton sérieux. Mais pourquoi les portez-vous ?

Tut croisa les bras avant de déclarer, avec toute la gravité que quinze centimètres de fourrure et de poussière elfique peuvent conférer :

— Les ennuis arrivent.

— Ouais. J'ai cru comprendre que les Cours sont irritées.

— Plus que ça, Harry Dresden. Le recrutement des feys sauvages a commencé. J'ai vu des dryades accompagner le Chevalier de l'Été, et une naïade entrer dans un immeuble de l'Hiver à quelques pâtés de maison d'ici.

— Le recrutement des feys sauvages. Comme vous ?

Tut hochâ la tête et balançâ ses pieds sur les jambes de Saut d'Étoile, qui libéra un rot d'une voix étonnamment grave.

— Tout le monde n'obéit pas aux Cours. En général, nous faisons notre boulot sans trop nous intéresser au reste. Mais quand une guerre se prépare, les feys sauvages sont Appelés pour rejoindre l'un des camps.

— Qui choisit le côté ?

Tut haussa les épaules.

— D'habitude, les gentils feys sauvages rejoignent la reine Chaude et les méchants, la Froide. Je crois que c'est en rapport avec les actions passées.

— Mouais. Et toi ? Tu as fait des choses froides ou chaudes ?

Le fey éclata de rire.

— Comment veux-tu que je me rappelle ce genre de trucs ? (Il tapota son estomac avant de se relever, le regard calculateur.) N'est-ce pas un carton de pizza que je vois là, Harry ?

Je brandis la boîte avant de l'ouvrir, pour dévoiler le reste de la pizza.

Un « Ooooooh » collectif monta des fées, et elles se collèrent aux limites de l'anneau, leur nez s'écrasant contre la barrière invisible, leurs yeux avides fixés sur la pizza.

— C'est vrai que tu nous as donné pas mal de pizza ces dernières années, Harry, lâcha Tut, en avalant sa salive.

Il ne quittait pas le carton du regard.

— Normal, tu m'as donné un coup de main quand j'en avais besoin, répondis-je. Ce n'est que justice, non ?

— Justice ? cracha Tut, outré. C'est... c'est... c'est de la pizza, Harry.

— J'ai besoin d'un nouveau coup de main, dis-je. Il me faut des informations.

— Et tu paies en pizza ? demanda le fey d'un ton rempli d'espoir.

— Oui.

— Youpi ! cria Tut en s'envolant dans une spirale excitée.

Les autres feys l'imitèrent, s'embarquant dans des envolées de joie. Le mélange des couleurs me donnait le

ournis.

— Donne-nous la pizza ! cria Tut.

— Pizza ! Pizza ! Pizza ! couinèrent les autres fées.

— D’abord, dis-je, il me faut des réponses.

— D’accord, d’accord, d’accord ! hurla Tut. Pose tes questions !

— Je dois parler à la Demoiselle de l’Hiver, dis-je. Où puis-je la trouver, Tut ?

Le fey tira sur l’une de ses mèches lavande.

— C’est *tout* ce que tu as besoin de savoir ? Sous la ville ! Là où les magasins sont sous la terre, avec les trottoirs !

Je plissai le front.

— Dans le réseau souterrain ?

— Oui, oui, oui. Dans la zone que les mortels ne peuvent pas voir, il y a un passage qui mène aux Caves. La Demoiselle Froide est dans les Caves. Sa Cour est dans les Caves.

— Quoi ? bredouillai-je. Depuis quand ?

Tut fit un looping impatient.

— Depuis l’automne dernier !

Je me grattai la tête. Ça tenait debout, je suppose. À l’automne dernier, un vampire en quête de vengeance et ses alliés avaient suscité pas mal de barouf surnaturel. Cela avait provoqué des turbulences à la frontière entre l’Outremonde, le monde des esprits, et celui des mortels. Peu après, la guerre entre les mages et les vampires avait été déclarée.

Ces événements avaient probablement attiré l’attention d’un grand nombre d’êtres.

Je soupirai.

— Et la Demoiselle de l’Été ? Est-elle en ville ?

Tut mit ses poings sur ses hanches.

— Mais *évidemment*, Harry. Si l’Hiver débarque, l’Été est obligé de suivre le mouvement, non ?

— Évidemment, dis-je, en me sentant un peu à la traîne. (Bon sang, j’étais largué !) Où puis-je la trouver ?

— Elle est au sommet de l’un de ces grands immeubles.

— Tut, grognai-je, nous sommes à Chicago. Il y a beaucoup de grands immeubles.

Tut me jeta un regard incrédule, puis fronça les sourcils une minute avant de claquer des doigts.

— C’est celui avec la pizzeria !

Ma migraine empira.

— Écoute. Et si tu m’y conduisais ?

Tut redressa la tête, le menton en avant, et me fusilla du regard.

— Et rater la pizza ? Hors de question.

Je serrai les dents.

— Alors, trouve-moi un autre guide. Tu dois bien connaître quelqu’un.

Tut se gratta la joue. Il tira sur l’un de ses lobes, mais ça ne sembla pas l’aider à se rappeler, car il dut frotter son pied contre le mollet opposé et tourner en rond pendant dix secondes avant de se retourner vers moi, son nimbe s’embrasant.

— Ha ! Ha ! chanta-t-il. Oui ! J’ai un guide pour toi ! (Il braqua son index sur moi.) Mais seulement si c’est ta dernière question, Harry. Pizza ! Pizza ! Pizza !

— D’abord le guide, lâchai-je. La pizza ensuite.

Tut agita ses bras et ses jambes comme s’il allait tomber en morceaux.

— Oui ! Oui ! Oui !

— Marché conclu, dis-je.

J’ouvris le carton de pizza et le déposai sur une caisse non loin de là. Puis je m’approchai du cercle, me penchai et en rompis le tracé d’un geste de la main et d’une once de volonté. L’anneau cassa, libérant l’énergie contenue.

Un concert de « Youpi » divers et variés éclata, et les feys s’envolèrent, passant si près de moi et si vite qu’ils laissèrent une colonne d’air derrière eux, qui ébouriffa ma chevelure et balaya quelques détritiques dans la ruelle. Ils fondirent sur la pizza avec la même férocité que sur la première part, mais il y en avait assez à présent pour que leur festin dure plus de quelques secondes.

Tut décolla pour voler devant moi et il tendit sa paume. Quelques instants plus tard, quelque chose qui ressemblait à une étincelle tombée d’un feu de camp virevolta dans l’air et vint se poser dans sa main. Il prononça une phrase dans une langue que je ne compris pas, et la petite lumière palpita comme si elle lui répondait.

— Parfait, dit Tut, en hochant la tête vers la lueur.

J'étudiai l'étincelle d'un peu plus près et distinguai à peine une minuscule petite forme, pas plus grosse qu'une fourmi, à l'intérieur du halo lumineux. Une autre fée. La lumière palpita et clignota. Tut acquiesça avant de se tourner vers moi.

— Harry Dresden, dit Tut en tendant la paume, je te présente Elidee. Elle va me rembourser une dette et te guider auprès de la Demoiselle de l'Hiver, puis à celle de l'Été. Ça ira ?

Je plissai le front en regardant la fée minuscule.

— Est-ce qu'elle me comprend ?

Je vis à peine Elidee taper du pied. Le halo pourpre qui l'entourait clignota deux fois rapidement.

— Oui, traduisit Tut. Deux flashes pour « oui », un pour « non ».

— Deux pour « oui », un pour « non », répétai-je.

Tut fronça les sourcils.

— Ou est-ce le contraire ? Je ne m'en souviens jamais.

Sur ce, le fey me frôla en fonçant rejoindre l'essaim de lumières chatoyantes qui démolissait la pizza.

Elidee, elle, se remettait du cyclone miniature laissé par l'envolée de Tut-Tut. Elle voleta maladroitement, puis revint vers moi et se posa sur l'arête de mon nez. Je louchai pour essayer de la regarder.

— Oh ! dis-je. Est-ce que je ressemble à un canapé ?

Deux flashes.

— OK, Elidee, soupirai-je. Un peu de pizza avant de partir ?

Deux flashes. Plus puissants. La minuscule fée reprit son envol et s'enfonça dans le nuage phosphorescent qui entourait le carton.

Des pas résonnèrent dans la ruelle, puis Billy émergea des ombres, baissant son sweat-shirt sur son ventre musclé. Je n'ai pas de brioche ni rien, mais je n'ai pas non plus des abdos en acier. Même pas en bronze. Peut-être en plastique.

Le jeune homme regarda la pizza d'un air stupéfait pendant un moment.

— Ouh là ! C'est presque joli. Enfin, quand on est fan des *Dents de la mer*.

— Oui, répondis-je. Ne les fixe pas trop longtemps. Les lumières féeriques ont tendance à désorienter les mortels.

— Je vois ce que tu veux dire, souffla-t-il avant de me dévisager. Comment ça s'est passé ? Tu as eu les renseignements qu'il te fallait ?

— Oui, répondis-je. Et toi ?

Il haussa les épaules.

— Une ruelle n'est pas l'endroit idéal pour relever une piste, mais je devrais les reconnaître si je suis dans mon autre costume. Ils n'avaient pas une odeur normale.

— Non ? Quel scoop !

Je vis les dents de Billy scintiller dans les ténèbres.

— Très drôle. Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

Elidee choisit ce moment précis pour revenir et se poser sur mon nez. Le jeune homme ouvrit grands les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Notre guide, dis-je. Elidee, je te présente Billy.

Deux flashes.

Le jeune homme se gratta le menton.

— Euh, enchanté. (Il secoua la tête.) Alors ? Quel est le plan ?

— Nous allons affronter la Demoiselle de l'Hiver dans son repaire souterrain. C'est moi qui parle. Tu restes sur tes gardes et tu surveilles mes arrières.

Il hocha la tête.

— OK. Pas de problème.

Je jetai un œil sur la caisse pour voir la dernière part de pizza s'envoler, maintenue par des mains de feys voraces. Ils l'attaquèrent de tous les côtés, tranchant, déchirant, et elle disparut en quelques secondes. Le festin terminé, les feys se dispersèrent comme une escadrille de comètes au ventre bien rempli, et ils s'évanouirent à l'horizon.

Elidee décolla et flotta dans la ruelle. Dans la direction opposée.

Je la suivis.

— Harry ? demanda Billy d'une voix où perçait une mince lueur d'espoir. Est-ce que tu penses qu'on va avoir des problèmes ?

des problèmes ?

Je soupirai en me massant le front.

Impossible d'éviter la migraine. La nuit promettait d'être longue.

Chapitre 14

Elidee nous mena, Billy et moi, à travers des venelles, nous fit grimper par un escalier d'incendie jusqu'au toit d'un immeuble, nous faisant redescendre de l'autre côté. Nous traversâmes ensuite un terrain vague en direction des célèbres galeries couvertes de Chicago. Nous passâmes une bonne demi-heure dans une chaleur infernale à crapahuter derrière la minuscule fée. À la fin, je regrettais de ne pas avoir demandé à Tut-Tut quelqu'un qui savait lire un plan de ville et qui aurait pu nous guider en voiture.

Les réseaux de tunnels municipaux de Chicago sont assez récents comparés au reste de la ville. Pour les néophytes, ces passages souterrains sont de vrais labyrinthes – de longues séries de néons, des murs ternes et propres ornés de posters, des intersections dotées de panneaux indicateurs simples et pas toujours pratiques. Les tunnels ferment en fin de journée et ne rouvrent que le lendemain matin à 6 heures. Mais la fée nous conduisit jusqu'à un immeuble inachevé au croisement de la rue Randolph et de l'avenue Wabash. Elle voleta autour de la porte de service restée ouverte et qui donnait sur une porte similaire. Celle-ci s'ouvrait sur une section du réseau de tunnels plongée dans l'obscurité. Sa construction semblait avoir été arrêtée quand l'immeuble avait été abandonné.

Les ténèbres étaient absolues, aussi sortis-je mon pentacle d'argent, le brandissant devant moi et lui insufflant une bribe de volonté. L'étoile à cinq branches est un symbole magique depuis des siècles. Elle représente les quatre éléments et le pouvoir de l'esprit liés dans l'anneau de la volonté, un pouvoir élémentaire sous le contrôle de la pensée humaine. Je me concentraï, et le pentagramme commença à émettre une douce lueur bleutée, illuminant suffisamment les tunnels silencieux pour que nous puissions nous orienter. Elidee flottait devant nous, s'enfonçant toujours plus loin, et nous la suivîmes sans un mot. Elle nous mena à un embranchement avec l'excavation principale, puis, après une brève marche dans un autre tunnel, à une ramification dont une grille rouillée condamnait l'accès. « DANGER – INTERDIT » pouvait-on lire sur une pancarte. La grille n'était pas fermée, et nous nous engouffrâmes dans une partie plus humide du réseau. Ça empestait la moisissure. Cette section ne faisait sûrement pas partie des galeries à proprement parler.

Au bout d'une quinzaine de mètres, nous atteignîmes une zone où les murs étaient bruts et inégaux. Les ombres étaient profondes malgré la lumière de mon pendentif.

Elidee commença à voler en cercles devant un pan de mur plongé dans des ténèbres particulièrement denses.

— D'accord, dis-je. Je pense que c'est par là qu'il faut aller.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit par où on passe ? demanda Billy. Où va-t-on ?

— Les Caves, répondis-je.

Je tâtai le mur. Au premier abord, il offrait une surface de ciment brut, mais je sentis une légère instabilité quand j'appuyai un peu plus. Ce n'était pas un mur de pierre.

— Il doit y avoir un panneau secret quelque part, un genre de levier.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « les Caves » ? continua le jeune homme d'un ton interrogateur. C'est la première fois que j'en entends parler.

— Ça devait faire cinq ou six ans que je bossais ici quand j'en ai appris l'existence, répliquai-je. Tu dois comprendre l'histoire de Chicago. Comment on faisait les choses, ici.

Billy croisa les bras.

— Je t'écoute.

— Cette ville est bâtie sur un marais, expliquai-je en cherchant du bout des doigts un moyen d'ouvrir la porte. Elle est au même niveau que ce foutu lac Michigan. Au début, quand on a construit cette cité, elle n'arrêtait pas de s'enfoncer lentement dans la vase. Chaque année, elle s'enfonçait un peu plus. On construisait des rues, puis des assemblages de bois par-dessus, puis une *autre* rue dessus en prévision de l'enfouissement. Les maisons étaient conçues dans le même esprit. On construisait la porte d'entrée au premier étage et on appelait ça un « porche à la mode de Chicago ». Ainsi, quand la vase cédait sous la bâtisse, l'entrée arrivait au niveau du sol.

— Et quand les rues disparaissaient ?

— On en construisait de nouvelles par-dessus. On a fini avec une ville entière sous les rues. À l'époque, il y a eu d'énormes problèmes avec les rats et les criminels qui se terraient dans ces souterrains.

— Plus maintenant ? demanda Billy.

— Les rats et les gangsters se sont fait déloger par d'autres choses. Toute une société miniature s'est développée ici. Hors de portée du soleil, ce qui en fait la résidence idéale pour toute la vermine nocturne du coin.

— D'où « les Caves », conclut le jeune homme.

— Les Caves, acquiesçai-je. Il y a beaucoup de tunnels à Chicago. On y avait installé le projet Manhattan pendant la Seconde Guerre mondiale. Tu sais, les recherches sur la bombe atomique.

— Comme c'est mignon. Tu viens souvent ici ?

— Ça va pas, non ? Y a un paquet de saloperies qui y vivent.

Billy fronça les sourcils.

— Exemple ?

— Des tas de trucs. Des choses qu'on voit rarement à la surface. Des créatures que même les mages connaissent mal. Des gobelins, des esprits de la Terre, des vouivres, des êtres sans nom. Plus le cirque habituel. Parfois, des vampires y trouvent refuge pendant la journée. Les trolls s'y cachent de temps à autre. Il y a aussi des moisissures et des champignons qu'on ne trouve que rarement à l'extérieur. Tu n'imagines même pas.

Billy prit un air songeur.

— Donc, tu nous emmènes dans un sombre dédale de tunnels dangereux et pourris pleins de faeries maléfiques et de monstres.

Je hochai la tête.

— Peut-être même des radiations résiduelles également, ajoutai-je.

— Seigneur, qu'est-ce qu'on se marre avec toi, Harry !

— C'est toi qui voulais participer à l'action.

Mes doigts trouvèrent une légère indentation dans le mur et, quand j'appuyai dessus, une petite section de la pierre cliqueta et se rétracta. Le levier avait dû libérer un contrepoids, car le pan de mur pivota vers l'extérieur, formant une porte qui donnait sur une obscurité plus profonde encore.

— Ah ! dis-je d'un air satisfait. En route !

Billy s'avança pour passer le seuil, mais je l'arrêtai d'une main sur l'épaule.

— Attends. Tu dois savoir certaines choses.

Le jeune homme plissa le front, mais il m'écouta.

— Nous allons rencontrer des faeries. Un bon paquet, même. Des sidhes, la branche noble. Ils sont affiliés à la Demoiselle de l'Hiver. Ça signifie qu'ils sont dangereux et qu'ils vont essayer de te piéger.

— Comment ça, me piéger ? s'exclama Billy.

— Avec des marchés, répondis-je. Des arrangements. Ils vont te proposer des choses en échange d'autres choses.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, soupirai-je. C'est dans leur nature. Le concept de la dette et des faveurs est un élément clé de leur comportement.

Le jeune homme haussa les sourcils.

— Voilà pourquoi ce petit gars travaillait pour toi, c'est ça ? Il te devait une faveur pour la pizza.

— Exactement, répondis-je. Mais ça marche dans les deux sens. Si tu *leur* dois quelque chose, cela crée un lien avec les faeries, qu'elles peuvent utiliser pour t'ensorceler. La règle de base est de ne rien accepter d'elles. Et, pour l'amour de Dieu, ne leur offre rien. Pour elles, un échange inégal est soit une insulte, soit un défi. Ce n'est pas grave avec de petites pointures comme Tut, mais si tu t'amuses à ça avec un seigneur féérique, tu risques d'y laisser ta peau.

— OK, maugréa Billy. Pas de cadeaux. Les faeries sont dangereuses. Compris.

— Je n'ai pas terminé. Elles ne vont pas t'offrir des paquets bien emballés, mec. On parle de sidhes. Ils comptent parmi les plus belles créatures qui soient. Ils essaieront de jouer avec toi et de te tenter.

— Me tenter ? Genre avec du sexe ? C'est ce que tu veux dire ?

— Genre n'importe quel plaisir des sens. Le sexe, la nourriture, la beauté, la musique, le parfum. S'ils t'en offrent, refuse, ou tu t'exposes à un torrent d'emmerdements.

— OK, j'ai compris, lâcha Billy. Allons-y.

Je toisai le jeune homme, et il me regarda. Je soupirai. De toute manière, je ne pense pas que j'aurais pu exprimer toute l'importance du danger avec de simples mots. Je pris une profonde inspiration, puis hochai la tête vers Elidee.

— D'accord, Clochette. On y va.

La minuscule lueur pourpre m'adressa un clignotement irrité, puis s'enfonça dans les ténèbres au-delà du passage secret. Billy plissa les yeux et la suivit. Je lui emboîtai le pas.

Nous nous retrouvâmes dans un couloir dont l'un des murs semblait fait de vieilles briques, et l'autre d'un mélange de poutres pourries, de glaise et de racines. Le tunnel continuait au-delà du cercle de lumière diffusé par mon amulette. Notre guide filait toujours plus loin, et nous la suivîmes, sans nous éloigner l'un de l'autre.

Le couloir déboucha sur une sorte de caverne au plafond bas étayé çà et là par des piliers, des monticules de terre et des madriers, qui semblaient avoir été ajoutés par les habitants des Caves. Elidee vola en cercles, un peu au hasard, puis dériva sur la droite.

Ça faisait cinq secondes que je suivais la fée quand mes cheveux se dressèrent sur ma nuque comme s'ils voulaient déménager. Je m'arrêtai, et je dus émettre un son, car Billy se retourna et me demanda :

— Harry ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je levai la main pour le faire taire, puis inspectai les ténèbres alentour.

— Ouvre l'œil, dis-je. Je crois que nous ne sommes pas seuls.

Un sifflement sourd monta depuis l'obscurité au-delà du cercle de lumière. J'eus la chair de poule et je dégageai mon bracelet-bouclier.

— Je suis le mage Dresden, tonnai-je d'une voix claire. Émissaire de la Cour d'Hiver, en chemin pour rencontrer la Demoiselle de l'Hiver. Je n'ai ni le temps ni l'envie de combattre. Ne tentez rien et laissez-nous passer.

Une voix – comme celle d'un chat torturé si un fou lui conférait le don de la parole – miaula hors des ténèbres, griffant mes oreilles :

— Nous vous connaissons, magicien.

Ses inflexions étaient insolites, et elle semblait flotter au ras du sol. Quelque part sur ma droite. Elidee poussa un couinement de terreur et se réfugia dans mes cheveux. La chaleur de la minuscule fée me fit l'effet d'un rayon de soleil sur le crâne.

Je jetai un regard à Billy, puis me tournai vers le point d'origine de la voix.

— Qui êtes-vous ?

— Un serviteur de la Demoiselle de l'Hiver, répondit la voix juste derrière moi. J'ai été envoyé pour vous guider dans son royaume et assurer votre protection jusqu'à sa cour.

Je fis volte-face et scrutai les ténèbres avec plus d'attention. La lueur de mon amulette se refléta soudain dans une paire d'yeux d'animal, à cinq ou six mètres de là. Les deux orbes flottaient à quelques centimètres du sol. Je me tournai vers Billy. Il avait déjà remarqué les yeux, et avait collé son dos au mien pour pouvoir surveiller les ombres derrière nous.

Je retournai mon attention vers le messager.

— Je vous le demande une nouvelle fois. Qui êtes-vous ?

Les yeux se déplacèrent, la voix lâchant un grondement rageur :

— On me donne bien des noms et j'ai parcouru bien des chemins. Chasseur, j'ai été, mais aussi gardien et guide. Ma Demoiselle m'a chargé de vous escorter jusqu'à elle, sain et sauf.

— T'énerve pas, Charlie, raillai-je. Tu connais la chanson aussi bien que moi. Par trois fois je demande et tu réponds. Qui es-tu ?

À peine audible, la voix revint, dure et amère :

— La Demoiselle Froide me nomme Grimalkin. C'est elle qui m'a ordonné de guider l'Émissaire de sa mère. Sain et sauf jusqu'à sa cour et son trône.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Très bien, dis-je. Alors, ouvre la marche.

Les yeux frétilèrent, comme s'ils étaient fixés à un archet. Grimalkin miaula de nouveau. Il y eut un mouvement indistinct dans les ombres au-delà de la lumière de mon pentagramme, puis une lueur verdâtre apparut sur le sol. Je m'approchai et découvris une empreinte légèrement phosphorescente. Une trace de patte vaguement féline, mais trop découpée et trop fine pour appartenir à un vrai chat. Une autre apparut à moins d'un mètre de moi.

— Hâte-toi, magicien, miaula Grimalkin. Hâte-toi. La Demoiselle attend. La saison passe. Le temps manque.

Je m'avançai près de la deuxième empreinte, et une troisième s'illumina dans l'obscurité, et ainsi de suite.

— C'était quoi ce bordel ? demanda Billy. Demander trois fois la même chose, je veux dire.

— C'est une compulsion, murmurai-je. Les faeries n'ont pas le droit de mentir et, si on les contraint à dire quelque chose trois fois, il vaut mieux pour elles que cela soit vrai. Elles sont obligées de respecter une promesse prononcée trois fois.

— Ah ! chuchota le jeune homme. Donc, même si cette chose n'était pas venue pour nous guider sains et saufs,

tu l'as poussée à le dire trois fois pour l'y obliger. J'ai compris.

— Je voulais être sûr que Grimalkin était ce qu'il prétendait. Mais elles détestent être liées ainsi.

Un peu plus loin devant, les yeux luisants apparurent brièvement, accompagnés d'un nouveau miaulement qui me fit froid dans le dos.

— Oh ! dit Billy. (Il n'avait pas l'air à l'aise. Blême, il crispait les poings.) Donc, admettons que Grimalkin soit animé de bonnes intentions à l'origine. En le liant inutilement, tu ne risques pas de le mettre en colère ?

Je haussai les épaules.

— Je ne suis pas venu pour me faire des amis, Billy. Je suis à la poursuite d'un assassin.

— Tu n'as jamais entendu parler de la diplomatie, n'est-ce pas ?

Nous suivîmes la piste laissée par les traces phosphorescentes pendant une vingtaine de minutes. Nous empruntâmes des couloirs détrempés, certains dépassant à peine un mètre de haut. Les sections de tunnels montraient de plus en plus de signes de constructions récentes – si on peut appeler « constructions » des entassements de pierres qui semblaient avoir été ajustés comme des crèmes glacées. Nous avançâmes dans des couloirs qui semblaient entièrement neufs. Je ne sais pas qui habitait ici, mais ils n'avaient pas peur de s'étendre.

— C'est encore loin ? demandai-je.

Le miaulement de Grimalkin retentit tout près, mais pas dans la direction de l'empreinte suivante, toutefois.

— Nous sommes tout près, noble Émissaire. Tout près à présent.

Le fey invisible avait tenu parole. L'empreinte suivante fut la dernière.

Nous arrivâmes devant une énorme porte à double battant richement décorée. Elle était faite d'un bois noir que je ne pus identifier, et elle mesurait presque trois mètres de haut. J'inspectai les nombreux bas-reliefs. Au début, je pensai avoir affaire à des décorations sur le thème des jardins – des feuilles, de la vigne, des fleurs, des fruits, ce genre de trucs. Mais, quand je me fus approché un peu plus, mon amulette révéla plus de détails. Des silhouettes étaient couchées dans les vignes. Certaines entrelacées amoureusement, d'autres réduites à l'état de squelettes envahis par des roses trémières. Je remarquai aussi des cadavres aux yeux vides couchés sur des lits de coquelicots. Dans le jardin, ici et là, on notait les traces du passage des sidhes – deux yeux, une forme voilée – et de leurs suivants : de petits feys comme Tut-Tut, des dryades vêtues de feuilles, des satyres jouant du pipeau et bien d'autres encore, occupés à danser tout en se déroband aux regards des mortels.

— Jolie déco, commenta Billy. C'est ici ?

J'inspectai les alentours à la recherche de notre guide, mais je ne remarquai ni empreintes, ni yeux luisants.

— Je crois bien.

— Elles ne donnent pas vraiment dans la subtilité, hein ?

— L'Été bat l'Hiver à ce petit jeu. Mais les deux peuvent y exceller quand ça les arrange.

— Mouais. Tu sais ce qui me tracasse, Harry ?

— Non ?

— Grimalkin n'a jamais dit qu'il nous escorterait au retour.

Je dévisageai le jeune homme. Un rire sifflant et calme retentit dans les ténèbres. Impossible d'en repérer l'origine. Je respirai profondément. *Du calme, Harry ! Il ne faut pas que le gamin remarque ton stress.*

Je me tournai vers la porte, et, plein d'assurance, frappai trois fois du poing.

Les coups résonnèrent, sourds et puissants. Un long moment de silence tomba dans les tunnels, jusqu'à ce que les deux battants s'ouvrent, libérant un flot de lumière, de sons et de couleurs.

Je ne savais à quoi m'attendre avec la Cour d'Hiver, mais sûrement pas à *Un Américain à Paris*. De nombreux cuivres hurlaient quelque part derrière les portes, et des tambours tonnaient avec la sonorité dure et franche de la vraie peau. Les lumières étaient colorées et tamisées, comme si des guirlandes de Noël éclairaient l'endroit. Je distinguai des ombres qui tournoyaient et virevoltaient à l'intérieur – des danseurs.

— Attention, murmurai-je. Ne te laisse pas emporter par la musique.

J'avancai d'un pas et passai les portes.

La salle semblait sortir d'un hôtel des Années folles. Bon sang, ç'aurait pu être le cas, si l'établissement ne s'était pas enfoncé dans la terre en s'inclinant légèrement sur le côté et si des êtres sans aucune conception des valeurs humaines ne l'avaient pas décoré. Je ne sais pas ce que c'était à l'origine, mais c'était la danse qui était sa fonction première. Des blocs de marbre rose servaient de piste et, même si le sol était penché, les dalles avaient été égalisées çà et là, créant quelque chose qui ressemblait presque à une légère volée de marches. Les sidhes de l'Hiver se trémoussaient sur le marbre traître.

Dire qu'ils étaient magnifiques ne suffit pas. Même de loin. Des hommes et des femmes habillés à la mode des années 1940 dansaient ensemble. Des bas, des robes s'arrêtant aux genoux, des uniformes de défilé appartenant à la

marine et à l'armée de terre. Tout semblait parfaitement authentique. Bien entendu, les coiffures correspondaient également, même si les teintes contrastaient parfois avec le contexte. Une sidhe portait ses cheveux teints en bleu saphir et d'autres avaient des tresses d'argent ou d'or, et d'autres couleurs encore. De temps à autre, la lumière jouait sur du métal ou sur des gemmes serties dans les oreilles, les arcades sourcilières ou les lèvres. La subtile débauche de toutes ces tonalités ceignait chacune des silhouettes d'un halo lumineux distinct et fascinant. Une couronne d'énergie, de pouvoir, se manifestait pendant que les faeries dansaient.

Même sans les auras tourbillonnantes, leurs mouvements avaient quelque chose d'hypnotique. Je dus lutter pour détourner les yeux du spectacle après quelques secondes seulement, tandis qu'une femme tournoyait, dévoilant ses jambes superbes, le corps cambré en arrière sous les mains d'un homme puissant, la gorge offerte et la poitrine exposée. Le chatolement multicolore se prit dans ses cheveux et éclata en plusieurs rayons lumineux. Partout où je regardais, je tombais sur quelqu'un qui aurait pu se gausser des mannequins en les traitant de mochetés.

Billy n'avait pas été aussi méfiant que moi. Il était tétanisé devant la piste de danse, les yeux écarquillés. Je lui donnai un coup de hanche assez fort pour le faire claquer des dents. Il sursauta et me lança un regard honteux.

Je m'arrachai à la scène, peut-être une vingtaine de couples à tout casser, et observai le reste de la salle de bal.

D'un côté, il y avait l'orchestre et ses musiciens en queue-de-pie. C'étaient des mortels. Des humains. Quand on les comparait aux danseurs pour lesquels ils jouaient, leur normalité les faisait presque paraître difformes. Les hommes et les femmes de l'orchestre semblaient fatigués et affamés. Leurs vêtements étaient tachés de sueur, leurs cheveux sales pendaient mollement. En regardant d'un peu plus près, je remarquai que tous et toutes avaient un bracelet d'argent autour de la cheville. Cette entrave passait dans une chaîne qui courait tout le long de l'estrade, passant et repassant entre les musiciens. Pourtant, ils n'avaient pas l'air contrit, loin de là. Chacun jouait avec passion, le visage concentré. Ils étaient *bons*. Ils jouaient avec une justesse de ton, une harmonie, que seuls les groupes qui maîtrisent leur art atteignent.

Ils n'en étaient pas moins prisonniers des feys. Manifestement, ça ne semblait pas leur poser de problème. Les murs de la grande salle vibraient avec la musique, et un peu de poussière tombait du plafond perdu dans les ténèbres.

Et les sidhes dansaient.

À l'opposé de l'estrade, la piste de danse aboutissait à un bassin à première vue rempli de ce que je pensai être de l'eau. Elle était noire et d'un calme surnaturel. Sous mes yeux, la surface s'agitait, troublée par un mouvement invisible. Des couleurs roulèrent et le liquide sombre se rida. J'eus alors la nette impression que ce n'était pas de l'eau. Ou pas seulement.

Je luttais pour ne pas frissonner de nouveau.

De l'autre côté de la piste de danse, face à moi, des estrades se dressaient, chacune dotée d'une petite table pouvant accueillir trois ou quatre personnes au maximum et agrémentée d'une lampe avec un abat-jour vert. Les tables étaient placées à des hauteurs différentes, montant graduellement jusqu'au pinacle où une seule chaise occupait le gradin. Elle semblait tout en argent, son dossier était taillé en forme de sceau, un flocon de neige de la taille d'une table à manger. La grande chaise était vide.

Le batteur de l'orchestre joua un bref solo, puis tous les instruments se turent, sauf un. Les autres musiciens s'affaissèrent sur leur siège, certains s'effondrèrent au sol, mais le trompette-major, un homme d'âge mûr un peu enveloppé, continua à jouer en solo pendant que les seigneurs de l'Hiver dansaient. Son visage vira au rouge puis au violet pendant que son instrument égrenait le morceau.

Soudain, tous les faeries arrêterent de danser. Des dizaines de visages magnifiques aux yeux étincelants dans la lumière tamisée se braquèrent sur le soliste.

L'homme continua à jouer, mais je compris que quelque chose n'allait pas. Son visage s'assombrit encore, et des veines palpitèrent sur son front et sur sa gorge. Il écarquilla les yeux et commença à trembler. L'instant d'après, la musique faiblit, et l'homme arracha la trompette de sa bouche. Il haletait, cherchant à reprendre son souffle. Sans succès. Une seconde plus tard, il sursauta, puis se raidit, et ses yeux se révulsèrent. L'instrument lui glissa des mains, et l'homme tomba d'abord à genoux, puis il s'écroula sur le côté, là, toujours sur l'estrade. Il avait fini son morceau, les yeux ouverts, mais vides. Il eut un nouveau haut-le-corps, râla, puis s'immobilisa.

Un murmure courut parmi les sidhes, et je les vis former une double haie d'honneur, se reculant avec des courbettes très appuyées vers quelqu'un qui sortit de leurs rangs. Une grande fille s'approcha lentement du musicien effondré. Ses traits étaient pâles, lumineux et parfaits – on aurait cru une copie adolescente de Mab. Mais la ressemblance s'arrêtait là.

Elle avait l'air jeune. Assez en tout cas pour qu'un homme se sente coupable d'avoir certaines pensées à son égard, mais assez vieille pour qu'il soit difficile de faire autrement. Ses cheveux étaient noués en de longues nattes toutes teintées d'une couleur différente allant du lavande foncé au blanc immaculé, en passant par des bleu et des vert clair. Sa chevelure semblait avoir été sculptée dans le glass. Elle portait un pantalon de cuir bleu foncé aux jambes

châli. Sa chevelure semblaient avoir été sculptée dans la glace. Elle portait un pantalon de cuir bleu foncé, aux jambes ouvertes et lacées tout le long depuis le mollet jusqu'à la taille. Ses bottes étaient assorties au pantalon. Son tee-shirt blanc était si serré que ses tétons tendaient le tissu, encadrant la phrase « QU'ON LUI TRANCHE LA TÊTE ! ». Elle avait découpé le tee-shirt juste en dessous des côtes, exposant une peau blême, ainsi qu'un éclat argenté au niveau du nombril.

Elle s'approcha du musicien avec une grâce aérienne, une sensualité innée qui éveilla en moi une bouffée de désir. Elle s'installa sur le corps, le chevauchant, et lui griffa le torse de ses longs ongles opalescents. Il ne réagit pas. Il ne respirait plus.

La fille se lécha les lèvres, afficha un sourire alangui, puis se pencha et embrassa le mort sur la bouche. Je la vis frissonner dans un élan de plaisir. Ça ne pouvait être autre chose.

— Voilà, murmura-t-elle. Tu vois, maintenant ? Qu'on ne dise pas que la Demoiselle Maeve ne tient pas ses promesses. Tu as dit que tu mourrais pour jouer aussi bien, pauvre petit. C'est chose faite.

Les sidhes poussèrent un soupir collégial avant d'applaudir avec enthousiasme. Elle les regarda par-dessus son épaule, le menton levé et toujours le même sourire sur les lèvres, puis se leva et salua à droite et à gauche sous un tonnerre d'applaudissements. Ceux-ci cessèrent quand la jeune femme s'éloigna du cadavre pour se diriger vers les estrades. Elle les escalada habilement et atteignit le grand trône d'argent au sommet. Elle se laissa tomber sur le siège et pivota pour balancer ses jambes sur un accoudoir, arquant le dos et s'étirant sans se départir de sa moue satisfaite.

— Mes dames et seigneurs, laissons à nos pauvres esclaves de la musique un peu de temps pour qu'ils reprennent des forces. Nous avons un visiteur.

Les feys regagnèrent les tables sur les estrades, reprenant leur place l'un après l'autre. Je ne bougeai pas. Je ne dis pas un mot. Mais, pendant qu'ils s'installaient, je pris peu à peu conscience de leur attention, de ces regards immortels et luisants rivés sur moi.

Une fois qu'ils furent tous assis, je m'avançai sur la piste de danse, jusqu'au pied de l'estrade. Je levai les yeux vers Maeve et inclinai la tête.

— La Demoiselle de l'Hiver, je suppose.

Maeve me sourit, dévoilant une fossette, et agita un pied d'un geste enfantin.

— Effectivement.

— Savez-vous qui je représente, Demoiselle ?

— Naturellement.

J'acquiesçai. Dans ce cas, rien ne valait un assaut frontal.

— Avez-vous organisé le meurtre du Chevalier de l'Été ?

Le silence s'abattit sur la salle. Les regards féériques devinrent plus insistants encore. Mon malaise grandit.

Un sourire étira lentement la bouche de Maeve, puis elle pencha la tête en arrière pour éclater de rire. Les sidhes l'imitèrent. Ils partagèrent son hilarité pendant une bonne trentaine de secondes. Mes joues s'empourprèrent avec un embarras irraisonné. La Demoiselle fit un geste plein d'indolence, et, obéissants, les rires moururent.

— Par les étoiles ! murmura-t-elle. J'adore les mortels.

Je serrai les dents.

— Merci beaucoup, répondis-je. Avez-vous organisé le meurtre du Chevalier de l'Été ?

— Si c'était le cas, crois-tu que je te le dirais ?

— Vous éludez, grognai-je. Répondez-moi.

Maeve posa le bout d'un doigt sur ses lèvres, comme pour s'empêcher de rire de nouveau. Elle sourit.

— Je ne peux pas simplement te donner ce genre d'information, mage Dresden. C'est trop puissant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle bascula sur le trône et s'assit en croisant les jambes dans un bruit de cuir froissé.

— Cela signifie que si tu veux que je réponde, tu vas devoir payer. Quelle est la valeur de ma réponse, d'après toi ?

Je croisai les bras.

— J'imagine que vous avez déjà une idée, sinon vous n'auriez pas envoyé quelqu'un pour nous escorter jusqu'ici.

— Intelligent, souffla-t-elle. J'aime ça. Effectivement, magicien. (Elle tendit la main vers moi, puis me désigna un siège libre à la table à sa droite, un peu en contrebas de son trône.) Assieds-toi, s'il te plaît. (Ses dents étaient d'un blanc étincelant.) Faisons un marché.

Chapitre 15

— Vous voulez que je passe un nouvel accord avec les sidhes ? m'exclamai-je, sans essayer de dissimuler ma stupeur. Si je vous réponds par un éclat de rire, serez-vous offensée ?

— En quoi cette notion est-elle amusante ?

Je levai les yeux au ciel.

— Seigneur ! Demoiselle. C'est comme ça que je me suis mis dans ce merdier.

Les lèvres de Maeve affichèrent un léger sourire, et elle garda le bras tendu vers le siège à côté d'elle.

— Souviens-toi, mage. C'est toi qui es venu me demander quelque chose. Je ne vois pas le mal qu'il y a à écouter mon offre.

— J'ai déjà entendu ça avant. En général, juste avant de me faire baiser.

Maeve effleura ses lèvres du bout de la langue.

— Chaque chose en son temps, monsieur Dresden.

Je haussai les épaules.

— Et si je ne veux pas écouter ?

Tout à coup, quelque chose dans ses yeux rendit son visage froid et déplaisant.

— Je pense qu'il serait plus sage de me laisser parler. Je deviens complètement folle de rage quand quelqu'un gâche une belle ambiance de fête.

— Harry, chuchota Billy. Ces gens me foutent les jetons. Si elle joue avec toi, on devrait peut-être partir.

Je plissai le front.

— Oui, ce serait la chose la plus intelligente à faire, mais nous ne serions pas plus avancés. Viens.

Je m'avançai et commençai à monter jusqu'à la table désignée par la Demoiselle. Billy me suivait de près. Le regard pétillant, Maeve ne me quitta pas des yeux.

— Voilà, dit-elle une fois que je fus assis. Il n'est pas aussi rebelle qu'elle l'avait prétendu.

Je serrai un peu plus les dents pendant que Billy s'asseyait à côté de moi. Un trio de lueurs vivement colorées apparut, portant un plateau d'argent chargé d'une carafe d'eau en cristal et de deux verres.

— Comme qui le prétendait ?

Maeve eut un geste las.

— Ça n'a pas d'importance.

Je la fusillai du regard, mais elle ne parut pas en prendre ombrage.

— Très bien, Demoiselle, lâchai-je. Parlez.

Maeve eut un geste alangui, et un verre rempli d'un liquide doré apparut entre ses doigts. Il se couronna de givre sous mes yeux. Elle but une gorgée de la mystérieuse boisson.

— D'abord, je vais annoncer mon prix.

— J'espère que c'est la saison des soldes. Je n'ai pas grand-chose à échanger, à bien y réfléchir.

— Exact. Je ne peux demander ta servitude, car la souveraine Mab l'a déjà acquise. Mais on peut trouver. (De nouveau, elle se tapota les lèvres du bout du doigt.) Ta descendance, par exemple.

— Hein ? répondis-je d'un air désinvolte.

— Ta descendance, magicien, répéta-t-elle en jouant avec une natte violette. Ton engeance. Ton premier-né. En échange, tu recevras le savoir tant désiré.

— Un scoop pour toi, Boucle d'Or. Je n'ai pas d'enfants.

— Je sais, dit Maeve en riant. Mais ce détail peut s'arranger.

Bien entendu, c'était le mot magique. Le bassin rempli du liquide douteux clapota, attirant mon regard. Des rides murmurèrent en éclaboussant les bords.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me demanda Billy en chuchotant.

Les eaux s'écartèrent, et une grande sidhe pâle sortit de l'onde. Le liquide glissa le long de ses courbes souples et

élançées. Ses cheveux avaient des nuances émeraude foncé. Tandis qu'elle gravissait ce qui semblait être un escalier immergé, je pus constater qu'il ne s'agissait pas d'une teinture. Son visage avait un petit côté angélique, une sorte de beauté innocente et pure. Sa chevelure se collait à sa tête, à sa gorge et à ses épaules, comme les gouttes d'eau qui scintillaient et reflétaient une dizaine de couleurs sous les lueurs féeriques. Dès que la sidhe écarta les bras, une dizaine de lutins surgirent de nulle part, chargés d'un voile de soie verte. Ils en drapèrent ses bras étendus, mais le vêtement exacerba sa nudité au lieu de la cacher. Elle leva un regard félin vers les tables et inclina la tête devant Maeve.

Puis elle se concentra sur moi.

Soudain, je fus envahi par une sensation d'attraction. Quelque chose d'aussi simple et d'aussi puissant que la gravité. Tout à coup, j'eus envie de descendre pour la rejoindre et de lui arracher son voile avant de l'emporter dans l'eau. Je voulais voir ses cheveux s'écarter sous la surface, sentir ses membres nus glisser contre les miens. Je voulais toucher cette taille menue, tourner et me tordre avec elle, dans la chaude immensité noire et impalpable du bassin.

Juste à côté de moi, Billy avala sa salive.

— C'est moi ou il fait plus chaud d'un coup ?

— C'est à cause d'elle, dis-je. (J'avais les lèvres un peu anesthésiées.) C'est un charme. Ce n'est pas réel.

— OK, répondit Billy sans conviction. Si ce n'est pas vrai.

Il saisit un verre et tendit l'autre main vers la carafé. Je lui agrippai le bras.

— Non. Ni nourriture, ni boisson. C'est dangereux.

Billy toussa et se rassit.

— Oh ! Exact, désolé.

La fille gravit les marches avec légèreté. Des lutins lumineux virevoltaient autour d'elle pour exaucer ses moindres souhaits et ramenaient ses cheveux en arrière avec des peignes décorés, accrochant des bijoux étincelants à ses oreilles, en ajoutant d'autres autour de son cou, de ses poignets, de ses chevilles. Je ne pus m'empêcher de contempler les jeux de lumière sur l'ensemble de son corps, qui attiraient irrésistiblement mes yeux. Plus elle approchait, plus puissante se fit l'envie de la rejoindre. Je sentais son parfum, une odeur ressemblant à celle de la brume flottant au-dessus d'un lac sous la pleine lune.

La femme aux cheveux verts sourit, les lèvres closes, puis adressa une grande courbette à Maeve.

— Demoiselle, murmura-t-elle.

Maeve se pencha et saisit amicalement sa main.

— Jen, dit-elle. Connaissez-vous le terrible Harry Dresden ?

La femme sourit de nouveau, et ses dents brillèrent entre ses lèvres. Elles étaient vertes comme des algues, des épinards ou des brocolis sortant d'une Cocotte-Minute.

— Seulement de réputation, répondit-elle.

Elle se tourna vers moi et tendit la main en haussant un sourcil émeraude.

Je lançai un regard appuyé à Billy en me levant pour saisir la main de la sidhe. Je donnai un coup de pied au jeune homme, et il se leva aussi.

Je me penchai poliment sur la main de Jen. Ses doigts étaient froids et humides. Je pensais que sa peau parfaite serait fripée, mais je me trompais. Je dus lutter pour ne pas baiser le dos de sa main, pour ne pas goûter sa chair fraîche. Je parvins à adopter un ton neutre en lui disant bonsoir.

La fée me sourit, me révélant de nouveau ses dents vertes.

— Et on est gentleman, avec ça, répondit-elle. Je ne m'y attendais pas. (Elle retira sa main en m'examinant d'un air innocent.) Et grand. J'aime les hommes grands.

Je sentis mes joues rougir et s'échauffer. Une autre zone subit une inflammation similaire.

— Est-elle assez belle pour te convenir, magicien ? demanda Maeve. Tu n'imagines pas le nombre de mortels qui se sont languis d'elle. Mais ils sont très peu à avoir obtenu ses faveurs.

Jen eut un léger rire.

— Pendant plus de trois minutes, en tout cas.

Maeve enjoignit d'un geste la sidhe nue à s'agenouiller près de son trône. La Demoiselle joua avec une mèche des cheveux verdâtres de la sidhe.

— Pourquoi ne pas accepter mon offre, magicien ? Passer une nuit en compagnie de ma suivante. N'est-ce pas là un prix agréable ?

Quand je répondis, ma voix était plus calme que je m'y attendais :

— Vous voulez que je la féconde, pour garder l'enfant.

Les yeux de Maeve étincelèrent. Elle se pencha vers moi et murmura :

— Ne t'inquiète pas pour ça. Je sens ton désir, mortel. L'envie en toi. Chaude comme la fièvre. Cède pour quelques instants. Aucune humaine ne pourrait te satisfaire comme elle.

Mes yeux revinrent sur la fée aux cheveux verts et contemplèrent les zones de chair pâle exposées entre les pans du voile de soie émeraude, qui glissait le long de ses jambes. Cette faim s'éveilla de nouveau en moi, comme un besoin violent et irrationnel. Son odeur m'engloutit – un parfum de vent et de brouillard, de peau chaude. Des odeurs évoquant toujours plus de sensations où des mains féeriques me caresseraient délicatement, des ongles me grifferaient délicieusement, et des membres s'épuiseraient et s'abandonneraient dans les miens.

Le regard de Maeve s'illumina.

— Peut-être qu'elle ne te suffit pas ? Tu en veux une autre ? Moi, peut-être ?

Sous mes yeux, Jen posa sa joue contre la cuisse de la Demoiselle et embrassa doucement le cuir doux du pantalon. Maeve bougea. C'était un lent mouvement sensuel de hanches et de dos.

— Mmmmm... murmura-t-elle. Ou plus encore, si ta soif est assez forte. Négocie durement, magicien. Nous n'en tirerons que plus de plaisir.

Le désir, une douloureuse forme de besoin primitif, redoubla de violence. Les deux fées étaient superbes. Plus que ça : lascivement magnifiques, offertes, totalement désinhibées et passionnées. Je le sentais, elles irradiaient le sexe. Si je passais cet accord, elles transformeraient cette nuit en une farandole d'abandon, de sensations, de satisfaction et de plaisir. Maeve et sa suivante feraient des choses avec moi, des choses qu'on ne connaît qu'en lisant certains magazines.

— Cher *Penthouse*, grommelai-je. Je n'aurais jamais cru que ça pourrait m'arriver, mais...

— Magicien, murmura la Demoiselle. Je lis dans tes yeux que tu pèses les conséquences. Tu réfléchis trop. Ça t'affaiblit. Viens dans la terre avec nous.

Une partie froide et calculatrice enfouie très profondément dans mon cerveau me rappela que j'avais *besoin* de cette information. Une simple déclaration de Maeve me dirait si oui ou non elle était la meurtrière. *Fonce*, me dit cette partie. *Payer son prix ne va pas te faire de mal, pour une fois. Tu ne crois pas que tu mérites qu'il t'arrive un truc agréable pour changer ? Accepte le marché. Chope l'information. Noie-toi dans les baisers, le plaisir et la peau douce. Éclate-toi. Avant que le délai expire.*

Je m'emparai de la carafe en cristal d'une main tremblante. Je la serrai. Elle tinta contre le verre pendant que je me servais. De l'eau. De l'eau fraîche.

Le sourire de Maeve s'agrandit.

— Harry, dit Billy, d'une voix incertaine. Ne viens-tu pas de me parler d'un truc dangereux au sujet... tu sais, d'accepter de la nourriture ou de la boisson des fées... euh, de ces gens ?

Je reposai le pichet et pris le verre d'eau.

Jen frotta sa joue contre le pantalon de cuir de Maeve et murmura :

— Ils ne changeront jamais, n'est-ce pas ?

— Non, répondit la Demoiselle. Les mâles cèdent toujours aux mêmes appétits. N'est-ce pas délicieux ?

Je déboutonnai mon jean, descendis un peu la fermeture Éclair et renversai l'eau directement sur mes sous-vêtements.

Certains afflux de sensations sont agréables. Pas celui-là. L'eau était si froide que de petits morceaux de glace s'étaient formés dans le verre, comme si elle essayait de geler de l'intérieur. Ce froid s'abattit exactement où je le voulais, et le contenu de mon jean tenta de fuir dans mon abdomen, en proie à une terreur absolue et hypothermique. Je couinai, et la chair de poule recouvrit rapidement ma peau.

L'acte avait rempli son rôle. Cette faim animale et irrésistible se désagrégea, puis disparut. Je pus m'arracher au spectacle de la Demoiselle de l'Hiver et de sa suivante, organiser mes pensées pour leur donner un semblant de raison et de réflexion. Je secouai un peu la tête pour être sûr, puis regardai Maeve. La colère m'envahit et je serrai les dents, mais je fis un effort pour garder une certaine politesse dans mes paroles :

— Désolé, chérie, mais j'ai quelques problèmes avec ton offre.

— Lesquels ? répondit la Demoiselle d'un air contrarié.

— *Primo*, je ne vous livrerai pas d'enfants. Ni le mien, ni celui de personne. Ni maintenant ni jamais. Si vous aviez un peu de cervelle, vous l'auriez compris.

Le visage déjà pâle de Maeve blêmit un peu plus, et elle se raidit sur son trône.

— Comment *oses-tu*... ?

— La ferme ! grognai-je, et ma réponse fut assez puissante pour résonner dans la salle. Je n'ai pas terminé.

Maeve sursauta comme si je l'avais frappée. Elle me regarda bouche bée, les yeux écarquillés.

— Je suis venu ici sur votre invitation et sous votre protection. Je suis votre *invité*. Pourtant, en dépit de mon

statut, vous m'avez lancé un charme. (Je me levai, les mains posées, écartées, sur la table, me penchant vers elle pour accentuer l'effet de mes paroles.) Je n'ai pas de temps à perdre avec vos conneries. Vous ne me faites pas peur, trésor. Je suis juste venu chercher des réponses, mais, si vous continuez à jouer avec moi, je vais entrer dans la partie, moi aussi. À la dure.

La colère apparente de la Demoiselle se dissipa. Elle se renfonça sur son trône, les lèvres pincées, une expression placide et énigmatique sur le visage.

— Bien, bien, bien. Pas si facile à capturer, semble-t-il.

Une nouvelle voix tonna dans le silence. Une voix d'homme, détendue et traînante.

— Je te l'avais dit, Maeve. Tu aurais dû être polie. Quelqu'un qui déclare la guerre à la Cour Rouge n'est pas du genre à céder sous la pression sans résister.

La porte à double battant s'ouvrit, et l'homme pénétra dans la salle de bal, marchant tranquillement vers les tables de banquet et le trône de la Demoiselle de l'Hiver.

Il avait la trentaine, était de corpulence moyenne, mesurait peut-être un poil en dessous du mètre quatre-vingts. Il portait un jean sombre, un tee-shirt blanc et un blouson de cuir. Des gouttes d'un rouge brun tachaient son tee-shirt et un côté de son visage. Hormis une ombre de cheveux sombres, il était rasé presque à blanc.

Tandis qu'il approchait, je remarquai plus de détails. Il avait une marque sur la gorge. Un réseau de cicatrices qui dessinait un flocon de neige ressortait sur sa peau. Une partie de son visage était rouge et enflée. La moitié de ses sourcils avait disparu, ainsi qu'une partie de sa chevelure – il avait été brûlé récemment. Il arriva au trône et mit un genou à terre, donnant une certaine insolence détendue à ce geste. Il tendit une boîte à Maeve.

— C'est fait ? demanda la Demoiselle, d'une voix presque saturée d'une curiosité enfantine. Pourquoi as-tu été si long ?

— Ce n'était pas aussi facile que tu le prétendais. Mais j'ai réussi.

Maeve lui arracha presque la boîte des mains, l'avidité enflammant ses yeux.

— Magicien, je te présente mon Chevalier, Lloyd, de la famille Slate.

Le Chevalier hochait la tête vers moi.

— Comment allez-vous ?

— Pas assez vite à mon goût, répondis-je, mais je lui rendis son salut. Vous êtes le Chevalier de l'Hiver ?

— Pour l'instant, oui. Je suppose que vous êtes l'Émissaire de l'Hiver. Vous posez des questions, vous enquêtez, *et cætera, et cætera*.

— Exact. Avez-vous tué Ronald Ruel ?

Slate éclata de rire.

— Seigneur, Dresden. Vous ne perdez pas de temps, vous.

— J'ai déjà rempli mon quota de courtoisie hypocrite pour la journée, dis-je. L'avez-vous assassiné ?

Le Chevalier haussa les épaules.

— Non. Pour être honnête, je ne sais même pas si j'aurais pu le tuer. Il était dans la course depuis plus longtemps que moi.

— Il était vieux.

— Comme beaucoup de magiciens, contra Lloyd. J'aurais pu le battre au bras de fer, pas de problème. Mais le tuer aurait été une autre paire de manches.

Maeve lâcha un ululement de colère. Le son avait une profondeur effrayante. Elle leva le pied, et frappa Slate à l'épaule. Quelque chose cassa sous la violence de l'impact, et le Chevalier bascula sur l'estrade juste en dessous ; il s'écrasa sur la table et le sidhe qui l'occupait. La table s'effondra, et le fey, comme Slate, s'étala.

La Demoiselle se leva, écartant la fée aux dents vertes. Elle sortit ce qui ressemblait à un couteau de commando de la boîte décorée. Une substance noire et gélatineuse s'était incrustée dans la lame. On aurait dit de la sauce barbecue brûlée.

— Animal stupide, gronda-t-elle. C'est inutile. Ça ne me sert à rien.

Elle jeta le couteau sur Slate. Le manche le frappa au biceps gauche au moment où il se rasseyait. Une rage soudaine déforma son visage. Il ramassa le couteau, se leva, puis avança vers Maeve avec une lueur de meurtre dans les yeux.

La Demoiselle se redressa, une terrible beauté irradiant de ses traits. Elle leva la main droite, l'annulaire et le pouce rentrés, et murmura calmement quelque chose dans une langue inconnue. Tout à coup, une aura bleutée entourait ses doigts, et la température de la salle baissa d'une quarantaine de degrés. Elle parla de nouveau et fit un petit mouvement de poignet, projetant des poussières brillantes d'azur qui flottèrent vers Slate.

La marque en forme de flocon de neige s'embrasa soudain, et le Chevalier s'arrêta net, le corps tétanisé. Autour

des cicatrices, la peau bleuit, puis vira au violacé avant de noircir, le changement de teinte s'étalant comme une gangrène galopante. Un faible grognement s'échappa de la bouche de Slate, et je remarquai que son corps tremblait sous l'effort, tandis qu'il luttait pour marcher. Il frémit et avança d'un pas.

Maeve leva l'autre main, l'index raidi, les autres doigts repliés, et une bourrasque venue de nulle part me frôla. Elle était si froide qu'elle me coupa le souffle. Le vent fouetta le Chevalier, s'engouffrant sous son blouson. Une pellicule de glace commença à se former sur ses cils et ses sourcils. L'angoisse avait rejoint la rage sur son visage. Il vacilla, et sa progression s'arrêta une fois encore.

— Calme-le, murmura la Demoiselle.

Jen se glissa derrière Slate, entourant son cou de ses bras et approchant sa bouche de son oreille. Une haine violente embrasa le regard du Chevalier pendant un moment, puis ses paupières s'alourdirent. La fée aux dents vertes passa lentement sa main dans la manche du blouson, ses doigts caressant le poignet de Slate. Je le vis baisser le bras. L'instant d'après, Jen lui ôta son blouson. Il portait un tee-shirt sans manches, et ses bras étaient énormes et couverts de traces de piqûres. La sidhe tendit la main, et un lutin voleta, tenant une seringue dans ses bras. Tout en continuant à murmurer à l'oreille de Slate, elle lui planta l'aiguille dans le creux du bras. Elle appuya lentement sur le piston.

Les yeux du Chevalier se révulsèrent, et il tomba à genoux. Jen accompagna sa chute, l'entourant comme des laminaires un nageur, sa bouche collée à son oreille.

Maeve baissa les bras et le vent, comme le froid, disparut. Elle porta une main tremblante à son visage, et retourna à son trône. Elle s'assit, le dos raide, ses yeux plissés rivés sur le Chevalier qui s'affaissait un peu plus à chaque seconde.

Ses pommettes ressortaient encore plus qu'avant, et ses yeux avaient l'air plus enfoncés. Elle agrippa les bras de son siège, les doigts tremblotants.

— Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? demanda Billy.

— Sûrement ce qui passe pour un désaccord poli ici, chuchotai-je. Debout, on se casse.

Je me levai. La Demoiselle me fixa.

— Nous n'avons pas fini de discuter de notre pacte, magicien, cracha-t-elle d'une voix dure.

— Si.

— Mais je n'ai pas répondu à ta question.

— Gardez votre réponse. Je n'en ai plus besoin.

— Tu en es sûr ? demanda-t-elle.

— On en est sûrs ? demanda Billy.

Je m'approchai de Slate et Jen.

— Vous vous êtes épuisée pour le paralyser. Regardez-vous. Vous êtes presque à plat après avoir combattu votre propre Chevalier. (Je commençai à descendre les gradins, mon loup-garou personnel sur les talons.) En plus, tu t'y prends mal, chérie. Tu t'emportes trop vite. Pour tuer Ruel avec autant d'efficacité, il fallait un plan. Ça ne te ressemble pas.

Je sentis son regard se ficher dans mon dos comme une paire de cornes gelées. Je l'ignorai.

— Je ne t'ai pas donné l'autorisation de partir, magicien, dit-elle d'un ton glacial.

— Je ne vous ai rien demandé.

— Je n'oublierai pas cet affront.

— Moi, si, répliquai-je. Ça n'a pas d'importance pour moi. Viens, Billy.

Je passai la porte à double battant et sortis. Dès que nous quittâmes la salle de bal, la porte se referma avec un claquement assourdissant qui me fit sursauter. Les ténèbres nous engloutirent, soudaines et absolues. Je m'escrimai à sortir mon amulette, tandis que mon cœur battait la chamade.

La lueur spectrale de mon pentacle me dévoila tout d'abord le visage soucieux de l'adolescent, puis les alentours. La porte avait disparu, et une paroi de pierre l'avait remplacée.

— Ça alors, dit Billy. (Il se frotta les yeux un moment.) Où est-elle passée ?

Je posai les doigts sur la roche, étendant mes sens de mage. Rien. C'était de la pierre et pas une illusion.

— Je n'en ai aucune idée. Les battants devaient ouvrir un portail sur un autre endroit.

— Comme un genre de téléportation.

— Plutôt comme un accès temporaire dans l'Outremonde, corrigeai-je. Ou un raccourci entre le royaume des Fées et un lieu sur Terre.

— C'était plutôt tendu là-bas. Surtout quand elle a refroidi toute la salle. J'avais jamais vu ça auparavant.

— Maladroit, raillai-je. Elle lançait un sort de soumission sur Slate. Elle gâchait tellement de pouvoir qu'il a provoqué la chute de température. Un enfant aurait fait mieux.

Billy eut un rire bref.

— Après ce qu'on vient de voir, n'importe qui en frissonnerait encore. Toi, tu la notes comme si elle était une mauvaise élève.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? maugréai-je. Elle est forte. Mais la force n'est pas tout.

Le jeune homme me jeta un coup d'œil.

— Tu pourrais faire comme elle ?

— J'utiliserais plutôt du feu.

Il haussa les sourcils, l'air impressionné.

— Tu penses vraiment que Maeve n'est pas coupable ?

— Oui, répondis-je. Le meurtrier était assez habile pour simuler un accident. Manifestement, Maeve a des problèmes d'impulsivité. Plutôt moyen pour un tueur froid et méthodique.

— Et Slate ?

Je soupirai en fronçant les sourcils.

— Je ne sais pas que penser à son sujet. C'est un mortel. Rien ne l'empêche de nous mentir. Mais j'ai eu ce pour quoi je suis venu, et deux ou trois choses en plus par la même occasion.

— Alors, pourquoi tu fais la gueule ?

— Parce que tout ce que j'ai récupéré, c'est d'autres questions. Tout le monde m'a dit de me dépêcher. Ce n'est pas dans les habitudes des faeries. Elles sont presque immortelles et elles ne sont pas pressées. Mais maintenant, Mab et Grimalkin ont essayé de me la jouer à la vitesse supérieure. Maeve est aussi passée à la tactique de la vente flash, comme si elle n'avait pas le temps pour une méthode plus subtile.

— Pourquoi agiraient-elles ainsi ?

— Quelque chose se prépare, soufflai-je. Si je ne coince pas l'assassin, les Cours pourraient se déclarer la guerre.

— Ça expliquerait l'ambiance Seconde Guerre mondiale de tout à l'heure.

— Oui, mais pas pourquoi le facteur temps est si important. (Je soupirai de nouveau.) Si nous avions pu rester un peu plus longtemps, j'aurais pu en apprendre davantage, mais l'ambiance devenait trop électrique.

— Discrétion, bravoure, Shakespeare, tout ça, répondit le jeune homme pour signifier son accord. On se barre, maintenant, c'est ça ?

— Elidee ? demandai-je. (Je sentis un mouvement dans mes cheveux, et la minuscule fée apparut et flotta devant mes yeux.) Est-ce que tu peux nous ramener à la voiture ?

La fée flasha affirmativement et s'envola. Je levai mon amulette et nous la suivîmes.

Nous marchâmes en silence jusqu'à ce que notre guide nous sorte du complexe souterrain non loin de l'endroit où j'avais garé la Coccinelle. Nous coupâmes par une ruelle.

Arrivé à mi-chemin, Billy m'attrapa par le bras et me projeta derrière lui.

— Harry, recule !

Dans le même mouvement, il donna un coup de pied dans une poubelle. Celle-ci décolla et s'écrasa contre quelqu'un que je n'avais pas vu, juste derrière. On poussa un cri de douleur. Billy s'avança et ramassa le couvercle métallique qui était tombé au sol. Il l'envoya sur la forme qui l'encaissa dans un bruyant impact.

Je fis quelques pas en arrière pour être hors de la zone de combat et ressortis mon amulette.

— Billy, dis-je. Qu'est-ce qui se passe ?

Soudain, je perçus une présence dans mon dos une demi-seconde trop tard pour m'échapper. Une main de la taille d'une assiette se referma sur ma nuque comme un étau et me souleva. Je sentis mes talons s'élever, jusqu'à ce que le bout de mes chaussures effleure à peine le sol.

Une voix féminine assez grave grogna :

— Lâche l'amulette et rappelle-le, magicien. Rappelle-le avant que je te brise le cou.

Chapitre 16

Ça fait mal quand on vous suspend par le cou. Croyez-moi sur parole. Je levai les mains pour signifier mon obéissance, et lâchai :

— Billy, laisse-le.

Mon loup-garou de service s'écarta du jeune homme aux cheveux blancs qu'il venait de renverser. Fix couina et déta la sur ses mains et son cul. Son costume d'occasion était sale et déchiré, sa cravate en plastique jaune ne tenait plus que par une attache. Il s'adossa au mur de la ruelle, les yeux fous sous ses mèches d'albâtre.

Le regard de Billy sauta de mon assaillante à Fix puis revint sur la fille. Il la fixa un moment, puis inclina la tête avec un air de détermination détendue.

— Harry ? Tu veux que je m'en occupe ?

— Attends une minute, réussis-je à sortir. OK, il a arrêté. Reposez-moi.

La poigne sur mon cou se relâcha. Mes pieds retrouvèrent la terre ferme, et je fis un pas en direction de mon ami, avant de me tourner face à la fille qui m'avait tenu.

Comme je m'y attendais, il s'agissait de la grande jeune femme musclée des pompes funèbres, avec ses cheveux caca d'oie pendant devant ses yeux et sur l'une de ses joues. Elle croisa les bras et dansa d'un pied sur l'autre.

— Fix ? Ça va ?

Le petit aux cheveux blancs haleta :

— J'ai une lèvre ouverte. Rien de grave.

La femme hocha la tête et me dévisagea.

— Très bien, dis-je. Qui êtes-vous, bordel ?

— Je m'appelle Meryl, dit-elle. (Elle avait une voix d'une surprenante douceur par rapport à sa corpulence.) Je voudrais vous présenter mes excuses, monsieur Dresden. Pour vous avoir frappé et balancé dans la benne.

Je haussai les sourcils.

— Êtes-vous sûre de ne pas vous tromper de mec, Meryl ? Personne ne me présente jamais d'excuses.

Elle repoussa ses cheveux en arrière, mais ils retombèrent une seconde plus tard.

— Je suis désolée. Hier, j'ai pris peur, et j'ai agi sans réfléchir.

Je jetai un coup d'œil à Billy.

— Euh, d'accord. Je suis presque certain que rôder dans une ruelle sombre en attendant de m'agresser avec des excuses n'est pas la manière habituelle de les présenter. Mais je n'ai pas lu le bouquin sur Mars et Vénus, alors qui sait ?

Elle réprima un sourire et se détendit d'un micropoil.

— Je ne savais pas où vous étiez, alors je vous ai attendu près de votre voiture.

— Pas de problème, répondis-je.

J'avais encore des élancements là où ses doigts s'étaient refermés. Dix contre un que j'aurai de magnifiques ecchymoses demain. J'acquiesçai et reportai mon attention sur Billy.

— Excuses acceptées. Maintenant, je suis désolé, mais j'ai des choses à faire.

— Attendez, s'il vous plaît, dit-elle avec une pointe de panique dans la voix.

Je m'arrêtai, puis me tournai vers elle.

— Il faut que je vous parle. Juste une minute. (Elle prit une profonde inspiration.) J'ai besoin de votre aide.

Comme si je ne m'y attendais pas.

— C'est très important.

Ben tiens !

La migraine revenait en force.

— Écoutez, Meryl, j'ai déjà pas mal de soucis comme ça.

— Je sais, répondit-elle. Vous enquêtez sur la mort de Ron. Je crois que je peux vous aider.

Je plissai le front.

— Vous étiez proche de Ruel ?

Elle hocha la tête.

— Fix, Ace, moi... et Lily.

Je me remémorai la photo du Chevalier et des quatre jeunes gens.

— La fille aux cheveux verts ? Très mignonne ?

— Oui.

— Où est Ace ?

— Il est parti travailler juste après les funérailles. Mais je suis venue vous trouver pour vous parler de Lily. Elle a disparu. Je crois qu'elle a des ennuis.

Je replaçai dans son contexte la conversation que j'avais surprise.

— Qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai dit. Je m'appelle Meryl.

— D'accord. *Qu'*êtes-vous, Meryl ?

Elle écarquilla les yeux.

— Oh, veuillez m'excuser ! Je n'avais pas compris. (Elle fourragea de nouveau dans ses cheveux.) Je suis un changelin. Comme les autres.

— Un quoi ? demanda Billy.

Je hochai la tête. Je comprenais mieux, à présent.

— Un changelin, répondis-je. Un être à mi-chemin entre un mortel et un fey.

— Ah ! dit le jeune homme. Et ça veut dire quoi ?

Je haussai les épaules.

— Ça signifie qu'elle doit choisir, soit de rester mortelle, soit de devenir une fée.

— Exact, intervint Meryl. Pendant ce temps, je suis soumise aux règles de la Cour de mon père. L'Hiver. Les autres aussi. C'est la raison pour laquelle nous traînons toujours ensemble. C'est plus sûr.

Billy acquiesça.

— Oh ! dit-il.

— Meryl, lâchai-je. Pourquoi pensez-vous que Lily est en danger ?

— Elle n'est pas du genre indépendant, monsieur Dresden. Nous partageons un appartement. Elle ne sait pas très bien se débrouiller seule, et elle devient nerveuse quand elle doit quitter notre repaire trop longtemps.

— Et que lui est-il arrivé d'après vous ?

— Le Chevalier de l'Hiver.

Billy fronça les sourcils.

— Pourquoi s'attaquerait-il à des membres de sa Cour ?

Meryl eut un rire sans joie.

— Parce qu'il le peut. Il faisait une fixation sur Lily. Il aimait la blesser et l'effrayer. C'est comme ça qu'il prenait son pied. Quand Maeve lui a ordonné d'arrêter, il était furieux. Et quand Ron a disparu...

Elle ne finit pas sa phrase et tourna la tête.

— Que vient faire Ruel dans tout ça ?

— Il nous protégeait. Maeve s'amusait à nous torturer, et nous ne savions pas vers qui nous tourner. Ron nous a pris sous son aile, et aucun membre de la Cour d'Hiver n'avait le courage de l'affronter.

— Et si on parlait de votre père féérique ? demanda Billy. Il n'a rien fait pour vous protéger ?

Meryl regarda mon ami d'un air placide.

— Un troll a violé ma mère. Même s'il avait été assez fort pour s'opposer à Maeve, il n'aurait rien fait. Pour lui, il a déjà été assez magnanime en ne dévorant pas ma mère juste après.

— Oh ! répondit Billy. Désolé.

Je plissai le front.

— Et comme le Chevalier de l'Été n'est plus là, vous pensez que Slate s'est emparé de la fille.

— Quelqu'un s'est introduit dans notre appartement. Il y avait des traces de lutte.

— Avez-vous prévenu la police ? soupirai-je.

Elle haussa un sourcil.

— Ben oui, bien sûr. Je l'ai appelée pour lui raconter que le champion mortel des fées a enlevé une amie mi-mortelle mi-fey, mannequin nu professionnel, au royaume des Fées. Elle s'est chargée de l'affaire avec toute l'attention requise.

Je ne pus qu'admirer la justesse du sarcasme.

— Pas la peine d'accuser un macho surnaturel quand une fille mignonne a des ennuis dans cette ville. Les bons vieux kidnappeurs ou meurtriers s'en chargent très bien.

— Quoi qu'il arrive, elle a quand même disparu.

Je levai une main.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Aidez-moi à la retrouver, monsieur Dresden. S'il vous plaît.

Je fermai les yeux. Je n'avais ni le temps, ni l'énergie, ni la cervelle pour m'occuper de ça... en plus. Il aurait été plus intelligent de l'envoyer bouler, ou de lui assurer que je m'en chargerais avant d'oublier l'affaire au bout de deux minutes.

— C'est vraiment pas le moment, lâchai-je.

Je me sentis merdeux au moment même où ces mots quittèrent ma bouche. Je ne regardai pas la changelin.

Je n'en avais pas le courage.

— Je suis déjà bien assez dans la merde comme ça, et je ne sais même pas si je vais réussir à m'en tirer, alors aider votre amie... Je suis désolé.

Je fis mine de partir, mais Meryl se dressa devant moi.

— Attendez.

— Je viens de vous dire que je ne pouvais...

— Je vous paierai, dit la fille.

Ah, tiens ! De l'argent.

J'étais sur le point de perdre mon bureau et mon appartement. Travailler pour les faeries ne rapporte que des ennuis. Il fallait que je paie quelques factures. Que j'aille faire des courses. Je ne bavais pas, mais pas loin.

Je secouai la tête de nouveau.

— Écoutez, Meryl. J'aimerais vraiment...

— Double tarif, insista-t-elle.

Double...

... tarif.

J'hésitai.

— Triple, continua-t-elle, en sortant une enveloppe de sa poche. Plus mille dollars en liquide. Maintenant.

Je me retournai vers Fix, qui tremblait toujours, collé au mur de la ruelle, un mouchoir pressé contre la bouche. Meryl dansait toujours d'un pied sur l'autre, attendant ma réponse.

J'essayai d'analyser objectivement la situation. Ces mille dollars ne me serviraient à rien si je me faisais tuer à cause du surcroît de travail. D'un autre côté, si je m'en sortais, cet argent viendrait à point. Mon estomac grogna, et la faim raidit les muscles de mon ventre.

Il me fallait du boulot, mais, plus important encore, il me fallait supporter ma conscience. Je n'étais pas persuadé que je pourrais me souvenir de cette journée où j'avais abandonné cette fille impuissante aux loups métaphoriques. Seuls les désespérés font appel à mes services. Quelques heures plus tôt, ma présence terrifiait les changelins. S'ils étaient venus me trouver, c'était qu'ils n'avaient pas le choix.

Et ils avaient de l'argent.

— Bordel de bordel de merde ! grommelai-je en arrachant l'enveloppe des mains de la fille. Bon, d'accord, je vais voir ce que je peux faire, mais je ne vous promets rien.

Meryl poussa un grand soupir de soulagement.

— Merci, merci beaucoup, monsieur Dresden.

— C'est ça, maugréai-je. (Je sortis une carte de visite froissée.) Voilà mon numéro au bureau. Laissez-moi un message pour me donner un moyen de vous joindre.

Elle prit la carte et hocha la tête.

— Je ne sais pas si je pourrai vous payer l'ensemble de vos honoraires en une fois, mais j'y arriverai, même si ça me prend du temps.

— On verra ça plus tard, quand tout sera réglé, répondis-je.

Je saluai les changelins de la tête, puis repris ma route le long de la ruelle. Billy me suivit sans quitter les deux autres des yeux.

Quelques minutes plus tard, nous arrivâmes sur le parking des pompes funèbres. Toutes les lumières étaient éteintes, et il ne restait plus que ma Coccinelle. Personne ne s'était emmerdé à la voler.

Quelle surprise !

— On fait quoi maintenant ? demanda Billy.

— Je vais appeler Murphy. On verra bien ce qu'elle peut me dire au sujet de Lloyd Slate.

— Je peux t'aider en quelque chose ?

— En fait, oui, répondis-je. Appelle les hôpitaux. Essaie de savoir s'ils ont une inconnue aux cheveux verts à la morgue.

— Tu crois qu'elle est morte ?

— Je pense que ce serait beaucoup plus simple si c'était le cas.

— Appeler les morgues ? grimaça Billy. Il doit y en avoir un million à Chicago. Je ne peux pas faire autre chose ?

— Bienvenu dans le monde merveilleux des détectives privés. Tu veux m'aider, oui ou non ?

— OK, OK, grogna Billy. Ma voiture est à un pâté de maisons. Je te rejoins dès que j'ai du nouveau.

— Très bien. Je serais probablement chez moi. Mais si ce n'est pas le cas, tu connais la chanson.

Le jeune homme hocha la tête.

— Être prudent.

À ces mots, il s'éloigna rapidement sans se retourner.

Je retrouvai mes clés et m'approchai de la Volkswagen.

Je ne sentis le sang qu'à quelques centimètres de la voiture. À travers la vitre, je vis une forme plus ou moins humaine recroquevillée sur le siège côté passager. Avec moult précautions, je fis le tour de la voiture et ouvris brusquement la portière.

Elaine tomba sur le béton du parking. Le sang avait traversé son tee-shirt, poissait ses cheveux dorés et avait coulé sur ses flancs pour imbiber son jean. Son pentacle d'argent renvoyait des reflets écarlates. Ses avant-bras sanguinolents étaient lacérés, et elle était livide.

Morte.

Mon cœur s'emballa, et je me penchai sur elle, la main sur son poignet.

Un pouls.

Très lent, mais un pouls quand même.

Sa peau était froide et cireuse. Elaine commença à frissonner, puis murmura :

— Harry ?

— Je suis là, je suis là, Elaine.

— Par pitié, chuchota-t-elle. Par pitié, aide-moi.

Chapitre 17

J'allongeai Elaine par terre et tentai d'estimer la gravité de ses blessures. Ses avant-bras étaient couverts de coupures, mais la plaie la plus grave s'étendait sur son dos, juste au-dessus de l'omoplate gauche – une sale entaille. Les lèvres s'étaient refermées, mais elle saignait toujours, et si elle avait des hémorragies internes, elle était fichue.

J'aurais eu besoin de mes deux mains pour compresser la plaie. Personne n'avait appelé les secours. Je ne pouvais pas faire grand-chose pour elle, alors je la réinstallai dans la Coccinelle, puis m'empressai de monter et de mettre le contact.

— Tiens bon, Elaine, dis-je. Je t'emmène à l'hôpital. Tout ira bien.

Elle fit « non » de la tête.

— Non. Non. Trop dangereux.

— Tes blessures sont trop graves pour que je m'en occupe, répondis-je. Calme-toi, je resterai avec toi.

Elle ouvrit les yeux et répliqua avec une insistance surprenante :

— Pas d'hôpital. Ils me trouveront, sinon.

Je sortis du parking.

— Bordel, Elaine ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ?

Elle referma les paupières. Sa voix s'affaiblit un peu plus à chaque mot :

— Aurora. L'Été. Hôtel Rothchild. Il y a un ascenseur à l'arrière. Elle nous aidera.

— La Demoiselle de l'Été ? m'exclamai-je. Tu plaisantes, c'est ça ?

Elle ne répondit pas. Je jetai un coup d'œil, et mon cœur manqua de s'arrêter quand je vis sa tête rouler sur sa poitrine et son corps s'affaisser. Je passai la seconde et fonçai à travers la ville.

— L'hôtel Rothchild, maugréai-je. Encore plus de faeries. Magnifique.

J'arrivai devant l'établissement. Un coin chic donnant sur le lac Michigan. J'évitai l'entrée grouillant de voituriers et de grooms, et m'enfonçai dans le parking de derrière. Je cherchai un monte-charge, une rampe de service, voire une porte avec une pancarte indiquant « COUR D'ÉTÉ DES FÉES. ENTRÉE ».

Je sentis une légère chaleur près de mon oreille. Elidee fila devant mon visage et rebondit contre la vitre. Je la baissai, et la minuscule fey fila hors de ma voiture pour me guider vers le fond du parking. Elle arrêta sa course en virevoltant près d'un patio discret et plongé dans les ténèbres. Puis elle partit, sa tâche enfin accomplie.

Je me garai rapidement, sans oublier le frein à main. Elaine était peut-être mince, mais elle était trop musclée pour être légère. Elle avait toujours été taillée comme un coureur de fond : élancée, mince et forte. Elle restait juste assez consciente pour me rendre la chose un peu plus facile quand je la portai, ses bras autour de mon cou, sa tête sur mon épaule. Elle tremblait. Elle était froide. Un doute m'assaillit tandis que je l'emportais dans l'allée. J'aurais peut-être dû ignorer ses divagations et l'emmener à l'hôpital.

Je continuai jusqu'à ce qu'il fasse trop noir pour y voir. Je posai Elaine, pour sortir mon amulette et éclairer les alentours. Au même moment, les portes d'un ascenseur s'ouvrirent. La lumière envahit l'allée.

Et de la musique enregistrée.

Une fille se tenait dans la cabine. Elle dépassait à peine le mètre cinquante et les cinquante kilos. Ses cheveux blonds étaient nattés. Elle portait un tee-shirt bleu et une salopette blanche. Elle était couverte d'éclaboussures d'une matière qui ressemblait à de l'argile. Elle resta bouche bée en me découvrant avec Elaine.

— Oh ! non ! cria-t-elle. (Vivement, elle me fit signe d'approcher.) Venez ! Entrez ! La Demoiselle peut la soigner.

À force de porter Elaine, j'avais les bras et les épaules qui me faisaient souffrir. Je ne perdais donc pas de temps à discuter. Je me traînai jusqu'à l'ascenseur, et m'appuyai contre la paroi en haletant. La fille ferma les portes et sortit une clé d'une poche de sa salopette. Elle l'engagea dans un trou unique, là où on se serait attendu à trouver des boutons. L'ascenseur s'ébranla avec un à-coup.

— Qu'est-il arrivé à Ela ? demanda la gosse.

Elle me regarda puis fixa Elaine en se mordillant la lèvre.

« Ela » ?

— Aucune idée. C'est comme ça que je l'ai trouvée dans ma voiture. Elle m'a demandé de l'amener ici.

— Oh ! Oh, seigneur..., souffla la fille. (Elle me dévisagea de nouveau.) Vous travaillez pour l'Hiver, n'est-ce pas ?

Je fronçai les sourcils.

— Comment le savez-vous ?

Elle haussa les épaules.

— Ça se voit.

— Je bosse pour la Cour Sombre pour l'instant. Mais il s'agit d'un accord temporaire. Considérez-moi comme un agent indépendant.

— Peut-être, mais un agent de l'Hiver tout de même. Êtes-vous sûr de vouloir être ici ?

— Non, répondis-je. Mais il est hors de question que j'abandonne Elaine avant d'être convaincu de la laisser entre de bonnes mains.

La gamine plissa le front.

— Oh !

— Il ne peut pas aller plus vite, ce machin ?

Mes épaules me lançaient, mon dos me tuait et mes hématomes se rappelaient à mon bon souvenir. En plus, la respiration d'Elaine faiblissait. Je luttais pour ne pas hurler ma rage. J'aurais tant aimé voir ces putains de boutons juste pour écraser le bon dans l'espoir insensé d'accélérer la course de l'ascenseur.

Les portes s'ouvrirent un siècle plus tard sur une scène aussi insolite qu'un gorille en porte-jarretelles.

Nous étions sur le toit de l'hôtel.

L'ascenseur nous avait conduits jusqu'au toit de l'hôtel.

C'était la seule hypothèse valable.

Enfin, en acceptant que le toit en question s'ouvre sur une forêt tropicale. Les arbres et les buissons étaient si denses que je ne distinguais même pas les bords de la terrasse, et, même si je percevais les bruits de la nuit à Chicago, les sons étaient indistincts, lointains. Ils étaient presque couverts par le vrombissement des sauterelles et par le couinement d'un animal que je ne reconnus pas. Le vent bruissait dans les branches, et une lune argentée plus brillante que tout ce que j'aurais pu imaginer conférait au panorama un nimbe d'une beauté étrange et irréelle.

— Heureusement que j'allais chercher de l'argile, déclara la fille en s'engageant sur un sentier.

Je la suivis aussi vite que je le pus, haletant sous le poids d'Elaine. La marche fut courte. Le chemin un peu sinueux déboucha vite sur une clairière herbue. Un bassin occupait le centre et la lune se reflétait sur l'eau calme.

Je m'arrêtai pour contempler le spectacle. Non, ce n'était pas une clairière. Des bancs et des pierres étaient disposés çà et là, ainsi que des statues, la plupart en marbre, représentant surtout des humains. Elles étaient parées de fleurs ou accolées à de jeunes arbres. De l'autre côté du bassin, je crus distinguer un vieil arbre. Je me trompais. C'était un trône, un trône en bois qui avait poussé en adoptant la forme appropriée, ses branches et ses feuilles formant un dôme d'une élégance princière, ses racines l'ancrant fermement dans le sol.

Je remarquai des gens ici et là. L'air concentré, un jeune homme couvert de peinture s'acharnait sur une sorte de portrait. Un homme grand à la beauté sans âge et aux cheveux pâles, un sidhe, manifestement, se tenait à côté d'une fille mince qui bandait un arc, prête à tirer sur une cible. Le professeur et l'élève.

À l'opposé, de la fumée montait d'un amoncellement de pierres. Une forge. Torse nu, un homme large d'épaules, barbu, aux sourcils broussailleux et à l'air farouche martelait quelque chose avec une cadence précise. Il s'écarta de l'enclume, tenant une lame chauffée au rouge avec une pince et la plongea dans le baquet d'eau argentée.

En m'approchant, je compris ce qu'il était. De la vapeur enveloppait ses longues jambes de cheval, puis montait le long de son torse humain. Irrité, le centaure tapa du sabot, en grommelant, tandis que des lueurs multicolores nimbaient le baquet. Une jeune mortelle aux yeux clos jouait un air de mirliton entêtant, triste et merveilleux, qui résonnait dans la clairière.

— Où est-elle ? demandai-je. Où est la Demoiselle ?

Le centaure tourna brusquement la tête et poussa un grognement grave. Il ramassa son marteau, le fit tourner une fois, puis s'approcha à un galop modéré, ses sabots de percheron frappant le sol avec un bruit étouffé.

— Un féal de l'Hiver ? Ici ? C'est intolérable !

Je me raidis, serrant un peu plus Elaine contre moi. Mon cœur battait la chamade. Le centaure était énorme et semblait prêt à me tuer.

— Du calme, mon grand. Je ne viens pas te chercher des noises.

Un rictus de haine déforma les traits du forgeron.

— Tu te présentes avec le sang de notre Émissaire sur les mains et tu espères que nous allons te croire ?

— Korrick, stop ! aboya le grand sidhe aux cheveux blancs.

Le centaure s’immobilisa, se cabrant sur ses pattes arrière, frappant l’air de ses sabots imposants.

— Seigneur Talos, gronda-t-il d’un ton frustré. Nous ne pouvons tolérer pareille arrogance.

— Paix, répondit le sidhe.

— Mais, seigneur...

Le grand homme se plaça face au colosse, en me tournant le dos. Il portait un pantalon vert moulant et une chemise ouverte en lin blanc. Le seigneur fey ne dit pas un mot ; je ne voyais pas son visage, mais je remarquai que le centaure rougissait. Puis il pâlit. Il baissa la tête d’un geste raide, avant de retourner à sa forge, ses sabots labourant le sol avec colère.

Le sidhe – Talos, supposai-je – se tourna vers moi et me regarda calmement. Ses yeux félins étaient bleus comme un ciel d’été. Sa chevelure blanche typique des faeries effleurait ses épaules. Il irradiait l’assurance et une forme de force tranquille. Quelque part, il me semblait plus proche des humains que les autres sidhes à qui j’avais eu affaire.

— J’espère que vous n’en voudrez pas trop à Korrick, monsieur. Si je ne me trompe pas, vous êtes Harry Dresden, n’est-ce pas ?

— Si vous vous trompez, le vrai risque de ne pas être content s’il me chope à porter ses caleçons.

Talos sourit. Cette expression lui vint facilement.

— En ce cas, je vous accorde le droit de présence et de passage selon les Lois Ancestrales. Je me nomme Talos, Commandeur de la Cour d’Été.

— Cool, super, enchanté de vous connaître, répondis-je. Au passage, croyez-vous qu’il serait possible de m’aider à sauver la vie de cette femme *maintenant* ?

Le sourire s’effaça.

— Je vais faire ce qui est en mon pouvoir.

Il jeta un œil sur le côté et fit un moulinet du poignet.

Une activité frénétique se répandit dans le jardin. Un nuage de lutins surgit, portant des rafles et de larges feuilles. Ils les empilèrent en un tapis à l’apparence confortable, près du bassin. Talos me dévisagea comme pour me demander la permission de se charger délicatement d’Elaine, puis recueillit la jeune femme dans ses bras. Mes épaules et mes biceps m’adressèrent leurs plus sincères remerciements. Le seigneur sidhe porta mon ex-petite amie jusqu’à la couche de feuilles et l’étendit sur la verdure. Fermant les yeux, il toucha la gorge, puis le front d’Elaine.

— Elle est faible, souffla-t-il. Et froide. Mais il lui reste de la force. Elle n’est pas encore morte. Pas encore.

— Sans vouloir vous offenser, votre peuple a une notion assez étrange du temps. Allez chercher votre Demoiselle. Elle doit s’occuper d’Elaine immédiatement.

Talos me fixa avec la même expression calme et détachée.

— Elle arrivera à point nommé. Je ne peux influencer ni le lever du soleil ni la Demoiselle.

J’allais lui indiquer un endroit idéal pour se coller son lever de soleil, mais je parvins à me contrôler et à canaliser un peu de colère en serrant les poings. Mes phalanges craquèrent.

Une main me toucha le bras.

C’était la sculptrice.

— S’il vous plaît, monsieur. Permettez-moi de vous offrir de quoi boire et manger. De la nourriture humaine, bien sûr. Je ne vous en offrirai nulle autre.

— C’est ça, oui, répondis-je. Pas avant qu’on se soit occupé d’Elaine.

Agenouillé près d’elle, Talos haussa les sourcils, mais ne se départit pas de son calme.

— Comme vous voulez, répliqua le sidhe, en plaçant ses doigts sur les tempes de la blessée. Mes talents sont plutôt limités, mais je peux vous assurer que son état ne s’aggraverait pas.

Il émit une légère décharge d’énergie. Elle était aussi douce et forte qu’une vague qui soulève un nageur.

Tout à coup, Elaine prit une profonde inspiration, et ses joues retrouvèrent de la couleur. Elle ouvrit brusquement les yeux, soupira, puis les referma.

— Talos peut lui fournir de l’énergie pour quelque temps, expliqua la sculptrice. Jusqu’à ce que la Demoiselle prenne sa décision. Cela fait plusieurs années qu’il est le protecteur et l’ami d’Ela. (Elle me prit par le bras.) Je vous en prie, acceptez un peu de nourriture. Nous serions de piètres hôtes si vous refusiez.

Mon estomac grogna de nouveau, et ma gorge commençait à me brûler après tous ces efforts. J’expirai par le nez, puis acquiesçai. L’adolescente m’entraîna vers un banc non loin de là et sortit une glacière cachée en dessous.

Elle fourragea à l'intérieur, avant de me lancer une canette de Coca bien fraîche, un petit sachet de chips et un énorme sandwich. Il n'y avait aucune trace de l'aura subtile et frémissante liée aux interventions féeriques.

— Je n'ai rien de mieux à vous offrir pour l'instant, s'excusa la sculptrice. Un sandwich à la dinde, ça vous va ?

— Voulez-vous devenir ma femme ? répondis-je en engloutissant la nourriture.

Je passai les minutes suivantes à satisfaire l'un des instincts les plus primaires : manger. Rien n'égale le goût de la nourriture, quand on est affamé. Talos m'avait accordé un droit de présence selon les Lois Ancestrales, je n'avais pas à craindre d'être empoisonné ou drogué.

Pendant que je mangeais, la gamine en profita pour rapprocher un petit pupitre supportant le buste en argile d'une jeune femme. Certaines parties encore inachevées portaient des traces des doigts de la sculptrice. Elle plongea les mains dans un bol incorporé au pupitre et reprit son travail sur l'argile.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— Si je le savais, répondis-je entre deux bouchées. Quand je l'ai trouvée dans ma voiture, elle était déjà dans cet état. Elle tenait à ce que je l'amène ici.

— Et pourquoi avez-vous obéi ? (Elle rougit.) Comprenez-moi, vous travaillez pour les ennemis de l'Été, non ?

— Oui, mais ça ne veut pas dire que ce sont mes amis.

Je haussai les épaules, puis fis descendre une bouchée de sandwich avec une gorgée de Coca. Le paradis sur Terre. Je continuai à manger pendant quelques instants avant de froncer les sourcils. J'examinai le buste. Ce visage m'était familier. Je l'étudiai un peu plus.

— N'est-ce pas Lily ?

La fille écarquilla les yeux.

— Vous la connaissez ?

— J'en ai entendu parler, rectifiai-je. C'est une changelin, n'est-ce pas ?

La sculptrice hocha la tête.

— Alignée sur l'Hiver, mais elle a refusé de les rejoindre. Elle était sous la protection de Ronald et acceptait parfois de poser. (Elle eut un geste vague en direction du jeune peintre.) Vous n'avez qu'à regarder autour de vous, elle a posé pour quelques statues.

Je regardai le jardin et repérai deux sculptures. Deux nus en marbre blanc. L'un représentait une jeune fille aux bras tendus au-dessus de la tête et se tenant sur la pointe des pieds, le corps joliment arqué. L'autre la montrait à genoux, la tête penchée sur quelque chose qu'elle tenait entre ses mains jointes. Elle arborait une expression de tristesse contenue.

— Elle semble très appréciée.

— Elle est très gentille, très douce, acquiesça la fille.

— Très disparue, ajoutai-je.

La sculptrice plissa le front.

— Disparue ?

— Oui. Sa colocataire m'a demandé de la retrouver. L'auriez-vous vue ces derniers jours ?

— Elle n'est pas venue poser, et je ne l'ai jamais rencontrée ailleurs qu'ici. Je suis désolée.

— Ça valait le coup de demander, dis-je.

— Pourquoi la cherchez-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit. Sa coloc' m'a demandé mon aide. J'ai accepté.

Techniquement, c'était la vérité. Enfin, j'imagine. Bon, j'avais *vendu* mon aide. Je commençais à me sentir mal à l'aise avec l'argent que m'avait donné Meryl pour que je retrouve Lily.

— Je suis un peu occupé cette semaine, mais je ferai ce que je pourrai, continuai-je.

La fille plissa un peu plus le front, tout en pétrissant l'argile.

— Vous ne ressemblez à aucun des agents de l'Hiver que j'ai rencontrés. En général, Mab choisit des gens... plus froids. Plus avides. Plus cruels.

— Elle voulait quelqu'un capable de coincer un tueur. J'ai une certaine expérience dans ce domaine.

Elle hocha la tête.

— Pourtant, vous semblez être quelqu'un de convenable. Je suis triste de vous voir empêtré dans les toiles de la Cour Sombre.

Je m'arrêtai en pleine mastication pour la fixer.

Bien droit.

— Par la cape de Houdini !

Elle me regarda en haussant un sourcil.

— Pardon ?

Je posai le sandwich.

— C'est vous. Vous êtes la Demoiselle de l'Été.

Elle ébaucha un sourire et inclina la tête devant moi. Ses cheveux blonds devinrent blancs et, soudain, ses doigts, comme ses membres, semblèrent plus longs. Ses traits devinrent presque identiques à ceux de Maeve, les yeux aux pupilles fendues et d'un vert presque agressif. Elle portait toujours sa salopette et son tee-shirt bleu. Elle était toujours couverte de particules d'argile. Tout cela formait un intense contraste avec sa peau dorée et ses cheveux pâles.

— Appelez-moi Aurora, répondit-elle. C'est plus simple pour tout le monde.

— Euh, d'accord, lâchai-je en finissant de mâcher mon bout de sandwich. Donc, allez-vous arrêter vos petits jeux et aider Elaine, Aurora ?

Elle regarda mon ex, allongée sur le sol, et son expression se troubla.

— Ça dépend.

— De quoi ? répliquai-je en luttant pour garder un ton faussement courtois.

Elle me fixa de ses yeux calmes et inhumains.

— De vous.

— Ne commencez pas à jouer les évasives avec moi. En ce moment, je ne suis vraiment pas d'humeur.

— Prendriez-vous tout cela pour une blague, monsieur Dresden ? Un jeu ?

— Je sais foutrement bien que ce n'est pas une blague.

— Et c'est là que vous faites erreur, soupira-t-elle. Il s'agit bien d'un jeu, mais qui ne ressemble pas à ceux que vous connaissez. Vous n'avez pas à connaître ses règles, et il n'est pas conçu pour être équitable. Savez-vous pourquoi Mab vous a sélectionné, magicien ?

— Non, grognai-je.

— Moi non plus, et c'est mon aperçu du jeu. Pourquoi un tel choix ? Sûrement parce qu'elle a vu en vous quelque chose qu'elle ne pourrait trouver en nul autre. Peut-être s'attendait-elle que vous ameniez Ela ici.

— Quelle différence ? Elaine est blessée. Votre Émissaire a été blessée en vous servant. Il est normal que vous la soigniez, non ?

— Mais si c'est là ce qu'attend l'Hiver, cela pourrait se retourner contre moi. Je suis la moins importante des reines de l'Été, mais je dois quand même faire attention quant à l'usage de mes pouvoirs.

Je haussai les épaules.

— Maeve n'est vraiment pas du même avis.

— Bien sûr que non, dit-elle. Elle incarne l'Hiver. Elle est violente, mauvaise et impitoyable.

— Et votre centaure symbolise la gentillesse et la compréhension.

Aurora soupira en baissant ses mains couvertes d'argile.

— J'espère que vous pardonneriez le comportement de Korrick. En général, il est bien plus chaleureux. Tout le monde est nerveux à cause de certains événements.

— Mouais, répondis-je. Juste pour être sûr, il s'agissait bien de nourriture normale, n'est-ce pas ?

— Oui. Je ne désire pas menacer votre liberté, monsieur Dresden, ni vous lier d'une quelconque manière.

— Bien. (Je savais qu'elle ne pouvait pas me mentir, et j'attaquai de nouveau mon sandwich, ainsi que quelques chips.) Écoutez, je n'essaie pas de saper votre pouvoir ou de saboter l'Été, Aurora. Je veux simplement que vous aidiez Elaine.

— Je sais, répondit-elle. Je vous crois, mais je ne vous fais pas confiance.

— Pourquoi vous méfiez-vous de moi ?

— Je vous ai observé, expliqua-t-elle. Vous êtes un mercenaire. Vous louez vos services.

— Oui, pour payer mes factures...

Elle m'arrêta d'un geste.

— Vous avez pactisé avec les démons.

— De la roupie de sansonnet, rien de monstrueux ou...

— Vous vous êtes vendu à la Leanansidhe pour obtenir de la puissance.

— J'étais plus jeune et bien plus stupide... et j'étais dans la merde...

Son regard étrange se riva au mien.

— Vous avez tué.

Je détournai les yeux. Je n'avais pas grand-chose à répondre à ça. Mon estomac se révolta, et je repoussai la nourriture.

Aurora hocha la tête.

Dès le départ, vous avez été lancé sur le chemin de la destruction. Du meurtre. Connaissez-vous la fonction

— Des le départ, vous avez été lancée sur le chemin de la destruction. Du meurtre. Connaissez-vous la fonction originale d'un parrain ou d'une marraine, monsieur Dresden ?

— Oui, répondis-je. (La fatigue m'envahit.) Un parrain, ou une marraine, est choisi pour assurer à l'enfant une éducation religieuse et morale. Pour lui enseigner les rudiments de la vie.

— Exactement. Et votre marraine, votre mentor et guide, est la pire créature dans la cour de Mab. Plus qu'à égalité avec Maeve. Seule Mab la surpasse.

J'éclatai d'un rire sans joie.

— Un mentor ? Un guide ? Vous croyez vraiment que Lea remplit cette fonction auprès de moi ?

— Bien sûr. Ce n'est pas le cas ?

— Lea se souvient de moi seulement quand elle peut me soutirer quelque chose, crachai-je. Autrement, elle se moque totalement de ce qui peut m'arriver. La seule chose qu'elle m'a apprise, c'est que si je ne veux pas qu'elle me marche dessus, je dois me montrer plus fort et plus intelligent qu'elle. Et surtout, que je dois avoir assez de volonté pour arriver à mes fins.

Aurora tourna son adorable visage vers moi et me dévisagea de ses yeux profonds et sereins.

— Effectivement, lâcha-t-elle. (Un malaise m'envahit en l'écoutant.) Le fort domine, et le faible est dominé. C'est du pur Hiver. C'est ce que vous avez appris. (Elle se pencha sur moi, pour ajouter de l'emphase à sa phrase.) Voilà ce qui vous rend si dangereux, comprenez-vous ?

Je me levai et m'éloignai un peu. Aurora ne dit rien. J'entendis des bruits d'eau quand elle se lava les mains dans le petit bol.

— Si vous n'êtes pas disposée à aider Elaine, dites-le-moi. Je l'emmènerai à l'hôpital.

— Croyez-vous que je devrais l'aider ?

— Je m'en fous, répondis-je. Quoi qu'il arrive, je vais faire en sorte que quelqu'un s'occupe d'elle. Décidez-vous.

— C'est chose faite. Maintenant, c'est à votre tour.

Je pris une inspiration.

— C'est-à-dire ? demandai-je d'un ton soupçonneux.

— Des deux personnes qui sont entrées dans ce jardin, Elaine ne porte pas les blessures les plus graves. C'est vous.

— N'importe quoi. Je n'ai que quelques ecchymoses et une ou deux coupures.

Elle se redressa et s'approcha.

— Je ne parlais pas de ces blessures-là.

Elle posa une main diaphane sur mon cœur. Sa peau était chaude, je le sentais même à travers mon tee-shirt. Ce simple contact me conféra un léger sentiment de confort. Léger, mais important quand même. Cela faisait plusieurs mois que Susan était partie et, à part lors des attaques, personne ne m'avait touché depuis.

Elle leva la tête.

— Vous voyez. Vous êtes grièvement blessé, monsieur Dresden. Vous n'avez trouvé ni repos ni soulagement pour vos souffrances.

— Je survivrai.

— C'est vrai. Mais ça commence toujours ainsi. Les monstres naissent de la douleur, du chagrin, de la perte et de la colère. Votre cœur en est rempli.

Je haussai les épaules.

— Et ?

— Et cela vous rend vulnérable. Vulnérable à l'influence de Mab, aux tentations que vous n'auriez même pas imaginées d'ordinaire.

— Je résiste plutôt bien aux tentations, merci.

— Mais pour combien de temps ? Vous avez besoin de *guérir*, magicien. Laissez-moi vous aider.

Je fronçai les sourcils en fixant sa main.

— Comment ?

Aurora m'adressa un petit sourire triste.

— Je vais vous montrer.

Elle appuya un peu plus, et, quelque part en moi, un barrage céda. Des émotions me submergèrent comme un raz-de-marée multicolore. Une colère noire, une peur bleue, une tristesse bleu clair, une solitude douloureusement jaunâtre et une culpabilité d'un vert putride. La vague m'engloba ; elle me frappa comme un éclair, brûlante et magnifique à la fois.

Quand la mer se retira elle laissa derrière elle un grand calme. Une sensation de chaleur m'envahit comme

gentiment mes bleus. Elle s'étendit sur ma peau, comme le soleil un après-midi d'été. Mes soucis s'évanouirent sous cette caresse. Ma peur disparut et mes muscles se détendirent. Je n'avais même pas remarqué à quel point j'étais tendu. Je flottai dans la chaleur pendant quelque temps. Libéré de la souffrance, j'étais en pleine extase.

Quand je repris mes esprits, j'étais allongé sur l'herbe. Je regardais des feuilles et le ciel aux étoiles argentées. Ma tête reposait sur les genoux d'Aurora. Elle était agenouillée derrière moi, et ses mains chaudes et douces encadraient mon visage.

La douleur revint, des pensées, des émotions, comme une marée silencieuse et malsaine rejetant les débris d'une mer polluée.

Je m'entendis protester en gémissant.

Aurora baissa la tête, les yeux inquiets.

— C'est pire que ce que je croyais. Vous n'aviez pas conscience de la gravité de votre état, n'est-ce pas ?

Ma poitrine se gonfla, et je sanglotai doucement. La chaleur s'évanouit, et l'énorme poids des difficultés que je m'apprêtais à affronter s'abattit sur moi. J'étouffai.

— S'il vous plaît, laissez-moi vous aider, murmura Aurora. Faisons un marché, monsieur Dresden. Abandonnez. Laissez tomber vos efforts pour aider l'Hiver. Restez ici quelque temps et permettez-moi de vous donner un peu de paix.

De véritables larmes se formèrent, brouillant ma vue. Je m'essuyai le visage avec les mains, luttant pour garder les idées claires. Si j'acceptais, je fonçais droit dans le mur. Si je flinguais l'affaire de Mab, je n'obtiendrais rien pour la Blanche Confrérie. Elle serait contrainte d'accepter les conditions de la Cour Rouge à un prix défiant toute concurrence : Harry Dresden. Un peu usagé.

— Oubliez ça, répondis-je. J'ai du pain sur la planche.

Aurora ferma les yeux un instant, puis hocha la tête.

— Au moins, vous tenez parole, monsieur Dresden. Votre honneur est admirable. Même si vous vous fourvoyez.

Je m'obligeai à me redresser en m'écartant de la sidhe.

— Allez-y, lâchai-je. Aidez Elaine.

— J'y compte bien, mais elle ne court aucun danger pour l'instant. Et cela va me prendre du temps. D'abord, j'ai quelque chose à vous dire.

— D'accord, parlez.

— Que savez-vous sur la mort de Ronald Ruel ? Vraiment ? Que vous a dit Mab ?

— Qu'il est mort, soupirai-je. Que sa charge de pouvoir avait disparu. Que le meurtrier devait être arrêté.

— Vous a-t-elle dit pourquoi ?

Je plissai le front.

— Pas vraiment.

Aurora acquiesça et croisa les mains sur ses genoux.

— L'Été se prépare à entrer en guerre contre l'Hiver.

Je fronçai les sourcils.

— Vous voulez dire que ce n'est plus une éventualité ? C'est pour de vrai ?

— C'est la seule forme de guerre que je connaisse. La perte du Chevalier de l'Été a forcé la main à la Cour Lumineuse.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

Une légère ride barra son front.

— Nos Chevaliers possèdent des pouvoirs considérables. Ils détiennent une sorte de poids que seul un mortel peut posséder s'il l'accepte de son plein gré. Cette puissance, cette influence est un élément essentiel pour l'équilibre entre les Cours.

— Mais maintenant, le vôtre a disparu.

— Exactement.

— Ce qui affaiblit l'Été.

— Oui.

— Alors, pourquoi préparer une attaque, bordel ?

— Les saisons passent, répondit la sidhe. Dans deux jours, ce sera le solstice d'été. La Cour Lumineuse sera au sommet de sa puissance.

Elle se tut, me laissant comprendre la suite.

— Vous pensez que l'Hiver a éliminé votre Chevalier, et, si vous attendez, vous vous affaiblirez de plus en plus,

tandis que l'Hiver se renforcera. C'est ça ?

— Effectivement. Si nous voulons avoir la moindre chance de gagner, nous devons frapper au moment où nous sommes au faite de notre puissance. À ce moment précis, nous serons presque à égalité avec l'Hiver. Autrement, les saisons passeront et, lors du solstice d'hiver, Mab et ses mignons nous attaqueront et ils nous détruiront, anéantissant l'équilibre du monde des mortels par la même occasion. (Elle leva ses yeux verts.) L'hiver, monsieur Dresden. Un hiver sans fin. Des cycles éternels et maléfiques de prédateurs et de proies. Un tel monde ne serait pas très agréable pour les humains.

— Mais pourquoi l'Hiver agirait maintenant ? soupirai-je. Comprenez-moi. Il lui suffisait d'attendre encore quelques jours, et c'est lui qui avait l'avantage. Pourquoi vous laisser la chance de vous en sortir ?

— Je ne peux même pas prétendre comprendre ce qui se passe dans la tête des serviteurs de l'Hiver. Mais je sais qu'il faut les empêcher de nous annihiler, tant pour notre salut que pour le vôtre.

— Oh ! là, là ! Tout le monde se préoccupe de mon sort.

— S'il vous plaît, magicien. Promettez-moi que vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir pour les arrêter.

— C'est fini le temps des promesses, répondis-je en me levant.

Je fixai le chemin menant à l'ascenseur, puis à la sortie, mais une partie de moi désirait rester ici, dans la bulle de confort offerte par la Demoiselle. Je m'immobilisai et fermai les yeux. J'avais pris ma décision.

— Tout ce que je peux dire, c'est que je trouverai l'assassin et que je bouclerai cette affaire. J'y arriverai avant le solstice d'été.

Je ne perdis pas de temps à ajouter : « Parce que je suis bon pour le cimetière, si j'échoue. »

Inutile de souligner une évidence.

Chapitre 18

Je quittai le *Rothchild* le plus vite possible et entrai dans une cabine téléphonique. Murphy décrocha à la première sonnerie :

— Ouais ?

— Enfin !

— Ça va ?

— Il faut qu'on parle.

Il y eut une courte pause, puis elle répondit d'une voix radoucie :

— Où ?

Je me frottai le front du dos de la main, comme si je voulais aider mon cerveau à fonctionner. Mes pensées se percutèrent mollement, mais sans grande cohésion.

— Aucune idée. Un endroit public, avec des gens, mais assez calme pour qu'on puisse parler.

— À Chicago ? À cette heure de la nuit ?

— Oui.

— D'accord, lâcha Murphy. Je connais un coin.

Elle me donna l'adresse et nous convînmes d'un rendez-vous vingt minutes plus tard.

En me garant sur le parking, je réfléchissais à cette entrevue. Rares doivent être les rencontres discrètes en rapport avec des assassinats magiques, du recel de pouvoirs mystiques et l'équilibre des forces dans le monde des esprits tenues dans un supermarché.

D'un autre côté, je ne suis pas au courant de tout.

Si ça se trouve, les hommes-taupes utilisent les vestiaires des employés pour rencontrer les méduses télépathes de la planète X et le cerveau vivant de la nébuleuse de Klaatu pour discuter de leur plan de domination mondiale.

Personnellement, je n'aurais jamais pensé à les chercher ici.

Il n'y avait pas grand monde au centre commercial après minuit, mais le parking n'était pas aussi vide que je le pensais non plus. Le supermarché est ouvert toute la nuit, et beaucoup de Chicagoans font leurs courses assez tard. Je trouvai une place en milieu d'allée et profitai de la fraîcheur du soir avant d'affronter l'atmosphère de réfrigérateur du gigantesque magasin. Les énormes turbines de la climatisation avaient trop d'élan pour s'arrêter pendant quelques misérables heures de ténèbres.

Un employé me salua d'un air las et je dédaignai le Caddie qu'il me proposa. Avant même que j'entre dans le magasin proprement dit, Murphy m'avait emboîté le pas. Elle portait un blouson des Cubs, un jean et des sneakers. Ses cheveux blonds étaient cachés sous une casquette de base-ball noire. Elle marchait les mains dans les poches, et son expression d'ennui renfrogné ne collait pas avec une femme aussi petite.

Sans un mot, nous dépassâmes les alcôves minuscules réservées aux franchisés, pour nous diriger vers la cafétéria à côté de la section « épicerie » du magasin.

Murphy choisit un box d'où elle pouvait surveiller la porte. Je m'assis en face de mon amie, de manière à couvrir son dos. Elle avait chopé deux tasses de café, la sainte femme. Je me servis généreusement en sucre et en lait jusqu'à ce que des morceaux flottent à la surface, avant de mélanger le tout.

Je bus une longue gorgée qui manqua de me brûler la langue.

— Tu as mauvaise mine, commença Karrin.

Je hochai la tête.

— Tu veux m'en dire plus ? demanda-t-elle.

À ma grande surprise, je m'exécutai. Je reposai la tasse.

— Je suis fou de rage, Murph, dis-je sans préambule. J'ai tellement la haine que je n'arrive pas à réfléchir.

— Pourquoi ?

— Parce que ie suis baisé. Voilà pouruoi. Ouoi que ie fasse. ie suis foutu.

Elle fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est cette affaire, répondis-je. L'enquête sur la mort de Ruel. Il y a pas mal de résistances, et je ne sais pas si je peux les dépasser. Et si je n'y arrive pas avant demain minuit, ça va être l'enfer sur Terre.

— Tes clients ne t'aident pas ?

Je ricanai.

— Tu parles, si ça se trouve, mes clients m'ont embarqué dans cette histoire pour que je connaisse une mort atroce.

— Donc, tu ne leur fais pas confiance.

— Je préférerais faire la course avec un tigre. Et ceux qui sont censés travailler avec moi me rendent marteau. (Je soupirai.) J'ai l'impression d'être un pauvre type dans une caisse de magicien, juste avant que ce dernier enfile plein d'épées à travers. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de truc, que les lames ne sont pas trafiquées et qu'elles vont me transpercer dans quelques secondes. Les méchants font tout leur possible pour me tuer ou pour que je me fasse enfler. Les gentils me prennent pour un psychopathe prêt à exploser. Impossible de leur tirer les vers du nez.

— Ta vie serait en danger ?

— J'en suis convaincu. Et c'est tellement énorme.

Je me tus un moment et sirotai mon café.

— Alors, pourquoi voulais-tu me voir ? demanda Murphy.

— Parce que les gens qui devraient m'aider sont sur le point de me livrer en pâture aux loups. Et parce que la seule personne qui pourrait m'aider est tellement novice qu'elle n'a pas besoin de moi pour se faire tuer. (Je reposai la tasse vide.) Et parce que quand j'ai dressé la liste des gens à qui je pouvais me fier, elle s'est révélée bien courte. En fait, dans la liste, il n'y a que toi.

Elle se renfonça sur sa chaise en expirant lentement.

— Vas-tu m'expliquer ce qui se passe ?

— Si tu veux. Je sais que je t'ai caché certaines choses, mais je pensais te protéger. Je ne voulais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

— Oui, j'en suis consciente, répondit-elle. C'est insupportable.

J'ébauchai un sourire.

— Dans ce cas, l'ignorance est un bienfait. Si je t'en dis plus, on entre dans le sérieux. La connaissance elle-même est dangereuse. Tu ne pourras pas t'en débarrasser, Murph. Jamais.

Elle me dévisagea froidement.

— Parce que ça fait longtemps que tu devrais être au courant. Parce que tu as risqué ta vie pour sauver la mienne et protéger les gens de ces saloperies surnaturelles qui rôdent un peu partout. Parce qu'en travaillant avec moi, tu t'es attiré pas mal d'emmerdes. Ainsi, en en sachant un peu plus, tu seras mieux armée la prochaine fois. (Je rougis avant d'ajouter :) Et parce que j'ai besoin de ton aide. C'est un gros morceau. J'ai peur.

— Je suis avec toi, Harry.

Je lui adressai un sourire fatigué.

— Une dernière chose. Si tu t'impliques dans l'affaire, tu dois comprendre un truc. Tu dois me promettre de ne pas alerter le reste du B.E.S. et des forces de police. Tu peux obtenir des informations, les utiliser précautionneusement, mais interdiction de rassembler une bande et de partir à la chasse aux démons.

Elle plissa les yeux.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que l'intervention des autorités mortelles dans ce conflit reviendra à une attaque nucléaire dans le monde surnaturel. Personne n'en veut et si on pense que tu es prête à agir de la sorte, on te tuera, ou on influencera tes supérieurs pour que tu te fasses virer. Ça ou de fausses accusations. Tu n'arriverais jamais à tes fins. Tu briserais ta carrière, tu serais assassinée, ou blessée, et pas mal de monde tomberait avec toi. (Je lui laissai le temps d'enregistrer ma phrase.) Toujours d'accord pour en savoir plus ?

Elle ferma les yeux un instant avant d'acquiescer.

— Balance.

— Sûre ?

— Certaine.

— Très bien.

Je racontai tout à Murphy. Ça prit du temps. Je lui parlai de Justin et d'Elaine. Je lui décrivis les forces surnaturelles et les magouilles politiques de la ville et des environs. Je lui expliquai la guerre que j'avais déclenchée à

cause de la Cour Rouge et de ce que celle-ci avait infligé à Susan. Je lui fis un exposé sur le monde des fées et sur l'assassinat de Ruel.

Et surtout...

Je lui dévoilai l'existence de la Blanche Confrérie.

— Quelle bande de connards arrogants et égoïstes, grogna Karrin. Pour qui se prennent-ils, ces lâches ? Qu'est-ce qui leur prend de livrer l'un des leurs ?

Silence.

Une partie de moi accueillit cette réaction avec une fanfare et des cotillons.

Elle eut une moue dégoûtée, puis soupira.

— Donc, si je comprends bien, reprit-elle, tu as déclenché une guerre entre la Confrérie et la Cour Rouge. Le Cercle Blanc a besoin de l'aide des fées pour triompher. Mais il ne pourra l'obtenir que si tu découvres le meurtrier et retrouves le machin-chose magique féerique...

— La charge.

— Si tu veux. Et si tu ne récupères pas la babiole magique, le Cercle te livre en express aux vampires.

— C'est ça.

— Et si tu ne démasques pas l'assassin avant le solstice, les fées vont se rentrer dedans.

— Ce qui serait catastrophique, quel que soit le vainqueur. À côté, *El Niño*, c'est une bruine printanière.

— Et tu veux que je t'aide.

— Tu as bossé à la Crim' avant. Tu t'y connais mieux que moi.

— Ça, c'est pas difficile, répliqua-t-elle avec l'ombre d'un sourire. Écoute, Harry. Si tu veux retrouver l'assassin, le meilleur moyen est de découvrir le mobile.

— Le mobile de quoi ?

— Du meurtre. Pourquoi on a fumé Ruel.

— Oh ! d'accord !

— Et pourquoi a-t-on essayé de t'abattre dans le parc hier ?

— Ça pourrait être n'importe qui. Ce n'était pas vraiment du travail de professionnel.

— Faux, contra Murphy. Ce n'était pas du grand art, mais ce n'était pas bâclé non plus. J'ai fouiné un peu, après ton coup de fil d'hier.

Je plissai le front.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Oui. Il y a eu deux attaques à main armée ces trois derniers jours. La première à la sortie de Cleveland et la seconde dans une station-service de ce côté d'Indianapolis. En direction de Chicago.

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'extraordinaire.

— Dit comme ça, moi non plus. Mais chaque fois, on a enlevé quelqu'un, et chaque fois, la caméra de sécurité est tombée en panne au début de l'assaut. À Indiana, des témoins ont déclaré que l'agresseur était une femme.

Je sifflai.

— Je crois qu'on tient notre goule.

Murph hocha la tête, les lèvres serrées.

— Une chance pour que les captifs soient encore en vie ?

— Ça m'étonnerait, soufflai-je. Elle les a sûrement mangés. Ce genre de monstre se tape vingt à vingt-cinq kilos de viande par jour. S'il y a des restes, elle les cachera là où des animaux peuvent s'en charger, histoire d'effacer ses traces.

Karrin acquiesça.

— Je m'en doutais. La façon d'opérer correspond à pas mal d'incidents survenus pendant les vingt dernières années. J'ai mis du temps à recoller les pièces du puzzle, mais j'ai trouvé des similitudes avec trois affaires liées à une tueuse à gages appelée « la Tigresse ». Un ami au FBI m'a raconté qu'elle était soupçonnée d'un paquet de meurtres à La Nouvelle-Orléans, et qu'Interpol la suspectait pour des assassinats en Europe et en Afrique.

— Une mercenaire, lâchai-je. Mais qui l'a engagée ?

— Si j'en crois ce que tu m'as dit, je pencherais pour les vampires. Ce sont ceux qui ont le plus à gagner avec ta mort. S'ils te plombent, la Confrérie entamera les pourparlers d'armistice, non ?

— Peut-être, répondis-je, sans trop y croire. Si c'est un plan de la Cour Rouge, le moment est plutôt mal choisi. Ils ont atomisé un camp de magiciens il y a deux nuits de cela, en Russie. Le Haut Conseil était plutôt sur les nerfs.

— D'accord. Alors, peut-être qu'ils ne veulent pas que tu élucides la mort de Ruel, ce qui mettrait la Confrérie dans les petits papiers des fées. Du coup, ils se retrouveraient avec un adversaire beaucoup plus dangereux. Autant te

tuer avant que ça arrive.

— Sauf qu'au moment de l'assaut, je n'étais pas encore impliqué dans l'affaire du meurtre.

Murphy soupira.

— Si seulement je pouvais te ramener à un dessinateur pour que tu la décrives.

— Ce ne serait pas très efficace, à mon avis. D'abord, elle était déguisée, et, en plus, je ne l'ai pas observée tant que ça. Quand j'ai vraiment eu le temps de la regarder, elle ressemblait plutôt à un monstre tiré d'un dessin animé japonais.

Elle baissa les yeux sur son café. Il était froid.

— Pas grand-chose à faire à part attendre, alors. J'ai quelques indics qui essaient d'en savoir plus, mais ça m'étonnerait que ça donne quoi que ce soit. Je te tiens au courant.

— Même si on la retrouve, ça n'arrangera pas nos affaires avec les fées.

— C'est vrai, convint-elle. Ça te dérange si je te pose quelques questions ? Peut-être que je découvrirai des choses qui ne t'ont pas frappé.

— Pas de problème.

— La nana aux tresses. Son nom est Maeve, c'est ça ?

— Oui.

— Tu es sûr de ton intuition à son sujet ? Elle n'a pas pu commettre le meurtre ?

— À peu près sûr.

— Mais pas entièrement.

Je fronçai les sourcils d'un air dubitatif.

— Non. Les fées sont vraiment tordues. Je ne peux pas être certain à cent pour cent.

Karrin acquiesça.

— Et Mab ?

Je me grattai le menton, détectant un début de barbe par la même occasion.

— Elle n'a jamais nié catégoriquement sa responsabilité dans la mort de Ruel, mais je ne pense pas qu'elle soit coupable.

— Et pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Moi si. De toutes les personnes à qui elle aurait pu faire appel pour représenter ses intérêts, c'est toi qu'elle a choisi. Si elle voulait avoir la paix, elle aurait trouvé quelqu'un avec moins d'expérience et de compétences. Elle n'aurait pas jeté son dévolu sur un crétin d'entêté comme toi.

— Crétine toi-même, maugréai-je. Je ne suis pas entêté, je n'aime pas le boulot inachevé.

— Tu ne connais pas le sens du mot « abandonner », nouille ! ricana Murphy. Tu vois ce que je veux dire ?

— Mouais, je crois que tu as raison.

— Et au sujet de cette fille de l'Été ?

— Ça ne lui correspond pas vraiment. Je n'ai jamais rencontré une sidhe aussi gentille. Elle aurait pu être très désagréable avec moi, mais elle s'est abstenue.

— Et l'autre mortel, alors ? Le Chevalier de l'Hiver.

— C'est un accro à l'héroïne violent et vicieux. Je le vois bien pousser Ruel dans l'escalier, aucun problème. Mais je ne pense pas qu'il soit assez compétent en magie pour voler la charge. Il semble plutôt du genre à frapper d'abord et à réfléchir ensuite. Bon, il faut encore que je discute avec trois fées, moi.

— La reine de l'Été et les deux Mères, souligna Karrin. Quand vas-tu les voir ?

— Dès que j'en aurai trouvé le moyen. Les Demoiselles sont les reines les plus proches du monde des mortels. Elles sont faciles à trouver. En revanche, les reines en titre et les Mères vivent dans le royaume des Fées. Il va me falloir un guide.

Murphy haussa les sourcils.

— Un guide ?

— Oui, grimaçai-je. Ça me fait mal aux seins, mais je vais être obligé de rendre une petite visite à ma marraine fée.

Karrin écarquilla les yeux.

— Tu es sérieux ? Tu as une fée pour marraine ?

— C'est une longue histoire, grognai-je. Bon, faut que j'y aille. Si tu pouvais...

Toutes les lampes du magasin s'éteignirent.

En même temps.

MON cœur rata un battement. Une seconde plus tard, l'éclairage de secours se déclencha, révélant un brouillard gris-argent filtrant sous les portes pour se répandre dans le supermarché. La brume engloutit une caissière effrayée, et celle-ci s'effondra, la bouche ouverte, le regard vide, les yeux fixés sur le plafond.

— Seigneur ! lâcha Murphy. Harry, que se passe-t-il ?

Je m'étais déjà levé, et j'avais attrapé notre salière et celle de la table d'à côté.

— Les ennuis continuent. Suis-moi.

Chapitre 19

J'essayai d'abord les issues de secours, mais le brouillard m'avait devancé.

— Malédiction ! On ne peut pas sortir par là !

Murphy pâlit encore plus quand un jeune homme se précipita vers les portes et qu'il vacilla dès que la brume l'enveloppa. Il s'arrêta, un air surpris sur le visage. Il regarda autour de lui, les yeux vides, puis s'affaissa.

— Mon Dieu ! murmura Karrin. Harry, qu'est-ce que c'est ?

— Viens, on file au fond du magasin, répondis-je en commençant à courir. Je crois que c'est du brouillard mental.

— Tu *crois* ?

Je fusillai Murphy du regard.

— Je n'en avais jamais vu auparavant. J'en avais juste entendu parler. Ça t'éteint le cerveau, annule ta mémoire, brouille tes pensées. C'est interdit.

— Interdit ? répéta Karrin. Par qui ?

— Par les Lois de la Magie.

— Tu ne m'as jamais parlé des Lois de la Magie.

— Si nous sortons d'ici vivants, je t'expliquerai tout ça. Un jour.

Nous fonçâmes le long des allées, avec les produits ménagers et les produits de saison sur la gauche, et l'épicerie sur la droite. Murphy s'arrêta brusquement. Elle brisa la glace d'un système d'alarme anti-incendie et appuya sur le bouton.

Plein d'espoir, j'observai les alentours.

Rien.

— Bordel ! grommela Karrin.

— Ça valait le coup d'essayer. Écoute, les gens dans le brouillard ne garderont aucune séquelle une fois qu'il se sera levé. De plus, je ne sais pas qui l'a lancé, mais il n'aura aucune raison de les blesser quand nous serons partis. Filons par l'entrée de service.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas, avouai-je en reprenant ma course. Mais n'importe où, du moment que ce n'est pas un endroit que les méchants ont choisi et où ils disposent d'une centaine d'otages, tu ne crois pas ?

— D'accord, répondit Murphy. On se casse. Bonne idée.

— Je parie que ces fumiers l'ont prévu et qu'ils essaient de nous guider dans un coin sombre. T'es armée ?

Karrin sortait déjà son pistolet, planqué sous son blouson. Un .45 automatique de modèle militaire qui semblait avoir bien servi. Colt 1911.

— Tu me prends pour qui ? railla-t-elle.

Je remarquai le tremblement de ses mains.

— T'as changé de flingue ?

— Un vieil ami, rétorqua-t-elle. Tu m'as dit que la magie pouvait enrayer les pistolets un peu trop récents.

— Un revolver aurait été encore plus sûr.

— Et pourquoi ne pas leur envoyer des pierres et les taper à coups de bâton pendant que j'y suis, Buffalo Bill ?

— Maniaque des autos, maugréai-je. (J'aperçus une pancarte « RÉSERVÉ AU PERSONNEL ».) Par ici la sortie !

Nous nous précipitâmes vers les portes sous la pancarte. Je les ouvris le premier. Je tombai sur une muraille de brume grise et je tentai de freiner. Si le brouillard m'effleurait, il risquait de ne pas me laisser assez de cervelle pour le regretter. Je m'arrêtai à trente centimètres de la brume et manquai de tomber en avant, mais Murphy me rattrapa par le tee-shirt et me ramena en arrière.

Nous reculâmes dans le magasin.

— Impossible de sortir par là, observa Murphy. Peut-être qu'ils ne veulent te pousser nulle part. Peut-être qu'ils veulent juste te gazer et te tuer quand tu seras inconscient.

Je balayai les rayons du regard. Le brouillard froid et gris avançait toujours, lentement mais sûrement. Il arrivait de partout.

— On dirait bien, dis-je. (Je désignai du menton une allée pleine d'accessoires pour voitures.) Par là. Vite !

— Que cherches-tu ?

— Une protection. Il faut que je trouve un moyen de nous défendre contre cette brume. (Nous atteignîmes un espace découvert au bout de la travée et je hochai la tête vers mon amie.) Reste ici. Ne bouge pas et ne t'éloigne pas de moi.

Elle obéit, mais je remarquai qu'elle tremblait toujours.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Je relevai la tête. Le brouillard s'engouffrait dans l'allée.

— Je vais tracer un cercle qui devrait nous protéger. N'en sors pas et ne laisse rien dépasser.

— Harry, ça s'approche, souffla-t-elle d'une voix un peu plus stridente.

J'ouvris les deux salières et m'en servis pour établir un cercle d'un mètre de diamètre autour de nous. Une once de volonté et l'anneau magique se referma avec un petit claquement d'énergie invisible. Je me redressai, en retenant mon souffle, jusqu'à ce que la brume atteigne le cercle.

Elle s'écrasa contre l'anneau et s'arrêta comme si nous étions à l'intérieur d'un tube de Plexiglas. Murphy et moi relâchâmes notre respiration.

— La vache ! souffla Karrin. C'est un champ de force ou quoi ?

— Ça ne marche que contre les influences magiques, répondis-je en essayant de distinguer les alentours. Si quelqu'un se pointe avec un flingue, on est dans la merde.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je pense pouvoir me protéger si j'ai le temps de me préparer, dis-je. Mais il faut que je te charme, avant.

— Pardon ?

— Que je te charme, que j'utilise de la magie à court terme sur toi, expliquai-je en tripotant mon tee-shirt jusqu'à ce que je trouve un fil lâche et que je tire dessus. J'ai besoin d'un cheveu.

Karrin me fixa d'un air soupçonneux, mais elle glissa la main sous sa casquette et arracha quelques cheveux dorés. Je les récupérai et les tressai avec le fil de mon tee-shirt.

— Tends ta main gauche.

Elle obéit. Ses doigts tremblaient tellement que je le sentis en les pressant contre les miens.

— Murph, soufflai-je.

Elle continua à fouiller l'allée d'un regard un peu paniqué.

— Karrin.

Elle me regarda. Elle semblait si jeune d'un coup.

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit hier. Tu es blessée, mais tu vas t'en tirer. Tout ira bien.

Elle ferma les yeux.

— J'ai peur. Je suis si terrifiée que j'en suis malade.

— Tu tiendras le coup.

— Et si je n'y arrive pas ?

Je serrai sa main.

— Dans ce cas, je me moquerai de toi tous les jours, jusqu'à la fin de ta vie, répondis-je. Je te traiterai de mauviette devant tout le monde, j'accrocherai des rubans roses à ta voiture et je me tapirai dans le parking du commissariat pour te siffler quand tu passeras, en criant « jolie poulette ». Tous les jours.

Murphy eut un soupir proche du hoquet. Elle ouvrit grands les yeux ; un mélange de colère et d'amusement y remplaçait la peur.

— Tu te rends compte que j'ai un pistolet, non ?

— C'est bon, tu es prête. Bouge pas ta main.

Ses doigts tremblaient toujours un peu, mais les spasmes de terreur avaient disparu. Je nouai la tresse de cheveux et de fil autour de son index gauche.

Murphy fouillait toujours le brouillard du regard, le flingue prêt à servir.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle.

— Ce type d'enchantement est intrusif, expliquai-je. Il te touche et t'envahit. Je te procure une défense. Le côté

gauche sert à emmagasiner l'énergie. Je vais donc empêcher ce sort de brouillard de pénétrer en toi. Je noue un fil autour de ton doigt pour que tu te souviennes de tout.

J'avais presque fini le nœud. Il suffisait de tirer un peu pour le terminer. Je sortis mon canif de ma poche et piquai mon pouce droit. Je regardai Karrin, en essayant de me concentrer suffisamment pour lancer le sort.

Elle me dévisageait, le teint blafard, l'air intrigué.

— C'est la première fois que je te vois... enfin, tu comprends. Le faire.

— Tout va bien, répondis-je en croisant son regard l'espace d'une dangereuse seconde. Tu ne crains rien. Je sais ce que je fais.

Le coin de sa bouche se releva en un sourire rapide et ses yeux pétillèrent. Elle acquiesça et retourna à sa vigie dans le brouillard.

Je fermai les paupières, rassemblant ma volonté pour lancer l'enchantement. Comme nous étions déjà dans un cercle, tout alla très vite. L'air fit pression contre ma peau, et je sentis les poils de mes bras se dresser tandis que l'énergie s'accumulait.

— *Memorantum*, murmurai-je, en refermant la natte improvisée et en laissant une goutte de mon sang sur le nœud. *Defendere memorarius*.

L'énergie me quitta et fondit dans le sort, enveloppant le fil et comprimant Murphy. Son bras se couvrit de chair de poule, et elle inspira brusquement.

— Ouh là !

Je la fixai immédiatement.

— Ça va, Karrin ?

Elle examina sa main d'un air stupéfait, puis leva les yeux vers moi.

— La vache... Oui, ça va.

Je hochai la tête, puis sortis mon pentacle. J'enroulai la chaîne autour de ma main, laissant l'étoile à cinq branches reposer contre mes phalanges.

— Parfait. Nous avons assez tiré sur la corde. Espérons que ça marche et cassons-nous d'ici.

— Attends. Tu n'es pas sûr que ça fonctionne ?

— Ça devrait marcher. Normalement. En théorie.

— Magnifique. Ça ne serait pas mieux de rester ici ?

— Tu plaisantes ou quoi ?

Murphy acquiesça.

— D'accord. Comment saurons-nous si ça fonctionne ?

— On sort du cercle et, si on n'atterrit pas chez le marchand de sable, on le saura.

Elle assura la crosse de son pistolet de sa main charmée.

— C'est ce que j'aime quand je bosse avec toi, Dresden. Pas d'impondérables.

Je rompis l'anneau d'un geste du pied et d'un petit effort de volonté. Il se dispersa avec un bruit de soufflet, et la brume grise nous avala.

Elle glissa sur ma peau comme une huile froide, quelque chose d'infâme et de mielleux qui m'était vaguement familier. J'avais envie de me gratter. Elle s'entortilla autour de mes bras. Des bribes de distraction et de désorientation rampaient le long de mes membres.

Je me concentrai sur le pentagramme dans ma main gauche. Son poids rassurant, les années de discipline et d'entraînement qu'il représentait. Je repoussai consciencieusement la brume loin de mes sensations, l'occultant par un pur effort de volonté. Une étincelle azur courut sur la chaîne de mon amulette, embrasa le pentacle puis disparut, emportant avec elle les effets du brouillard mental.

Murphy jeta un œil sur moi.

— Ça va ? demanda-t-elle à voix basse. Tu as eu l'air un peu perturbé pendant une seconde.

— Ça va mieux, répondis-je. Et toi ?

— Ouais. Je ne sens rien.

Bon sang, ce que je suis doué – parfois.

— Sors par la jardinerie.

Murphy avait le flingue, elle ouvrit donc la marche. Je surveillais les flancs pendant qu'elle avançait dans le rayon. Nous dépassâmes un client et un employé, affalés dans une allée transversale. Ils étaient allongés contre le mur. Manifestement, ils avaient essayé d'échapper à la brume. À présent, ils gisaient là, les yeux vides, une expression ahurie sur le visage. Un autre client, un vieil homme, vacillait, toujours debout, et je me précipitai vers lui.

— Monsieur, reposez-vous une minute.

Je l'aidai à s'asseoir avant qu'il tombe.

Nous rencontrâmes une autre employée, au regard vague, avec une blouse bleue tachée puant l'engrais. Nous nous dirigeâmes vers les portes menant à la jardinerie.

Ma mémoire tira subitement le signal d'alarme et je me jetai en avant. Je devançai Karrin et sortis à l'air libre dans le périmètre grillagé réservé au jardinage. Le brouillard gris était partout. Soudain, un poids me percuta et je basculai, ma hanche heurtant lourdement le sol. Ma tête ricocha contre le béton juste après, soucieuse de me rapporter une belle série d'étoiles et une vive douleur bien réelle.

Je roulai sur moi-même, tandis que l'employée que nous venions de dépasser brandissait une paire d'élagueurs acérée et essayait de me clouer au sol. J'esquivai lamentablement en glissant sur le côté. La pointe de l'outil déchira mon tee-shirt, raclant la chair avant de taper contre le béton. Je continuai mon mouvement et frappai la femme au niveau des chevilles. Elle évita le coup avec une agilité remarquable, et je me retrouvai nez à nez avec l'assassin-goule de la pluie de crapauds. La Tigresse.

Elle n'était ni particulièrement jolie, ni spécialement exotique, ni singulièrement quoi que ce soit. Elle ressemblait à n'importe qui – taille moyenne, corpulence moyenne, des courbes peu flatteuses, pas de défaut majeur, rien. Des cheveux bruns classiques avec une coupe classique. Elle portait un jean, un polo, une blouse à l'enseigne du supermarché, tout ce qu'il y avait de plus normal.

En revanche, le pistolet qu'elle sortit de ses vêtements retint toute mon attention. C'était un revolver à canon court, mais la façon dont elle le maniait montrait que c'était bien un gros calibre. Je tentai d'élever un bouclier, mais la protection que j'avais établie contre la brume et le coup que je venais de prendre me mirent des bâtons dans les roues, me ralentissant – pas de beaucoup, mais assez pour que j'enfile un costume de cadavre.

Murphy me sauva.

Au moment où la Tigresse me braqua avec son flingue, Karrin se jeta sur elle, bloquant le bras de la goule avec le sien. Elle fit quelque chose avec sa main gauche et pivota sur ses hanches, ses jambes puissantes bien écartées.

Murphy était experte en aikido. Elle en connaissait un rayon en matière de prises. La goule hurla. Ce cri n'avait rien à voir avec un couinement féminin à la « Oh ! là, là ! J'ai mal ». Non, il tenait plutôt du sifflement furieux d'un oiseau de proie. Il y eut un craquement, puis un claquement d'os brisé suivi du rugissement d'un pistolet tirant à bout portant. L'air s'embauma d'une odeur de poudre, et l'arme tomba au sol.

La Tigresse donna un coup d'élagueurs à Murphy, mais la flic avait déjà feinté, achevant le cercle de son attaque avec un grognement d'effort et projetant la goule dans un présentoir de grands pots de fougères.

Karrin fit face à la mercenaire et adopta une position de tir.

— Allonge-toi. Tu es en état d'arrestation. Tu as le droit de garder le silence.

La Tigresse changea. La peau se déchira aux coins de sa bouche, et sa mâchoire s'ouvrit démesurément. Ses canines poussèrent, et ses lèvres se retroussèrent. Des spasmes secouèrent ses épaules, qui s'élargirent. Son dos se voûta, tirant sur ses vêtements. Ses doigts s'allongèrent, des griffes remplaçant les ongles. Ses mains devinrent aussi larges que les râtaux qui garnissaient le rayon derrière elle. Un remugle de chair en décomposition nous submergea.

Murphy pâlit en assistant à la transformation. Elle n'aurait eu aucun problème face à un voyou armé, mais avec la goule, c'était une autre paire de manches. Karrin n'était pas habituée à ce genre de cas. Je vis la peur l'envahir, s'insinuer parmi les cicatrices laissées sur son esprit par un fantôme enragé un an auparavant. Elle paniqua et sa respiration se mua en un halètement étranglé tandis que le démon né des cauchemars d'un dément se libérait des plantes. La goule fit jouer ses griffes, puis lâcha un ululement rauque. Le flingue de Murphy commença à trembler, son canon frémissant de gauche à droite. Je luttais pour me remettre debout et rejoindre la partie, mais la tête me tournait toujours, et la brume me ralentissait.

La Tigresse dut sentir la terreur de Karrin.

— Une fliquette, hein ? grogna le monstre, l'écume dégouttant de ses crocs, coulant sur son menton.

Elle s'avança lentement, l'extrémité de ses griffes raclant le sol.

— Normalement, tu dois me dire que j'ai droit à un avocat, non ?

Les yeux écarquillés, Murphy poussa un petit gémissement de terreur. Elle était pétrifiée.

La goule éclata de rire.

— Quel gros pistolet pour une si charmante enfant ! Tu sens si bon. Ça me donne faim. (Elle continua à approcher, susurrant chaque mot de sa voix déformée et inhumaine.) Peut-être que je devrais te laisser m'arrêter. Attendre que nous soyons dans la voiture. Je me demande si tu es aussi savoureuse que ton parfum.

À mon avis, la goule n'aurait pas dû rire. Le regard de Karrin s'éclaircit et se raffermir. Le tremblement s'arrêta.

— Goûte à ça, sale pute !

Elle ouvrit le feu.

La Tigresse poussa un nouveau criement. De surprise et de douleur cette fois. Les balles ne la renversèrent pas. C'est bon pour les bandes dessinées et la télé, ce genre de scène. Les vraies balles traversent les corps comme des masses de plomb perforant une motte de beurre. Aucun trou béant n'apparut dans la poitrine du monstre, mais des arabesques écarlates giclèrent de son dos, maculant les pots de fougères de taches sanglantes.

La goule leva les bras en reculant. Elle fit volte-face en criant et se jeta dans les plantes.

Murphy continua à tirer.

La Tigresse trébucha, avant de s'écrouler parmi les fougères. Elle continuait à donner des coups de pied, à s'agiter, renversant des jardinières, cassant des pots, renversant du terreau et de l'engrais.

Murphy continua à tirer.

Le chien claqua à vide, et la goule se retourna à moitié sur son dos déchiqueté. Sa blouse, volée, n'était plus qu'une loque trouée et poissée de sang. La Tigresse toussa et cracha, une écume rougeâtre coulant de sa bouche. Elle ulula de nouveau, un écho liquide dans la voix, et leva la main d'un air suppliant.

— Attendez, hoqueta-t-elle. S'il vous plaît, attendez. Vous avez gagné, je me rends.

Karrin changea de chargeur et arma la culasse. Elle reprit sa position de tir et visa soigneusement la créature. Ses yeux bleus étaient froids et impitoyables.

Elle ne remarqua pas l'ombre énorme qui apparut à sa droite, silhouette perdue dans le brouillard gris, auréolée par les lumières de secours.

Moi, si.

Je parvins à me relever, en plein vertige.

— Murph ! criai-je. À ta droite !

Karrin tourna immédiatement la tête et se jeta sur la gauche au moment même où une binette s'écrasait à l'endroit où elle se tenait une seconde avant. La goule s'extirpa des fougères et disparut dans la brume, laissant des taches de sang un peu partout. Murphy recula en tirant sur la forme perdue dans le brouillard, puis esquiva une pelle qui manqua de la décapiter.

Grum, l'ogre, émergea de la brume sous sa forme écarlate de trois mètres soixante, une pelle dans chaque main. Sans même s'arrêter, il souleva un pot en céramique de quatre-vingt-dix kilos et le catapulta vers Murphy comme une boule de neige. Elle se replia derrière un tas de palettes, contre lequel le pot explosa.

Inutile d'employer la magie contre l'ogre. Je fouillai la zone des yeux et empoignai un énorme sac de billes de jardinage.

— Hé ! Toi !! hurlai-je. Le grand rouge et moche !

Grum tourna la tête plus loin que je l'en aurais cru capable avec un cou pareil, et ses yeux porcins s'étrécirent un peu plus. Il poussa un mugissement caverneux et chargea.

J'ouvris le sac et le vidai devant lui. Les billes bleu-vert se répandirent sur le sol comme un tapis multicolore. Grum avança sur le flot de billes, et je me pris à espérer.

L'ogre continua à avancer sans ralentir.

Quand il leva ses pieds énormes, j'aperçus de petits cercles de verre broyé sur le béton.

Je grognai un juron et m'enfonçai un peu plus dans la jardinerie, poursuivi par Grum. J'entendis le pistolet de Murphy à plusieurs reprises, et tentai de compter le nombre de balles. Quatre, dans le nouveau chargeur ? Combien avait-elle de chargeurs ? Combien de balles dans le Colt ?

Une détonation beaucoup plus sèche résonna dans les environs : un fusil. Karrin ouvrit le feu encore deux fois avant de crier :

— Harry ! Quelqu'un couvre la sortie avec un fusil !

— Je suis un poil occupé, là, Murph !

— C'est quoi cette chose ?

— Une fée, hurlai-je. (L'ogre voulait me tuer, inutile d'être diplomate, donc.) C'est une grosse fée bien moche !

Je balayai le contenu des rayonnages sur mon passage pour gêner la progression du monstre. J'avais pris un peu d'avance... ou il lui fallait peut-être un peu de temps pour prendre son élan.

Je l'entendis gronder de nouveau, et il me donna un coup de pelle.

Trop court.

Mais l'outil siffla suffisamment près pour me faire sursauter.

Je cherchais désespérément quelque chose en fer à lancer sur Grum ou pour me défendre. La brume m'empêchait de voir à plus de quelques mètres. Tout ce que je remarquai, c'était que je pénétrais toujours plus loin dans le magasin de plantes. L'odeur de végétation resplendissante sous la chaleur de l'été, d'engrais et de pourriture emplissait ma bouche et mes narines. Je tournai au bout de l'allée et m'enfilai à travers une porte étroite, sortant du dais qui maintenait cette partie du magasin dans l'ombre.

qui m'amenait cette partie du magasin dans l'ombre.

Je me trouvais dans une zone dégagée entourée d'un grillage et remplie de jeunes arbres et de verdure soigneusement alignés.

Je cherchai un moyen de regagner le parking, puis vérifiai où en était l'ogre.

Grum s'était arrêté à l'entrée de la zone des arbres. Il referma la porte, un sourire flottant sur ses lèvres. Sous mes yeux, il enveloppa ses mains d'un sac-poubelle et tordit la serrure comme je fais un nœud de cravate. Le métal grinça et la grille se verrouilla.

Le désespoir m'envahit et j'inspectai de nouveau l'endroit.

Le grillage faisait un peu moins de trois mètres, avec du barbelé au sommet, pour décourager les voleurs d'arbres, je suppose. Il y avait aussi une grille, dont la serrure avait été tordue exactement comme l'autre.

J'avais foncé tête baissée dans un joli petit piège.

— Bordel ! grommelai-je.

L'ogre éclata d'un rire rauque. Je distinguais à peine sa silhouette dans le brouillard.

— Tu as perdu, magicien.

— Pourquoi fais-tu ça ? demandai-je. Pour qui travailles-tu ?

— Tu n'as pas une idée ? répondit Grum, avec une pointe d'arrogance dans la voix. Ah ! là, là ! Quel dommage ! Tu vas mourir sans savoir, alors.

— Si j'avais gagné un cent chaque fois que j'ai entendu ça..., maugréai-je en examinant les alentours.

J'avais peu d'options. Aucune valable.

Je pouvais ouvrir un accès vers l'Outremonde et essayer de me frayer un chemin à travers le monde des esprits pour revenir dans le mien plus loin, mais, si je faisais ça, je risquais de tomber sur des créatures bien pires que l'ogre. Et si je manquais de chance, je pouvais aussi me retrouver dans une zone de ralentissement et perdre plusieurs heures, voire plusieurs jours, avant de revenir à Chicago.

Je pouvais aussi faire fondre la grille avec un jet de flammes, mais je risquais de me carboniser par la même occasion. Je n'avais pas mon bâton de combat pour canaliser mon pouvoir. Sans lui, j'étais bien capable d'y rester.

Je pouvais aussi entasser des arbrisseaux, des palettes et des sacs de terreau contre le grillage et l'escalader. Je me couperais sur le barbelé, mais je serais dehors.

Quoi qu'il en soit, je n'avais pas de temps à perdre en conjectures. J'avisai les jeunes arbres à côté de moi, en attrapai un dans chaque main et les balançai contre la grille.

— Murphy ! Je suis coincé, mais je pense que je peux m'en sortir ! Sors d'ici ! Maintenant !

La réponse de Karrin flotta jusqu'à moi, son point d'origine perdu dans le brouillard.

— Où es-tu ?

— Par les cloches de l'enfer, Murph ! Casse-toi !

Deux nouvelles détonations. Son pistolet.

— Pas sans toi !

J'entassais toujours plus de choses.

— Je suis grand maintenant ! Je sais me débrouiller !

Je grimpai sur l'empilement pour estimer la distance. Pile la bonne hauteur pour atteindre le sommet. Je pouvais me hisser jusqu'en haut, et tant pis pour le barbelé. Je commençai mon ascension.

J'avais le nez dans les barbelés et les pieds dans le grillage quand quelque chose s'enroula autour de ma cheville. Je baissai la tête et remarquai une branche autour de ma jambe. Je la repoussai d'un coup de pied.

Je vis une deuxième branche s'extraire de la pile pour rejoindre la première.

Puis une troisième.

Une quatrième.

Sous mes pieds, les branches se soulevèrent et je me retrouvai soudain dans les airs, balancé la tête en bas par les talons.

Le point de vue n'était pas terrible, mais je vis quand même les plantes, les arbres et le terreau que j'avais entassés frémir et se rassembler. Les arbrisseaux fusionnèrent en grandissant, s'allongeant, gagnant en épaisseur. D'autres morceaux de verdure des mottes de terre et des lierres se mêlèrent aux arbres, fouettant l'air de leur propre volonté et grossissant la masse de la chose qui me tenait.

Elle prit vaguement forme humaine et se dressa, monstrueuse créature de terre, de racines et de végétation. Deux points brillant d'une lueur émeraude brûlaient au milieu de sa face de lierre et de feuillage. Elle faisait bien trois mètres de haut, et autant de large. Ses jambes étaient plus épaisses que moi, et des branches émergeant de sa tête dessinaient d'énormes cornes auréolées par le brouillard mental.

Le monstre poussa un hurlement de bois grinçant. de branches en train de craquer et de tempête.

— Par la cape de Houdini, Harry ! grognai-je, le cœur battant la chamade. Quand apprendras-tu à la fermer ?

Chapitre 20

— Murphy, criai-je. Dégage !

Le monstre-planté... nan, une minute. Je ne peux pas appeler ça un « monstre-planté ». Tout le monde va se foutre de moi. D'un autre côté, il est difficile de trouver un nom ronflant pour un monstre, comme ça, à volonté. Je me rabattis sur un terme utilisé par Bob il y a quelque temps.

Le golem végétal me souleva et m'agita comme des maracas. Galvanisé par la peur, je concentrai ma volonté sur mon bracelet-bouclier. Un picotement courut sur ma peau quand le champ protecteur s'éleva. Je lui donnai la forme d'une sphère.

Juste à temps.

Le monstre me projeta contre l'un des piliers du grillage. Sans le bouclier, j'aurais eu le dos brisé. Je percutai le poteau et sentis le champ se resserrer autour de moi, étalant l'impact sur l'ensemble de mon corps. Le bouclier transforma une partie du choc en lumière et en chaleur, et le reste se manifesta en une pression soudaine. J'avais la sensation d'être dans une combinaison en latex trois tailles en dessous de la mienne. J'en eus le souffle coupé. Des éclairs azur et argentés m'enveloppèrent.

Je ne rebondis guère. Je m'affalai sur le béton. Il y eut un petit flash quand je touchai le sol. Je me relevai et esquivai une nouvelle attaque, mais le golem me poursuivit, balayant un étalage de plants de tomates d'un revers feuillu. Ses yeux verdâtres étincelaient. Je courus jusqu'à la grille du fond, et le poing colossal du monstre me percuta de nouveau.

Mon champ de force encaissa le coup, mais l'impact me projeta quatre mètres plus loin, contre un présentoir en métal contenant des centaines de sacs de paillis, de terreau et d'engrais pesant dans les vingt-cinq kilos chacun. Le choc me sonna un instant. Je fixai une pancarte portant « 3M : Mort aux mauvaises herbes pour 2,99 \$!!! » en grosses lettres rouges. Je m'accrochai à la publicité et me relevai à temps pour éviter le poing végétal qui visait ma tête.

À la place, il frappa une des étagères. J'entendis un grincement de métal froissé, un hurlement de douleur provenant du golem, et vis une gerbe de fumée incandescente. La créature retira son poing fumant et hurla de nouveau, les yeux encore plus brillants, encore plus furieux.

— L'acier, soufflai-je. Ainsi donc, tu es une création liée aux fées, toi aussi.

Je regardai les immenses rayonnages en descendant la travée et, une seconde plus tard, j'entendis le monstre me prendre en chasse. Je concentrai ma volonté et baissai mon bouclier, gardant juste assez de protection pour empêcher la brume de me vider la tête. J'allais avoir besoin de toute la puissance possible pour réussir mon plan improvisé et désespéré. En cas d'échec, mon bouclier ne me protégerait pas longtemps, de toute manière. Tôt ou tard, le golem végétal percerait mes défenses et me transformerait en engrais naturel.

Je détalai comme un lapin, mais il avait pris son élan et commençait à me rattraper. J'arrivai au bout de l'allée, au bout des étagères métalliques, et je fis volte-face.

Par les cloches de l'enfer, il était énorme ! Plus grand que Grum. Ça et là, je distinguais des trouées entre les branchages, là où la terre et les feuilles n'étaient pas aussi compactes qu'ailleurs, mais ça n'enlevait rien à son côté dangereux et massif.

Si mon plan échouait, je n'aurais pas le temps de le regretter.

Utiliser la magie prend du temps. On trace des cercles, on accumule de l'énergie, on équilibre les forces, des trucs comme ça. La magie rapide et agressive, l'évocation, vient directement de la volonté du magicien. Elle est projetée sans guide ni limites. Elle est ardue et dangereuse. Je suis mauvais en évocation. Je ne maîtrise que quelques sorts, et encore, j'utilise des artefacts, comme mon bracelet-bouclier ou mon bâton de combat, pour mieux les contrôler.

En revanche, quand il s'agit de faire de bonnes grosses conneries qui demandent un paquet d'énergie et peu de finesse, je suis assez doué.

Je levai les bras, et une brise soudaine agita la brume. Le golem végétal chargea. Je fermai les yeux, projetant toujours plus d'énergie, attirant le vent à moi.

— *Vento !* murmurai-je, sentant la puissance répondre.

Le monstre beugla de nouveau, la peur s'empara de moi, et le vent se leva d'autant plus.

— *Vento ! Vento, ventas servitas !*

Le pouvoir, la magie, s'écoula de mes bras tendus et éclata dans la nuit. Le vent se leva en hurlant et un cyclone apparut devant moi, avant de tourner vers le rayonnement de métal le plus proche.

Le hurlement du golem se perdit presque dans le bruit de la tourmente à quelques mètres de lui.

Les immenses étagères métalliques chargées de tonnes de matériel protestèrent avant de basculer sur le monstre dans un fracas assourdissant qui ébranla le sol.

Le golem était fort, mais pas à ce point. Il s'effondra comme un buisson sous une lame de bulldozer, gémissant quand les étagères écrasèrent sa chair végétale en la brûlant par la même occasion. Une fumée grise et puante monta, et le monstre continua à crier et à se débattre. Le rayonnement tressauta et glissa un petit peu.

La fatigue s'empara de moi. Lancer ce sortilège m'avait vidé. Je toisai l'étalage effondré.

— Couché, haletai-je. Mais toujours en vie, bordel !

J'observai les étagères pendant un moment, et conclus que le golem mettrait quelques minutes pour se libérer. Je me frottai les yeux puis m'approchai de la grille d'entrée. Avec un peu de chance, Grum n'aurait pas assez tordu la serrure, et je pourrais sortir.

Raté. Ses griffes avaient bousillé le verrou. Le métal était profondément entaillé, comme si on avait utilisé une pince-monseigneur. Je rangeai cette information dans ma mémoire : l'acier n'arrête pas les griffes de l'ogre. J'inspectai le sommet de la grille et décidai de l'escalader. Tant pis pour le barbelé.

J'étais arrivé à la moitié de la grille quand Murphy boitilla hors du brouillard, le flingue braqué sur moi.

— Du calme, du calme, Murph, dis-je en levant les mains, retombant au sol. C'est moi.

Elle baissa son arme et poussa un soupir de soulagement.

— Seigneur, Harry, qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai gagné mon match dans la cage de l'U.F.C.

Un nouveau hurlement retentit derrière moi, et le rayonnement grinça en bougeant. Je ravalai ma salive.

— Pour le moment, la revanche ne me dit rien. Où étais-tu ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Je faisais mes courses.

— Où sont Grum et la goule ?

— Mystère. La piste laissée par le sang de la Tigresse mène à l'extérieur, mais quelqu'un m'a tiré dessus avec un fusil quand j'ai essayé de la suivre. Aucun signe de l'ogre. (Elle remarqua l'état de la serrure.) Bon sang, on dirait qu'il t'a enfermé, n'est-ce pas ?

— En gros, oui. Tu as pris une balle ?

— Non, pourquoi ?

— Tu boites.

Murphy grimaça.

— Ouais. L'un de ces fumiers a renversé des billes sur le sol. J'ai glissé dessus et je me suis éclaté le genou.

— Oh ! répondis-je. Euh...

Karrin me fixa.

— C'est toi qui as fait ça ?

— Ben, ç'avait l'air d'une bonne idée sur le moment.

— Harry, ce n'est pas une bonne idée, c'est un gag de Tom et Jerry.

— Tu me tueras plus tard. Pour l'instant, aide-moi à sortir. (Je fis la moue en regardant les barbelés.) Peut-être que si tu pouvais le relever avec un râteau, pour que je me glisse dessous...

— Nous sommes à six mètres du rayon outillage, génie.

Elle boitilla dans la brume et revint trente secondes plus tard avec un coupe-boulon dans les mains. Elle découpa une ouverture dans le grillage, et je me glissai à travers pendant que le golem continuait à se tortiller sous les rayonnages.

— Je pourrais t'embrasser, lançai-je.

— Tu pues l'engrais, Harry, ricana-t-elle, avant de perdre son sourire. On fait quoi maintenant ?

Les gesticulations du monstre déséquilibrèrent plusieurs étagères plus petites qui basculèrent, et je surveillai la zone avec inquiétude.

— Ça n'a pas changé, il faut sortir d'ici. Cette créature est à terre pour le moment, mais elle ne va pas tarder à se relever.

— C'est quoi ?

— Un golem végétal.

— Un quoi ?

— Un monstre-plante.

— Ah, d'accord !

— Faut qu'on se casse.

Karrin fit « non » de la tête.

— Je ne sais pas qui couvre l'entrée, mais il doit surveiller toutes les portes. Une silhouette dans un encadrement est une cible parfaite. On se croirait dans un stand de tir.

— Pas faux, dis-je. Tu as raison. Les accès principaux sont surveillés. Le golem occupe la jardinerie, et je te parie tout ce que tu veux que Grum nous attend derrière.

— L'ogre, tu veux dire. OK. Ça vaut quoi, ce genre de monstre ?

— Les balles ricochent sur lui, et il encaisse la magie comme un canard l'eau sous la pluie. Il est fort, plutôt rapide et plus intelligent qu'il en a l'air.

Murphy jura à voix basse.

— Tu ne peux pas le défoncer comme le Dévorateur ?

— Je lui ai déjà collé une sacrée praline. J'aurais pu lui cracher dessus, vu le résultat.

— J'ai l'impression qu'on n'a pas vraiment le choix, alors.

— Et même si on y parvient, Grum ou ce légume monté en graine nous rattraperaient. Il nous faut une voiture.

— On doit affronter quelqu'un, quoi qu'il arrive.

— Je sais, murmurai-je, en retournant dans le magasin.

— Où vas-tu ?

— J'ai un plan.

— Meilleur que le coup de Tom et Jerry, j'espère.

Je grognai au lieu de répondre. Inutile d'être d'accord avec elle.

Nous étions tous les deux conscients d'une chose : si mon idée ne fonctionnait pas mieux que la précédente, alors, comme dirait Bugs Bunny, les carottes seraient cuites.

Roulement de tambour.

Coup de cymbales.

Chapitre 21

Trois minutes plus tard, Murphy et moi sortîmes par la porte de derrière.

Grum nous attendait.

Il émergea des ombres projetées par les énormes bennes à ordures en beuglant comme un éléphant et chargea. Murphy, traînant la patte et portant quelque chose enveloppé à la hâte dans un tapis de sol pour voiture, poussa un gémissement strident et se tourna pour fuir, mais elle trébucha et s'effondra devant l'ogre.

Gardant la main gauche derrière le dos, je levai la droite. Des flammes dansaient dans ma paume.

— Grum ! tonnai-je.

L'ogre tourna ses yeux porcins vers moi. Il grogna de nouveau.

— Écarte-toi de mon chemin ! déclamai-je sur le même ton exagéré. Ou tu subiras mon courroux et je t'ôterai la vie !

J'avais toute l'attention de l'ogre à présent. Il s'élança vers moi, dépassant la forme gémissante de Murphy.

— Je ne crains point ton pouvoir, mortel, gronda-t-il.

Je redressai la tête et agitai ma main embrasée.

— C'est mon dernier avertissement, chien de fey !

La colère enflamma de plus belle le regard de Grum. Il éclata d'un rire rauque et continua sur sa lancée.

— Misérable charlatan humain, ton feu magique ne peut rien contre moi. Déchaîne-toi.

Derrière l'ogre, Murphy repoussa le tapis de sol, et, d'un geste auguste de la main, tira le cordon pour démarrer la tronçonneuse toute neuve empruntée au rayon outillage. La lame s'engagea avec un crissement, et, sans autre forme de procès, Karrin effectua un arc de cercle qui aboutit précisément dans le creux du genou épais et velu de Grum. La tronçonneuse mordit dans la carapace du monstre comme dans du polystyrène. Un horrible nuage de sang et de viande s'éleva.

L'ogre hurla, un spasme de douleur parcourant son corps. Autour de la plaie, la peau écarlate enfla immédiatement en noircissant. Les veinules d'une infection ténébreuse se répandirent depuis la blessure, atteignant la hanche en quelques battements de cœur. Il voulut donner un coup de poing à Karrin, mais elle était déjà hors de portée. Le monstre reposa son poids sur sa jambe blessée et s'effondra dans un bruit sourd.

Je m'avançai pour apporter mon aide, mais tout se passait très vite et j'étais d'une lenteur cauchemardesque. L'ogre roula sur le ventre, rendu fou par la morsure d'acier de la lame, et commença à se traîner vers Murphy. Ses griffes se plantaient dans le béton, et il progressait bien plus vite que je l'aurais cru possible avec ses seuls bras. Karrin s'enfuit en boitant. Grum frappa le sol avec une telle puissance qu'à trois mètres de lui elle perdit l'équilibre et tomba.

L'ogre agrippa le pied de Karrin et l'attira vers lui. Elle laissa échapper un gémissement étouffé, puis se tortilla et se débattit. Elle glissa hors de sa chaussure et s'éloigna du monstre. Elle avait les traits tirés et pâles.

Je fonçai sur Grum. La main droite toujours enflammée, je sortis le gros pistolet à eau jaune et vert clapotant caché derrière mon dos.

Je le braquai sur Grum et pressai la détente.

Un jet d'essence se répandit sur le dos de l'ogre, imprégnant sa peau. Le monstre se retourna à moitié vers moi, aussi lui tirai-je dans les yeux et dans le nez. Il hurla. Il retroussa ses babines et me fixa à travers ses paupières presque fermées tant elles avaient enflé.

— Magicien, dit-il, (entre les crocs et la bave, j'avais du mal à le comprendre)... ta flamme enchantée ne m'arrêtera pas.

Je tournai légèrement la main droite, révélant l'allume-feu dans ma paume.

— Heureusement que j'ai un bon vieux brasier naturel, alors, hein ?

Je jetai le Zip enflammé sur le monstre imbibé d'essence.

Brillant comme une bougie d'anniversaire et la jambe blessée, Grum se tordit en hurlant. Je le contournai et aidai

Murphy à se relever. L'ogre se roula sur le sol, puis s'écrasa contre le mur du supermarché. Il s'agita follement pendant une vingtaine de secondes avant de pousser un étrange ululement et de se précipiter dans l'ombre profonde des bennes à ordures. Il s'évanouit dans les airs, les flammes disparaissant avec lui.

Karrin s'accrocha à moi pour se relever, le visage blanc de douleur. Elle ne pouvait plus s'appuyer sur sa jambe blessée.

— Que s'est-il passé ?

— On lui a botté le cul, répondis-je. Il a fui au royaume des Fées.

— Définitivement ?

— Pour l'instant. Comment va ton genou ?

— J'ai mal. Je crois que je me suis cassé quelque chose. Je peux sauter sur l'autre jambe.

— Appuie-toi sur moi, dis-je.

Nous avançâmes sur quelques mètres, mais elle se mit à vaciller. Je la rattrapai avant qu'elle tombe.

— Murph ?

— Désolée, désolée, haleta-t-elle. Mauvaise idée de sautiller.

Je l'allongeai contre le mur.

— Écoute, reste ici. Je reviens te chercher avec la Coccinelle.

Murphy avait tellement mal qu'elle ne chercha pas à discuter. Elle sortit son flingue, enclencha le cran de sûreté et me le tendit. Je refusai.

— Garde-le. Tu pourrais en avoir besoin.

— Dresden, lâcha Karrin. Mon pistolet a été aussi utile qu'un baril de lessive dans un atelier de sidérurgie ce soir. En revanche, quelqu'un tire au fusil là-bas. C'est donc un humain. Tu n'as pas tout ton matériel magique avec toi. Prends le flingue.

Elle avait raison, mais je me fis quand même tirer l'oreille.

— Je ne peux pas te laisser sans défense, Murph.

Karrin releva la jambe de son jean et sortit un minuscule automatique de son holster de cheville. Elle fit jouer la culasse et vérifia la sécurité.

— Je suis équipée, lâcha-t-elle.

Je pris le Colt et l'imitai par pur réflexe.

— Comme ton automatique est mignon, Murph.

Elle me foudroya du regard.

— J'ai de petits mollets. C'est le seul modèle que je puisse cacher.

— Murphy, elle a un flingue de fille... euh ! Murphy, elle a un flingue de fille... euh ! la taquinai-je.

Karrin ne me quitta pas des yeux et rapprocha la tronçonneuse.

— Viens plus près et répète ça pour voir ?

— Laisse-moi quelques minutes, ricanai-je. Je te confirmerai que c'est bien moi. Certains de ces enfoirés peuvent changer d'apparence, alors, si tu as un doute...

Murphy hocha la tête, blême et résolue. Elle empoigna son pistolet.

Je pris une profonde inspiration et m'enfonçai dans le brouillard, tournant à l'angle du bâtiment, pour déboucher sur le parking. Je restai près du mur et me déplaçai le plus discrètement possible. J'étais aux aguets. J'accumulais de l'énergie dans mon bracelet-bouclier, ma main gauche prête à servir. Je tenais le pistolet dans la main droite. Maintenant un champ protecteur de la gauche, j'allais être obligé de tirer uniquement de la droite. Je ne suis pas très bon tireur, même en utilisant les deux mains. J'espérais ne pas avoir à jouer les snipers.

J'étais arrivé devant le supermarché, quand j'entendis un cliquetis provenant de la jardinerie. J'avalai ma salive et braquai le Colt dans cette direction.

Au fait, combien me reste-t-il de balles ?

Je m'approchai jusqu'à distinguer le grillage autour de la zone dévastée où j'avais été piégé avec le golem végétal. Le grillage avait été arraché sur trois mètres, et je constatai que la créature n'y était plus.

Magnifique !

Je m'avançai un peu plus pour examiner l'acier malmené. Je m'attendais à le trouver tordu et déformé, encore chaud là où il avait été arraché. Pourtant, je ne trouvai que des entailles nettes et précises, comme celles d'une paire de tenailles, et couvertes de gel.

J'inspectai le sol et découvris quelques morceaux de grillage. Aucun ne dépassait dix centimètres de long. De la vapeur s'en dégagait, et le froid de l'air près de la jardinerie me donna le frisson.

La grille avait été gelée au point de se briser.

— La Cour d’Hiver, murmurai-je. Pas vraiment un scoop.

Je balayai la brume du regard, ouvris grandes les oreilles, et me dirigeai le plus discrètement possible vers les lumières incertaines qui dansaient quelque part dans le parking. Je m’étais garé à peu près en face des portes d’entrée, mais le brouillard masquait tous mes repères. Je me contentai d’avancer et de m’engager dans la première allée où je trouvai des voitures.

Où était cette Coccinelle ?

Ma voiture n’était pas dans la première travée, mais je remarquai un filet de liquide jaunâtre. Je le remontai jusqu’à l’allée suivante et trouvai ma voiture multicolore. Une nouvelle fuite. Ce n’était pas inhabituel pour la caisse d’un magicien, mais ce n’était vraiment pas le moment de tomber en rade.

Je m’assis derrière le volant et posai le flingue le temps de mettre le contact. Mon fidèle destrier souffla et grogna deux ou trois fois, puis le moteur démarra et la voiture s’anima. Je sortis de l’allée et me dirigeai vers l’arrière du bâtiment pour récupérer Murphy.

Je venais de dépasser la jardinerie et son grillage défoncé, quand mes vitres se couvrirent de givre. Elles gelèrent en quelques secondes, des cristaux de glace s’étendant comme des plantes dans un film en accéléré. Je ne voyais plus rien. La température chuta de peut-être cinquante degrés et le moteur hoqueta. Si je n’avais pas appuyé sur l’accélérateur, il aurait calé. La Coccinelle se jeta en avant, et je baissai ma vitre, sortant la tête pour voir la route devant moi.

Le golem émergea de la brume et abattit un poing monstrueux et noueux sur la voiture, tel un boulet de démolition végétal. L’impact enfonça le capot comme de l’aluminium et appuya la carrosserie contre les pneus. Sous le choc, je percutai douloureusement le volant. J’eus le souffle coupé.

La force du coup aurait neutralisé n’importe quelle voiture avec le moteur sous le capot. La plus grande partie de la masse aurait été enfoncée, l’arrière, plus léger, aurait basculé vers l’avant. Quant à moi, sans ma ceinture, j’aurais été secoué comme du pop-corn.

Mais les vieilles Volkswagen ont le moteur à l’arrière. La voiture se souleva un instant avant de retomber lourdement.

J’écrasai l’accélérateur, et le moteur de la Coccinelle répondit par un crachotement approbateur. Même si le golem végétal était grand et fort, il n’était pas aussi solide et lourd qu’un être vivant de la même taille. La voiture encaissa le coup qui avait enfoncé son coffre avant et percuta le monstre sans trop perdre de son élan.

La créature poussa un hurlement qui ressemblait à de la surprise, et certainement à de la souffrance. La Coccinelle l’emboutit dans un déferlement d’étincelles écarlates et un nuage de fumée venant du monstre féerique. Elle se glissa entre les jambes du golem et le renversa.

Je continuai à accélérer en maintenant le cap du mieux possible. Je gardais la tête sortie pour voir devant moi. Le golem cria de nouveau ; la magie se rassembla autour de lui comme un nuage qui fit se dresser les cheveux sur ma nuque, mais la Volkswagen résista à l’enchantement qui aurait dû la neutraliser et traîna la créature jusqu’à l’arrière du magasin.

— Considère que c’est une revanche pour tous ces poteaux téléphoniques, murmurai-je à la voiture en freinant d’un coup sec.

Le golem fut projeté en avant, glissa sur le béton et vint s’écraser contre une benne en métal dans un hurlement de douleur et un épais nuage de poussière. Un seul de mes phares semblait avoir survécu à l’attaque, et encore, son faisceau lumineux tremblotait en s’abîmant dans la brume et la nuée de particules recrachée par le monstre.

Je reculai de quelques mètres, puis je m’arrêtai. Je fis rugir le moteur, avant de lâcher le frein et de lancer la Coccinelle sur le golem. Cette fois, j’étais prêt à encaisser le choc et je baissai la tête. L’impact fut incroyablement violent et diablement satisfaisant. La créature lâcha un gémissement de bête blessée, mais je dus attendre de reculer et de tourner pour admirer le spectacle.

Ma Volkswagen avait coupé le monstre en deux à peu près au niveau de la taille, en l’écrasant contre la benne. Heureusement qu’elle n’était pas en fibre de verre. Les jambes gisaient contre la benne en un amoncellement de jeunes arbres et de terre, alors que les bras se tendaient vers moi en frappant inutilement le bitume à trois ou quatre mètres de ma voiture.

Je crachai par la fenêtre, passai une vitesse et filai vers Murphy.

Je sautai du véhicule et dus forcer pour ouvrir la portière côté passager. Karrin se releva en s’appuyant contre le muret et contempla d’un air ébahi la Coccinelle couverte de givre.

— Qu’est-ce qui s’est passé, bon sang ?

— Le monstre-plante.

— Un monstre-plante et un commando de bonshommes de neige ?

Je la soutins de son côté blessé.

— Je m'en suis débarrassé. Partons.

Murphy glapit de douleur, mais elle parvint à aller jusqu'à la voiture. Il ne me restait plus qu'à l'aider à s'installer.

— Harry ! hurla-t-elle soudain en me poussant de tout son poids.

Le golem végétal.

Il avait traîné sa partie supérieure jusqu'à nous et il tentait de m'attraper avec un de ses longs bras feuillus. Je reculai, en tentant de faire un rempart de mon corps pour Karrin.

Il m'agrippa. Des doigts de la taille de jeunes troncs s'enroulèrent autour de ma gorge et m'arrachèrent à Murphy comme si j'étais un chiot. D'autres doigts de bois enserrèrent ma cuisse et je me retrouvai suspendu dans le vide. Le golem commença à m'écarteler.

— Fouineur, cracha une voix étrange sortant de non loin des yeux brillants du monstre. Jamais tu n'aurais dû te mêler de cette histoire. Tu n'as pas idée de l'enjeu. Que ton arrogance t'apporte la mort !

Je cherchai une réponse cinglante, mais ma vision s'obscurcit et j'eus l'impression que ma tête était prise dans un étai. Je tentai de rassembler de la puissance, de l'insuffler dans mon bracelet, mais, au moment même où je canalisais l'énergie, j'entendis un bruissement de feuilles, et le talisman fut arraché de mon poignet. J'essayai de lancer un autre sort, mais je m'aperçus que ma concentration s'était relâchée et que ma protection contre la brume avait faibli. Mes pensées partaient à la dérive, et je dus faire un effort de volonté pour les contenir et les organiser de nouveau pendant que mon corps était lentement dilacéré et que la douleur envahissait mon esprit.

J'entendis vaguement la tronçonneuse redémarrer et le cri de défi lancé par Murphy. Le charme qu'elle portait ne dépendait pas de ma concentration. Il ne durerait pas longtemps, mais il la protégerait encore quelques minutes contre le brouillard mental. Le golem végétal ulula, et je perçus le bruit de la lame qui tranchait dans le bois. Des copeaux me frappèrent au visage.

Je basculai. Des branches de jeunes arbres pendaient autour de ma tête et de mes épaules, et des feuilles collaient à ma figure. Le golem me tenait toujours par la jambe, mais je respirais de nouveau.

La brume m'enveloppa, instillant une sensation de détachement et de désintérêt. J'eus du mal à comprendre ce qui se passa ensuite. Murphy sautilla plus près, reposant tout son poids sur sa jambe valide, et enfonça la tronçonneuse dans l'autre bras du monstre. Je tombai au sol, entouré d'autres morceaux de branches.

Le golem projeta ses moignons vers Karrin, mais ils n'avaient plus autant de force qu'avant. Il la renversa.

Murphy gronda, et avança à quatre pattes, traînant la tronçonneuse avec elle. Elle la souleva et attaqua la tête de la créature, le moteur rugissant, la lame sifflant dans l'air. Le golem hurla de rage et de peur, en levant ses tronçons (ha ! ha ! Ses tronçons, la bonne blague) de bras pour se défendre. Karrin transperça les branchages d'un seul coup et enfonça la lame profondément entre les yeux émeraude.

Le monstre gémit de nouveau en se tordant. Ses bras ballottèrent Karrin de gauche à droite, mais sans plus. Il poussa un dernier cri, et ses yeux s'éteignirent. Soudain, Murphy se retrouva assise au sommet d'un tas de terre, de feuilles et de branches brisées.

Je restai immobile, les yeux fixés sur elle.

Un coup de feu éclata. Le fusil.

Karrin se jeta au sol et roula vers moi. Un second coup de feu retentit, et un tas de feuilles éclata à trente centimètres à droite de Karrin.

Un nouveau bruit résonna dans la nuit : des sirènes de police approchant.

Karrin se traîna avec moi jusqu'à la voiture. Je distinguai un juron dans le brouillard, puis un bruit de pas qui battaient en retraite. Un instant plus tard, j'eus l'impression que la brume se dissipait.

— Harry, dit Murphy en me secouant. (J'ouvris les yeux, et le soulagement remplaça l'inquiétude dans son regard.) Harry ? Tu m'entends ?

Je hochai la tête. J'avais la bouche pâteuse et mal partout. Je luttais pour remettre de l'ordre dans mes pensées.

— Aide-moi à entrer dans la voiture, continua-t-elle en articulant soigneusement ses mots. Après, tu grimpes et tu nous sors d'ici.

La voiture. Oui. J'installai Murphy dans la Coccinelle, m'assis derrière le volant et contemplai le pare-brise givré. Déjà, la chaleur de cette nuit d'été faisait fondre la glace, et je commençais à voir au travers.

— Harry, souffla Karrin, d'un ton exaspéré et faible. Avance !

Oh ! d'accord ! Conduire. Se barrer. Je mis le contact, et nous bringuebalâmes hors du parking et du brouillard.

Chapitre 22

— Tu plaisantes, j'espère, dit Billy d'un air stupéfait. Une tronçonneuse ? Où as-tu trouvé l'essence ?

Murphy quitta des yeux Georgia qui, pour soigner sa jambe entaillée, avait découpé son jean de la cheville à mi-cuisse.

— Du générateur de secours servant à alimenter tous les réfrigérateurs, répondit-elle. Il y avait des réservoirs de quarante-cinq litres.

L'appartement de Billy n'était pas très grand. Avec une dizaine de personnes à l'intérieur, même avec la climatisation à fond, il y régnait une chaleur infernale. Les Alphas, les compères du jeune homme, étaient là au grand complet.

En arrivant, un grand jeune homme nous avait interpellés, et deux loups nous avaient suivis jusqu'à la porte. Ils restaient juste assez loin pour qu'on ne les distingue qu'à grand-peine au milieu des ombres.

Lors de notre première rencontre, les Alphas n'étaient qu'un groupe de marginaux aux cheveux sales et couverts d'acné. Des pseudo-caïds en blouson de cuir. Ils avaient bien changé en un an et demi. Plus aucun n'avait le teint blafard ou ne semblait essoufflé. Comme Billy, qui était enveloppé quand je l'avais connu, ils avaient tous pris du muscle. Ils ne s'étaient pas transformés en un gang de stars de séries pour adolescents *made in Hollywood* ou je ne sais quoi, mais ils avaient l'air plus décontractés, plus confiants, et plus heureux. Je remarquai aussi quelques cicatrices, certaines assez impressionnantes, sur des membres nus. La plupart portaient des sweat-shirts, ou ces espèces de hauts en jersey, bref, des vêtements qu'on pouvait quitter rapidement.

Trois cartons de pizza s'entassaient sur la table, et une glacière pleine de sodas traînait non loin. Je me servis une part de pizza, sortis un Coca, et me dégottai un pan de mur relativement dégagé pour m'appuyer.

— Écoute, Harry, soupira Billy. J'ai du mal à y voir clair. S'ils pouvaient se balader en balançant ce brouillard mental, on en aurait déjà entendu parler, non ?

Je haussai les épaules et répondis en mâchouillant un morceau de pizza :

— C'est très rare, même à mon niveau. Ceux qui en sont victimes ne s'en souviennent pas. Regarde dans le journal de demain. Je te parie à dix contre un que les services de secours sont arrivés après notre départ, qu'ils ont éteint les incendies et sorti un tas de personnes un peu hébétées du bâtiment. Explication officielle : une fuite de gaz.

— Ça n'a pas de sens, insista le jeune homme. Il n'y aura aucune trace d'une conduite endommagée, la compagnie du gaz ne trouvera aucune fuite, il n'y aura pas de feu provenant de...

Je continuai à manger.

— Réveille-toi, Billy. Tu crois que la mairie va prendre ces gens au sérieux s'ils lui balancent : « Nous ne savons pas très bien ce qui s'est passé, nous ne savons pas ce qui a affecté ces gens, nous ignorons pourquoi personne n'a rien entendu et nous ne savons rien au sujet des tirs. » ? Aucune chance. Les employés seraient taxés d'incompétence, humiliés publiquement et renvoyés. Personne n'en a envie, donc : fuite de gaz.

— Mais c'est stupide !

— C'est la vie. S'il y a bien une chose que le XXI^e siècle refuse d'admettre, c'est qu'il ne connaît pas tout. (J'ouvris ma canette et bus une gorgée.) Comment va ta jambe, Murph ?

— Ça fait mal, grogna Karrin, me faisant la grâce de garder pour elle l'« espèce de crétin ».

Georgia se releva et secoua la tête. Elle dépassait Billy d'une tête, et avait natté ses cheveux blonds. Cela mettait en valeur ses traits taillés à la serpe.

— Les coupures et les hématomes ne m'inquiètent pas, mais la blessure au genou pourrait être sérieuse. Vous devriez la faire examiner par un véritable médecin, inspecteur Murphy.

— Karrin, corrigea Murphy. Quiconque éponge mon sang a le droit de m'appeler Karrin. (Je lui envoyai un Coca, qu'elle attrapa.) Sauf toi, Dresden. T'as pas du *light* ?

Je disposai quelques parts de pizza sur des assiettes en carton avant de les faire passer.

— Prends quelques risques, répondit-elle.

— J'attends quelques instants, répondis-je.
— Très bien, Karrin, lâcha Georgia en croisant les bras. Si vous ne voulez pas d'une opération à vingt-cinq mille dollars et sept ou huit mois de rééducation, nous devons vous emmener à l'hôpital.

Murphy fronça les sourcils avant d'acquiescer.

— Laisse-moi manger avant. Je meurs de faim.

— Je vais sortir la voiture, répondit la jeune femme en se tournant vers Billy. Assure-toi qu'elle ne s'appuie pas sur sa jambe blessée quand tu la descendras. Garde-la bien droite si tu peux.

— Compris, souffla Billy. Phil. Greg. Prenez cette couverture. On va en faire une civière.

— Je ne suis pas une gamine, protesta Murphy.

Je posai ma main sur son épaule.

— Du calme, dis-je calmement. Ils savent ce qu'ils font.

— Moi aussi.

— Tu es blessée, Murph. Si tu étais l'un de tes hommes, tu te dirais de la fermer et d'arrêter de créer des problèmes.

Karrin me lança un regard noir, mais celui-ci s'adoucit quand elle enfourna un bout de pizza dans sa bouche.

— Oui, je sais. Mais je déteste être écartée.

Je grognai.

— Que vas-tu faire ? demanda-t-elle.

— Finir ce Coca, soupirai-je. Après, je ne sais pas.

— Très bien, Harry, lâcha-t-elle. Écoute. Je serai chez moi dans quelques heures. Je vais continuer à enquêter. Je vais voir si je ne peux pas obtenir des tuyaux sur Lloyd Slate. Si tu as besoin d'informations ou de n'importe quoi d'autre, passe-moi un coup de fil.

— Tu devrais te reposer, répliquai-je.

Elle grimaça en regardant sa jambe. Son genou faisait plusieurs fois la taille normale.

— J'ai l'impression que je vais avoir pas mal de temps pour le faire.

Je grognai de nouveau et tournai la tête.

— Hé, Harry, dit Karrin. (Je ne la regardai pas, et elle continua :) Je n'ai pas été blessée par ta faute. Je connaissais les risques et je les ai pris.

— Tu n'aurais jamais dû.

— Personne ne le devrait. Au cas où tu ne t'en serais pas aperçu, nous ne vivons pas dans un monde parfait. (Elle me donna un coup de coude dans la jambe.) En plus, tu as eu de la chance que je sois là. Si on y réfléchit bien, c'est moi qui ai sauvé la partie.

J'ébauchai un sourire.

— Tu as quoi ?

— Sauvé la partie. J'ai joué et j'ai vaincu le monstre. J'ai fumé la goule, et c'est moi qui ai enfoncé une tronçonneuse dans la tronche d'un monstre-plante. J'ai aussi mutilé l'ogre. Et toi ? Tu lui as lancé un morceau d'allume-feu. C'est tout juste de l'assistanat.

— Oui, mais je l'ai aspergé d'essence avant.

Elle haussa les épaules en avalant un nouveau bout de pizza.

— Tu as pris une raclée.

— N'importe quoi.

— Murphy, trois. Dresden, zéro.

— Tu n'as pas tout fait.

— J'ai sauvé la partie.

Je levai les mains en signe de reddition.

— D'accord, d'accord. Tu as... sauvé la partie, Murph.

Elle avala une longue gorgée de Coca.

— Heureusement que j'étais là, se rengorgea-t-elle.

Je serrai ses épaules dans mes bras et continuai, sans grande chaleur :

— Oui, merci.

Murphy me sourit. L'un des Alphas nous appela par la fenêtre :

— La voiture est prête.

Billy et deux autres loups-garous étalèrent une couverture, puis installèrent Karrin dessus. Elle les toléra en levant les yeux au ciel, mais même leurs gestes précautionneux lui arrachèrent un gémissement de douleur.

— Appelle-moi, dit Murphv.

— T'inquiète.

— Fais gaffe, Harry.

Ils l'emportèrent.

Je mangeai encore un peu de pizza, échangeai quelques politesses avec les Alphas restants, puis fuis la pièce bondée pour me réfugier sur le balcon. Je fermai la porte coulissante derrière moi. Une seule lumière éclairait le parking, et les ombres enveloppaient le balcon. La nuit était douce ; l'humidité grésillait sous la langueur de l'été. Pourtant, j'avais l'impression d'être moins enfermé que dans l'appartement surpeuplé de Billy.

J'observai mon ami et ses Alphas charger Murphy dans l'Espace et partir. Puis un silence quasi complet selon les normes de Chicago s'abattit sur les lieux. Les crissements de pneus sur l'asphalte formaient un fond sonore fluide, ponctué par les sirènes occasionnelles, les klaxons, les grincements mécaniques et les chuintements. Une sauterelle installée non loin s'envola en bourdonnant.

Je posai mon assiette en carton sur la rambarde en bois, fermai les yeux et respirai profondément pour m'éclaircir les idées.

— Je donnerais cher pour connaître vos pensées, dit calmement une voix de femme.

Sous la surprise, je faillis basculer par-dessus la rambarde. Ma main effleura l'assiette, et la pizza partit s'écraser sur le parking. Je me retournai et découvris Meryl, assise sur une chaise à l'autre bout du balcon. Plongée dans les ténèbres, sa large silhouette n'était rien de plus qu'un autre pan d'obscurité, mais ses yeux luisaient dans le noir. Elle regarda la chute de l'assiette.

— Désolée.

— Ça ne fait rien, répondis-je. Je suis un peu nerveux ce soir.

— J'ai entendu.

Je retournai à ma contemplation absente, écoutant les bruits de la nuit.

— Ça fait mal ? finit-elle par demander.

J'agitai ma main bandée.

— Un peu.

— Pas ça, répondit-elle. Je voulais parler de votre amie blessée. La voir souffrir.

Certaines inquiétudes se muèrent en une boule de colère.

— Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Une simple question.

Irrité, je pris une gorgée de Coca.

— Évidemment que ça me fait souffrir.

— Vous n'êtes pas comme je l'imaginai.

Je lui jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— On raconte beaucoup de choses à votre sujet, monsieur Dresden.

— Des foutaises.

Elle sourit.

— Il n'y a pas que des choses désagréables.

— Dans quelle proportion ? En majorité ou en minorité ?

— Ça dépend à qui on parle. Les sidhes vous prennent pour un toutou intéressant à la solde de Mab. Les pseudo-vampires pensent que vous êtes un justicier psychopathe avec un penchant pour la vengeance et la destruction. Une sorte d'inquisiteur espagnol. La plupart des êtres magiques vous trouvent distant, dangereux, mais intelligent et honorable. Les criminels sont persuadés que vous êtes un tueur en cheville avec Marcone ou l'une des familles de la côte est. Pour le commun du public, vous êtes un charlatan qui essaie d'arnaquer les gens en leur volant un argent durement gagné, à part Larry King, qui veut sûrement que vous reveniez dans son émission.

Je la regardai, le front plissé.

— Et toi, qu'est-ce que tu penses ?

— Je pense qu'il faut vous couper les cheveux. (Elle porta une canette à sa bouche, et je reniflai un relent de bière.) Billy a appelé toutes les morgues et tous les hôpitaux. Pas d'inconnue à la chevelure verte.

— Ça ne m'étonne pas. J'ai parlé à Aurora. Elle avait l'air inquiète.

— Ça correspond. Elle se prend pour la grande sœur de tout le monde. Elle pense qu'elle doit prendre soin de l'univers.

— Elle ne savait rien.

Meryl soupira, puis se plongea dans le silence pendant quelques instants avant de reprendre :

— Ça fait quoi d'être un mage ?

Je haussai les épaules.

— En gros, c'est comme d'être réparateur de montres à gousset. C'est difficile, et personne n'en veut. Le reste du temps...

Une vague d'émotion m'envahit, menaçant ma contenance. Meryl attendit.

— Le reste du temps, repris-je, ça fout les jetons. On apprend quels genres de créatures rôdent dans les ténèbres, et on se dit que la citation « l'ignorance est un bienfait » n'est pas qu'une phrase ronflante. Et c'est... (Je serrai les poings.) C'est si *frustrant*, bordel ! On voit des gens blessés. Des innocents. Des amis. J'essaie d'arranger les choses, mais, en général, je ne comprends rien avant qu'il y ait déjà au moins un mort. Quelle que soit l'affaire que je traite, je ne peux pas aider ces gens.

— Ça n'a pas l'air facile, souffla la jeune femme.

— Je ne crois pas que cela soit si différent de ce que vit le reste de la population. On change juste les noms. (Je finis mon Coca et écrasai la canette.) Et toi ? C'est quoi la vie d'un changelin ?

Meryl tourna sa bière dans ses grosses mains.

— La même que les autres, jusqu'à la puberté. Après, on ressent des choses.

— Quel genre de choses ?

— Ça dépend de la partie féerique. Personnellement, j'ai ressenti de la colère, de la faim. J'ai pris beaucoup de poids. Je m'énervais pour n'importe quoi. (Elle but une gorgée.) Je suis devenue plus forte. J'ai grandi dans une ferme. Mon grand frère est passé sous un tracteur. Il était coincé, avec une hanche cassée. L'engin a pris feu. Je l'ai renversé d'un coup, avant de ramener mon frère à la maison. Sur deux kilomètres. J'avais douze ans. Le lendemain, mes cheveux avaient pris cette couleur.

— Un troll, soufflai-je.

— Ouais. Je ne connais pas les détails de l'affaire, mais c'est ça. Chaque fois que je perdais le contrôle de mes émotions, que je m'énervais et usais de ma force, je grandissais et gagnais en muscles. Et ce que j'avais fait me rendait chaque fois plus malade. (Elle soupira.) Parfois, je me dis qu'il serait plus simple de choisir ma moitié féerique. Arrêter d'être humaine, arrêter de souffrir. Si les autres n'avaient pas besoin de moi...

— Tu te transformerais en monstre.

— Mais en monstre heureux. (Elle finit sa bière.) Je vais voir ce que fabrique Fix – il dort à présent – et je vais essayer de contacter Ace. Qu'allez-vous faire ?

— Je vais tenter de reconstituer le puzzle. Contacter des indics. Parler avec encore plus de reines. Peut-être aussi me couper les cheveux.

Elle sourit de nouveau en se levant.

— Bonne chance.

Elle retourna dans l'appartement bruyant et referma la porte-fenêtre derrière elle.

Je réfléchis en fermant les yeux. Je ne savais pas qui avait envoyé la Tigresse, Grum, le golem végétal et le tireur après moi, mais cette personne voulait ma mort. Donc, il était raisonnable de penser que j'étais sur la bonne voie. En général, les méchants n'essaient pas de tuer l'enquêteur, sauf quand ils ont peur qu'il découvre quelque chose.

Mais, dans ce cas, pourquoi la goule avait-elle tenté de m'éliminer avant que j'accepte l'affaire ? Peut-être opérait-elle pour la Cour Rouge. Peut-être que j'étais son nouveau contrat. Ça ne tenait pas. Si la Tigresse était sur le même boulot que moi dans le supermarché, c'est que le meurtrier pensait que je menaçais son plan depuis le premier jour. Sinon avant.

Le givre sur mes vitres de voiture venait sûrement d'un sbire de l'Hiver. Attention, un magicien en était capable, mais, comme sortilège de combat, c'était moyen. La goule travaillait pour quiconque la payait. Mais le golem végétal... Je ne m'attendais pas qu'il parle ou qu'il soit intelligent.

Plus je pensais au monstre-plante, moins il cadrait dans l'histoire. Il s'était embusqué dans un coin et avait poussé ses alliés à me guider jusqu'à lui. Pas vraiment la technique de la brute classique, même magique. Tout ça puait la vengeance, comme si le golem m'en voulait personnellement.

Et Murphy l'avait tué ? Comment ? Cette créature était plus forte qu'un bulldozer, bon sang ! Elle m'avait frappé une fois alors que j'avais mon bouclier à fond, et j'en souffrais encore. Elle m'avait griffé deux ou trois fois, manquant de me briser les os.

Le golem végétal aurait dû réduire Karrin en chair à pâté. Il l'avait frappée une dizaine de fois. Pourtant, il semblait l'avoir plus souffletée qu'autre chose, comme s'il ne voulait pas lui causer plus de dommages.

Un éclair de compréhension s'écrasa quelque part au fond de ma cervelle embrumée. Le golem n'était pas un être en tant que tel. C'était un *construct*, un réceptacle magique possédé par une entité venue d'ailleurs. Une entité à la fois intelligente et dominatrice, mais qui ne pouvait pas tuer Murphy, même quand cette dernière était passée à

l'attaque. Pour quelle obscure raison ?

— Parce que tu es un crétin, Harry, me dis-je tout haut. Karrin n'est attachée à aucune Cour féerique.

— Quel est le rapport ? continuai-je.

Toujours à haute voix. Et après je me demande pourquoi les gens me prennent pour un fou.

— Rappelle-toi. Les reines ne peuvent pas tuer ceux qui ne leur sont pas liés, par lignée ou par pacte. Aucune ne pouvait éliminer Karrin, et le golem qu'elle contrôlait, non plus.

— Bon sang ! murmurai-je. Tu as raison.

Donc, la raison voulait que ce soit une reine. Probablement de la Cour Sombre. Ou, plus vraisemblablement, la glace sur le pare-brise était un leurre. Quoi qu'il en soit, je ne voyais pas qui avait suffisamment de motifs pour m'attaquer avec un brouillard mental et une véritable armée d'assassins.

Tiens, pendant que j'y pense. La brume venait bien de quelque part. Je n'étais pas sûr que les reines puissent réaliser pareil tour de force en dehors de leur royaume. Dans ce cas, le meurtrier avait engagé quelqu'un capable de lancer un sortilège aussi complexe et dangereux.

Je continuai à retourner cette idée dans ma tête, mais quelques instants plus tard un vent frais se leva. Il s'abattit sur la ville en mugissant. Ce brusque changement de météo m'interpella.

J'observai les alentours.

Je ne vis rien d'insolite, mais, quand je levai la tête, les lumières s'estompèrent. Une énorme masse nuageuse arrivait du nord. Elle était si rapide que je la vis occulter les étoiles. Une autre masse débouchait par le sud, droit vers la première.

Quand elles se rencontrèrent, des éclairs plus éclatants que les rayons du soleil parcoururent les nuages, et le tonnerre gronda, ébranlant le balcon sous mes pieds. Peu après, une goutte de pluie glaciale s'écrasa sur ma tête, rapidement suivie par un déluge gelé. Le vent qui se levait le transforma en une vulgaire averse.

Soucieux, je rentrai dans l'appartement. Les Alphas observaient la scène à travers les vitres et murmuraient entre eux. À l'autre bout du salon, Billy s'escrimait sur la télévision, et un météorologiste apparut enfin sur l'écran. L'image était saturée d'interférences et de friture.

— Les gars ! lâcha Billy. Chut, laissez-moi écouter.

Il monta le son.

« ... un événement sans précédent, une tempête arctique qui a déferlé comme un train de marchandises depuis le Canada jusqu'à Chicago. Et comme si cela ne suffisait pas, un front tropical confortablement installé dans le golfe du Mexique s'est empressé de réagir en remontant le Mississippi avec une forte vague de chaleur. Les deux fronts se sont rencontrés juste au-dessus du lac Michigan et nous avons reçu de nombreux rapports mentionnant des averses et des pluies de grêle.

Des mises en garde contre les orages ont été lancées dans la zone du lac et une équipe d'urgence s'est déployée dans l'hôpital du Cook Country. Le centre fédéral de météorologie a aussi prévu des cas d'inondations dans l'est de l'Illinois et restreint le trafic dans les zones menacées. C'est un phénomène magnifique, mais dangereux, mesdames et messieurs, et nous vous enjoignons de ne pas quitter vos abris avant que la tempête se... »

Billy baissa le son.

Je regardai autour de moi et remarquai qu'une dizaine de regards étaient braqués sur moi.

Ils attendaient, confiants.

N'importe quoi.

— Harry, lâcha enfin Billy. Ce n'est pas une tempête normale, n'est-ce pas ?

Je fis « non » de la tête, sortis un autre Coca de la glacière, puis me dirigeai vers la porte d'un pas fatigué.

— Un symptôme. Comme la pluie de crapauds.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

J'ouvris la porte.

— Ça signifie que l'heure tourne plus vite que prévu.

Chapitre 23

Je filai au nord de la ville, en longeant le lac. Il tombait des cordes et la foudre illuminait les nuages en un concert d'ombres et de flammes. À quinze kilomètres du centre-ville, l'averse se calma, et l'air se rafraîchit considérablement, assez pour que je frissonne dans mon jean et mon tee-shirt. À quelques kilomètres au nord de l'université Northwestern, je quittai Sheridan Road en direction de Winnetka, et trouvai un endroit pour me garer.

Je descendis sur la rive du lac Michigan.

Même si la nuit était sombre, je n'appelai aucune lumière pour me guider, et je n'avais pas de lampe torche. Mes yeux mirent du temps à s'accoutumer à l'obscurité, mais je finis par reconnaître quelques formes, et je parvins à me frayer un chemin à travers les bois clairsemés occupant cette partie de la rive, jusqu'à un long promontoire rocheux qui s'avancait d'une dizaine de mètres dans les eaux.

J'arrivai au bout de l'avancée. Je restai là pendant un moment, à écouter le tonnerre gronder au-dessus des flots ; le vent agitait les eaux du lac, formant des vagues qui ressemblaient à celles de la mer. L'air lui-même semblait perturbé, chargé de violence, et la pluie était toujours aussi horriblement froide.

Je fermai les yeux.

Je rassemblai l'énergie des éléments aux alentours, où l'eau rencontrait la pierre, où l'air rencontrait l'eau, où la pierre rencontrait l'air, et j'y ajoutai aussi un peu de ma détermination. Le pouvoir m'envahit, dansant et frémissant, comme doué d'une vie propre. Je le canalisai avec mes pensées, le façonnai, puis ouvris les yeux et écartai les bras, les poignets vers le ciel pour que les vieilles cicatrices circulaires de chaque côté des grosses veines bleues accueillent la pluie.

J'expulsai la puissance accumulée et appelai à travers le tonnerre et l'ondée :

— Marraine ! *Vente*, Leanansidhe.

Une présence se matérialisa soudain sur ma gauche et une voix de femme retentit :

— Vraiment, cher enfant, ce n'est pas comme si j'étais loin. Inutile de crier.

Surpris, je sursautai et faillis tomber dans le lac. Je me tournai vers ma marraine qui flottait calmement à la surface de l'eau, oscillant légèrement avec les vagues qui léchaient ses pieds.

Lea était presque aussi grande que moi, mais, à la place de sombres contrastes et d'angles aigus, elle était tout en courbes et en ombres agréables. Une chevelure bouclée couleur de flammes descendait sous ses hanches et, ce soir, elle portait une robe de soie émeraude, rehaussée d'ocre et d'aigue-marine. Un fourreau contenant un couteau au manche noir pendait à la ceinture de soie dorée nouée à sa taille.

Elle faisait partie des hautes sidhes, et sa beauté en était une preuve éclatante. Ses formes parfaites s'accordaient avec ses traits délicieusement féminins, sa bouche pulpeuse, sa peau pâle comme de la crème, et ses yeux félins et dorés comme chez la plupart des fées. Elle se délecta discrètement de ma stupeur, un léger sourire flottant sur ses lèvres.

— Bonsoir, marraine, dis-je en essayant de maintenir un certain degré de poésie. Vous êtes belle comme les étoiles ce soir.

Elle soupira d'aise.

— Vil flatteur. J'apprécie déjà bien plus cette conversation que la dernière.

— Cette fois, je ne suis pas en train de mourir.

Le sourire disparut.

— C'est une question de point de vue, corrigea-t-elle. Tu cours un grave danger, mon enfant.

— Quand j'y réfléchis, ç'a toujours été le cas quand vous étiez dans les environs.

Elle eut un gloussement réprobateur.

— Billevesées. J'ai toujours voulu ce qu'il y a de meilleur pour toi.

J'éclatai d'un rire sans joie.

— Ce qu'il y a de meilleur... J'aurai tout entendu.

Lea haussa un sourcil.

— Qu'est-ce qui te permet d'en douter ?

— Déjà, parce que vous m'avez berné en me volant une grosse épée magique créée pour détruire le mal, et aussi parce que vous m'avez vendu à Mab.

— Holà ! intervint la sidhe. Pour l'épée, ce n'était qu'une histoire de pacte, rien de plus, mon enfant. Quant à cette dette passée à Mab... Je n'ai pas eu le choix.

— Ben tiens !

Elle plissa le front.

— Toi, tu devrais le comprendre mieux que quiconque, mon filleul. Tu sais que je ne peux pas mentir. Après notre dernière rencontre, je suis rentrée au royaume des Fées, chargée d'un grand pouvoir, et j'ai faussé un équilibre très important. Je devais corriger mon erreur, et la reine a choisi ton pacte pour cela.

Je la fixai un moment en fronçant les sourcils.

— Chargée d'un grand pouvoir ? (Mes yeux tombèrent sur la dague à sa ceinture.) C'est ce truc que les vampires vous ont donné ?

Elle posa négligemment les doigts sur le manche de l'arme.

— Ne le méprise pas. Ils n'ont pas créé cet athamé. Et c'était plus un cadeau qu'un échange.

— Ce machin joue dans la même division qu'*Amoracchius* ? (La vache. Ma marraine était déjà assez dangereuse sans un bon gros artefact magique.) Qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est pas cela qui compte, mais son propriétaire, souligna Lea. Et, quoi qu'il en soit, je puis t'assurer que la cession de ta dette n'avait pas pour intention de te nuire. Je ne t'ai jamais voulu de mal.

— Vous avez voulu me transformer en chien et m'installer dans votre chenil, marraine.

— Tu n'aurais rien eu à craindre là-bas, expliqua-t-elle. Et tu aurais été heureux. Si je veux ton bonheur, c'est que je tiens à toi, mon enfant.

Mon cœur fit un double salto arrière, et je me raclai la gorge.

— Euh... oui. Bon. C'est tout... vous. J'imagine. D'une façon totalement démente. Je vois ce que vous voulez dire.

— J'en étais sûre, dit-elle en souriant. Bon, parlons affaires. Pourquoi m'as-tu appelée ce soir ?

Je pris une profonde inspiration et mon courage à deux mains.

— Écoutez. Je sais que nous avons eu des différends récemment. Ou depuis toujours, d'ailleurs. Je n'ai pas grand-chose à échanger, mais j'espérais que vous voudriez passer un marché avec moi.

Elle haussa ses sourcils dorés.

— Dans quelle intention ?

— Je dois parler avec Mab et Titania.

Son regard se fit vague. Pensif.

— Tu dois comprendre que je ne pourrai pas te protéger d'elles si, d'aventure, elles t'attaquaient. Mon pouvoir s'est accru, trésor, mais pas à ce point.

— Je comprends. Mais si je ne tire pas cette affaire au clair et ne trouve pas l'assassin, je suis mort.

— C'est ce que j'ai cru entendre, répondit-elle, en me tendant sa main droite. Donne-moi ta main.

— J'ai *besoin* de mes mains, marraine. Des deux.

Elle éclata d'un rire cristallin.

— Mais non, petit idiot. Prends simplement ma main. Je t'emmène.

Je l'observai d'un air soupçonneux.

— Qu'est-ce que ça va me coûter ?

— Rien.

— « *Rien* » ? Vous ne faites jamais rien sans que ça vous rapporte quelque chose.

Elle leva les yeux au ciel.

— Cela ne te coûtera rien à toi, mon enfant, expliqua-t-elle.

— À qui, alors ?

— Personne que tu connais, ou as connu.

L'intuition frappa à ma porte.

— Ma mère. Vous parlez d'elle, n'est-ce pas ?

Le bras toujours tendu, Lea sourit.

— Peut-être, se contenta-t-elle de répondre.

Je fixai tranquillement sa main pendant un moment.

— Je ne suis pas sûr de croire que vous allez me protéger.

— Mais je l'ai déjà fait.

— Quand ? demandai-je en croisant les bras.

— Souviens-toi de cette nuit dans le cimetière. J'ai soigné ta blessure à la tête. Tu aurais pu en mourir.

— Vous ne m'avez guéri que pour m'entuber. Vous vouliez que je vous donne l'épée !

— *Pas seulement*, rétorqua la fée d'un ton blessé. Et si tu réfléchis encore, je t'ai libéré d'un sort de soumission et sauvé d'un incendie à peine vingt-quatre heures plus tard.

— Ma petite amie a oublié notre histoire d'amour pour ce service ! Et vous ne m'avez sauvé du feu que pour m'envoyer dans votre chenil !

— Ça ne change rien au fait que je t'ai protégé.

Frustré, je la fusillai du regard pendant une minute.

— Qu'avez-vous fait pour moi récemment ? grognai-je.

Lea ferma les yeux un moment, puis ouvrit la bouche :

— « Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? J'ai prévenu la police ! Bande de gredins, partez d'ici ou vous finirez en prison ! »

Je restai bouche bée.

— À l'appartement de Ruel ! C'était vous ?

— Manifestement, mon enfant. Et au supermarché, ce soir même.

Elle leva une main, fit un mouvement complexe de ses longs doigts, et ouvrit de nouveau la bouche, comme si elle chantait une note de musique. Au lieu de cela, une sirène de police retentit, un peu étouffée, mais ressemblant à s'y méprendre à une vraie.

— Je n'y comprends rien, soupirai-je.

Elle agita de nouveau les doigts, et la sirène se mua en un rire doux et tendre, une profonde affection manquant de remplacer son expression amusée.

— Je m'en doute, trésor. (Elle me tendit de nouveau la main.) Viens. Le temps presse.

Là, elle avait raison. Et je savais qu'elle ne mentait pas. Ses mots laissaient peu de place à l'interprétation. Chaque fois que j'ai passé un marché avec les fées, je m'en suis mordu les doigts. Si Lea m'aidait gratuitement, il y avait forcément une contrepartie.

À en juger par son air, soit elle savait ce que je pensais, soit elle me connaissait suffisamment pour le deviner. Elle éclata de rire.

Encore.

— Harry, Harry ! Puis-je me permettre de te rappeler que, même s'il a été modifié, notre pacte est toujours d'actualité et que je n'ai pas le droit de te faire de mal avant plusieurs semaines ?

Je l'avais oublié. Bien entendu. D'un autre côté, je ne m'y fiais pas entièrement. Même si elle jurait de ne pas me faire de mal, je pouvais lui demander de m'emmener quelque part et elle pouvait me lâcher dans une forêt grouillante de saloperies de la Cour Sombre sans rompre sa promesse. Elle m'avait arnaqué un peu comme ça, l'année dernière.

Le tonnerre gronda de nouveau, et les nuages s'embrasèrent de plus belle. « Tic-tac, tic-tac. » L'horloge tournait, et ce n'était pas en restant planté là que j'allais arriver à quelque chose. Soit je faisais confiance à ma marraine, soit je rentrais à la maison et j'attendais qu'un truc vienne m'écraser.

Partir avec Lea n'était pas la meilleure façon d'obtenir ce que je voulais, mais c'était la seule. Je respirai un grand coup et pris sa main. Sa peau était douce comme de la soie. La pluie ne l'effleurait même pas.

— Parfait, dis-je. Et après, il faut que j'aille voir les Mères.

Lea me jeta un regard en coin.

— Survis à l'inondation avant de te jeter dans le feu, mon enfant. Ferme les yeux.

— Pourquoi ?

Une ombre de contrariété passa sur son visage.

— Mon enfant, arrête de perdre du temps avec tes questions. Tu m'as donné ta main. Ferme les yeux.

Je grommelai un juron et obéis. Ma marraine prononça une phrase, une série de syllabes fluides dans une langue que je ne connaissais pas, mais qui changea mes jambes en guimauve et fit perdre toute force à mes doigts.

Un vertige me prit, déconcertant, mais pas désagréable, et mon sens de l'orientation s'affola. Je sentis une brise sur ma peau, une sensation de mouvement, mais je n'aurais pas su dire si je montais, tombais ou avançais.

Le mouvement s'arrêta et le vertige disparut. Le tonnerre retentit de nouveau, très fort, et ébranla la surface sur laquelle je me tenais. La lumière jouait sur mes paupières closes.

— Nous sommes arrivés, dit Lea à voix basse.

J'ouvris les yeux.

J'étais sur du solide au milieu d'une brume grise et changeante. Elle me cachait le sol sous mes pieds, et je n'aurais pu dire si c'était de la terre, du béton ou du bois. Le paysage n'était qu'une succession de collines et de vallées, recouvertes de brouillard. Je regardai le ciel et fronçai les sourcils. Il était incroyablement dégagé. Les étoiles se détachaient vraiment bien sur le rideau moiré de la nuit. Elles avaient perdu leur pâle lueur argentée et brillaient de mille feux. On aurait dit des bijoux suspendus dans le vide de l'espace. Le tonnerre déchira l'air, et le sol trembla de nouveau. Un éclair rageur accompagna le grondement, illuminant la brume tout autour d'un éclat bleuté qui s'estompa lentement.

Je compris enfin où je me trouvais. Je testai le sol sous mes pieds, puis autour de moi.

— Nous..., hoquetai-je. Nous sommes... nous sommes sur...

— ... ses nuages, compléta ma marraine. Du moins, c'est ce que tu perçois. Nous avons quitté le monde des mortels.

— Nous sommes donc dans l'Outremonde. Au royaume des Fées ?

Elle fit « non » de la tête.

— Non, répondit-elle, toujours à voix basse et sur un ton presque déférent. Nous nous trouvons dans l'intervalle, à la Croisée des Chemins. Où Chicago et le royaume des Fées se touchent, se mélangent. Chicago-sur-Chicago, si tu préfères. C'est l'endroit que les reines invoquent quand elles désirent verser le sang féerique.

— Elles l'invoquent ? soufflai-je. Elles le créent ?

— En ce moment même, continua la sidhe. Elles se préparent au combat.

Je me retournai lentement, embrassant le paysage du regard. Nous étions sur un promontoire, dans une grande vallée. Non loin de là, je distinguais un lac noyé dans la brume. Une rivière courait au milieu des collines.

— Attendez une minute, dis-je. Je connais... tout ça.

Elle avait parlé de Chicago-sur-Chicago. Mentalement, je rajoutai des immeubles, des rues, des panneaux, des voitures et des gens.

— Mais *c'est* Chicago. À l'origine.

— Une représentation, concéda Lea. Créée avec des nuages et de la brume.

Je continuai à tourner, et découvris une énorme pierre, grise et imposante, étonnement fixe et réelle au milieu de tout ce blanc dérivant. Je reculai d'un pas, pour mieux en apprécier la forme. C'était une table élevée avec d'imposantes dalles de pierre, avec des rochers aussi épais que les piliers de Stonehenge en guise de pieds. L'autel était couvert d'inscriptions, des runes qui me semblaient familières. Peut-être étaient-elles nordiques. Certaines ressemblaient à de l'égyptien. Elles semblaient composées de différentes sources, ce qui les rendait indéchiffrables. La foudre éclaira le sol, et une vague de lumière bleu clair illumina la table, embrasant brièvement les runes comme des néons de Las Vegas.

— J'ai entendu parler de ce truc, murmurai-je enfin. C'était il y a longtemps. Ebenezar l'appelait l'« Autel de Pierre ».

— Effectivement, susurra Lea. Le sang assure le pouvoir, mon enfant. Le sang versé sur cet autel devient à jamais une partie de celui qui le possède.

— Qui le possède ?

Elle hocha la tête, ses yeux verts flamboyant.

— Pendant six mois, l'Autel appartient à l'Hiver. Pendant six autres, à l'Été.

— Il change de propriétaire. Au solstice d'été et au solstice d'hiver.

— Oui. Pour l'instant, l'Autel appartient à la Cour Lumineuse. Mais plus pour longtemps.

Je m'avançai vers l'Autel et tendis la main. Autour de lui, l'air trembla littéralement et pressa contre mes doigts, creusant des rides sur ma peau comme sous l'effet d'une tempête, mais je ne sentis rien. Je touchai la pierre elle-même, et détectai le pouvoir qu'elle recelait, ronronnant le long des runes comme de l'électricité dans des câbles à haute tension. Une chaleur et une violence soudaines envahirent mes doigts, et je retirai brusquement la main.

Je ne sentais plus mes doigts. Mes deux ongles qui avaient effleuré la pierre étaient noircis sur les bords. Des volutes de fumée s'en dégaugeaient.

Je secouai la main et fixai ma marraine.

— Que je comprenne bien. Le sang versé sur cet autel se transforme en puissance pour qui le détient. En ce moment c'est l'Été, mais ce sera l'Hiver après demain, minuit.

Lea acquiesça sans dire un mot.

— Je ne vois pas pourquoi c'est aussi important.

Le front plissé, elle fixa l'autel, puis tourna autour lentement dans le sens des aiguilles d'une montre sans jamais

me quitter des yeux.

— L'Autel n'est pas seulement un réservoir d'énergie, mon enfant. C'est un canal. Le sang versé sur la pierre convoie plus que de la vie avec lui.

— Le pouvoir, soufflai-je, en croisant les bras. Donc, prenons l'exemple d'un magicien qui verserait son sang ici...

— Il véhiculerait un grand pouvoir, sourit Lea. Une vie mortelle, de la magie mortelle, déposée entre les mains de la reine possédant l'Autel.

Je reculai, ravalant ma salive.

— Oh !

La sidhe acheva son tour. Elle jeta un coup d'œil aux environs, et se pencha vers moi avec un air de conspiratrice.

— Mon enfant, chuchota-t-elle. Si tu survivis à ce conflit, ne laisse pas Mab t'attirer ici. Jamais.

Un frisson courut le long de mon échine.

— Ouais, OK. Morraine, je ne comprends toujours pas bien ce que vous essayez de me dire. Pourquoi l'Autel est-il si important ?

Elle me désigna deux collines, l'une en face de l'autre, dominant une large vallée. J'en observai une, et elle se troubla. Je regardai l'autre, et la même chose se produisit.

— Je ne vois rien, expliquai-je. Il y a un voile ou je ne sais quoi.

— Tu dois voir si tu veux comprendre.

Je respirai profondément. Les mages voient plus de choses que le commun des mortels. Ils possèdent ce que l'on appelle « la Clairvoyance », « le Troisième Œil » et que l'on nomme de bien d'autres façons encore. Quand il fait appel à sa Vision, un mage discerne les trames même de la magie en action, il perçoit les sortilèges comme des guirlandes de lumières entrelacées, les voiles comme des quadrillages sur un écran. Le Troisième Œil montre le véritable visage de l'univers, et c'est toujours une expérience déroutante, d'une façon ou d'une autre.

On n'oublie jamais ce que dévoile la Clairvoyance. Bonne ou mauvaise, la vision ne perd jamais de sa netteté ou de sa force. La première fois que j'ai utilisé la Vision, j'avais quatorze ans, et j'observais un petit esprit végétal. Je m'en souviens encore parfaitement, comme s'il était *toujours* sous mes yeux. C'était un petit être aux allures de personnage de dessin animé, mi-gnome mi-écureuil.

Depuis, j'avais vu pire. Bien pire. Des démons, des âmes mutilées. Et ça n'a pas quitté ma mémoire non plus. Mais j'ai aussi eu des Visions agréables. Une ou deux apparitions fugitives d'êtres si beaux, si purs, si lumineux que j'en avais les larmes aux yeux.

Pourtant, la Clairvoyance devient chaque fois un peu plus difficile à accepter. Un peu plus dure à supporter, comme si le poids des Visions s'accumulait.

Je serrai les dents, fermai les yeux et activai consciencieusement mon Troisième Œil.

Quand je soulevai mes paupières, l'afflux de sensations me fit vaciller en arrière. L'énergie magique saturait le paysage embrumé. Une lumière crue vert et doré étincelait depuis la colline sud, transformant les vallons en jardins scintillants. Des kyrielles de fleurs multicolores en couvraient les flancs, s'enracinant dans le sol moelleux, formant des massifs si lumineux que je ne pouvais les regarder directement.

De l'autre côté, un pouvoir mêlant pourpre et bleu glacial s'étendait comme autant de cristaux de glace, avec la lenteur implacable du glacier qui s'impose par endroits, recule à d'autres. Sa puissance était particulièrement marquée autour de la rivière sinueuse coulant dans la vallée.

Le conflit des énergies remontait jusqu'au sommet même des collines, culminant en des points aussi brillants que des soleils miniatures. Je parvins tout juste à distinguer les ombres de créatures sous cette lumière, et même ces ombres donnaient une impression de présence écrasante sur mes sens. Je ressentis la chaleur, une canicule atroce qui m'empêcha de respirer. Une chaleur qui m'envahit pour m'embraser. Mais j'éprouvai aussi une sensation de froid atroce et absolu. Le froid m'entourait de ses bras gelés, aspirant ma force. La beauté sublime de ces présences me submergea. Leur pouvoir était si terrifiant, si grisant et hallucinant, que je tombai à genoux. Je pleurais.

Je sentais que ces puissances s'affrontaient. En revanche, je ne comprenais pas la nature exacte du conflit. Les énergies s'emmêlaient, subtiles nuances de ténèbres et de lumières, imprimant des zones de lumières chaudes ou froides sur le paysage. Des champs rouges, dorés et verts jouxtaient des étendues vides décorées dans des tons bleu clair, violets et blanc sale. Ils formaient un schéma, ils dévoilaient la structure encore inachevée du conflit.

Ça ressemblait plutôt à un plateau d'échecs. Mais, au centre, l'Autel de Pierre brisait la régularité du tracé. Un puissant nimbe vert et or irradiait depuis la pierre. Cette zone appartenait à l'Été. Mais la glace sombre et cristalline de l'Hiver s'approchait peu à peu, imitant quelque part le mouvement presque invisible des étoiles au-dessus de nos

letes.

Telle fut ma Vision. Je compris contre quoi je me battais. Je contemplais la force vive des reines de Féerie. J'étais totalement dépassé. Même en rassemblant jusqu'à la plus petite bribe de pouvoir en moi, je ne serais qu'une étincelle à côté de ces fontaines incandescentes de lumière et de magie. Elles incarnaient un pouvoir remontant à la nuit des temps et qui durerait jusqu'à la fin. Elles représentaient un pouvoir qui avait plongé les mortels en adoration, qui les avait terrorisés, et je compris enfin pourquoi. Je n'étais pas un pion pour de telles puissances. Je n'étais qu'un insecte devant des géants. Un brin d'herbe à côté d'arbres gigantesques.

Tout ce pouvoir exerçait une terrible attraction. Quelque chose en lui fascinait la magie en moi. Ils étaient liés. Quelque chose me poussait à me jeter dans ces flammes, dans ce froid éternel. Je regardais les reines comme une phalène regarde un brasero.

Je m'arrachai au spectacle en me cachant le visage dans les bras. Je tombai au sol et me recroquevillai en essayant de fermer mon Troisième Œil. Je voulais empêcher ces images de m'envahir. Je tremblais et tentai de dire quelque chose. Je ne sais pas vraiment quoi. Ma bouche n'articula qu'une série de gémissements sans queue ni tête. Après, je ne me souviens plus de rien jusqu'à ce qu'une pluie froide frappe ma joue.

J'ouvris les yeux.

J'étais allongé sur la rive humide et froide du lac Michigan, là où j'avais appelé ma marraine. Ma tête reposait sur quelque chose de confortable, qui se révéla être ses genoux. Je me redressai d'un coup et m'éloignai rapidement. J'avais mal à la tête. Les Visions me poussent à me sentir particulièrement petit et vulnérable. Je restai assis sous la pluie pendant une minute, avant de regarder Lea.

— Vous auriez dû me prévenir.

Aucune trace de remords ne pointait dans son regard. Guère plus d'inquiétude, d'ailleurs.

— Ça n'aurait rien changé. Tu *devais* voir. (Elle marqua une pause avant d'ajouter :) Je regrette qu'il n'y ait pas d'autre manière. Comprends-tu, maintenant ?

— La guerre, répondis-je. Elles se battent pour la zone autour de l'Autel. Si l'Été garde le contrôle, que ce soit le tour de l'Hiver ou pas n'aura aucune importance. Mab ne pourra pas arriver jusqu'à l'Autel pour y verser le sang et donner le pouvoir du Chevalier de l'Été à l'Hiver. (Je repris ma respiration.) Il y avait un sens à ce qu'elles faisaient. Comme s'il s'agissait d'un rituel. Quelque chose qu'elles ont déjà accompli auparavant.

— Bien sûr, lâcha la sidhe. Elles existent en opposition constante. Chacune possède un grand pouvoir, mage, une puissance rivalisant avec celle des archanges et des dieux mineurs. Mais elles se neutralisent parfaitement. À la fin, le plateau restera équitablement partagé. Les pièces mineures apparaîtront et combattront pour décider de l'équilibre.

— Les Demoiselles, soufflai-je. Les Chevaliers.

— Et, ajouta Lea en levant un doigt, les Émissaires.

— Sûrement pas. Je ne vais pas me joindre à une espèce de guerre féerique pourrie dans les nuages.

— Peut-être. Peut-être pas.

— Mais vous ne m'avez pas aidé. Je devais leur parler. Je voulais savoir si l'une d'elles est coupable.

— Et c'est ce que tu as fait, avec plus de netteté que si tu avais ouvert la bouche.

Je fronçai les sourcils en réfléchissant à ce que j'avais appris de mon voyage à la table de pierre.

— Mab ne devrait pas être pressée. Si l'Été a perdu son Chevalier, l'Hiver a tout à gagner en attendant. Inutile de prendre l'Autel.

— Oui.

— Mais l'Été se prépare à défendre l'Autel. Donc, Titania pense que la Cour Sombre est derrière tout ça. Mais si Mab agit au lieu d'attendre, ça signifie... (Je plissai le front.) Ça signifie qu'elle ne comprend pas vraiment pourquoi l'Été se comporte ainsi. Elle contrôle l'avancée de Titania. Ce qui veut dire qu'elle ne sait pas non plus qui a fait le coup.

— Un raisonnement simple, souligna Lea, mais assez précis, trésor. Telle est bien la réflexion des reines féeriques. (Elle contempla le lac.) Ton soleil ne tardera pas à se lever. Quand il se couchera de nouveau, la guerre éclatera. Entre des Cours aux forces égales, il n'y aurait guère de conséquences pour le monde des mortels. Mais l'équilibre a été rompu. S'il n'est pas rétabli, mon enfant, je te laisse imaginer le résultat.

Ce que je fis.

Comprenons-nous bien. J'y avais déjà pensé, mais, maintenant, je connaissais la nature des forces en présence. Les pouvoirs de l'Été et de l'Hiver n'étaient pas simplement comme deux bougies sur une batterie de voiture. C'étaient deux gigantesques ressorts qui s'opposaient. Tant que la pression était égale des deux côtés, les énergies restaient sous contrôle. Mais un déséquilibre dans un camp ou dans l'autre pouvait rompre cette stabilité, et le déferlement d'énergie d'un côté comme de l'autre serait alors colossal et violent. Il y aurait de terribles répercussions

uelement d'énergie d'un côté comme de l'autre serait alors colossal et violent. Il y aurait de terribles répercussions tout autour, et en l'occurrence cela toucherait Chicago, l'Amérique du Nord et une bonne partie du globe.

— Il faut que vous me conduisiez auprès des Mères.

Lea se leva, tout en grâce et en expression neutre impossible à déchiffrer.

— Cela aussi est hors de ma portée, mon enfant.

— Je *dois* parler aux Mères.

— Tu as raison, concéda la fée. Mais je ne peux pas t'emmener chez elles. Je n'en ai pas le pouvoir. Peut-être que Mab ou Titania le pourraient, mais elles sont occupées pour l'instant. Monopolisées.

— Génial, maugréai-je. Comment je fais pour aller chez elles ?

— Personne ne se rend chez les Mères, mon enfant. On répond à leur invitation. (Une ride effleura son front parfait.) Je ne peux rien faire de plus pour t'aider. Les pouvoirs inférieurs doivent prendre place aux côtés de leur reine, et ma présence est requise sous peu.

— Vous partez ?

Elle hocha la tête, avança d'un pas et m'embrassa sur le front. Ce n'était qu'un baiser, la caresse de douces lèvres sur ma peau. Puis elle recula, une main sur le manche de son couteau.

— Prends garde, mon enfant. Et hâte-toi. Souviens-toi : au coucher du soleil. (Elle se tut un instant, avant de me lancer un regard dubitatif.) Et pense à te couper les cheveux. Tu as l'air d'un clochard.

Sur ces mots, elle s'avança sur le lac, et elle se transforma en une vague qui se mélangea aux eaux agitées par la tempête.

— Magnifique, grognai-je en donnant un coup de pied dans une pierre pour l'envoyer dans le lac. Magnifique. Le coucher du soleil. Je ne suis pas plus avancé. En plus, les seules personnes à qui je dois parler filtrent leurs appels.

Je ramassai une autre pierre et la lançai de toutes mes forces dans l'eau.

Le bruit de la pluie noya celui de l'éclaboussure.

Je retournai à la Coccinelle en affrontant le tonnerre et l'averse. Je distinguais mieux les arbres, à présent. L'aube devait se lever quelque part derrière les nuages.

Je m'assis derrière le volant de ma bonne vieille Volkswagen et mis le contact.

L'antique véhicule toussa une fois, avança d'un coup avant même que je passe une vitesse, puis de la fumée envahit l'habitacle. Je m'extirpai de la voiture en toussant. Je débloquai le capot et l'ouvris. Un nuage noir m'enveloppa et je distinguai vaguement un feu ravageant certains éléments du moteur. Je retournai au coffre avant, exhumai un extincteur et neutralisai le sinistre.

Je restai là, sous la pluie, épuisé et blessé, les yeux rivés sur mon moteur carbonisé.

L'aurore.

Le solstice d'été. J'avais donc encore une quinzaine d'heures pour trouver un moyen de joindre les Mères. Bizarrement, je ne m'attendais pas à les trouver dans l'annuaire. D'ailleurs, même si elles y figuraient, ma visite près de l'Autel et du champ de bataille m'avait prouvé que les reines possédaient bien plus de pouvoir que je l'imaginai. Leur seule présence m'avait presque liquéfié le cerveau à plus d'un kilomètre de distance. Et les Mères étaient encore plus puissantes que Mab et Titania.

Quinze heures pour démasquer un tueur et rendre la charge du Chevalier de l'Été à la Cour Lumineuse. Et puis pour arrêter une guerre livrée dans une sorte de dimension entre ici et le monde des esprits. En plus, j'ignorais totalement comment m'y rendre.

Et ma voiture était morte.

Une fois de plus.

— T'es dépassé, Harry, me dis-je. C'est trop gros pour que tu t'en charges tout seul.

Le Haut Conseil. Je devais contacter Ebenezar et lui raconter ce qui se passait. La situation était trop importante, trop sensible pour risquer de tout foirer pour une histoire de protocole de la Confrérie. Avec un peu de chance, le Haut Conseil 1) me croirait et 2) m'aiderait.

Ouais. Et peut-être que si je me collais assez de plumes sur les bras, je pourrais voler.

Chapitre 24

Je passai encore quelques minutes à examiner ma voiture, en sortis deux ou trois trucs, puis marchai jusqu'à la station-service la plus proche. J'appelai une dépanneuse, puis pris un taxi jusqu'à mon appartement. Je payai le tout avec l'avance de Meryl.

À la maison, je sortis un Coca du bac à glace, nourris Mister et changeai sa litière. Je dus attendre de fouiller sous l'évier de la cuisine afin de retrouver le liquide vaisselle et l'épousseter pour me rendre compte que je repoussais l'inévitable.

Je foudroyai le téléphone du regard.

L'orgueil mène à la ruine, Harry. L'orgueil apporte le malheur. Il peut te pousser à faire des conneries.

Je pris une profonde inspiration et avalai ma canette d'un trait.

Je pris le téléphone et composai le numéro que Morgan m'avait laissé.

La première sonnerie n'était pas terminée quand on décrocha.

— Qui est à l'appareil, s'il vous plaît ?

— Dresden. Je dois parler à Ebenezar McCoy.

— Un instant.

Le son disparut. La personne qui avait répondu avait sûrement masqué le combiné avec sa main. Il y eut un bruissement et l'appareil changea de main.

— Vous avez donc échoué, lâcha Morgan. (Son ton me véhicula une bonne image mentale de son sourire et de son air satisfait.) Ne bougez pas. Les gardiens vont arriver pour vous escorter jusqu'au Haut Conseil. Pour votre jugement.

Je ravalai un juron.

— Je n'ai pas échoué, Morgan. Mais j'ai découvert des informations que le Haut Conseil ne peut ignorer. (*L'orgueil, Harry, l'orgueil.*) Et j'ai besoin d'aide. C'est devenu trop complexe pour une seule personne. J'ai besoin de renseignements et d'appuis pour résoudre cette affaire.

— On revient toujours à vous, n'est-ce pas ? grogna le gardien d'un ton amer. Vous êtes l'exception à toutes les règles. Vous pouvez violer les Lois et insulter le Conseil, vous pouvez mépriser un procès qui vous est destiné parce que vous êtes trop important pour vous plier à son autorité.

— Ça n'a rien à voir avec ça, dis-je. Par les cloches de l'enfer, Morgan ! Sortez votre tête de votre cul ! La structure hiérarchique des fées est fragilisée, instable, et elle va atteindre sa masse critique si personne ne réagit. C'est trop gros pour moi et foutrement plus important que les règles de la Confrérie.

Le gardien me répondit dans un hurlement si agressif que j'en sursautai.

— Qui êtes-vous pour en décider ? Vous n'êtes personne, Dresden ! (Il reprit une respiration écumante.) Ça fait trop longtemps que vous méprisez le règlement du Conseil. C'est fini. Plus d'exceptions, plus de délais, plus de deuxième chance.

— Morgan, soufflai-je. Je dois juste parler à Ebenezar. Il jugera ce qui...

— Non, coupa le gardien.

— Pardon ?

— Non. Tu n'échapperas pas à la justice cette fois, serpent. Il s'agit de ton ordalie. Tu la poursuivras sans que le Haut Conseil s'en mêle.

— Morgan, c'est de la folie...

— Non. La folie fut de te laisser en vie quand tu n'étais qu'un enfant. Le disciple assoiffé de sang de DuMorne. La folie fut de te tirer de cette maison en flammes il y a deux ans. (Sa voix tomba dans un registre encore plus grave. Le contraste avec le ton précédent était terrifiant.) Il y avait quelqu'un qui comptait beaucoup pour moi à Arkhangelsk, Dresden. Cette fois, tes mensonges ne te permettront pas de t'en tirer.

Il raccrocha

Je fixai le combiné pendant une seconde avant de crier ma rage et de le frapper contre la table, encore et encore, jusqu'à ce que le plastique éclate dans mes mains.

Ça fait mal.

Je ramassai le téléphone et le projetai contre le manteau de la cheminée. Il éclata, et ses clochettes émirent un tintement voilé. Je balayai du pied le désordre de mon salon, renversant de vieux cartons, repoussant des canettes de Coca vides, des livres, des morceaux de papier et des cafards effrayés.

Après plusieurs minutes de cet exercice, je haletais et la colère aveugle avait légèrement battu en retraite.

— Enfoiré, grondai-je. Espèce de connard de coincé de bigot de merde !

Il fallait que je me calme, et la douche me parut une bonne idée. Sous l'eau froide, je tentai de me débarrasser de la sueur et de la peur qui m'avaient accompagné ces derniers jours. Je m'attendais presque que l'eau se transforme en vapeur en touchant ma peau, mais ce ne fut pas le cas. Au contraire, ma rage m'abandonna, tandis que je me concentrais sur la bonne vieille routine de la douche – de l'eau, du savon, on rince, du shampoing, on rince. Quand j'eus fini et que je sortis de la douche en tremblant, toute trace de psychopathie avait disparu.

Ou presque.

J'ignorais comment contacter mon ancien mentor. S'il était sous la protection des gardiens, et j'étais sûr que, comme les autres membres du Conseil, il l'était, ça n'allait pas être facile. Il était protégé par les meilleures contre-mesures du monde. Elles créeraient un dédale de résultats incompréhensibles pour tout sortilège ou créature surnaturelle qui tenterait de le trouver.

Un moment, je pensai à appeler Murphy. En général, le Conseil néglige les méthodes qui n'impliquent pas l'usage de la magie. Les contacts de Karrin dans la police pourraient localiser Ebenezar en employant les moyens traditionnels.

Mauvaise idée.

Même si Murphy trouvait son numéro de téléphone, McCoy ne serait pas forcément là pour répondre, et si je me pointais pour le voir et tentais de forcer le passage à travers les gardiens, je donnerais l'excuse rêvée à Morgan pour qu'il me coupe la tête.

Je me séchai les cheveux, avant de jeter la serviette sur mon lit. Très bien, j'agis sans l'aide du Conseil.

J'enfilai un jean et une chemise blanche, traînant, abandonnée, pendue dans mon armoire. Je relevai les manches au-dessus des coudes. Mes baskets étaient couvertes de saloperies, aussi enfilai-je mes bottes de cow-boy. Et alors ? Ce sont mes pompes de héros. Ça me porterait peut-être chance.

Je sortis mon gros sac de sport. Le modèle qui permet de ranger son matériel de hockey. J'y fourrai mon bâton de combat, ma crosse, ma canne-épée, ainsi qu'un sac à dos contenant quelques bougies, des allumettes, une tasse, un couteau, une salière en carton, une gourde d'eau bénite et d'autres babioles magiques dont je pourrais avoir besoin. J'ajoutai une boîte de clous et un marteau de menuisier avec un manche en caoutchouc noir. Je glissai quelques morceaux de craie dans ma poche.

Je passai le sac à mon épaule, retournai dans le salon et lançai le sort qui devait me guider vers l'une des rares personnes qui accepteraient de m'aider.

Une demi-heure plus tard, je payai le taxi, et entrai dans l'un des hôtels qui entouraient l'aéroport international d'O'Hare. La légère impulsion du sort me guida vers le restaurant, ouvert pour le petit déjeuner et à moitié rempli d'hommes d'affaires. Je trouvai Elaine installée à une table d'angle, avec quelques assiettes vides devant elle. Elle avait natté ses magnifiques cheveux noirs et les avait enroulés sur sa nuque. Elle avait le teint pâle, elle semblait fatiguée, avec de grands cernes sous les yeux. Elle lisait un roman en sirotant un café. Elle portait un jean d'un genre différent, bien plus large, et un chemisier blanc bouffant, ouvert sur un débardeur noir. Quand mon regard se posa sur elle, elle se raidit imperceptiblement. Elle regarda autour d'elle d'un air inquiet.

Je m'approchai d'elle et tirai une chaise.

— Bonjour.

Elle me fixa avec une expression indéchiffrable.

— Harry. Comment m'as-tu retrouvée ?

— C'est ce que je me suis demandé la nuit dernière, répondis-je. Comment m'a-t-elle localisé ? Et j'ai compris que ce n'était pas moi que tu avais retrouvé, mais ma voiture. Tu étais à l'intérieur et presque inconsciente quand j'y suis retourné. Je l'ai inspectée. (Je sortis le capuchon d'une valve de pneu pour la lui montrer.) J'ai remarqué qu'il manquait une de ces petites choses. J'ai supposé que c'était toi qui l'avais prise et que tu t'en étais servie pour localiser la Coccinelle bleue. Je me suis contenté de prendre un autre capuchon pour remonter jusqu'au tien.

— Tu as donné le nom d'un superhéros de D.C. à ta voiture ? s'exclama Elaine en sortant de son sac de cuir brun le jumeau de mon capuchon. Tu es malin.

J'observai son sac à main. Des billets d'avion en dépassaient.

— Tu te barres ?

— Tu es un véritable magicien de l'évidence, Harry.

Elle voulut hausser les épaules, mais son teint vira au vert, et elle grimaça de douleur. Elle respira lentement, puis acheva son mouvement avec son épaule valide.

— J'ai toutes les raisons de partir.

— Crois-tu vraiment qu'un billet d'avion te sauvera des reines ?

— Au moins, je serai loin de l'épicentre de la catastrophe. C'est suffisant. Il est impossible de trouver le coupable à temps, et je n'ai aucune envie de me colleter avec un autre meurtrier. Le premier a failli m'avoir.

— Nous approchons de la vérité, dis-je. J'en suis sûr. Ils ont essayé de me tuer hier soir. Et je sais qui a commandité les deux tentatives.

Elle planta son regard dans le mien.

— Ah oui ?

Je ramassai un morceau de toast qu'elle avait abandonné, le trempai dans un reste d'œuf et l'engloutis.

— Ouais. Mais tu as sûrement un avion à prendre.

Elaine leva les yeux au ciel.

— Écoute. Reste là et joue les fiers. Je vais chercher une autre assiette et je reviendrai quand tu auras fini.

Elle se leva d'une détente un peu raide et s'approcha du buffet. Elle garnit une assiette d'œufs et de bacon, de saucisse, ajouta des toasts et revint à la table.

Je bavais déjà.

Elle posa l'assiette devant moi.

— Mange.

Je m'exécutai, mais demandai entre deux bouchées :

— Raconte-moi ce qui t'est arrivé.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, soupira-t-elle. J'ai parlé avec Mab, puis avec Maeve. Je rentrais à l'hôtel quand quelqu'un m'a agressée dans le parking. J'ai réussi à encaisser la plus grande partie de la première attaque, et j'ai invoqué assez de flammes pour le mettre en fuite. Après, j'ai trouvé ta voiture.

— Pourquoi venir à moi ?

— Parce que je ne savais pas qui m'avait attaquée, Harry. Et je ne me fie à personne d'autre ici.

Je manquai de m'étouffer, aussi lui piquai-je un peu de café pour faire passer le bacon.

— Sûrement Lloyd Slate.

Elaine écarquilla les yeux.

— Le Chevalier de l'Hiver ? Comment le sais-tu ?

— Pendant que je rendais visite à Maeve, il est arrivé avec une boîte contenant un couteau. La lame était couverte de sang séché, et Lloyd avait été brûlé. Maeve est entrée dans une colère noire en râlant que le couteau ne lui était d'aucune utilité.

Elle plissa le front.

— Slate... Il lui apportait mon sang pour qu'elle l'utilise et m'enchanter. (Elle tenta de réprimer un frisson, mais en vain.) Il m'a sûrement suivie quand j'ai quitté cette petite fête. Heureusement que j'ai utilisé du feu.

— Effectivement, approuvai-je. Ça a cautérisé le sang. Elle ne pouvait plus rien en faire. (J'engloutis un peu plus de nourriture.) La nuit dernière, une mercenaire et deux saloperies féériques m'ont attaqué.

Je lui résumai les événements du supermarché, sans mentionner Murphy.

— Maeve, lâcha Elaine.

— C'est tout ce que j'ai, répondis-je. Ça ne cadre pas vraiment avec elle, mais...

— Bien sûr que si, m'interrompit-elle. Ne me dis pas que tu t'es laissé abuser par son numéro de nymphomane psychotique et oisive.

Je toussai un peu avant de répliquer, la bouche pleine de toast :

— Bien sûr que non, tu penses...

— Elle est futée, Harry. Elle joue avec tes *a priori*.

Je mâchai plus lentement, cette fois.

— C'est une bonne théorie. Mais c'est tout. Nous devons en apprendre plus.

Elaine fronça les sourcils.

— Tu veux dire que tu veux parler aux Mères ?

Je hochai la tête.

— J’espérais qu’elles me donneraient quelques tuyaux pour comprendre comment tout ça fonctionne. Mais j’ignore comment aller les voir. J’ai pensé que tu pourrais demander à quelqu’un de la Cour d’Été.

Elle ferma son roman.

— Non.

— Non, elles ne m’aideront pas ?

— Non, je n’irai pas voir les Mères, Harry. C’est de la folie. Elles sont trop puissantes. Elles pourraient te tuer – voire pire – d’une seule pensée.

— Au point où j’en suis, ça ne fait plus grande différence. En plus, je n’ai pas vraiment le choix.

— Tu te trompes, lâcha Elaine avec une certaine emphase. Tu n’es pas obligé de rester ici. Tu n’as pas à jouer à leur petit jeu. Casse-toi.

— Comme toi ?

— Comme moi. Tu ne peux pas arrêter le cours des événements, mais tu peux mourir en essayant. C’est sûrement ce qu’espère Mab depuis le début.

— Non. Je peux sauver la situation.

Elle m’adressa un petit sourire.

— Parce que tu fais le bien ? Harry, ça ne marche pas comme ça.

— Comme si je l’ignorais. Mais ce n’est pas pour ça que je pense ainsi.

— Alors pourquoi ?

— On n’essaie pas d’assassiner quelqu’un d’inoffensif. Ils ont tenté de nous tuer tous les deux. Ils pensent sûrement que nous pouvons les arrêter.

— « Ils », « eux », grogna Elaine. Même si nous approchons de la vérité, nous ne savons toujours pas qui *ils* sont.

— Voilà pourquoi je veux parler aux Mères. Ce sont les reines les plus puissantes. Ce sont elles qui en savent le plus. Avec un peu de jugeotte et de chance, on devrait récolter quelques informations.

Elaine joua avec sa tresse, l’air indécis.

— Harry, écoute. Je ne... je ne veux pas... (Elle ferma les yeux quelques instants, avant de reprendre d’un ton douloureux :) S’il te plaît, ne me demande pas ça.

— Tu n’es pas obligée de venir avec moi, répondis-je. Trouve-moi juste un moyen de les atteindre. Tu n’as qu’à essayer.

— Tu n’imagines pas à quel point ce que tu demandes est dangereux.

Je contemplai mon assiette vide avant de répondre :

— Oh que si ! Je déteste ça, Elaine, et j’ai la trouille. Je dois être à moitié fou pour ne pas creuser un trou et le refermer sur moi, mais j’imagine parfaitement les implications. (Je pris ses mains dans les miennes. Elle avait la peau douce, chaude, et elle frémit à mon contact.) S’il te plaît.

Elle tourna ses mains, ses doigts entourant brièvement les miens. Ce fut mon tour de frissonner.

— Tu es un imbécile, Harry, soupira-t-elle. Tu es inconscient.

— « Chassez le naturel... »

Elle étouffa un rire, avant de retirer ses mains et de se lever.

— On me doit encore une faveur. Je vais l’utiliser. Attends ici.

Elle revint cinq minutes plus tard.

— Parfait. Sortons.

— Merci, Elaine, dis-je en me levant. Tu as encore le temps de prendre ton avion ?

Elle ouvrit son sac à main et balança les billets sur la table, ainsi que deux coupures de vingt livres.

— Je pense que non.

À ces mots, elle sortit d’autres objets : un bracelet en ivoire avec des ciselures en forme de feuilles de chêne et relié par une chaîne d’argent à un bracelet similaire, une boucle d’oreille (peut-être en cuivre) et une pierre noire en forme de larme. Elle exhuma ensuite une chaîne de cheville à laquelle pendaient des anneaux en forme d’ailes d’oiseau.

Elle enfila le tout, puis ses yeux tombèrent sur mon sac de sport.

— Tu as gardé ton artefact phallique ? Ton bâton et ta crosse ?

— J’ai l’impression d’être tellement viril.

Elle se mordit les lèvres et se dirigea vers la sortie. Je la suivis et, mû par la force de l’habitude, lui ouvris la porte. Ma courtoisie ne sembla pas l’énerver plus que ça.

Un véritable manège automobile se déroulait à l’extérieur. Des voitures partaient de l’hôtel, les navettes de

l'aéroport vomissaient leurs passagers ou les avalaient, des taxis ramassaient des hommes et des femmes d'affaires. Elaine glissa son sac à main sur son épaule valide, puis elle attendit.

Au bout de trente secondes, j'entendis un bruit de sabots. Un carrosse tiré par deux chevaux apparut. L'un d'eux était d'un bleu presque blanc rappelant la couleur d'un noyé, et son souffle formait de petits nuages de vapeur. L'autre était vert pomme, avec des fleurs sauvages dans la crinière. Le fiacre semblait sortir du Londres victorien, tout en bois sombre et en finitions de cuivre. Personne ne tenait les rênes.

Les chevaux s'arrêtèrent juste devant nous et commencèrent à taper du sabot et à agiter leur crinière. La porte du carrosse s'ouvrit silencieusement. Il n'y avait personne à l'intérieur non plus.

J'observai les alentours d'un œil soupçonneux. Nous étions les seuls à voir l'attelage surnaturel, semblait-il. Un taxi se dirigeant vers l'endroit occupé par le fiacre changea subitement de direction et se gara ailleurs. Je me concentrai et détectai le subtil enchantement qui courait sur le carrosse. Il était puissant. Il poussait sûrement les gens normaux à ne pas le remarquer.

— J'imagine que c'est pour nous.

— Non, tu crois ? lâcha Elaine en repoussant sa natte par-dessus son épaule et en montant à l'intérieur. Il nous emmènera là-bas, mais nous n'aurons aucune protection de l'autre côté. Souviens-toi, Harry, je t'ai prévenu que c'était une mauvaise idée.

— Des reproches préalables, grognai-je, on aura tout vu.

Chapitre 25

Le fiacre démarra si doucement que je faillis ne pas m'en apercevoir. Je m'approchai de la fenêtre et repoussai le rideau. Nous quittâmes l'hôtel et nous glissâmes dans la circulation sans que personne s'étonne, les voitures nous laissant passer sans même nous remarquer. C'était un sacré voile. Le carrosse ne vibra pas d'un poil, et, au bout d'une minute, des volutes de brume s'accrochèrent aux fenêtres. Peu après, le brouillard occulta totalement la ville. Les bruits de la rue disparurent, ne laissant que cette brume argentée et le claquement des sabots.

Cinq minutes plus tard, le fiacre s'arrêta, et la porte s'ouvrit. Je sortis mon bâton et ma crosse de mon sac. Je glissai ma canne-épée dans ma ceinture et dévoilai mon amulette. Elaine m'imita, et nous sortîmes.

J'inspectai les environs. Nous nous trouvions sur une colline entourée par d'autres collines, le tout recouvert d'une herbe spongieuse. La brume flottait au-dessus du sol comme un nuage blessé, lente et épaisse par endroits, plus fine à d'autres. Quelques arbres brisaient la monotonie du paysage ; ils avaient des troncs tassés et tordus et leurs branches étaient maigres et allongées. Un corbeau un peu déplumé était perché sur une branche non loin de là. Ses petits yeux noirs étincelèrent.

— Accueillant, souffla Elaine.

— Ouais, très Baskerville.

Le carrosse repartit et je le vis disparaître dans le brouillard.

— OK. Où allons-nous maintenant ?

À ces mots, le corbeau croassa. Il se secoua, perdant quelques plumes mitées, battit des ailes à deux ou trois reprises, puis s'installa sur une autre branche, presque hors de vue.

— Harry, dit Elaine.

— Oui ?

— Si tu fais la moindre blague pourrie avec les mots « plus jamais », je te frappe. Tu m'entends ?

— Jamais plus que maintenant, confirmai-je.

Elle leva les yeux au ciel, puis nous partîmes à la recherche du corbeau.

Il nous guida à travers les collines brumeuses, filant d'arbre en arbre. Nous crapahutâmes derrière lui, jusqu'à ce que les arbres deviennent plus nombreux devant nous, qu'ils resserrent leurs rangs. Le sol se ramollit, l'air était plus humide, poisseux. L'oiseau croassa de nouveau puis disparut dans les arbres.

Je le suivis du regard.

— Ce ne seraient pas des lumières, là-bas, dans le bois ?

— Oui. On est sûrement arrivés.

— Parfait, dis-je en avançant.

Elaine m'attrapa par le poignet et m'interpella sur un ton alarmé :

— Harry !

Elle me désigna du menton une ombre profonde, là où deux arbres étaient tombés l'un contre l'autre. Je parvins tout juste à discerner une forme, quand elle se mit à bouger et s'approcha assez près pour que je l'identifie.

La licorne ressemblait à un percheron, une de ces bêtes énormes utilisées comme animal de trait. Elle devait faire trois mètres de haut, peut-être plus. Elle avait une large poitrine, quatre lourds sabots, des oreilles penchées vers l'avant et un long museau chevalin.

Sa ressemblance avec un percheron s'arrêtait là.

Elle n'avait pas de robe, juste une carapace faite d'écailles de plaque chitineuse imbriquées les unes dans les autres, aux nuances de vert sombre et de noir de jais. Elle avait les sabots fourchus et poissés de sang séché. Une corne hélicoïdale émergeait de son front. Elle faisait près d'un mètre et semblait diablement pointue. Ses spirales étaient acérées et certaines portaient des taches rougeâtres. Une paire de cornes, semblables à celles d'un bélier, s'enroulait autour de la tête de la créature. Elle n'avait pas d'yeux, seulement deux morceaux de chitine. Elle secoua la tête, et une crinière de toiles d'araignées dansa le long de son cou et de ses épaules, comme un suaire usé.

Une grosse mite s'envola près de la licorne. La bête volta avec une agilité incroyable et fondit sur l'insecte. La corne transperça la mite, et, d'un mouvement de la tête, la licorne la jeta au sol, la pulvérisant de ses sabots qui ébranlèrent le sol comme un marteau-piqueur. Elle renifla, puis retourna paître tranquillement entre les arbres plongés dans la brume.

Elaine écarquilla les yeux et me regarda.

— Une licorne, soufflai-je. Très dangereuse. Passe devant.

Elle haussa un sourcil.

— Peut-être pas, finalement, lâchai-je. Un gardien ?

— Manifestement, répondit-elle. Comment passe-t-on ?

— On l'explose ?

— C'est tentant, convint Elaine. Mais je doute que cela fasse bonne impression sur les Mères, si on tue leur chien de garde. On opte pour un voile ?

Je fis « non » de la tête.

— Je ne crois pas que les licornes utilisent les sens classiques. Si mes souvenirs sont bons, elles détectent les pensées.

— En ce cas, elle ne devrait pas te voir.

— Ha ! Ha ! Ha ! dis-je d'un ton monotone. Ha ! Ha ! Oh ! Oh ! J'ai mal aux côtes. J'ai un meilleur plan. Je passe pendant que tu détournes son attention.

— Avec quoi ? Je viens juste de perdre ma virginité, c'est trop bête. Et cette chose ne ressemble pas vraiment aux licornes que j'ai vues à la Cour d'Été. Elle est bien moins... mignonne.

— Avec des pensées, dis-je. Elles sentent les pensées et sont attirées par la pureté. Ta concentration a toujours été supérieure à la mienne. En théorie, si tu maintiens une image dans ta tête, elle se concentrera dessus, et non sur toi.

— Se focaliser sur une pensée merveilleuse. Superplan, Peter Pan.

— T'en as un meilleur ?

— OK, je vais essayer de l'attirer par là-bas, soupira-t-elle. (Elle me montra la ligne des arbres.) Dès que j'y serai, tu fonces.

Je hochai la tête, et Elaine ferma les yeux un moment, avant que ses traits se relâchent et qu'elle se relaxe. Elle se dirigea vers les arbres, marchant lentement, avec assurance.

La licorne réapparut, à trois mètres d'Elaine. La bête cracha et piétina le sol avant de se cabrer en agitant sa crinière. Puis elle avança lentement.

Elaine tendit la main vers elle. La créature gargouilla un hennissement et frotta son nez contre la paume ouverte. Marchant toujours avec une lenteur onirique, Elaine se tourna et descendit vers la ligne des arbres. La licorne la suivit à quelques pas, le bout de sa corne oscillant à quelques centimètres au-dessus de l'épaule droite de mon ex.

Elles s'étaient éloignées de quelques mètres quand je remarquai que le plan ne fonctionnait pas. Le comportement de la licorne changea. Elle coucha les oreilles et trépigna avant de se cabrer, se préparant à frapper. Sa corne mortelle était braquée sur le dos d'Elaine.

Pas le temps de la prévenir. Je levai mon bâton de combat dans ma main droite et rassemblai la puissance de ma volonté avant de la canaliser dans l'artefact et de crier :

— *Fuego !*

Un jet de flammes écarlates émergea à l'extrémité de mon bâton et s'élança vers le monstre. Vu l'exceptionnel succès de ma magie sur l'ogre Grum, je ne voulus pas tenter ma chance sur une autre horreur féerique, et visai plutôt le sol.

Juste aux pieds de la licorne.

L'impact ouvrit une tranchée large de près d'un mètre, et la bête hurla, secouant la tête en essayant de garder son équilibre. Un cheval normal serait tombé, mais la licorne réussit à reculer et à sauter en arrière d'une dizaine de mètres. Quand elle atterrit, elle était déjà au galop, pivotant pour me charger.

Je courus jusqu'à l'arbre le plus proche. La bête était plus rapide que moi, mais je n'avais pas loin à aller, et je plaçai le tronc entre elle et moi.

La licorne ne ralentit même pas.

Sa corne perfora l'arbre mort comme s'il n'existait pas. Je sautai en arrière, mais je ne fus pas assez vif pour éviter de prendre quelques éclats dans le torse et le ventre. Pas assez rapide non plus pour éviter une sale coupure au bras gauche, où l'extrémité acérée de la corne ouvrit mon tee-shirt. Je sentis la douleur, mais seulement comme une information secondaire. Je m'écartai du tronc, tenant ma crosse que j'abattis de toutes mes forces sur les os fragiles de la cheville arrière de la licorne.

Bon, sur un cheval, ils sont fragiles. Bien entendu, chez une licorne, ils sont juste un peu plus tendres que les autres. La créature féerique grogna et se retourna, éventrant l'arbre en libérant sa corne pour l'orienter vers moi. Elle plongea. Je levai ma crosse pour parer l'attaque, puis glissai de quelques pas sur la droite en évitant le poids de la bête. Je continuai à feinter, évitant un assaut avant que la licorne plante fermement ses pattes avant dans le sol. Elle souleva son arrière-train, et se tordit en visant ma tête de ses sabots arrière. Je roulai sur le sol, puis me relevai en courant, pour plonger derrière l'arbre le plus proche. La créature fit demi-tour et s'approcha de moi en contournant le tronc, de la bave dégouttant de sa bouche ouverte.

Elaine cria, et je tournai brusquement la tête. Elle avait levé sa main droite, son anneau libérant un nuage de phosphènes lumineux. Les petites lueurs fondirent sur la licorne et l'enveloppèrent comme un essaim luminescent. L'un d'eux m'effleura et, tout à coup, mes sens se déconnectèrent, submergés par l'impression de marcher sur un trottoir avec des chaussures usées, le soleil au zénith, un sac à main rebondissant contre ma hanche et l'estomac pétillant d'une faim délicieuse. L'odeur de l'asphalte chaud emplissait mes narines et, non loin de là, des enfants riaient et s'aspergeaient. C'était un souvenir. Il provenait d'Elaine. Je vacillai en le repoussant, recouvrant mes esprits.

Les points lumineux se regroupèrent autour de la licorne, filant pour la toucher l'un après l'autre. Chaque fois, la créature féerique devenait folle. Elle se tournait, cherchait à frapper de ses sabots, grondait en faisant danser sa corne, plongeant sur des adversaires impalpables, mais en vain.

Je la quittai des yeux pour regarder Elaine. Celle-ci n'avait pas bougé, les mains tendues, le visage déformé par l'effort de concentration.

— Harry ! cria-t-elle. Vas-y. Je la retiens.

Je me redressai, le cœur battant la chamade.

— Tu la retiens ?

— Pour quelques minutes encore. File auprès des Mères, répondit Elaine. Dépêche-toi !

— Je ne veux pas t'abandonner.

Une goutte de sueur perla sur son visage.

— T'inquiète. Quand elle se libérera, je ne resterai pas à attendre qu'elle m'étripe.

Je serrai les dents. Je ne voulais pas laisser Elaine, mais, pour être honnête, elle s'y prenait mieux que moi. Elle maîtrisait toujours la licorne, à quelques mètres de là, les bras écartés. La bête était piégée comme dans un filet. Tout ça grâce à ma belle, grande et mince Elaine.

Les souvenirs. Des images m'envahirent, des dizaines d'anecdotes que j'avais oubliées me revinrent en même temps : son rire, doux et malicieux dans les ténèbres, le contact de ses longs doigts glissant dans les miens, son visage endormi sur l'oreiller à côté de moi, avenant et serein dans le soleil levant.

Il y en avait beaucoup plus, mais je les repoussai. C'était il y a longtemps. Elles ne voudraient plus rien dire si nous ne survivions pas aux prochaines minutes.

Aux prochaines heures.

Je lui tournai le dos, la laissant lutter avec la licorne monstrueuse, et courus vers la lumière perdue dans la brume.

Chapitre 26

L'Outremonde est grand. En fait, c'est l'endroit le plus vaste qui existe. Il constitue ce que les magiciens appellent « la somme du monde des esprits ». Ce n'est pas un lieu physique avec une géographie, un climat et tout le toutim. C'est un monde nébuleux, un univers magique, dont la substance est aussi changeante que la pensée. Il a bien des noms, comme « l'Autre Côté » ou « l'Au-delà ». Il recèle tous les mondes spirituels imaginables. Quelque part. Le paradis, l'enfer, l'Olympe, les champs Élysées, le Tartare, la Géhenne, il suffit de le nommer pour le trouver quelque part. Il suffit de chercher.

Les zones de l'Outremonde qui affleurent le monde des mortels sont presque toutes contrôlées par les sidhes. Cette partie s'appelle « Féerie », et partage des liens très étroits avec notre univers. De fait, Féerie ressemble à notre monde en bien des points. C'est un monde permanent et inamovible, par exemple, et il a plusieurs types de climats. Les lois de la réalité ne s'appliquent pas aussi fermement en Féerie, et les sidhes peuvent se montrer d'une malhonnêteté infâme. La plupart des gens qui s'y risquent n'en reviennent pas.

Et mon instinct me soufflait que je me trouvais en plein cœur de Féerie.

Le sol s'affaissa et devint plus humide, plus mou. La brume absorba rapidement tous les bruits, et je me retrouvai avec pour seule compagnie le bruit de ma course et de ma respiration précipitée. Mon cœur battait la chamade et ma main blessée m'élançait douloureusement. Pourtant, je sentis une forme d'exaltation dans cette fuite éperdue, les muscles de mes membres s'étirant et vibrant pour la première fois après plusieurs mois d'inactivité. Je n'aurais pas pu soutenir ce rythme très longtemps, mais, heureusement pour moi, je n'avais pas à aller bien loin.

Les lumières appartenaient à une petite bâtisse installée sur un petit promontoire. Des obélisques de pierre grands comme des cercueils entouraient l'éminence. Certains étaient fendus, d'autres couchés. Le corbeau s'était posé sur l'un d'entre eux. Ses petits yeux étincelaient. Il croassa de nouveau et s'envola pour entrer dans le pavillon par une fenêtre ouverte.

Je restai planté là, haletant, en essayant de reprendre mon souffle. Je m'approchai de la porte. Un frisson parcourut ma chair. Je reculai d'un pas et examinai la maison. Des murs de pierre. Un toit de chaume. Je discernais une odeur de moisi sous un parfum de pain frais. La porte était d'un vieux bois lourd et patiné. Le symbole du flocon y était gravé.

Mère Hiver, je suppose.

Si elle ressemblait à Mab, elle disposait d'assez de puissance pour effrayer n'importe quel magicien. Cette puissance imprégnait l'atmosphère autour d'elle comme de la chaleur corporelle. Sauf qu'il faut pas mal de corps pour que la chaleur traverse des murs de pierre.

Purée...

Je levai la main pour frapper, et la porte s'ouvrit de son propre chef. La totale, avec même le grincement de gonds inquiétant à la Hammer.

Une voix à peine plus forte qu'un murmure tremblotant s'éleva.

— Entre, mon garçon. Nous t'attendions.

Double purée...

Je m'essuyai les mains sur mon jean, et assurai ma prise sur ma crosse et sur mon bâton de combat avant de franchir le seuil de la maison obscure.

Il n'y avait qu'une seule pièce. Le plancher semblait usé, desséché. Des étagères masquaient les murs de pierre. Dans un coin, un métier à tisser près de la cheminée. Un rocking-chair était installé devant le feu ; il grinçait en se balançant. Il y avait quelqu'un dedans, engoncé dans un châte, un plaid, comme si on avait animé un paquet de couvertures et de vêtements. Une série de dentiers, plus ou moins de taille humaine, trônait sur le manteau de la cheminée. L'un d'eux était tout à fait ordinaire, blanc et régulier. Le suivant semblait pourri, avec des incisives cassées et une molaire manquante. Le suivant n'avait que des dents pointues, tachées de brun, et même quelques morceaux de chair coincés entre les canines. Le dernier semblait taillé dans un genre de métal brillant, il scintillait

comme la lame d'une épée.

— Intéressant, souffla la voix fatiguée en montant du fauteuil. Très intéressant. Le sentez-vous ?

— Hein ? dis-je.

Un soupir désapprobateur retentit à l'autre bout de la pièce, et je fis volte-face pour découvrir le nouveau venu. Une autre femme, courbée par les ans, souffla sur la poussière d'une étagère qu'elle épousseta avant de replacer des bouteilles et des pots dessus. Elle se retourna vers moi et me fixa de ses yeux verts qui pétillaient au milieu de sa face ridée, aux joues bien rouges.

— Bien sûr que je le sens. Le pauvre enfant. Il a emprunté un chemin bien dangereux. (La vieille femme s'approcha de moi et posa fermement ses mains de chaque côté de mon visage, plongeant son regard dans le mien.) Il y a des cicatrices ici. Nombreuses. Tire la langue, mon garçon.

J'écarquillai les yeux.

— Hein ?

— Il est fort, pourtant. Et parfois, il est même astucieux. Il semblerait que ta fille ait fait le bon choix.

Je fermai la bouche, et elle lâcha ma tête.

— Mère Été, je suppose.

Elle sourit.

— Oui, très cher. Et je te présente Mère Hiver. (Elle fit un geste vague vers le fauteuil près de la cheminée.) Ne te froisse pas si elle ne se lève pas. Ce n'est pas la bonne saison, tu comprends ? Passe-moi ce balai.

Je haussai les sourcils, puis me saisis du vieux balai mité avec son manche fatigué et le donnai à Mère Été. La vieille femme s'en empara et entreprit immédiatement de balayer le sol poussiéreux de la vieille maison.

— Bah, murmura Mère Hiver. La poussière reviendra toujours.

— C'est le principe, expliqua Mère Été. N'est-ce pas, mon garçon ?

J'éternuai et répondis quelque chose de neutre.

— Euh, excusez-moi, mesdames. Mais j'aimerais savoir si vous pouviez répondre à quelques questions.

J'eus l'impression que Mère Hiver tourna légèrement la tête vers moi. Mère Été arrêta de balayer et me fixa, ses yeux d'émeraude brillant de mille feux.

— Tu cherches des réponses ?

— Oui, dis-je.

— Comment penses-tu les trouver, siffla Mère Hiver, quand tu ne connais pas les bonnes questions ?

— Hein ? répétai-je.

Je me présente : la repartie et l'art de la conversation incarnés.

Mère Été soupira.

— Nous allons procéder à un troc, alors. Nous te poserons une question et, en échange de ta réponse, nous te fournirons chacune une réponse à ton énigme.

— Je ne veux pas vous offenser, mais je ne suis pas venu ici pour répondre à vos questions.

— En es-tu bien sûr ? demanda Mère Été, en poussant un tas de poussière à l'extérieur. Comment sais-tu que tu ne l'as pas déjà fait ?

Le murmure rauque de Mère Hiver parvint jusqu'à moi, empreint d'un ton écœuré.

— Elle peut radoter comme ça toute la journée. Réponds à nos questions, mon garçon, ou sors d'ici.

Je pris une profonde inspiration.

— Très bien, concédai-je. Envoyez.

Mère Hiver se retourna vers le feu.

— Dis-nous simplement, mon garçon, qu'est-ce qui est le plus important ? Le corps...

— ... ou l'âme ? reprit Mère Été.

Elles n'ajoutèrent pas un mot, et je sentis le poids de leurs regards sur moi, comme la pointe d'un couteau posée sur ma peau.

— J'imagine que ça change en fonction de qui pose la question et à qui, finis-je par répondre.

— *Nous* posons la question, murmura Mère Hiver.

— Et nous *te* posons la question, approuva Mère Été.

Je réfléchis à ma réponse pendant un moment avant d'ouvrir la bouche.

Oui, moi aussi j'en restai baba.

— En ce cas, si j'étais vieux, malade et mourant, je penserais que l'âme est plus importante que le corps. Si j'étais un homme sur le point de mourir brûlé sur un bûcher pour sauver mon âme, je penserais que le corps est plus important.

Un long silence suivit mes paroles. Je me mis à me dandiner.

— Bien répondu, lâcha enfin Mère Hiver.

— Sagement énoncé, convint Mère Été. Pourquoi avoir répondu cela, mon garçon ?

— Parce que c'est une question stupide. La réponse n'est pas aussi simple dans un sens comme dans l'autre.

— Exactement, souigna Mère Été.

Elle s'avança près du feu et en sortit une plaque de cuisson au bout d'un long manche. Une miche de pain était posée sur la plaque. Mère Été la disposa sur une clayette pour qu'elle refroidisse.

— L'enfant voit ce qu'elle ne perçoit pas, reprit-elle.

— Ce n'est pas dans sa nature, murmura Hiver. Elle est ce qu'elle est.

Mère Été soupira et hocha la tête.

— Nous vivons une époque bien singulière.

— Attendez un instant, dis-je. De quoi parlez-vous ? Il s'agit de Maeve, n'est-ce pas ?

Mère Hiver émit un bruit étouffé qui pouvait passer pour un rire.

— J'ai répondu à votre question, insistai-je. À votre tour.

— Patience, mon garçon, souffla Mère Été.

Elle décrocha une bouilloire de la crémaillère et versa du thé dans deux tasses. Elle déposa une cuiller de ce qui ressemblait à du miel dans chacune d'elles, du lait, puis en tendit une à Mère Hiver.

J'attendis qu'elles aient toutes les deux bu une gorgée, avant de revenir à l'attaque.

— Parfait, ma patience est épuisée. Je ne peux pas me permettre d'attendre. Le solstice d'été a lieu ce soir. Cette nuit, l'équilibre sera en faveur de l'Hiver, et Maeve va essayer d'utiliser l'Autel de Pierre pour voler la charge du Chevalier de l'Été pour de bon.

— Effectivement. Il faut empêcher cela à tout prix, susurra Mère Été en haussant un sourcil. Alors, quelle est ta question ?

— Qui a tué le Chevalier de l'Été ? Qui a volé sa charge ?

Mère Été me lança un regard plein de déception, et sirota son thé.

Mère Hiver leva sa tasse vers son châte. Je ne voyais toujours pas son visage, mais sa main semblait racornie, ses doigts bleuis. Elle leva son thé, puis dit :

— Ta question est insensée, mon garçon. Tu es plus intelligent que ça.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? répondis-je, en croisant les bras.

Mère Été plissa le front en direction de Mère Hiver, mais répliqua quand même :

— Cela signifie que *la main* n'est pas aussi importante que *la raison*.

— Et *le moyen*, ajouta Mère Hiver.

— Réfléchis, mon garçon, dit Mère Été. Que s'est-il passé après le vol de la charge ?

Je fronçai les sourcils.

D'abord, la guerre entre les Cours. Des manifestations étranges dans le monde normal et dans le monde surnaturel. Mais surtout, le conflit imminent, l'Hiver et l'Été se rassemblant pour se livrer bataille autour de l'Autel de Pierre.

— Exactement, murmura Mère Hiver. (La peau de mon cou frissonna sous une sensation froide et déplaisante. *Par les cloches de l'enfer, elle avait entendu mes pensées !*) Mais réfléchis, mage. Comment s'est déroulé le crime ? Un vol reste un vol, que le butin soit de la nourriture, des richesses, la beauté ou le pouvoir.

Comme cela ne semblait pas avoir d'importance, je réfléchis à haute voix :

— Quand on vole quelque chose, deux ou trois choses peuvent arriver. Le magot peut être emporté là où personne ne peut y toucher.

— Accumulé, glissa Mère Été. Comme font les dragons.

— Euh, d'accord, dis-je. Il peut être détruit.

— Non, expliqua Mère Hiver. Ton propre sage te l'a dit. Le compagnon allemand aux cheveux fous.

— Einstein, maugréai-je. OK, d'accord, mais on peut lui ôter toute valeur. Ou on peut le vendre à quelqu'un d'autre.

Mère Été approuva.

— Ce qui revient dans les deux cas à un *changement*.

Je levai une main.

— Attendez, attendez. Écoutez, voilà comment je comprends la chose : le pouvoir du Chevalier de l'Été, sa charge, ne peut exister seul. Il doit résider dans un réceptacle.

— Oui, murmura Mère Hiver. Dans l'une des reines ou dans l'un des Chevaliers.

— Et il n'est pas dans une des reines.

— Effectivement, chuchota Mère Été. Nous l'aurions détecté, sinon.

— Alors, il est déjà dans un autre Chevalier, conclus-je. Mais si c'était le cas, il n'y aurait pas de déséquilibre.

(Je me grattai la tête, et, ce faisant, la vérité se fit lentement jour dans mon esprit.) À moins qu'il ait été changé. À moins que le nouveau Chevalier ait été transformé en quelque chose d'autre. Un truc qui retient le pouvoir prisonnier. Inerte. Inutilisable.

Les deux sidhes me fixèrent intensément.

— Très bien, dis-je. J'ai ma question.

— Pose-la, répondirent-elles en chœur.

— Comment passe-t-on la charge d'un Chevalier à un autre ?

Mère Été sourit, mais son expression était sinistre.

— Elle retourne à son image la plus proche. Elle se fond dans le réceptacle de l'Été le plus proche. À son tour, elle choisit le Chevalier suivant.

Ça signifiait qu'une seule reine de l'Été pouvait avoir fait le coup. Titania était déjà hors de cause – elle avait déclaré la guerre à Mab car elle ignorait où se trouvait la charge. Mère Été ne m'aurait pas livré cette information si elle était coupable. Il ne restait qu'une personne.

— Par les cartes de Gérard Majax ! grommelai-je. Aurora !

Les deux Mères reposèrent leur tasse en même temps.

— Le temps est compté, souffla Mère Été.

— L'inconcevable peut se produire, ajouta Mère Hiver.

— Nous te jugeons capable de rétablir l'équilibre...

— ... si tu es assez fort...

— ... assez brave.

— Holà, du calme ! intervins-je. Et si je me contentais de rapporter la chose à Mab ou à Titania ?

— Elles sont au-delà des pourparlers à présent, expliqua Mère Hiver. Elles sont en guerre.

— Arrêtez-les, dis-je. Vous devez être plus puissantes que les reines. Obligez-les à la fermer et à vous écouter.

— Pas si simple, lâcha Mère Hiver.

— Nous avons du pouvoir, enchaîna Mère Été. Mais il se plie à certaines limites. Nous ne pouvons nous opposer aux reines ou aux Demoiselles. Même pour une affaire aussi grave que celle-ci.

— Que *pouvez-vous* faire ?

— Moi ? répondit Mère Été. Rien.

Je fronçai les sourcils et regardai Mère Hiver.

Une main âgée et fragile se leva et me fit signe d'approcher.

— Viens, mon garçon.

Je m'apprêtai à dire « non », mais mes pieds obéirent sans demander son avis au reste du corps. Je m'agenouillai près du rocking-chair de Mère Hiver. Même d'aussi près, je ne distinguais pas ses traits. Des couches de tissu noir recouvraient jusqu'à ses pieds. Une paire d'aiguilles à tricoter et un carré de laine aux fils épais et bruts reposaient sur ses genoux. Mère Hiver attrapa une paire de ciseaux rouillée avec ses mains fatiguées. Elle coupa les fils qui dépassaient du carré de laine et me le tendit.

Je le pris, toujours sans réfléchir. Il était doux et froid comme s'il sortait du réfrigérateur. Une énergie subtile et dangereuse l'imprégnait.

— Il n'est pas terminé, dis-je calmement.

— Mais il ne doit pas l'être, répondit Mère Hiver. Il s'agit d'un Démanteleur.

— Un quoi ?

— Une annulation, mon garçon. J'incarne l'annulation, la destruction. Telle est ma nature. Ces fils recèlent le pouvoir de détruire n'importe quel enchantement. Pose le carré contre ce qui doit être annulé. Dénoue les fils. Le reste suivra.

Je contemplai le carré de laine un moment.

— *N'importe quel* enchantement ? *N'importe quelle* transformation ?

— *N'importe lequel*.

Mes mains se mirent à trembler.

— Vous voulez dire... que je pourrais l'utiliser pour annuler ce que les vampires ont fait à Susan ? La rendre mortelle de nouveau ?

— Effectivement, Émissaire, répondit Mère Hiver du ton amusé d'un vautour contemplant une vache

agonisante.

Je ravalai ma salive et me relevai en pliant le carré de laine. Je le glissai dans ma poche, en faisant bien attention à n'arracher aucun fil.

— Est-ce un cadeau ?

— Non, gronda Mère Hiver. Mais une nécessité.

— Que suis-je censé en faire ?

— Il est à toi, à présent, coupa Mère Été. Toi seul peux décider de l'utiliser. Nous avons atteint les limites de notre influence. Le reste est entre tes mains.

— Hâte-toi, murmura Mère Hiver.

— Il n'y a plus de temps, ajouta Mère Été. Sois vif et sage, mortel. Sois béni.

Mère Hiver rentra ses mains frêles dans ses manches.

— N'échoue pas, mon garçon.

— Par les cloches de l'enfer, merci pour la pression ! grommelai-je.

Je m'inclinai avec raideur devant chacune d'elles, et me tournai vers la porte. Je sortis de la bâtisse, puis dis :

— Oh, pendant que j'y suis ! Je suis désolé si nous avons blessé votre licorne en arrivant.

Je me retournai pour voir Mère Été hausser un sourcil. Mère Hiver inclina la tête, et je distinguai un reflet sur une dent jaunie.

— Quelle licorne ? souffla-t-elle.

La porte se referma de sa propre volonté. Je lançai un regard noir au bois pendant quelques instants, avant de maugréer :

— Bordel de femelles féeriques !

Je repris la route par laquelle j'étais arrivé. Le Démanteleur pesait doucement dans ma poche, et il promettait de devenir vraiment froid si je le laissais là. Comme c'était désagréable.

Penser à ce carré de laine inachevé me fit hâter le pas, et l'excitation m'envahit. Si les Mères avaient dit vrai, je pourrais guérir Susan avec le carré de laine. Un remède un cran en dessous de l'intervention divine. Il ne me restait plus qu'à boucler cette affaire et à retrouver mon amie.

Une pensée vint calmer mon ardeur. Élucider cette histoire pouvait aussi me tuer. Les Mères m'avaient peut-être donné quelques indices et une babiole magique, mais elles ne m'avaient révélé aucun moyen de résoudre ce merdier. Et je m'aperçus également qu'elles n'avaient pas vraiment dit : « Aurora est derrière tout ça. » Je savais qu'elles étaient obligées de me dire la vérité, et leurs déclarations m'avaient poussé vers cette conclusion, mais quelle était la part de limitations dans l'implication et la part de malice féérique ?

— « Hâte-toi », grognai-je d'une voix rauque en essayant d'imiter Mère Hiver. « Nous avons atteint nos limites », continuai-je en singeant Mère Été.

J'accélérai le pas.

Le petit commentaire de Mère Hiver me tournait dans la tête. Elle avait pris un plaisir presque palpable en le proférant, comme si cela lui avait donné une ouverture qui lui avait été refusée.

« Quelle licorne ? »

Cette question me tourmentait. C'était une phrase importante, pas une réflexion anodine. Cela devait avoir un sens.

Je fronçai les sourcils. Ça signifiait qu'il n'y avait pas de gardien autour de la maison. Ou, du moins, qu'il n'appartenait pas aux Mères.

Alors à qui ?

La réponse me frappa en dessous de la ceinture. Un malaise physique accompagné par un éclair de compréhension. Je m'arrêtai net et me concentraï pour ouvrir mon Troisième Œil.

Je n'y parvins pas avant que Grum tombe son voile, Elaine lui emboîtant le pas. Il me prit par surprise. Le poing de l'ogre rencontra mon visage avec la puissance d'un bulldozer.

Il y eut un impact colossal.

Une sensation de chute.

La terre fraîche sous ma joue.

Et le parfum d'Elaine.

Puis les ténèbres.

Chapitre 27

Je repris connaissance sur le sol de la forêt sombre de l'Outremonde. Monde des esprits ou pas, je crevais de froid et ne tardai pas à frissonner sans pouvoir m'en empêcher. Difficile de feindre la mort dans ces conditions, aussi décidai-je de m'asseoir et d'essayer de faire le bilan.

Je ne sentais aucune fracture ou blessure nouvelle. On ne m'avait donc pas roué de coups pendant que j'étais dans les vapes. Ce qui d'ailleurs n'avait pas dû durer très longtemps. Le Démanteleur de Mère Hiver n'était plus dans ma poche. Mon sac avait disparu, tout comme mon anneau et mon bracelet. Inutile de dire que mon bâton de combat et ma crosse avaient subi le même sort. Aussi surprenant que cela puisse paraître, je sentais l'amulette de ma mère sur mon torse. Ma main battait au rythme de mon cœur, à l'endroit précis où Mab m'avait poignardé avec mon coupe-papier.

En dehors de ça, j'étais plus ou moins entier.

Hourra !

Je jetai un coup d'œil aux environs et me découvris au beau milieu d'un amas de champignons vénéneux. Ils n'étaient pas très grands, n'avaient ni tentacules ni griffes effrayantes, mais je frémis quand même en les voyant. Je tendis une main hésitante vers eux, en joignant mes sens magiques à mon geste.

Je me heurtai à un mur.

Je ne vois pas comment appeler ça autrement. Ma liberté de mouvement et mes capacités magiques s'arrêtaient là où le cercle vénéneux commençait.

Piégé.

Double hourra !

J'attendis d'avoir bien établi la précarité de ma situation avant de me lever pour faire face à mes geôliers.

Ils étaient cinq, ce qui n'annonçait rien de très équitable. Je reconnus aussitôt la plus proche, Aurora, la Demoiselle de l'Été, à présent vêtue de ce qu'on peut décrire uniquement comme une robe de combat. Une sorte de cote de mailles aussi fine et légère qu'un vêtement, qui la moulait depuis le menton jusqu'aux poignets et aux chevilles. De la robe émanait une lumière diffuse qui éclairait légèrement l'obscurité du bois. Une épée pendait à sa taille, et ses cheveux pâles étaient ornés d'une couronne de feuilles toujours pleines de vie. Aurora posa ses yeux verts, beaux à fendre le cœur, sur moi. Elle me regarda d'un air à la fois triste et résolu.

— Magicien, dit-elle, je suis navrée que les choses en soient arrivées là. Mais ton enquête commençait à interférer avec nos plans. Une fois ta tâche accomplie, je ne pouvais pas te laisser t'impliquer davantage.

Je grimaçai à ses mots et jetai un regard à Grum, l'énorme ogre écarlate qui restait derrière elle. Silencieux. Je remarquai également l'horrible licorne qui avait vraisemblablement surveillé le chemin vers la demeure de Mère Hiver.

— Que comptes-tu faire de moi au juste ?

— Te tuer, répondit Aurora d'une voix douce. C'est une nécessité que je déplore. Hélas, tu es trop dangereux pour qu'on te laisse en vie.

Je plissai les yeux.

— Pourquoi ne suis-je pas déjà mort dans ce cas ?

— C'est une bonne question, intervint le quatrième protagoniste, Lloyd Slate, le Chevalier de l'Hiver.

Il portait toujours son cuir de motard, mais il avait ajouté des pièces d'armure et des plaques de métal à l'ensemble. Il avait une épée à la hanche, une autre accrochée dans le dos, et un gros flingue à la ceinture. L'expression avide de son visage décharné n'avait pas changé d'un pouce. Il semblait tendu et irrité.

— Si ça n'avait tenu qu'à moi, je t'aurais taillé un deuxième sourire en travers de la gorge au moment où Grum t'a laissé tomber au sol.

— Pourquoi l'appelles-tu « Grum » ? demandai-je, les yeux rivés sur le colosse écarlate. Bas les masques, Commandeur. Je ne vois plus aucun intérêt à cette petite supercherie.

Le visage du monstre se déforma sous la surprise.

Plein de rancœur, je me tournai vers la licorne noire, et crachai dans sa direction :

— Ça vaut pour toi aussi, Korrick.

L'un comme l'autre interrogèrent Aurora du regard. La reine du royaume des Fées ne me quitta pas un seul instant des yeux, mais elle hocha la tête en signe d'approbation. Le corps de l'ogre devint flou et commença à onduler, jusqu'à prendre la forme de Talos, le seigneur sidhe rencontré au Rothchild. Ses cheveux pâles étaient ramenés sur sa nuque, tressés pour le combat. Il avait enfilé une étroite cote de mailles d'un métal noir étincelant, qui le rendait aussi fin qu'une lame et au moins aussi mortel.

Au même moment, la licorne s'ébroua et réapparut sous l'apparence imposante de Korrick le centaure, également en cote de mailles et portant des armes féeriques. Il frappa le sol d'un de ses énormes sabots, mais ne répondit rien.

Aurora fronça les sourcils et se mit à tourner autour de ma prison.

— Depuis combien de temps es-tu au courant, magicien ?

Je haussai les épaules.

— Pas longtemps. J'ai commencé à y voir clair en sortant de la demeure de Mère Hiver. Une fois que j'avais trouvé par quel bout commencer, démêler le sac de nœuds n'était qu'une formalité.

— On n'a pas le temps pour ces conneries, interrompit Slate, en crachant sur le côté.

— S'il a réussi à percer notre mise en scène, d'autres peuvent y arriver, dit Aurora d'une voix patiente. Si nous devons de nouveau affronter une quelconque opposition, je préfère le savoir dès à présent. Dis-moi, magicien. Comment as-tu découvert le pot aux roses ?

— Tu peux toujours crever, dis-je, avec hargne.

Aurora se tourna vers la dernière personne présente et demanda :

— Aurions-nous un moyen de le raisonner ?

Elaine se tenait un peu à l'écart des autres, tournant le dos au reste du groupe. Mon sac gisait sur le sol près de ses pieds, avec ma crosse et mon bâton de combat. Elle avait complété sa tenue d'une cape vert émeraude, qui lui donnait l'air étrangement naturel. Elle jeta un coup d'œil à Aurora puis me regarda. Elle détourna les yeux presque aussitôt.

— Vous lui avez déjà expliqué quel sort l'attend. Il ne coopérera pas.

Aurora secoua la tête.

— Encore des sacrifices. Je suis désolée que vous me poussiez à de telles extrémités, magicien.

Elle fit un geste de la main. Une force invisible vint me prendre par le menton et me força à la regarder droit dans les yeux. Ceux-ci s'illuminèrent brièvement en un déluge de couleurs, et je sentis la force de son esprit, de sa volonté, transpercer mes défenses pour pénétrer au cœur de mon être. Je perdis l'équilibre et chancelai jusqu'à la paroi invisible de la prison dans laquelle elle m'avait enfermé. Je tentai de repousser l'intrusion, mais ça revenait à essayer d'inverser le courant d'une rivière à mains nues – rien de solide contre quoi j'aurais pu pousser, impossible d'être partout à la fois. J'étais dans son domaine, retenu contre ma volonté au centre de son pouvoir. En passant par mes yeux, elle se répandait en moi et tout ce que je pouvais faire, c'était contempler de jolies couleurs.

— Alors, dit-elle, et sa voix était la plus douce et la plus adorable que j'avais jamais entendue. Qu'as-tu découvert au sujet du meurtre du Chevalier de l'Été ?

— Tu as tout organisé, m'entendis-je répondre d'une voix lente et pâteuse. C'est toi qui as arrangé sa mort.

— Comment ?

— Lloyd Slate. Il déteste Maeve. Tu l'as recruté pour qu'il t'aide. Elaine l'a conduit à l'intérieur de l'immeuble de Ruel en passant par l'Outremonde. Il s'est battu avec Ruel. Ça explique l'ectoplasme sur les marches. L'eau présente sur les bras et les jambes de Ruel était due au contact du Feu d'Été avec la Glace d'Hiver. Slate a terminé le boulot en le jetant dans l'escalier. La chute a brisé la nuque de Ruel.

— Et sa charge de pouvoir ?

— Réattribuée, marmonnai-je. Tu l'as canalisée afin de la placer dans une autre personne.

— Qui donc ?

— La changelin, répondis-je. Lily. Tu lui as confié le pouvoir, puis tu l'as changée en pierre. La statue dans ton jardin. Elle était juste sous mon nez.

— Très bien deviné, continua Aurora.

Son petit compliment me donna des frissons de plaisir. Je luttai pour reprendre mes esprits, pour échapper à la prison brillante de ses yeux verts.

— Mais encore ? reprit-elle.

— Tu as aussi engagé la goule. La Tigresse. Tu l’as envoyée à ma poursuite avant même que Mab vienne me trouver.

— Je ne connais pas cette goule. Sur ce point, tu fais fausse route, magicien. Je n’engage pas de tueurs.

— Tu m’as piégé avant même que je vienne t’interroger.

— Comment ça ? interrogea Aurora.

— Maeve a dû ordonner à Slate de se débarrasser d’Elaine. Il a fait en sorte qu’on pense à une tentative ratée de sa part, mais Elaine a voulu en rajouter. Tu l’as aidée à simuler une blessure.

— Pourquoi ?

— Pour me mettre hors de moi, m’inquiéter. Ainsi, lors de notre rencontre, je n’aurais pas les idées assez claires pour te cuisiner et te coincer. C’est aussi pour ça que tu m’as attaqué. Pour que je prenne conscience du monstre que j’étais devenu. Pour que je ne sache plus sur quel pied danser, pour que j’évite de regarder au bon endroit.

— Oui, admit Aurora. Et après ?

— Tu as décidé de te débarrasser de moi. Alors, tu as envoyé Elaine, Talos et Slate à mes trousses. Tu as donc créé ce *construct* dans la jardinerie.

Slate s’approcha.

— Bizarre, dit-il enfin. Il n’a pas l’air si futé que ça.

— Pourtant, il n’a fait que suivre un raisonnement logique. Plus quelques informations qu’il a sans doute obtenues auprès des reines et des Mères. Il a trouvé la sortie du labyrinthe tout seul, plutôt que de se laisser guider par d’autres.

Tout en continuant à parler, son regard passa sur moi, puis continua au-delà, en direction d’Elaine. Je tentai de nouveau de me détourner, mais restai captif de son étreinte magique.

— Formidable, dit Slate. Personne n’a encore eu l’idée de la ramener. Est-ce qu’on peut régler son compte au grand Kreskin maintenant ?

D’un geste de la main, Aurora intima à Slate d’attendre et me demanda :

— Sais-tu quel est mon prochain objectif ?

— Tu savais pertinemment, en scellant le pouvoir du Chevalier de l’Été, que Mère Hiver fournirait un contre-pouvoir pour le libérer et ainsi rétablir l’équilibre. Tu as attendu qu’elle me le confie. Maintenant tu vas t’en emparer et retourner chercher la statue de Lily, que tu emmèneras sur l’Autel de Pierre lors de la bataille. Il ne te restera plus qu’à te servir du Démanteleur, à ramener Lily à son état normal et à la tuer sur l’autel après les douze coups de minuit. Les pouvoirs du Chevalier de l’Été seront transmis à l’Hiver. Impossible de l’empêcher. Tu veux détruire l’équilibre des forces au royaume des Fées. Je ne sais pas pourquoi.

Les yeux d’Aurora brillèrent dangereusement. Elle détacha son regard du mien, et j’eus la sensation étrange de tomber dans les escaliers. Mais du bas vers le haut. Je repris mes esprits, détournant le regard et me concentrant sur le sol.

— *Pourquoi ?* La réponse devrait te sauter aux yeux, magicien. À toi entre tous.

Elle volta dans la nuée de scintillements de son armure, puis fit les cent pas, comme pour se calmer.

— Le cycle doit être rompu, reprit-elle. L’Été et l’Hiver n’ont pas cessé de jouer au chat et à la souris, blessant ce que l’un avait soigné et soignant ce que l’autre avait blessé. Notre guerre, notre course sans queue ni tête, déclarée simplement parce qu’il en a toujours été ainsi, et ces pauvres mortels, pris dans le tourbillon de notre folie, anéantis par notre opposition, réduits à l’état de pantins. (Elle prit une inspiration tremblante et pleine de colère.) Cela doit cesser. J’y mettrai fin moi-même.

Je serrai les dents et réprimai un frisson.

— Comment ? En plongeant le monde tel qu’on le connaît dans le chaos ?

— Ce n’est pas moi qui ai fixé le prix à payer, cracha Aurora.

J’aperçus brièvement ses yeux au bord de mon champ de vision et me sentis attiré vers son visage. Je réussis à baisser la tête avant qu’il soit trop tard. Elle continua son discours d’une voix lente mais passionnée :

— Je déteste ça. J’ai détesté chacun des actes que j’ai dû commettre pour accomplir ceci, mais cela aurait dû être fait il y a longtemps, magicien. Repousser l’échéance pourrait se révéler tout aussi mortel. Combien sont morts ou ont été rendus fous par les tourments de Maeve, et d’autres du même acabit ? Tu as toi-même été trompé, torturé, et presque réduit en esclavage par ce genre de personnes. Je ne fais que ce qui *doit* être fait.

Je déglutis avant de dire :

— Porter atteinte aux mortels et les mettre en danger afin de les aider... C’est de la folie.

— Peut-être, convint-elle. Mais c’est la seule solution. (Elle me fit de nouveau face, et me demanda d’un ton glacial :) La Blanche Confrérie est-elle au courant de tes découvertes ?

— Tu ne crois quand même pas que je vais te répondre, ma Clochette ?

Slate étouffa un rire, qu'il déguisa en quinte de toux. Je ressentis l'accès de rage d'Aurora plus que je le vis, et même si Slate l'avait provoqué, j'en devins la victime. La silhouette d'Aurora émit une lumière qui réchauffa instantanément la partie de mon corps la plus proche d'elle. Les poils de mon avant-bras se mirent au garde-à-vous. Sa voix brûlante résonna, pleine de force et de violence :

— Qu'est-ce que tu viens de dire, singe stupide ?

— Elle ne sait rien, déclara Elaine d'une voix tendue. (Elle se plaça entre Aurora et moi en me tournant le dos :) Il me l'a dit avant que nous allions voir les Mères. Le Conseil ne réalise pas l'ampleur de nos agissements. D'ici qu'il en prenne conscience, il sera trop tard pour intervenir.

— Parfait, lâcha Slate, il est le dernier écueil sur notre route. Tue-le et passons à la suite.

— Nom d'un chien, Slate ! dis-je. Sers-toi de ta tête, mec ! Qu'est-ce que tu penses obtenir en l'aidant comme ça ?

Slate me renvoya un sourire glacial.

— Le pouvoir de ce vieux salaud de Ruel, pour commencer. Je serai deux fois plus puissant qu'avant, et je ne vais pas me priver de régler quelques comptes avec cette traînée de Maeve. (Il se passa la langue sur les lèvres.) Après ça, Aurora et moi déciderons de la marche à suivre.

Je lui ris au nez.

— J'espère que tu as fait noter ça noir sur blanc, abruti. Tu penses vraiment qu'elle laisserait un homme, un mortel en plus, avoir autant de pouvoir sur elle ? (Son regard perdit de sa superbe, alors je continuai mon baratin :) Réfléchis un peu. T'a-t-elle déjà promis quelque chose directement, par une affirmation concrète, pas par un simple sous-entendu ou un accord implicite ?

La suspicion envahit le visage du Chevalier, mais Aurora lui posa une main sur l'épaule. Le regard de Slate se voila l'espace d'un instant, puis l'homme ferma les paupières.

— Paix, mon Chevalier, murmura-t-elle. Le magicien est retors et au bord du gouffre. Il dirait n'importe quoi pour échapper à son triste sort. Rien n'a changé entre toi et moi.

Je serrai les dents en entendant ces mots aussi creux que le crâne de Slate, mais Aurora savait comment s'y prendre avec lui. Il était fort possible que tout ce temps passé en compagnie de Maeve l'ait ramolli ; tous ces plaisirs et ces drogues dont elle l'abreuvait le rendaient peut-être plus facile à influencer. Aurora avait probablement trouvé une faille dans l'esprit de Slate. De toute manière, il ne m'écouterait plus.

Je regardai aux alentours, mais Talos et Korrick m'ignoraient, pendant qu'Aurora continuait à chuchoter à l'oreille de Slate.

Résultat : une seule personne avec qui tenter ma chance, et rien que d'y penser j'avais l'impression qu'on me plantait des clous dans le torse.

— Elaine, commençai-je, c'est de la folie. Pourquoi fais-tu ça ?

Elle ne leva pas les yeux vers moi.

— La survie, Harry. J'ai promis d'aider Aurora ou de lui abandonner ma vie en contrepartie. Quand j'ai fait cette promesse, je ne pouvais pas savoir que tu serais impliqué.

Elle se tut un instant, puis avala sa salive avant de reprendre, un peu plus fort :

— Je ne savais pas.

— Si personne n'arrête Aurora, des gens vont finir par être blessés.

— Des gens sont blessés chaque jour et, quand on y pense, sincèrement, le pourquoi du comment importe peu.

— Nous parlons de la mort d'innocents, Elaine.

Mes mots la touchèrent cette fois, et elle me regarda enfin, au bord des larmes. Une vive colère miroitait dans ses yeux gris.

— C'est eux ou moi.

Je lui fis face, en plantant mon regard dans le sien.

— Et ça vaut pour moi aussi, hein ?

Elle baissa les yeux en premier, portant son regard vers Aurora et Slate.

— On dirait bien.

Je croisai les bras et m'appuyai sur la paroi invisible. Je passai les solutions en revue, mais elles étaient pour ainsi dire inexistantes. Si Aurora voulait me tuer, elle pourrait y parvenir sans difficulté, et, hormis l'arrivée inattendue de la cavalerie, je ne pouvais pas y faire grand-chose.

Je ne veux pas passer pour un pessimiste, mais jusqu'ici ma vie se caractérisait par un manque singulier de cavalerie.

Echec et mat.

Ce qui me laissait avec un dernier sort à lancer. Je fermai les yeux quelques instants pour puiser dans la magie au fond de moi. Tous les sorciers ont une réserve d'énergie qu'ils trouvent dans leur essence et non dans leur environnement direct. L'enchantement d'Aurora m'interdisait l'accès à la magie ambiante, pour que je ne puisse pas jeter de sorts, mais il ne pouvait pas m'empêcher d'utiliser mon énergie intérieure.

D'accord, une fois le sort lancé, il ne resterait plus rien pour me permettre de respirer, de faire battre mon cœur et d'irriguer mon cerveau. D'un autre côté, c'est aussi pour ça qu'on appelle ce sort « l'Ultime Malédiction », n'est-ce pas ?

Je rouvris les yeux quelques instants plus tard. Aurora s'écarta de Lloyd Slate. Le Chevalier de l'Hiver concentra son attention sur moi. Toute raison avait quitté ses yeux. Il dégaina l'épée à sa ceinture.

— Une affaire déplorable, dit Aurora. Au revoir, monsieur Dresden.

Chapitre 28

Je fis face à Slate. J'en vins rapidement à la conclusion que, quitte à me prendre une de ses lames, autant faire en sorte qu'elle m'achève en vitesse. Pas la peine de tourner autour du pot. Pourtant, je gardais les yeux fixés sur Aurora en tenant prêt le peu de pouvoir que j'avais pu canaliser.

— Je suis désolée, magicien, dit-elle.

— On va dire ça, marmonnai-je.

Slate leva son épée, une arme de type oriental qui n'était pas suffisamment classe pour imiter un vrai katana. Il se raidit, sur le point de m'assener le coup fatal. La lame scintillait.

Elle avait l'air très, très affûtée.

Elaine attrapa le poignet de Slate.

— Attends, lui dit-elle.

Aurora lui lança un regard acéré.

— Peut-on savoir ce que tu essaies de faire ?

— De te protéger, répondit Elaine. Si tu laisses Slate le tuer, l'épée brisera le cercle autour de Dresden.

Aurora fit aller son regard d'Elaine à moi plusieurs fois.

— Et ? dit-elle enfin.

— Elaine ! m'exclamai-je.

Elle me jeta un regard distant.

— Et tu seras à la merci de son Ultime Malédiction. Il t'emportera avec lui. Ou te fera regretter que ce ne soit pas le cas.

Aurora releva le menton en signe de dédain.

— Il n'est pas si fort que ça.

— N'en sois pas si convaincue, rétorqua Elaine. C'est le magicien le plus puissant que j'ai jamais rencontré. Assez doué pour inquiéter le Cercle Blanc. Pourquoi prendre des risques inutiles alors que tu touches au but ?

— Sale garce ! soufflai-je. Maudite sois-tu, Elaine !

Aurora fronça les sourcils et fit un geste à Slate. Celui-ci baissa son épée, puis la rengaina.

— Il est trop dangereux pour qu'on le laisse repartir vivant.

— Certes, admit Elaine.

— Que suggères-tu, dans ce cas ?

— Nous sommes au cœur de l'Outremonde, expliqua-t-elle. Organise sa mort avant de repartir. Une fois que tu seras sur le territoire des mortels, il ne pourra plus t'atteindre. Laisse-le utiliser sa malédiction sur Mab si ça lui chante ou même sur sa marraine. En tout cas, il ne pourra pas la diriger contre toi.

— Mais mon pouvoir partira avec moi. Il ne sera plus prisonnier du cercle. Que proposes-tu ?

Elaine m'observa sans la moindre trace d'émotion.

— Il faut le noyer, lâcha-t-elle enfin. Invoque une nappe d'eau et laisse la terre l'avalier. Je l'immobiliserai avec un sort de soumission de mon cru. La magie des mortels perdurera même après mon départ.

Aurora acquiesça.

— Seras-tu capable de le paralyser complètement ?

— Je connais parfaitement ses défenses, répondit Elaine. Je le retiendrai aussi longtemps qu'il le faudra.

Aurora m'étudia en silence un moment.

— Tant de rage, dit-elle. Ainsi soit-il. Elaine, entrave-le.

Ce qui lui prit très peu de temps. En matière de magie, Elaine avait toujours été plus vive que moi, plus gracieuse. Elle murmura quelque chose dans la langue qu'elle avait choisie pour sa magie, une variante d'égyptien ancien. Elle accompagna ses paroles d'une flexion du poignet et mima une élégante vague avec ses doigts. Je sentis son sortilège m'envelopper comme une camisole de force. J'étais incapable du moindre mouvement, paralysé par

cette force invisible et silencieuse. Mes vêtements se serrèrent contre ma peau, et j'eus bientôt du mal à respirer.

Au même moment, Aurora ferma les yeux et ouvrit ses mains le long de son corps. Ensuite, elle mit ses paumes vers le haut et releva lentement les bras. Debout au centre du cercle, je ne pouvais percevoir ce qu'elle faisait. En revanche, mes yeux et mes oreilles fonctionnaient parfaitement. Le sol gargouilla, et une odeur d'œuf pourri se propagea. Je sentis bouger la terre sous mes pieds, comme si elle s'affaissait. Puis un lent bouillonnement se fit entendre alors que l'eau continuait son ascension sous la surface du sol. Il fallut attendre à peine cinq secondes avant que le sol devienne si mou que je m'enfonçai dans la boue chaude jusqu'aux chevilles.

Et merde !

— Le temps mortel s'écoule vite, dit Aurora en ouvrant les yeux. Le jour va bientôt s'achever. Venez.

Sans même m'accorder un dernier regard, elle fit volte-face et s'éloigna dans la brume. Slate lui emboîta le pas, et Talos les suivit un peu en arrière, svelte et dangereux dans son armure noire. Korrick le centaure prit le temps de me gratifier d'un sourire dédaigneux. Il ricana, avant de s'emparer d'une lourde lance. Après quoi il se décida à suivre les traces de la Demoiselle de l'Été, ses sabots s'abattant lourdement sur le sol.

Il ne restait plus qu'Elaine. Elle s'avança jusqu'à être assez proche pour me toucher. Fine et jolie, elle me fixa sans ciller pendant qu'elle sortait un bandeau de la poche de son jean, pour se faire une queue-de-cheval.

— Pourquoi, Elaine ? demandai-je.

Je luttais de toutes mes forces contre le sortilège, mais il était trop puissant pour moi.

— Pourquoi l'as-tu arrêtée ? repris-je.

— Tu es un imbécile, Harry, dit-elle, un cinglé du mélodrame. Tu l'as toujours été.

Je continuais à m'enfoncer et arrivai au niveau de ses yeux.

— J'aurais pu mettre un terme à tout ça.

— Je ne pouvais même pas être sûre que tu ne lancerais pas ta malédiction sur moi également.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Aurora avait fait une halte, vague silhouette dans le brouillard. Elle attendait.

Le sol détrempe continuait à m'aspirer, et je regardais Elaine par en dessous maintenant, fasciné par la peau douce de son menton.

Elaine baissa les yeux sur moi et me dit :

— Au revoir, Harry.

Elle fit demi-tour et alla rejoindre Aurora.

Contre toute attente, elle s'arrêta entre deux pas, et se tourna suffisamment pour que je voie son profil. Elle me dit du même ton neutre et serein :

— C'est comme au bon vieux temps.

Après ça, ils me laissèrent crever tranquillement.

Il est difficile de ne pas perdre la boule dans ce genre de situation. Je veux dire, évidemment j'ai déjà été dans des situations délicates par le passé, mais la Faucheuse ne m'avait jamais soufflé sur la nuque d'aussi près. Le problème que j'avais à résoudre était simple, clair et... impossible. Le sol se ramollissait de seconde en seconde et je continuais à m'enfoncer. Cela procurait une sensation chaude et pas tout à fait désagréable. Les gens paient bien pour des bains de boue brûlants, non ? Moi, en revanche, j'avais toutes les chances d'y laisser ma peau, si je ne trouvais pas un moyen de m'en sortir. Sans compter que la boue arrivait déjà au niveau de mes hanches.

Je fermai les yeux et tentai de me concentrer. Je me tendis spirituellement pour analyser la structure du sort d'Elaine. J'essayai de pousser, afin de passer au travers, mais je n'avais pas assez de forces. Dès que le cercle d'Aurora s'estomperait, je pourrais de nouveau utiliser mon pouvoir. Pourtant, le timing allait être serré, et, même si j'avais le temps d'agir, la force brute n'était sûrement pas la solution. Si l'idée me venait de marteler au hasard le sort qui m'emprisonnait, cela reviendrait à retirer une paire de menottes avec de la dynamite. Je serais anéanti en même temps que l'enchantement.

Malgré tout, cette option était mon seul espoir, aussi périlleuse soit-elle. Je m'obligeai à rester calme et concentré. Il me suffisait de tenir bon jusqu'à ce que la prison d'Aurora disparaisse. Je me mis soudain à ricaner. Inutile de demander pourquoi, mais, avec la tension du moment, tout ça m'avait l'air diablement drôle. J'essayai de me contrôler, mais je ne pus m'empêcher de glousser comme une adolescente en voyant la boue me passer sur les hanches, le ventre, la poitrine.

— « Comme au bon vieux temps », sifflai-je. Ouais, comme au bon vieux temps, Elaine. Espèce de petite traîtresse, venimeuse, fourbe...

Soudain une pensée me traversa l'esprit. *Comme au bon vieux temps.*

— ... menteuse, malfaisante et *ingéneuse*. Si ça fonctionne, je t'achèterai un coffret Barbie.

J'associai l'indifférence étudiée de ses mots à son attitude froide et distante. Ce n'était pas l'Elaine dont je me souvenais. Qu'elle veuille me tuer dans un accès de rage, pas de problème. Qu'elle m'empoisonne pour assouvir sa jalousie malade, ou qu'elle fasse exploser ma voiture juste pour s'amuser, d'accord. Mais elle ne le ferait jamais aussi froidement.

La terre enveloppa mon torse, et le cercle d'Aurora ne montrait aucun signe de faiblesse. Mon cœur battait à tout rompre, mais je m'efforçais de garder mon calme. Je commençais à faire de l'hyperventilation. J'allais avoir besoin de chaque seconde à ma disposition. J'y étais maintenant jusqu'au cou. Littéralement. Je ne combattais plus. Je pris une grande goulée d'air juste avant que mon nez disparaisse.

Puis les ténèbres m'absorbèrent. Je flottais dans une chaleur pâteuse et épaisse. Je n'entendais plus un son, en dehors des battements de mon cœur qui résonnaient dans mes oreilles. J'ai attendu, et mes poumons ont commencé à me brûler. J'ai attendu encore, sans bouger, tandis qu'un incendie se propageait dans ma poitrine. Je gardai tous mes membres aussi détendus que possible et comptai calmement mes pulsations.

Quelque part entre soixante-quatorze et soixante-quinze, le cercle d'Aurora s'évapora. Je canalisai rapidement de la puissance, la stockant en moi, la façonnant. Je ne voulais pas aller plus vite que la musique, mais la tentation était grande. Je pris mon temps sans perdre mon sang-froid, jusqu'à atteindre de nouveau l'essence du sort d'Elaine.

J'avais vu juste. C'était le même lien qu'elle avait utilisé lorsque nous étions gosses, le jour où elle m'avait immobilisé pendant que mon ancien maître, Justin DuMorne, se préparait à m'ensorceler. À l'époque, j'avais trouvé un moyen de me libérer, car Elaine et moi partagions une certaine impatience en ce qui concernait nos cours de magie. En plus de notre cursus scolaire normal, nous avons été contraints de mémoriser tout un régiment de sorts et de disciplines mentales. Certains soirs, nous faisons nos devoirs jusqu'au moment de dîner, puis nous enchaînions directement avec la magie jusqu'à minuit passé, ressassant sorts et formules jusqu'à ce que nos yeux nous fassent mal.

À la fin, la situation était devenue invivable, surtout que nous attendions uniquement de nous mettre au lit, pour passer à des pratiques un peu moins scolaires et beaucoup plus hormonales, jusqu'à ce que d'autres parties de notre corps nous fassent souffrir. Hum... Dans cette noble intention, nous partagions les tâches en deux. L'un de nous ferait les devoirs pendant que l'autre pratiquerait les arts occultes, chacun irait vite copier sur l'autre pour se mettre à jour, et hop... au lit.

C'était moi qui avais conçu ce sort de soumission, et il était foireux.

Il n'était pas bon dans la mesure où il n'était pas flexible, il manquait de subtilité, de classe. Il entourait la cible d'un cocon d'air solidifié et le laissait là, point. Fin de l'histoire. Adolescents, nous l'avions trouvé simple et incroyablement efficace. Homme désespéré sur le point de mourir, je me rendais compte à quel point il était fragile, comme un diamant, prétendument la matière la plus résistante du monde, mais qu'on brise aisément en le frappant sous le bon angle.

Maintenant que j'étais en territoire connu, je localisai le nœud grossier du sortilège, exactement là où je l'avais trouvé il y avait tant d'années. Tous les brins de l'enchantement partaient du même endroit, de ce fameux nœud. Dans l'obscurité de ma piscine de boue, je me concentraï sur le point faible du sort, focalisai ma volonté, puis je murmurai en gardant la bouche fermée :

— *Rocetitoque.*

J'entendis plutôt quelque chose qui ressemblait à « Mmphotommphmph », mais techniquement ça ne faisait aucune différence. La formule était tout à fait claire dans mon esprit. Un rayon d'énergie s'engouffra dans la structure du sortilège, et je le sentis s'affaiblir.

Mon cœur s'accéléra, et je forçai sur le sort une fois encore. À la troisième tentative, le lien se brisa, et je pus sortir peu à peu de ma léthargie en étirant mes jambes et mes bras.

J'avais réussi. J'avais échappé au sort de soumission.

J'étais toujours en train de me noyer dans ce qui semblait être des sables mouvants, mais quand même...

Le temps jouait contre moi, et je commençais à tourner de l'œil. Mes poumons tentèrent de se rebeller pour expulser le peu d'air qu'ils contenaient encore, et ainsi inspirer une bonne dose de boue fraîche et salvatrice. Je collectai encore plus de puissance, espérant être bien resté à l'endroit pendant ma descente. Je tournai mes paumes en direction de mes pieds, juste au moment où mes poumons me forcèrent à respirer, et profitai de l'occasion pour crier :

— *Forzare !*

De la force brute explosa vers le bas, me luxant une jambe au passage.

Même en magie, on ne peut totalement ignorer les lois de la physique, et comme j'avais exercé une pression vers le bas, la terre réagit comme je l'avais prévu en faisant la même chose que moi. Mais dans l'autre sens. Elle me poussa brusquement vers le haut, et je jaillis hors de la boue dans un nuage d'eau sale et de terre. Je crus apercevoir du brouillard et la terre ferme, puis un arbre, et tout ça fut remplacé par un impact des plus violents.

Le temps que je recrache une bonne bouchée de boue et que je réussisse à reprendre une respiration normale, il me vint à l'esprit que nettoyer mes yeux ne serait peut-être pas une mauvaise idée. Je me découvris à vingt mètres du sol, ballottant dans les branches d'un des arbres décharnés du coin. Mes bras et mes jambes pendaient comme ceux d'une marionnette, et mon jean était soudain serré au niveau de ma ceinture. J'essayai de comprendre comment j'avais fini coincé comme ça, mais mon champ de manœuvre était trop restreint. Je pouvais poser une main ou une jambe sur une des branches voisines, mais remuer plus était hors de question. Alors me libérer...

— Tu bernas une reine des fées, me sermonnai-je, à bout de souffle. Tu survivis à ta propre exécution. Tu échappes de justesse à une mort certaine. Pour finir coincé dans un putain d'arbre.

Je me débattis encore un peu. En vain. Une de mes bottes boueuses tomba et atterrit en émettant un « ploc » lamentable.

— Bon sang, j'espère que personne ne te verra comme ça !

Le brouillard laissa filtrer des bruits de pas qui s'approchaient.

Je passai la paume de ma main sur mon front. Il y a des jours comme ça où on ne peut pas gagner.

Je repliai mes bras et les croisai sur mon torse quand j'aperçus une grande et mystérieuse silhouette surgissant de la brume. Une robe noire virevoltant, une capuche ramenée sur un visage invisible et une main agrippant un bâton.

Le chambellan leva la tête vers moi et resta planté là un moment. Puis il dirigea vivement sa main libre vers son capuchon. Un son étouffé et assourdi s'en échappa.

— Salut, dis-je.

C'est pas du dialogue de maître, ça ?

Le chambellan donna l'impression de ravalé une bonne cargaison de rires avant de répondre :

— Salutations, mage Dresden. Voulez-vous que je repasse quand vous serez mieux disposé ?

Mon autre botte suivit sa petite sœur, en n'omettant pas de confirmer son arrivée avec le même « ploc ». Je contemplai mes chaussettes en faisant la moue.

— Pas le moins du monde, répondis-je.

— Voilà qui me rassure, dit-il. (Il fit quelques pas en me regardant.) Une branche cassée s'est glissée dans votre ceinture. Posez votre pied droit sur la branche en dessous de vous, votre main gauche sur celle qui se trouve au-dessus de vous et ménagéz assez d'espace pour dégager la branche. Vous devriez pouvoir descendre.

Je m'exécutai et libérai mon corps boueux pour le ramener sur la terre ferme.

— Merci, lançai-je.

J'ajoutai intérieurement que j'aurais été sacrément plus reconnaissant s'il s'était pointé cinq minutes plus tôt.

— Qu'est-ce que vous faites dans le coin ?

— Je vous cherchais, avoua-t-il.

— Vous avez tout vu ?

Il secoua la tête.

— Disons que j'ai tout entendu, plutôt. Mais je vous ai entraperçu à plusieurs reprises. Et les choses vont de mal en pis à Chicago.

— Par la baguette de Gérard Majax ! maugréai-je en ramassant mes bottes. Je n'ai pas le temps de discuter.

Le chambellan posa une main gantée sur mon bras.

— Je pense que si, affirma-t-il. Ma vision de la situation reste limitée, toutefois je sais que vous avez accompli votre mission pour la reine de l'Hiver. Elle respectera donc sa part du marché et nous accordera un droit de passage à travers son domaine. Cela contentera le Cercle Blanc. Vous serez en sécurité.

J'eus un moment d'hésitation.

— Mage Dresden, vous pourriez vous retirer de cette affaire. Vous pouvez décider de vous mettre à l'écart. L'ordalie prendrait fin.

Mon côté fatigué, endolori, sale et à moitié noyé du moment appréciait cette idée. En finir. Retour au bercail. Prendre une bonne douche. Un bon plat chaud. Dormir.

Je ne pouvais pas faire grand-chose de toute façon. J'étais juste un pauvre magicien épuisé, malmené et au bout du rouleau, maître des arcanes ou non. Les fées avaient déjà bien trop de pouvoirs et autres talents en temps normal, alors un jour comme celui-ci, j'osais à peine imaginer. Je savais ce qu'Aurora avait en tête à présent, mais, bon sang, elle s'apprêtait à charger en plein milieu d'un champ de bataille. Champ de bataille que je n'avais aucune chance de trouver, et encore moins de traverser. L'Autel de Pierre était dans une zone de l'Outremonde comme je n'en avais jamais vu auparavant. Je ne savais pas comment m'y rendre.

Impossible.

Douloureux.

Bien trop dangereux.

Je pouvais m'estimer satisfait, aller dormir et espérer faire mieux la prochaine fois que je serais sur le terrain.

Le visage résolu de Meryl m'apparut, aussi laid que las. Puis je visualisai la statue de Lily. Et enfin Elaine, prise entre deux feux, mais combattant à sa façon, en dépit des chances proches de zéro en sa faveur. J'avais déjà pensé à prendre le Démanteleur de Mère Hiver et à m'en servir à des fins plus personnelles. Pour aider Susan. Vu la tournure des événements, mes intérêts avaient été remplacés par ceux d'Aurora, et, même si je mourais d'envie de tout laisser tomber pour rentrer à la maison, je resterais en partie responsable de l'utilisation du carré de laine.

Je secouai la tête et cherchai autour de moi jusqu'à ce que je trouve mon sac, mes babioles, mon bâton de combat et ma crosse. Ils étaient sur le sol près du bournier créé par Aurora. Je récupérai tout mon équipement.

— Non, dis-je enfin. Ce n'est pas encore fini.

— Non ? répéta le chambellan d'un ton surpris. Pourquoi cela ?

— Parce que je suis un demeuré, soupirai-je. Et que des innocents sont en danger.

— Magicien, personne ne vous demande de mettre fin à une guerre entre les Cours féeriques. Le Conseil ne chargerait personne d'une telle tâche. Personne.

— Les Cours sidhes peuvent aller se faire mettre, répondis-je. Et le Conseil peut les suivre si ça le chante. Des gens que je connais risquent d'y passer. Et c'est en partie ma faute si la situation a dégénéré à ce point. Je vais rectifier tout ça.

— Vous êtes décidé ? s'enquit le chambellan. Vous ne souhaitez pas mettre fin à votre ordalie ?

Je tâtonnai de mes doigts recouverts de boue séchée pour trouver mon bracelet.

— Pas encore.

Silencieux, le chambellan me fixa intensément pendant quelques instants.

— Dans ce cas, je ne voterai pas contre vous, dit-il.

Je frissonnai légèrement.

— Oh ! Vous étiez parti pour faire le contraire ?

— Si vous aviez abandonné, je vous aurais tué de mes propres mains.

Je l'observai un moment puis demandai :

— Pourquoi cela ?

Il répondit d'une voix douce et résolue, mais sans cruauté :

— Parce qu'en votant contre vous le résultat aurait été le même. Il me semble plus honnête d'accepter la responsabilité de mon choix que de me cacher derrière le protocole du Cercle.

Je passai le bracelet à mon poignet, puis j'enfilai mes bottes.

— Merci à vous de m'épargner, dans ce cas. Si vous voulez bien m'excuser, on m'attend.

— Oui, dit le chambellan. (Il me tendit un petit sac en velours.) Prenez ça. Vous pourriez en avoir besoin.

Je fronçai les sourcils et acceptai le cadeau. À l'intérieur, je trouvai une petite fiole en verre, contenant une sorte de gel brun, et un fragment de pierre grise posé sur un fil d'argent très fin, enroulé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un baume pour les yeux, répondit-il. (Son ton était devenu sec.) Il sera bien moins nocif pour les nerfs que le recours à la Vision lorsque vous voudrez percer les voiles et les charmes des sidhes.

Je haussai les sourcils. Des gouttes de boue tombèrent sur mes yeux et me firent ciller.

— OK. Et cette pierre ?

— Un morceau de l'Autel de Pierre. Il vous guidera vers lui.

Je clignai de nouveau les yeux, mais de surprise cette fois.

— Vous me filez un coup de main ?

— Cela constituerait une infraction à l'ordalie, me corrigea-t-il. En ce qui me concerne, je m'assure simplement que l'ordalie puisse être menée à son terme.

Je restai perplexe.

— Si vous vous étiez contenté de me donner la pierre, passe encore, continuai-je, mais le baume c'est autre chose. Vous interférez avec le cours des événements. Le Cercle ne serait pas d'accord.

Le chambellan soupira.

— Mage Dresden, je vais vous dire une chose que je n'ai jamais dite auparavant et que j'espère ne jamais avoir à répéter.

Il se pencha plus près de moi. Au fond de sa capuche, je discernai vaguement l'ombre de ses traits décharnés. Alors qu'il m'offrait sa main, un œil sombre brilla avec ce qui ressemblait à une pointe d'humour.

— Parfois, chuchota-t-il, ce que le Cercle ne sait pas ne peut pas lui nuire.

Je me surpris à sourire jusqu'aux oreilles. Je lui serrai la main.

Je me surpris à sourire jusqu'aux oreilles. Je lui serrai la main.

Il hocha la tête.

— Hâtez-vous. Le Cercle évite toujours de se mêler des affaires internes des faeries, mais nous ferons ce qui est en notre pouvoir.

Il brandit son bâton et dessina un cercle dans les airs. Déplaçant à peine l'air autour de lui, il ouvrit un passage entre l'Outremonde et le monde des mortels, comme s'il avait simplement ouvert une porte sur Chicago – plus spécialement sur la rue adjacente à mon appartement.

— Qu'Allah et dame Fortune vous accompagnent !

Rasséréiné, je lui fis un signe de remerciement. Je me retournai et franchis le portail, passant directement de cette végétation noire à ma place de parking habituelle. Je me pris l'air chaud de l'été en plein visage. Une pluie fine commença à tomber, et le tonnerre ébranla la terre sous mes pieds. La lumière du jour s'estompait déjà et les ténèbres descendaient sur la ville.

J'ignorai tout ça et me dirigeai vers mon appartement. Comme elles étaient originaires de l'Outremonde, les plaques de boue encore présentes sur mon corps fondirent comme neige au soleil, et la pluie accéléra le processus.

J'avais des coups de fil à passer et je voulais enfiler des fringues plus larges. J'avais perdu le fil des modes depuis un moment, mais il fallait quand même que je me pose la question : que porte-t-on quand on part à la guerre ?

Chapitre 29

J'ai opté pour du noir classique.

J'ai passé mes coups de fil, déposé une vieille mallette de médecin devant la porte d'entrée, pris une douche rapide et enfilé des habits noirs. Une paire de vieilles bottes noires du genre militaire, un jean noir (presque propre), un tee-shirt noir, une casquette de base-ball noire avec le logo Coca-Cola rouge écarlate, et par-dessus le tout mon cache-poussière en cuir. Susan m'avait offert ce manteau quelques mois auparavant, complété par une cape qui m'arrivait aux coudes et qui flottait généreusement. Le temps était assez orageux, au sens propre comme au figuré, pour provoquer l'envie de me protéger dans un gros manteau.

J'ai chargé mon équipement aussi – tout ce que j'avais pris avec moi le matin, plus les cadeaux du chambellan et l'arme qui me servait à défendre ma maison, un gros calibre, avec un canon long : le Magnum de l'inspecteur Harry. Je me suis demandé s'il fallait prendre l'arme sur moi et me ravisai. J'allais traverser Chicago pour atteindre le point qui me mènerait à l'Autel de Pierre, et je n'avais pas besoin d'être arrêté pour port d'arme illicite. J'ai glissé le flingue, le porte-documents et le reste dans mon sac en espérant ne pas avoir à sortir l'arme en urgence.

Billy et les loups-garous arrivèrent environ dix minutes plus tard. Garé dehors, le monospace klaxonna. Je vérifiai le contenu de mon bagage, puis rejoignis le véhicule, mon sac de sport ballottant contre mes côtes. La porte arrière s'ouvrit et j'avançai pour y jeter mon matériel.

J'hésitai en voyant l'Espace rempli de jeunes gens. Ils étaient dix ou onze là-dedans.

Billy se pencha de sa place de conducteur et me demanda :

— Un problème ?

— J'avais dit « uniquement des volontaires », répondis-je. Je ne connais pas l'ampleur du risque que nous encourons.

— Je sais, lança Billy. C'est bien ce que je leur ai dit.

Les gamins murmurèrent leur accord.

Je soupirai profondément.

— OK, les gars ! Mêmes règles que la dernière fois. C'est moi qui mène la danse et, si je vous donne un ordre, vous le suivez sans discuter. Ça marche ?

Ils acquiescèrent tous solennellement d'un mouvement de tête. J'en fis de même et scrutai l'arrière du véhicule, et plus particulièrement une tête aux cheveux d'un vert terne.

— Meryl ? C'est toi ?

La jeune changelin hocha la tête d'un air grave.

— Je veux apporter mon aide. Fix aussi.

J'entraperçus une chevelure blanche et des yeux foncés et nerveux à côté de Meryl. Le petit homme leva une main et me fit un signe sec de la main.

— Si vous venez avec nous, les prévins-je, vous suivez les mêmes règles que tout le monde. Sinon, vous restez ici.

— C'est compris, répondit Meryl, laconiquement.

— Ouais, lâcha Fix. OK.

Je les ai tous regardés tour à tour. Je grimaçai. Ils avaient l'air si incroyablement jeunes. Ou bien était-ce juste moi qui me sentais vieux ? Je me suis rappelé que Billy et les Alphas avaient déjà eu leur baptême du feu et qu'ils avaient eu presque deux ans pour affûter leurs compétences sur la petite racaille de la faune interlope de Chicago. Mais je savais qu'ils étaient complètement dépassés sur ce coup-ci.

J'avais besoin d'eux et ils s'étaient portés volontaires. Le tout était de m'assurer que je ne les menais pas à une mort horrible.

— OK, dis-je. Allons-y.

Billy ouvrit la portière côté passager et Georgia migra vers les sièges arrière bondés. Je montai à côté de Billy et

demandai :

— Les as-tu ?

Billy me passa un sac *Monoprix*.

— Ouais, c'est la raison pour laquelle on a mis autant de temps à venir. Il y avait des convois de flics partout et la police qui faisait le guet.

— Merci, répondis-je.

Je déchirai l'emballage d'une boîte de couteaux rétractables en plastique orange et les fourrai dans la mallette. Ensuite, je sortis la pierre grise de ma poche, enroulai autour de mes doigts le fil auquel elle était reliée, et tendis ma main devant moi, paume vers le bas au niveau de mes yeux.

— C'est parti.

— OK, répondit Billy tout en me lançant un regard sceptique. Quelle destination ?

La pierre grise tremblota et imprima un mouvement sec. Puis elle oscilla très distinctement vers l'est, en emportant l'attache avec elle, suspendue selon un léger angle et plus vraiment vers le bas.

— Par là. Vers le lac.

— Compris, répondit Billy. (Il s'engagea dans la rue.) Alors, où allons-nous ?

Je grognai en levant mon index.

— Plus haut ? lâcha Billy, d'un ton dubitatif. Nous allons en haut ?

J'observai la pierre. Elle oscilla et je me concentrai sur elle, comme s'il s'agissait de ma propre amulette. Elle se stabilisa et pencha vers le lac sans onduler ni se balancer au bout de son fil.

— Là-haut, indiquai-je.

— Comment ça, là-haut ?

Un éclair jaillit et je désignai son point d'impact.

— Là-bas.

Billy jeta un regard à quelqu'un derrière et adopta une moue songeuse.

— J'espère que tu connais quelques rues dont j'ignore l'existence, dans ce cas.

Il roula encore quelque temps, en suivant mes indications. À un feu, la pluie martelant sans cesse le pare-brise, les essuie-glaces s'activant sans relâche, il me demanda :

— Alors, où en sommes-nous ?

— Les Méchants Bien Intentionnés Mais Dangereusement Fous ont pris la tête, expliquai-je. Les Cours féériques se mettent sur la gueule et ça va probablement tourner au chaos le plus absolu. La Demoiselle de l'Été est notre ennemie et le Chevalier de l'Hiver roule pour elle. Elle a un mouchoir magique. Elle va s'en servir pour transformer une statue en fille et la sacrifier sur une énorme table en silex à minuit.

Quelques grognements se firent entendre lorsque Meryl se fraya un chemin jusqu'à l'avant du véhicule.

— Une fille ? Lily ?

Je quittai la pierre des yeux pour la regarder.

J'acquiesçai.

— Nous devons trouver Aurora et l'arrêter. Sauver la fille.

— Qu'arrivera-t-il sinon ? demanda Billy.

— Des emmerdes.

— Des emmerdes du genre Sodome et Gomorrhe ?

Je secouai la tête.

— À beaucoup plus long terme.

— Long comment ?

— L'ère glaciaire, ça te dit quelque chose ?

Billy siffla.

— Oh ! Ça t'ennuie si je te pose quelques questions ?

Je fixai le morceau de pierre.

— Vas-y.

— Alors, dit Billy, si j'ai bien compris : Aurora est en train d'essayer de détruire les deux Cours féériques, c'est bien cela ?

— Ouais.

— Pourquoi ? Je veux dire, pourquoi ne pas se débarrasser uniquement de l'Hiver pour faire en sorte que son clan gagne ?

— Parce qu'elle ne peut pas, répondis-je. Son pouvoir est limité. Elle sait qu'elle n'a pas la puissance nécessaire

pour faire tourner les choses à son avantage. Les reines et les Mères pourraient l'arrêter facilement. Donc, elle utilise la seule méthode à sa disposition.

— Bousiller l'équilibre du pouvoir, dit Billy. Mais elle le fait en donnant une dose supplémentaire de puissance à l'Hiver ?

— Il y a des limites à sa puissance, dis-je. Elle ne peut pas déplacer le pouvoir de l'Hiver comme elle le fait avec celui de l'Été. Voilà pourquoi elle a dû tuer son propre Chevalier. Elle savait qu'elle pourrait transférer son pouvoir dans le réceptacle de son choix.

— Lily, gronda Meryl.

Je jetai un œil par-dessus mon épaule et fis un signe de la tête.

— Quelqu'un qui lui ferait confiance. Qui ne serait pas capable de se protéger contre l'enchantement d'Aurora.

— Alors, pourquoi transformer la fille en pierre ? demanda Billy.

— C'était sa couverture, répondis-je. Les reines auraient pu repérer un Chevalier actif. Mais une fois Lily transformée en pierre, la charge du Chevalier a été coincée dans les limbes. Aurora savait que tout le monde suspecterait Mab de tenter une de ces finesses dont elle a le secret et que Titania serait obligée de se préparer à combattre. Résultat, Mab aurait dû bouger et ces deux-là auraient créé le champ de bataille autour de l'Autel de Pierre.

— À quoi sert l'Autel ?

— À transmettre le pouvoir à l'une des Cours, expliquai-je. Il appartient à l'Été jusqu'à minuit ce soir. Passé cette heure, n'importe quel pouvoir qui arrive revient à l'Hiver.

— C'est là que nous allons maintenant, comprit Billy.

— Mouais, grognai-je. Prends à gauche à ce feu.

Billy acquiesça.

— Donc, Aurora vole le pouvoir et le cache. Les reines sont obligées de sortir le champ de bataille et la grande table.

— Exactement. Maintenant, Aurora projette d'emmener Lily là-bas et d'utiliser le Démanteleur pour la libérer du sort de pétrification. Ensuite, elle la tuera et déclenchera l'Apoca-Fée. Elle doit arriver à l'Autel après minuit, mais avant que les forces de Mab prennent vraiment possession de la zone. Ça signifie qu'elle a juste une petite fenêtre de tir, et nous devons l'empêcher de l'utiliser.

— Je ne comprends toujours pas, dit Billy. Qu'espère-t-elle accomplir ?

— Elle pense probablement pouvoir surmonter la grande guerre. Après, elle reconstruira tout en repartant de zéro, selon son désir.

— Dieu merci elle n'a pas de rêves de grandeur, marmonna Billy. J'ai l'impression que Mab va avoir un gros avantage dans cette histoire. Pourquoi Aurora n'a-t-elle pas collaboré avec elle, tout simplement ?

— Ça ne lui est probablement jamais venu à l'esprit. Elle incarne l'Été. Mab, l'Hiver. Les deux ne fonctionnent pas ensemble.

— C'est toujours ça, lâcha Billy. Alors, à quoi servons-nous ?

— Je vais devoir traverser un champ de bataille. J'ai besoin de muscles pour le faire. Je ne veux pas avoir à m'arrêter pour me battre. Nous devons continuer à avancer jusqu'à ce que je puisse atteindre l'Autel de Pierre et stopper Aurora. Et je veux que vous soyez tous changés avant que nous y allions. Les faeries sont vraiment agressives et vous allez en énerver quelques-unes. Il vaut mieux qu'elles ne voient pas vos visages.

— Bien, dit Billy. De combien de faeries parlons-nous ?

Je plissai les yeux suite à un éclair particulièrement violent.

— Toutes.

La pierre que le chambellan m'avait donnée nous mena aux docks longeant le port de Burnham. Billy gara l'Espace dans la rue jouxtant les quais de marchandises qui avaient été l'âme de la ville par le passé et qui recevaient encore une énorme quantité de cargaisons chaque année. Les éclairages disposés tous les soixante-dix mètres changeaient les quais silencieux en une nature morte emprisonnée derrière un réseau de grillages.

Je me tournai vers les Alphas et dis :

— Bon, les gars. Avant d'y aller, je dois mettre un peu d'onguent sur vos yeux. Il sent mauvais, mais il vous protégera contre la plupart des charmes féeriques.

— Moi d'abord, lança Billy immédiatement.

J'ouvris le petit pot et étalai la pommade foncée sous ses yeux en de petites demi-lunes d'un brun sombre et gras. Il regarda le résultat dans le miroir.

— Et dire que j'avais l'habitude de me moquer de l'équipe de football américain, râla-t-il.

— Mettez vos habits de lumière, ricanaï-je.

Billy se faufila hors de la voiture et lança son sweat-shirt et son tee-shirt à l'intérieur. Je sortis du véhicule et ouvris la portière arrière. Billy, sous sa forme lupine, trotta le long de l'Espace et s'assit à côté pendant que j'enduisais les yeux de tous les Alphas.

C'était un peu troublant, pour moi en tout cas. Ils étaient tous nus pendant l'opération. Ils adoptaient leur forme animale dès que j'avais fini et rejoignaient Billy dehors. Une des filles, une rousse qui était agréablement charnue, ressemblait à présent à quelque chose tiré d'un magazine érotique. Elle me gratifia d'un sourire quelque peu satisfait alors que je la regardais, et la suivante, une fille menue aux cheveux d'un brun terne, avec une longue cicatrice sur son épaule, maintint sa robe contre elle.

— Elle a été impossible cette année, me confia-t-elle pendant que je lui appliquais la pommade.

Une demi-douzaine de jeunes hommes et une demi-douzaine de jeunes femmes, tous aux aguets, ça faisait beaucoup de loups. Ils attendirent patiemment pendant que j'appliquais l'onguent à la va-vite sur Fix, puis sur Meryl, et finalement sur moi. J'utilisai la fin du pot et soufflai profondément.

Je plaçai mon arme dans un étui sur ma hanche plutôt que sous l'épaule, en espérant que la pluie et mon cache-poussière la dissimuleraient aux regards. Puis je sortis mon pentacle. Je rassemblai ma crosse et mon bâton de combat, en faisant passer ce dernier sous les lanières de ma sacoche pour transporter le tout. Je jonglai avec mes affaires un moment, avant de sortir la pierre grise reliée à son fil. Je la plaçai dans ma main.

Elaine avait vu juste. Les focalisateurs magiques plus petits sont pratiques.

Je venais juste de sortir sous la pluie lorsque les loups regardèrent tous dans la même direction. L'un d'eux, Billy je crois, hurla et ils se dispersèrent, nous laissant plantés là seuls sous la pluie, Meryl, Fix et moi.

— Qu... quoi... ? bégaya Fix. Que s'est-il passé ? Où sont-ils partis ?

— Ils ont dû entendre quelque chose, lâcha Meryl.

Elle rentra dans l'Espace et en ressortit avec une machette et une hache. Puis elle enfila une lourde veste en jean qui était doublée avec ce qui ressemblait à des couverts. Le vêtement cliqueta.

— Pas de cotte de mailles ? demandai-je.

Fix s'affaira sur une fourchette qui dépassait trop et dit sur un ton d'excuse :

— C'est le mieux que j'ai pu faire dans un délai aussi court. C'est de l'acier, cela dit. Donc, ce sera plus difficile de la mordre. (Il sauta dans le véhicule et en ressortit avec une volumineuse boîte à outils qui semblait vraiment lourde. Le petit gars la leva jusqu'à son épaule comme si de rien n'était et se lécha les lèvres.) Que faisons-nous ?

Je vérifiai la pierre, qui pointait toujours en direction du lac.

— Nous avançons. S'il y a quelque chose là-bas, Billy nous le fera savoir.

La gorge de Fix se serra, ses cheveux frisés et blancs étaient lentement plaqués sur sa tête par la pluie.

— C'est sûr ?

— Reste près de moi, Fix, gronda Meryl. Comment allons-nous prendre ce chemin, Dresden ? Il y a une barrière. Sans compter la sécurité du port.

Je n'en avais aucune idée, mais je ne voulais pas l'avouer. Au lieu de cela, je me dirigeai vers la porte la plus proche.

— Venez.

La porte était ouverte. Une chaîne cassée pendait d'un côté. Des maillons brisés gisaient non loin. L'acier avait été tordu, pas coupé, et de la vapeur s'en envolait dans un petit nuage chuintant là où tombaient les gouttes de pluie.

— Cassée, dis-je. Et il n'y a pas très longtemps. Cette pluie aurait très vite refroidi le métal.

— Pas par une fée en tout cas, dit doucement Meryl. Elles n'aiment pas s'approcher d'une telle barrière.

— C'est idiot, railla Fix. Un coupe-boulon bas de gamme aurait mieux fait l'affaire plutôt que de casser une très bonne chaîne.

— Ouais, les méchants aussi peuvent être irrationnels, dis-je. (La pierre continuait à pencher vers le bout d'un des longs quais qui plongeaient dans le lac.) Par là.

Nous passâmes la porte et avançâmes de six mètres peut-être, avant que les lampes s'éteignent, nous laissant dans les ténèbres saturées d'humidité.

Je tâtonnai à la recherche de mon amulette avec mes doigts froids, mais Fix et Meryl furent plus rapides que moi. Fix lâcha sa boîte à outils, et peu de temps après il se releva avec une torche industrielle. Pratiquement au même moment, il y eut un bruit de plastique et Meryl secoua le tube d'une lampe chimique pour obtenir une lueur verdâtre.

Un coup de feu retentit dans un bruit de tonnerre et Meryl sursauta, avant de vaciller. Interloquée, elle baissa la tête pour voir le sang se répandre sur son jean.

— À terre ! hurlai-je en la plaquant au sol.

L'arme ruissela de nouveau. Je tressai le tube fluorescent et le cachai sous mon manteau.

Le arme mugit de nouveau. J'attrapai le tube fluorescent et le cachai sous mon manteau.

— Éteignez ces lumières ! beuglai-je.

Fix essaya d'éteindre la lampe torche. Un autre tir retentit, provoquant un nuage d'étincelles en touchant la boîte à outils. Fix couina et lâcha la lampe. Elle roula d'un côté, projetant un cône de lumière derrière nous.

La lampe dévoila la forme de la Tigresse, la goule-assassin, qui ne prenait même plus la peine d'adopter une forme humaine à présent.

Sous sa forme naturelle, c'était un monstre à la peau grise, au dos voûté. Sur son seul corps se mélangeaient les caractéristiques les plus abjectes qui se retrouvent sur des humains, des hyènes et des babouins. Des poils courts, rouges et épais la recouvraient entièrement. Elle avait des jambes épaisses et puissantes, des bras trop longs et des mains tordues sur des excroissances osseuses qui remplaçaient les ongles. Ses cheveux pendouillaient comme des lambeaux trempés et ses yeux jetaient des éclairs démoniaques.

Elle se rua sur nous, l'air furieux.

Des cicatrices roses et grises se détachaient sur sa peau, des zones enflées marquant les dommages que Murphy lui avait infligés la nuit précédente. Elle avait guéri depuis.

Courant à quatre pattes, elle donnait l'impression de littéralement voler, la bouche grande ouverte.

Elle ne vit pas les Alphas la prendre à revers.

Le premier loup, qui avait encore de la graisse noire en demi-cercles sous ses yeux, attaqua la jambe droite de la Tigresse. Il y eut un claquement de mâchoires rapide et des mouvements de torsion. Surprise, la goule émit un cri perçant et tomba à la renverse. Elle se remit sur ses pieds rapidement et tenta une volée de coups dans la direction du loup qui l'avait blessée, mais la grosse bête grise roula sur le côté tandis qu'un canidé plus grand et au pelage plus fauve sauta par-dessus eux. Le garou saisit l'autre jambe de la goule, esquivant d'un bond lorsque le monstre se tourna vers lui, pendant qu'un troisième Alpha s'élançait sur le dos de la Tigresse.

La goule hurla et tenta de nouveau de s'enfuir. Les loups l'en empêchèrent. Je regardai un autre lycanthrope s'écraser contre elle, la jetant à terre. Elle roula sur le ventre, mais elle avait les mollets entaillés et ses jambes n'étaient plus que des poids morts. Elle donna un coup de griffes et le sang gicla, mais le loup qu'elle avait touché grimpa sur son dos, ses mâchoires se refermant sur la nuque de la goule. Elle gargouilla un dernier cri désespéré.

Ensuite les loups-garous l'engloutirent sous une marée de fourrures et de crocs luisants. Lorsqu'ils s'éloignèrent trente secondes plus tard, les restes étaient méconnaissables. Mon estomac se souleva, et je détournai le regard pour éviter de vomir.

J'attrapai Meryl sous les bras et commençai à la traîner vers l'entrepôt le plus proche.

— Aide-moi, grognai-je à Fix.

Il s'attela à la tâche avec une force étonnante.

— Oh ! mon Dieu ! gémit le petit homme. Oh ! mon Dieu, Meryl, mon Dieu !

— Ce n'est pas grave, haleta Meryl alors que nous la déposions à un coin du bâtiment. Ce n'est pas trop grave, Fix.

Je sortis le bâton fluorescent et examinai la fille. Son jean était taché de sang, noir sous la lumière verte, mais pas autant qu'il aurait dû l'être. Je trouvai une longue déchirure dans la jambe du pantalon et sifflai.

— Veinarde, dis-je. Juste une égratignure. On dirait que ça ne saigne pas trop. (Je donnai un petit coup dans sa jambe.) Tu as senti quelque chose ?

Elle grimaça de douleur.

— Bien, repris-je. Reste là. Fix, tu ne la quittes pas.

Je laissai mon sac et dégainai mon arme. Je la gardai pointée vers le sol. Je m'assurai que mon bracelet-bouclier était opérationnel, dérivant de l'énergie à l'intérieur pour me protéger contre d'autres tirs. Je ne levai pas mon flingue. Je ne voulais pas qu'un coup parte accidentellement, tire une balle à l'intérieur de mon propre bouclier et que celle-ci finisse dans ma tête.

Alors que j'approchais du coin de l'entrepôt, j'entendis un petit cri, puis une série de brefs hurlements. Un des loups apparut dans le cône de lumière créé par la lampe de Fix. Il prit la torche dans sa gueule et trotta vers moi.

— C'est bon ? demandai-je.

Le loup baissa la tête deux fois et laissa tomber la lampe à mes pieds. Je la ramassai. Le garou jappa de nouveau, avant de se diriger vers le quai. Je fronçai les sourcils.

— Tu veux que je te suive ?

Il leva les yeux au ciel, puis acquiesça de nouveau.

Je lui emboîtai le pas.

— S'il s'agit en fait de l'enfant qui criait au loup, je rentre chez moi.

Le loup me conduisit au dock que la pierre avait indiqué. Je trouvai un jeune homme en pantalon sombre et veste

Le loup me conduisit au lieu que la pierre était marquée. Je trouvai un jeune homme en pantalon sombre et veste blanche. Allongé sur le sol, il était cerné par les loups. Il appuyait une main ensanglantée contre son ventre en haletant. Un fusil de chasse gisait non loin, à côté d'une paire de lunettes de soleil cassée. Il leva les yeux vers moi et grimaça ; son visage était pâle derrière son bouc.

— Ace, soupirai-je. Tu es celui qui a embauché la goule.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, mentit-il. Éloigne ces bestioles de moi, Dresden. Laisse-moi partir.

— Il me reste peu de temps, Ace, sinon j'aurais eu davantage de patience pour le bavardage. (Je fis un signe de tête au garou le plus proche.) Arrache-lui le nez.

Ace hurla et recula, en couvrant son visage de ses deux bras. Je fis un clin d'œil au loup et avançai d'un pas pour me retrouver dans le dos du changelin.

— Ou peut-être ses oreilles, ajoutai-je. Ou ses orteils. Qu'en penses-tu, Ace ? Qu'est-ce qui te fera parler le plus vite ? Ou devrai-je simplement les tenter tous, un par un ?

— Va te faire voir, souffla Ace. Tu peux faire tout ce que tu veux, mais je ne dirai rien. Va te faire foutre, Dresden.

Des bruits de pas retentirent derrière nous. Meryl se traîna assez près, en boitant, pour voir Ace. Elle resta immobile pendant une minute, en le fixant du regard. Fix la suivait, les yeux rivés sur le blessé.

— Ace, souffla Fix. Toi ? Tu as tiré sur Meryl ?

Le changelin barbu déglutit et baissa les bras, en regardant Meryl et Fix.

— Je suis désolé. Meryl, c'était un accident. C'est pas toi que je visais.

La changelin aux cheveux verts toisa Ace.

— Tu tentais de tuer Dresden. À part Ron, c'est le seul qui a pris la peine de nous aider. Le seul qui puisse sauver Lily.

— Je ne le voulais pas. Mais c'était leur prix.

— Le prix de qui ? demanda Meryl d'une voix monocorde.

Ace s'humecta les lèvres, en jetant nerveusement des coups d'œil aux alentours.

— Je ne peux pas te le dire. Ils me tueraient.

Meryl s'avança et lui donna un coup de pied dans le ventre. Fort. Ace se courba et vomit, tout en haletant, en se convulsant et en sanglotant. Il ne pouvait pas reprendre assez de souffle pour crier.

— Le prix de qui ? demanda une nouvelle fois Meryl.

Comme Ace s'obstinait dans son mutisme, elle déplaça son poids comme pour le frapper de nouveau et il hurla.

— Attends, gémit-il. Attends.

— J'en ai assez d'attendre, dit Meryl.

— Mon Dieu, je vais te répondre. Je vais te répondre, Meryl. Ce sont les vampires. Les Rouges. J'étais en train d'essayer d'obtenir la protection de Slate, de cette salope de Maeve. Ils ont dit que si je me débarrassais du magicien, ils arrangeraient cela.

— Les salauds, grognai-je. Du coup, tu as embauché la Tigresse.

— Je n'avais pas le choix, geignit Ace. Si je ne l'avais pas fait, ils s'en seraient pris à moi.

— Tu avais le choix, Ace, murmura Fix.

— Comment savais-tu que nous viendrions ici ? soupirai-je.

— Les Rouges, répondit Ace. Ils m'ont dit où tu devais aller. Ils ne m'ont pas dit que tu viendrais accompagné. Meryl, je t'en prie. Je suis désolé.

Elle le regarda, le visage dénué d'expression.

— Ta gueule, Ace !

— Écoute, dit-il. Écoute, partons d'ici. D'accord ? Tous les trois, nous pouvons nous sortir de cette histoire. Nous devons le faire avant qu'il soit trop tard.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, répliqua Meryl.

— Si, tu le sais, dit Ace, en se penchant vers Meryl, le regard fou. Tu le sens. Tu l'entends nous Appeler. Tu le ressens tout comme moi. La reine nous Appelle. Tous ceux qui partagent le sang de l'Hiver.

— Elle Appelle, dit Meryl. Mais je ne réponds pas.

— Si tu ne veux pas fuir, alors nous devrions réfléchir à ce que nous allons faire. Une fois cette bataille terminée, Maeve et Slate n'auront plus qu'à revenir nous chercher. Mais si nous prêtons allégeance, si nous Choisissons...

Meryl frappa Ace au ventre de nouveau.

— Toi, espèce de déchet inutile. Tu ne penses qu'à toi. Disparais avant que je te tue.

Ace eut un haut-le-cœur et tenta de protester :

— Mais...

— Tout de suite ! hurla Meryl.

Ace vacilla sous la puissance du cri et il recula comme un crabe avant de se relever pour fuir. Les loups me regardèrent tous, mais je secouai la tête.

— Laissez-le partir.

Meryl haussa les épaules et leva son visage vers la pluie.

— Tu vas bien ? demanda Fix.

— Pas le choix, dit-elle. (Peut-être que je me faisais des idées, mais sa voix semblait un peu plus basse, plus rauque. Plus... trollesque.) Allons-y, magicien.

— Ouais, répondis-je. Hum... d'accord.

Je levai la pierre du chambellan et elle me guida du quai au dernier embarcadère, puis jusqu'au bout du dock. Il n'y avait aucun bateau. Une dizaine de loups et deux changelins me suivaient. Seuls les eaux froides du lac Michigan et un orage déchaîné m'attendaient au bout de l'embarcadère. La pierre tressaillit, se balançant quasiment à l'horizontale au bout de son fil pâle.

— Sans déconner, marmonnai-je. Je sais que c'est en haut.

Je tendis la main et sentis quelque chose, un fourmillement d'énergie, dansant et tourbillonnant devant moi. Je poussai un peu plus loin, et le vortex devint plus tangible, plus solide. Je rassemblai un peu de ma volonté et la projetai en direction de cette force, comme un délicat flux d'énergie.

Une lumière vive vacillant dans les ombres opalescentes s'éleva devant moi, aussi claire que la pleine lune et aussi solide que la glace. La lueur dessina les contours étoilés d'un escalier, dont les marches débutaient au bout de l'appontement et grimpaient dans la tempête au-dessus.

J'avançai.

Je posai un pied sur la marche la plus basse. Elle supporta mon poids, me laissant debout sur un bloc de clair de lune translucide surplombant les eaux agitées par le vent.

— Ça alors, souffla Fix.

— On va grimper ça ? demanda Meryl.

— Ouaf ! dit Billy le Loup-Garou.

— Tant que nous le pouvons encore, lâchai-je, en gravissant la marche suivante. Suivez-moi.

Chapitre 30

Parfois, les choses les plus remarquables semblent banales. Quand on y réfléchit, voyager en avion est foutrement remarquable. On monte dans un appareil qui défie la gravité d'une planète entière en exploitant une lacune dans la pression de l'air. Il franchit des distances qui prendraient des mois ou des années à parcourir par n'importe quel autre moyen de locomotion prépondérant depuis un siècle ou deux. On fonce au-dessus de la Terre à une vitesse suffisante pour nous tuer instantanément si nous entrons en collision avec quelque chose. On respire uniquement grâce à quelqu'un qui a construit une très bonne boîte de conserve avec des joints assez serrés pour maintenir un niveau d'air décent. Des centaines de millions d'heures de travail, de lutte et de recherche, de sang, de sueur, de larmes et de vies ont été investies dans l'histoire du voyage aérien, et ç'a totalement révolutionné la face de notre planète et nos sociétés.

Mais je vous parie qu'en montant à bord de n'importe quel vol dans ce pays, on trouvera toujours quelqu'un qui, malgré cette incroyable réussite, aura envie de se plaindre des boissons.

Les boissons, les gars !

C'était moi sur l'escalier de « Chicago au-dessus de Chicago ». Oui, je ne tenais debout sur rien d'autre que de la lumière d'étoiles congelée. Oui, j'étais en train d'escalader une tempête, le vent menaçant de m'emporter et de me projeter dans les eaux glaciales du lac Michigan loin en dessous. Oui, j'étais en train d'utiliser un moyen de locomotion légendaire et magique pour dépasser la limite entre une dimension et la suivante et je faisais route vers une lutte épique entre des forces anciennes et élémentaires.

Mais tout ce que j'ai pensé à dire entre deux halètements fut :

— Quand même, ils auraient pu en faire un Escalator.

Pour résumer : nous avons grimpé environ un kilomètre et demi de marches et nous sommes arrivés sur la terre que ma marraine m'avait montrée auparavant, au milieu des nuages de la tempête au-dessus de Chicago.

Mais cela ne ressemblait pas à ce que c'était avant le lever de rideau.

Ce qui avait été un terrain vallonné et silencieux sculpté dans les nuages, lisse et nu comme une maquette de présentation, était dorénavant rempli de sons, de couleurs et de violence. La tempête sous ce champ de bataille était un pâle reflet de celle qui grondait au-dessus.

Nous émergeâmes sur une des collines qui donnaient sur la vallée de l'Autel de Pierre. Notre lieu d'arrivée, illuminé par les flashes des éclairs des nuages au-dessous, était rempli de faeries de toutes tailles et de toutes sortes. Des bruits résonnaient dans l'air, comme le crépitement des éclairs et le roulement du tonnerre qui suivait. Des trompettes, aiguës et douces, graves et claironnantes. Des tambours battant selon une dizaine de cadences différentes qui retentissaient et grondaient en même temps, en rythme les uns avec les autres. Des cris et des pleurs résonnaient en suivant les tambours, des hurlements qui auraient pu provenir de gorges humaines, tout autant que des beuglements et des rugissements qui, eux, ne le pouvaient pas. Pris dans son ensemble, il s'agissait d'une violente tempête de musique, énorme, assourdissante, écrasante et chargée d'adrénaline. Wagner aurait rêvé pouvoir faire la même chose.

À moins de six mètres de là se tenait un groupe de petits hommes aux cheveux blancs, à la peau marron, courts sur pattes, avec des mains et des pieds deux fois plus larges qu'ils auraient dû l'être, au nez gros comme une ampoule derrière un casque manifestement taillé dans une carapace. Ils portaient des armures d'os et arboraient des boucliers et des armes, et ils se tenaient en rangs. Leurs yeux s'écarquillèrent lorsque je sortis des nuages avec mon cache-poussière noir agrémenté d'une cape, le cuir luisant de pluie. Billy et les autres loups-garous m'entourèrent en un cercle lâche lorsqu'ils émergèrent, et Fix et Meryl se serrèrent derrière moi.

De l'autre côté se tenait un troll haut de deux bons mètres et demi, sa peau recouverte de verrues poilues et énormes, avec des cheveux raides et ternes pendant en mèches grasses sur ses larges épaules, de tout petits yeux rouges lançant des éclairs de fureur sous son unique arcade sourcilière taillée à la serpe. Ses narines frémirent et il se tourna vers moi, de la bave dégoulinant de ses lèvres, mais les loups resserrèrent les rangs autour de moi en grondant

féroce. Le troll plissa les yeux vers eux pendant un long moment.

Il réfléchissait.

Après quoi, il se détourna d'un air désintéressé. Davantage de créatures se tenaient non loin de là. Parmi elles, un groupe de cavaliers sidhes, aux armures féeriques complètes et montant de grands chevaux de guerre d'un bleu profond, violet et noir.

Une sylphide blessée s'accroupit non loin et aurait pu donner l'impression d'être une adorable fille ailée à une cinquantaine de mètres, mais, de là où j'étais, je distinguais ses griffes ensanglantées et le scintillement de ses ailes aux bords acérés.

Je ne pouvais pas voir la totalité de la vallée. Une sorte de brouillard, ou de brume, la recouvrait et me permettait juste d'apercevoir occasionnellement les masses tourbillonnantes de troupes et de créatures, des rangs de choses quelque peu humaines amassées ensemble les unes contre les autres, tandis que d'autres êtres, dont certains ne pouvaient être désignés autrement que par le terme « monstres », dépassaient de la mêlée, se jetant brutalement les uns sur les autres en des combats titanesques et écrabouillant les guerriers alentour sans même s'en apercevoir.

Plus important, je ne repérai pas l'Autel de Pierre, et je n'avais même pas une vague idée de sa position. La pierre que le chambellan m'avait donnée pointait toujours dans une direction : celle de la folie à nos pieds.

— Que fait-on ensuite ? cria Meryl.

Elle était obligée de hurler, bien qu'elle ne soit qu'à quelques pas – et pourtant nous nous tenions bien au-dessus de la fureur de la bataille.

Je secouai la tête et commençai à répondre, mais Fix tira sur ma manche et dit quelque chose d'une voix flûtée qui fut engloutie par le vacarme des combats. Je regardai dans la direction qu'il pointait et vis un des chevaliers sidhes quitter son groupe et galoper vers nous.

Il leva la visière de son casque sur de la pâle peau de fey. Le heaume était une pièce curieusement décorée qui avait quelque chose d'insectoïde. Des yeux de chat dorés nous observèrent du haut du destrier pendant un moment, avant qu'il incline la tête vers moi et qu'il me tende la main. Les bruits de la bataille cessèrent immédiatement, comme si quelqu'un avait coupé la radio. Le silence faillit me faire perdre l'équilibre.

— Émissaire, dit le chevalier sidhe. Je te salue ainsi que tes compagnons.

— Salutations, guerrier, répondis-je. J'ai besoin de m'entretenir avec la reine Mab. C'est urgent.

Il acquiesça.

— Je te guiderai. Suis-moi. Et ordonne à tes compagnons d'abandonner leurs armes avant d'approcher Sa Majesté.

Je hochai la tête.

— Mettez les dents et la ferraille de côté, les amis, transmis-je à mon équipe. Nous devons la jouer cool un peu plus longtemps.

Nous suivîmes le chevalier jusqu'au sommet de la colline, là où l'air devenait assez froid pour brûler les poumons. Je m'emmitouflai un peu plus dans mon manteau ; je pouvais presque voir les cristaux de glace se former sur mes cils. Il ne me restait plus qu'à espérer que mes cheveux n'aillent pas geler et se casser.

Mab était assise sur un cheval blanc. Ses cheveux lâchés ondulaient en des vagues soyeuses qui se mélangeaient à la crinière et à la queue de son cheval. Elle était vêtue d'une robe en soie blanche dont les manches et la traîne tombaient en un délicat drapé qui brossait le sol nuageux aux pieds de son destrier. Ses lèvres et ses cils étaient bleus. Ses yeux avaient le blanc des nuages de clair de lune. Sa beauté pure, froide et cruelle chavira mon cœur et crispa nerveusement mon estomac. L'air autour d'elle vibrait de pouvoir et brillait d'une froide lumière blanche et bleue.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Fix.

Je jetai un coup d'œil derrière moi. Les loups-garous étaient simplement en train de dévisager Mab, tout comme Fix. Meryl l'observait derrière un masque forcé de neutralité, mais ses yeux avaient un éclat sauvage et avide.

— Du calme, les gars, dis-je en avançant d'un pas.

La reine des fées tourna son regard vers moi et murmura :

— Mon Émissaire. Avez-vous trouvé l'auteur du vol ?

J'inclinai la tête vers elle.

— Oui, souveraine Mab. C'est la Demoiselle de l'Été, Aurora.

Les yeux de Mab s'écarquillèrent, assez pour que j'aie l'impression qu'elle avait compris la totalité du problème qu'impliquait cette unique information.

— Je vois. Et pouvez-vous nous en apporter la preuve ?

— Si je suis assez rapide, répondis-je. Je dois atteindre l'Autel de Pierre avant minuit.

Les yeux vides de Mab cillèrent vers les étoiles au-dessus de nous et je crus y voir un soupçon d'inquiétude.

— Elles bougent rapidement ce soir, magicien. (Elle marqua un temps, puis ajouta, presque pour elle-même :) Le Temps en personne joue contre toi.

— Comment peut-on m'aider à arriver là-bas ?

Mab secoua la tête et observa de nouveau le combat à nos pieds. Un pan entier du champ de bataille fut inondé d'un soudain rayonnement doré. Mab leva la main, et l'aura autour d'elle brilla d'un feu azuré, l'air s'épaississant. Cette flamme s'élança contre la dorée et les deux s'entrechoquèrent dans une pluie d'énergie émeraude, s'annihilant mutuellement. Mab abaissa la main et se tourna pour me regarder de nouveau. Ses yeux tombèrent sur l'éclat de pierre et s'agrandirent derechef.

— Rashid. Où est son intérêt dans cette histoire ?

— Hum, dis-je. Il n'est certainement pas... hum, vous savez... ce n'est pas comme s'il représentait le Conseil et qu'ils interféraient.

Mab détourna les yeux de la bataille suffisamment longtemps pour m'adresser un regard qui disait, assez clairement, que j'étais un idiot.

— Je suis au courant de cela. Et de ton onguent. C'est sa recette. J'en reconnais l'odeur.

— Il m'a aidé à trouver cet endroit, oui.

Les commissures des lèvres de Mab tressaillirent.

— Alors... Qu'est-ce que le vieux fennec a en tête cette fois-ci ? soupira-t-elle. Peu importe. La pierre ne peut pas te mener à l'Autel. La route directe te mènerait trop longtemps sur le champ de la bataille pour qu'un mortel survive. Tu dois emprunter un autre chemin.

— Je suis tout ouïe.

Elle leva les yeux.

— Je suis peut-être la reine de l'Air, mais ces cieux sont toujours contestés. Titania est au sommet de sa puissance et moi au plus bas. Pas par là. (Elle indiqua le champ, tout bizarrement illuminé d'un brouillard dans les tons or et bleu, une brume verte tourbillonnant violemment au point de rencontre.) Et l'Été gagne du terrain malgré tout. Notre Chevalier ne se bat pas à nos côtés. Il a été corrompu, je présume.

— Oui, dis-je. Il est avec Aurora.

— C'est la dernière fois que je laisse Maeve trouver des renforts, murmura Mab. Je lui cède trop de choses.

Elle leva la main, un signal, manifestement, et des dizaines de chauves-souris de la taille d'un Deltaplane s'envolèrent à toute vitesse quelque part derrière elle. Elles formèrent un nuage d'ailes de cuir dans les cieux au-dessus de nous.

— Nous tenons déjà la rivière, magicien. Cependant, nous perdons du terrain de chaque côté maintenant. Ta marraine et ma fille se sont concentrées sur ces zones. Mais atteins la rivière et elle te mènera à travers la bataille jusqu'à la colline de l'Autel de Pierre.

— Atteindre la rivière, répétais-je. D'accord. Je peux y arriver.

— Ceux qui sont miens te connaissent, magicien, souligna Mab. Ne leur donne aucune raison de le faire, et ils ne te gêneront pas.

Elle se détourna de moi, portant de nouveau son attention sur la bataille dont le bruit montait comme celui d'une marée furieuse.

Je me retournai et rejoignis les loups-garous et les changelins.

— Nous allons à la rivière, hurlai-je. Essayez de rester dans le brouillard bleu et ne vous battez avec personne.

Je commençai par le bas de la colline, ce qui est, d'après ce que je sais, la façon la plus simple de trouver de l'eau. Nous passâmes devant des centaines d'autres troupes, des unités visiblement en train de récupérer du premier choc du combat pour la plupart : des ogres à la peau écarlate et à la peau bleue en cotte de mailles féerique me dominaient ; leur sang était presque terne comparé à leurs peaux et à leurs armures.

Une autre unité, de gnomes à la peau marron, soignait les blessés avec des pansements faits d'une sorte de mousse. Un groupe de sylphes était massé sur un monticule de charogne sanglante et puante, se chamaillant comme des vautours, du sang plein le visage, la poitrine et leurs ailes de libellules. Une autre troupe d'humanoïdes solidement charpentés, aux joues creuses, meurtris, avec de grandes oreilles comme celles des chauves-souris – des gobelins – traînaient leurs morts et quelques-uns de leurs blessés auprès des sylphes, les jetant sur la pile de carcasses avec une efficacité redoutable, malgré les faibles gémissements et les hurlements de leurs amis.

Mon estomac se souleva. Je repoussai à la fois la peur et la révulsion, et luttai pour bloquer les images du carnage cauchemardesque autour de moi.

Je continuai à avancer, insufflant à mes pas une résolution que je ne ressentais pas entièrement. J'entraînai les loups-garous. C'était sûrement pire pour Billy, Georgia et les autres, car tout ce que je voyais, entendais et sentais, ils

le percevaient beaucoup plus nettement avec leurs sens affûtés. Je les encourageais, même si je ne savais pas s'ils pouvaient m'entendre à travers le vacarme ni si ça leur faisait du bien, mais il me semblait que je devais le faire, dans la mesure où j'étais responsable de leur présence ici.

J'essayais de marcher à côté de Fix et de filtrer quelques-unes des pires scènes autour de moi. Meryl me fit un signe de tête reconnaissant.

Devant nous, les brumes bleuâtres commencèrent à laisser la place à un dégradé de verts sales. De l'acier féérique sonnait et grattait contre de l'acier féérique. Les cris perçants et les pleurs de la bataille se firent encore plus forts. Plus important, au milieu des hurlements, je pus entendre de l'eau clapoter. Nous approchions de la rivière.

— Bien, les amis ! hurlai-je. Nous traversons en courant et arrivons à la rivière ! Ne vous arrêtez pas pour taper sur quelqu'un ! Ne vous arrêtez pas tant que vous n'êtes pas dans l'eau !

Ou, pensai-je, tant qu'un soldat féérique ne vous tranche pas les jambes.

Et je courus en avant au beau milieu de la fameuse mêlée.

Chapitre 31

Un bourdonnement rageur domina le vacarme musical du combat devant nous et s'intensifia alors que nous avançons. Je remarquai un autre groupe de soldats gobelins tapis en une formation vaguement carrée. Les gobelins sur le bord externe de la formation essayaient de lever des boucliers contre des flèches sifflantes qui arrivaient presque invisibles à travers la brume au-dessus de l'eau, tandis que ceux à l'intérieur brandissaient des lances contre la source du vrombissement – environ cinquante bourdons aussi gros que des bancs, voltigeant et piquant. Je vis quelques gobelins au sol, secoués par les spasmes du poison ou simplement morts, des flèches aux plumes vertes et blanches ressortant de leur gorge et de leurs yeux.

Une dizaine de bourdons géants se désintéressèrent des gobelins et vinrent à notre rencontre, les ailes battant comme une parade de bûcherons en folie.

— Bon sang ! cria Fix.

Billy le Loup-Garou laissa échapper un « ouaf ? » choqué.

— Tout le monde derrière moi ! hurlai-je en laissant tout tomber sauf ma crosse et mon bâton de combat.

Les insectes fondirent sur moi, le vent soulevé par leurs ailes laminant le sol brumeux, comme des pales d'hélicoptère.

Je maintins ma crosse devant moi, rassemblant ma volonté et la projetant dans l'artefact. Je durcis mon pouvoir en un bouclier, l'envoyant à l'intérieur de la crosse, me concentrant sur la construction d'un mur de force pure pour repousser les bourdons qui arrivaient. Je retins mon coup jusqu'à ce qu'ils soient assez proches pour que je voie les facettes de leurs yeux, déplaçai ma crosse de la droite vers la gauche et criai :

— *Forzare !*

Devant moi, un rideau d'énergie incandescente tourbillonna sur place, et les bourdons rebondirent dessus comme sur un pare-brise géant. Le bruit des impacts était impressionnant. Certains bourdons s'écrasèrent au sol et y restèrent, étourdis, mais deux ou trois esquivrèrent à la dernière seconde et se retournèrent pour une deuxième attaque.

Je levai mon bâton de combat, suivant la course du plus proche. Je rassemblai davantage de volonté et criai rageusement :

— *Fuego !*

Une lance d'énergie cramoisie, blanche en son centre, jaillit à l'extrémité de mon bâton de combat et faucha le bourdon géant. Mon tir vaporisa ses ailes. Le bourdon chuta, un bout d'une de ses ailes l'entraînant dans une spirale virevoltante. Il percuta le sol au bord de la rivière. Les deux autres battirent en retraite et leurs acolytes qui attaquaient les gobelins les imitèrent. La brume perdit ses tons verts et le bleu s'intensifia. Les gobelins éructèrent un cri de joie, féroce et rauque.

Je regardai autour de moi. Fix et Meryl me regardaient avec de grands yeux. Fix déglutit et je vis sa bouche former les mots : « La vache ! »

Je m'en serais presque arraché les cheveux de colère.

— En avant ! hurlai-je en me ruant vers l'eau. (Je les poussai et les tirai brutalement pour les faire bouger.) Allez, allez, allez !

Nous étions à trois mètres du rivage quand j'entendis des bruits de sabots provenant du côté opposé de la rivière. Je levai la tête et vis des chevaux flottant à travers la brume – pas des chevaux volants, mais de grandes montures féeriques, étincelantes avec leurs robes et leurs crinières d'or aux reflets verdâtres. Sans le moindre effort, elles s'étaient contentées de sauter par-dessus la rivière.

Le premier cavalier à atterrir sur la berge de notre côté était le Chevalier de l'Hiver. Lloyd Slate était maculé de fluides multicolores qui ne pouvaient être que du sang. Il tenait une épée dans une main, les rênes de sa monture dans l'autre, et il riait. Au moment même où il toucha le sol, les gobelins tout proches le chargèrent.

Slate se tourna vers eux, l'épée tournoyant, attirant une corolle de vent glacé, sa lame se couvrant de givre.

Il bloqua l'arme du premier gobelin avec la sienne et la lame du netif soldat féérique vola en éclats. D'un

mouvement d'épaules, Slate fit sauter son cheval à quelques mètres sur le côté. Derrière lui, la tête du gobelin tomba, un sang verdâtre giclant hors du cou pendant quelques secondes avant que le corps rejoigne la tête sur le sol brumeux. Les gobelins restants battirent en retraite, et Slate fit volter son destrier pour me faire face.

— Magicien ! hurla-t-il en riant. Toujours en vie, à ce que je vois !

D'autres coursiers féeriques franchirent la rivière. Des guerriers sidhes de la Cour d'Été. Ils atterrirent derrière Slate, arborant casques et cottes de mailles dans une explosion de couleurs de fleurs sauvages. L'un d'eux était Talos, dans son armure sombre, elle aussi tachée de sang, et brandissant une fine épée couverte de tant de liquides de couleurs différentes qu'on aurait dit qu'elle avait tranché la gorge à un bébé arc-en-ciel.

Aurora était là, également. Sa tenue de combat brillait de mille feux. L'instant d'après, il y eut un tonnerre de piétinements plus puissants et un grognement d'effort. Korrick atterrit de notre côté de la rivière, ses sabots se plantant profondément dans le sol.

Quelque chose était sanglé sur les épaules mi-humaines, mi-chevalines du centaure. La statue de la jeune fille agenouillée, Lily, désormais Chevalier de l'Été.

Aurora s'arrêta rapidement et écarquilla les yeux. Son cheval dut sentir son trouble, car il fit mine de se cabrer et dansa nerveusement de gauche à droite. La Demoiselle de l'Été leva une main et, une fois encore, le rugissement de la bataille cessa brutalement.

— Toi, murmura-t-elle à moitié.

— Donne-moi le Démanteleur et libère la fille, Aurora. C'est fini.

Les yeux de la Demoiselle de l'Été étincelèrent, verts et trop clairs. Elle leva les yeux vers les étoiles, puis me regarda avec cette même pression trop intense dans le regard, et je commençai à comprendre.

Non seulement c'était une sidhe, déjà étrangère au genre humain. Non seulement c'était une reine de Féerie, animée par des intentions que je ne comprenais pas entièrement, suivant des règles que je pouvais à peine imaginer.

Mais, en plus, elle était folle. Aussi tordue qu'un grand huit.

— L'heure a sonné, magicien, siffla-t-elle. La renaissance de l'Hiver et la fin de ce cycle inutile. C'est fini, en effet !

— Mab sait tout, Aurora, répondis-je. Titania le saura bientôt. Tout cela n'a plus aucun sens. Elles ne te laisseront pas faire.

Aurora rejeta sa tête en arrière, en éclatant de rire. Ce son était d'une douceur presque douloureuse. Ça me mit les nerfs à vif. Je le repoussai d'un effort de volonté. Les loups-garous et les changelins ne furent pas si chanceux. Les loups reculèrent en gémissant et en grognant de peur. Fix et Meryl tombèrent carrément à genoux, en se tenant les oreilles.

— Elles ne peuvent pas m'arrêter, magicien, cracha Aurora, son rire fou perçant toujours derrière ses mots. Et toi non plus. (Ses yeux flamboyèrent et elle me désigna du doigt.) Korrick, avec moi ! Vous autres, tuez Harry Dresden ! Tuez-les tous !

Elle se tourna et commença à descendre la rivière, de la lumière dorée étincelant à travers la brume bleutée dans un cercle de six mètres autour d'elle. Le centaure la suivit, laissant le fracas du combat, les cornes et les tambours, les cris et les hurlements, la musique et la terreur revenir à nous en tonnant. Les guerriers sidhes, un bon paquet, me fixèrent. Ils sortirent leurs épées ou brandirent de lourdes lances. Talos, et sa fameuse cotte de mailles le protégeant contre les sorts qui lui avaient permis d'incarner un ogre, brandit son épée, qui refléta une multitude de couleurs, en plantant son regard félin dans le mien. Il était d'une intensité terrifiante. Slate émit un autre rire, faisant tournoyer son épée avec arrogance.

Autour de moi, j'entendis les loups-garous se rassembler, en poussant des grognements sourds. Meryl se remit sur ses pieds, du sang coulant de ses oreilles, puis elle empoigna sa hache, tenant sa machette dans l'autre main. Fix, les oreilles écarlates, le visage pâle et déterminé, ouvrit sa boîte à outils de ses mains tremblantes et en sortit une bonne vieille clé à mollette graisseuse.

J'agrippai ma crosse et mon bâton de combat et plantai fermement mes pieds dans le sol. J'invoquai mon pouvoir, levai ma crosse et frappai la terre embrumée avec. L'énergie crépita sur toute sa longueur et gronda à travers le sol comme un coup de tonnerre, effrayant les montures féeriques.

Slate braqua son épée sur moi et poussa un cri, transformant la fuite paniquée des animaux en une charge frontale. Les guerriers de l'Été le suivirent, la lumière des étoiles et de la lune dansant sur leurs épées et leurs armures ; les chevaux hennissaient. Ils fondirent sur notre position comme une marée mortelle parée de bijoux.

Les loups-garous hurlèrent à pleins poumons. C'était un rugissement sinistre et sauvage. Meryl meugla violemment et même Fix y alla de sa petite vocifération.

Le bruit était assourdissant. De toute façon, personne n'aurait pu m'entendre lorsque je poussai mon propre cri

de guerre. Il était pas mal, d'ailleurs.

Enfin, à mon avis.

Et merde !

— Je ne crois pas aux faeries !

Chapitre 32

Dans une charge de cavalerie, tout est une question d'élan. On parle d'une tonne de cheval et de soldat qui fonce dans une direction précise et qui écrase tout sur son passage.

La cavalerie sidhe fonçait sur nous en rugissant.

Mon cœur battait la chamade.

La peur transformait mes jambes en guimauve.

Je compris que, si je voulais survivre aux prochaines secondes, il fallait trouver un moyen de voler cet élan et de l'utiliser à mon avantage.

Je lâchai mon bâton de combat pour saisir ma crosse à deux mains et la braquai devant moi. Voyant cela, les cavaliers sidhes commencèrent à faire de rapides signes de protection dans un concert de pulsations magiques, des sorts de défense individuels s'activant devant chacun d'eux. Ils se préparaient à bloquer le sort que j'allais leur lancer.

Les chevaux, en revanche, n'avaient pas cette chance.

Je créai un bouclier devant moi. Mais je n'en fis pas un mur. Ç'aurait été inutile : j'aurais dû encaisser la charge, et aucun mage ne pourrait maintenir un enchantement contre la volonté combinée de vingt seigneurs féériques. J'élevai mon bouclier à un mètre à peine et l'étirai comme un ruban au ras du sol.

Aux pieds de la monture de Slate.

Le destrier du Chevalier de l'Hiver, une bête géante dans les tons gris-vert, ne sut jamais ce qui l'avait frappé. Le muret que j'avais invoqué l'intercepta au niveau des genoux et le cheval alla s'écraser contre la terre embrumée dans un hurlement, en emportant Slate avec lui. Talos, à droite de Slate, ne put réagir à temps ni pour arrêter sa monture, ni pour éviter le mur, mais il se dégagea avant la chute de son cheval, effectuant une roulade aussi agile et précise que n'importe quel fan de films d'arts martiaux aurait pu exiger, avant de se rétablir sur ses pieds. Il se retourna sur une sorte de pas de danse incroyablement en rythme avec la vaste cacophonie du champ de bataille, et son épée vola vers mon visage.

J'ai vaguement entendu d'autres hennissements. À présent, les chevaux trébuchaient non seulement sur ma barrière, mais aussi les uns sur les autres. Je ne pouvais mesurer l'étendue de la réussite du sort sur le reste des guerriers sidhes. J'étais bien trop occupé à esquiver le premier coup de Talos et à me tenir hors de portée du second.

Meryl s'interposa entre nous et bloqua l'épée de Talos dans la croisée de sa hache et de sa machette. Elle lutta contre le Commandeur de l'Été en y allant de toutes ses forces, les muscles tétanisés. J'avais eu l'occasion d'expérimenter la puissance de la changelin, mais Talos se contentait d'accroître lentement sa pression, le visage calme. Elle ploya peu à peu.

— Pourquoi fais-tu cela, enfant changelin ? demanda Talos. Toi qui as combattu l'Hiver pendant si longtemps. Cela ne sert à rien. Écarte-toi. Je ne te veux aucun mal.

— Comme tu ne voulais aucun mal à Lily ? hurla Meryl. Comment peux-tu lui faire ça ?

— Cela ne me plaît guère, mon enfant, mais ce n'est pas à moi d'en décider, répondit Talos. Elle est ma reine.

— Mais pas la mienne ! hurla Meryl.

Elle donna un coup de tête au sidhe. En plein dans le nez. Elle le frappa si fort que j'entendis le craquement du cartilage et que le seigneur féérique recula de plusieurs pas en chancelant.

Elle ne vit pas Slate se relever à quelques mètres de là. Il se fendit en avant, visant le flanc de la fille.

— Meryl ! criai-je, dans le tumulte. Attention !

Elle ne m'entendit pas.

L'épée du Chevalier de l'Hiver mordit la peau de la changelin juste sous la dernière côte et plus de trente centimètres d'acier givré s'enfoncèrent dans la chair de la jeune fille. L'épée de Slate la transperça et ressortit à travers sa veste et l'argenterie qui la doublait, émergeant comme un brin d'herbe sanglant. Meryl vacilla, sa bouche s'ouvrit en un hoquet. Sa hache et sa machette tombèrent sur le sol.

— Meryl ! hurla Fix juste à côté.

Slate éclata de rire et dit quelque chose que je ne pus entendre. Puis il tourna la lame avec un bruit de déchirure avant de la retirer brutalement. Meryl le fixa et tendit une main. Slate la repoussa avec mépris et lui tourna le dos. Elle s'affaissa.

Je sentis la rage monter en moi et je me redressai, en agrippant ma crosse à deux mains.

Slate se baissa et releva Talos d'une seule main.

— Slate ! hurlai-je. Slate, fumier d'assassin !

Le Chevalier de l'Hiver tourna la tête dans ma direction. Il leva son épée. Les yeux de Talos s'écarquillèrent et ses doigts firent une série de rapides mouvements de protection magique.

Je rassemblai toute ma rage et baissai les yeux vers le sol. J'y trouvai la fureur de la tempête. Elle égalait la mienne. J'enfonçai le bout de ma crosse dans le sol nuageux comme si j'étais en train de creuser un trou dans un lac gelé, puis je tendis la main droite vers le Chevalier de l'Hiver.

— *Ventas !* criai-je. *Ventas fulmino !*

La rage de la tempête remonta le long du bois de ma crosse. L'électricité déferla en un bourdonnement assourdissant de lumière. L'énergie surgit du sol, virevoltant autour de la crosse et à travers mon corps. Elle tourbillonna autour de mon bras droit tendu, en un serpent d'éclairs blanc-bleu, hésita une seconde, puis franchit l'espace entre le bout de l'épée de Lloyd Slate et moi, s'ancrant fermement à sa lame et baignant Slate d'un scintillement frémissant d'étincelles azur.

Le corps du Chevalier se tétanisa, son dos s'arquant violemment. Le tonnerre déchira l'atmosphère lorsque la foudre le toucha, propulsant Slate dans les airs avant de le ramener violemment au sol. L'onde de choc me renversa, comme tout le monde aux alentours.

Tout le monde sauf Talos.

Le Commandeur de l'Été encaissa la secousse, en levant une main devant ses yeux comme s'il s'agissait d'une légère brise. Ensuite, dans le silence assourdissant qui suivit, il brandit son épée et se dirigea droit sur moi.

J'attrapai mon bâton de combat, le braquai et projetai un jet de flammes sur Talos. Le seigneur sidhe ne prit même pas la peine de le dévier. Le feu s'écrasa sur son armure avant de se disperser. Talos fit un grand geste de son épée et m'arracha mon bâton de combat. J'utilisai ma crosse comme un bouclier, et il la balaya également.

Mon ouïe redevint un peu opérationnelle, assez pour l'entendre dire :

— Et c'est là que tout s'achève.

— Tu as foutrement raison, maugréai-je. Fais risette à mon copain.

Je désignai ma main droite du menton.

Il baissa les yeux.

J'avais sorti mon .357 pendant qu'il envoyait valdinguer la crosse que je tenais dans ma main gauche.

Je calai mon coude droit contre le sol et appuyai sur la détente.

Un second coup de tonnerre, plus net que le premier, éclata au bout de mon arme. Je ne crois pas que la balle a perforé la sombre cotte de mailles féerique, car cela ne transperça pas Talos comme cela aurait dû. En revanche, l'impact le frappa comme un coup de marteau, le faisant reculer et s'effondrer à terre. Il resta là un moment, étourdi.

C'était un coup bas, mais j'étais au beau milieu d'une guerre terrifiante et j'étais plutôt en colère. Je le frappai au visage avec le talon de ma botte, puis je me penchai et le matraquai avec le canon de mon .357 jusqu'à ce que ses tentatives maladroitement pour se défendre cessent et qu'il s'immobilise. La peau de son visage était brûlée et couverte d'ampoules là où l'acier du canon l'avait touchée.

Je relevai la tête.

À ce moment précis, Lloyd Slate, le bras droit pendouillant, inutile, me balança le manche cassé d'une lance sur la tête.

Un éclair de lumière.

Une onde de souffrance.

Je tombai au sol, trop assommé pour estimer la gravité de la blessure. Je tentai de braquer mon flingue, mais Slate me le prit des mains, le fit tourner autour d'un doigt et abaissa le canon vers ma tête. Il armait déjà le chien. Je vis l'arme descendre vers moi et compris par la même occasion que Slate n'allait pas faire une pause pour se lancer dans un discours dramatique. À la seconde où je distinguai la bouche sombre du canon, je me jetai sur le côté, en levant les bras.

L'arme rugit.

J'attendis de voir une lumière. J'étais sûr qu'elle se trouverait au bout d'un tunnel plutôt tourné vers le bas.

Slate me rata.

Un hurlement de fureur aigu et féroce lui fit tourner la tête tandis qu'un nouvel arrivant entra dans la danse.

Tenant son énorme clé à molette à deux mains, Fix frappa le poignet de Lloyd Slate. Il y eut un craquement lors de l'impact, celui des os délicats qui se cassaient net, et mon arme alla voler dans l'eau. Slate émit un grognement rageur et balança son bras cassé vers Fix, mais le petit homme fut plus rapide. Il para l'attaque avec son outil et ce fut Slate qui hurla, titubant sous le coup.

— Tu l'as blessée ! hurla Fix. (Le coup suivant toucha Slate à la rotule gauche et jeta le Chevalier de l'Hiver à terre.) Tu as blessé Meryl !

Slate tenta de s'enfuir en faisant une roulade, mais Fix s'acharna. Incontestablement, quel qu'ait été le pouvoir qui avait permis à Slate d'encaisser le coup de tonnerre, il était épuisé. Ou alors, il ne pouvait rien contre le fer forgé de la clé à molette. Le petit changelin martela le dos du Chevalier, lui hurlant dessus, jusqu'à ce que l'un des coups frappe sur la nuque.

Le Chevalier de l'Hiver devint tout mou et s'immobilisa.

Fix me rejoignit et m'aida à me relever. Pendant ce temps, les loups nous entourèrent. Plusieurs saignaient, tous avaient les crocs découverts. Je jetai un regard embrumé derrière eux et je vis les guerriers sidhes se regrouper en traînant quelques blessés. Un cheval était à terre et hennissait, les autres s'étaient dispersés, et il n'y avait plus qu'un cavalier encore en selle, un sidhe élancé dans une armure verte et un heaume intégral.

Les armes toujours en main, le sidhe se prépara à nous charger de nouveau.

— Aidez-moi, implora Fix, en tirant Meryl par les épaules.

Je me redressai sur des jambes flageolantes, mais quelqu'un me devança. Billy, nu et maculé de sang féérique multicolore, prit Meryl sous les bras et la rapatria derrière la protection offerte par le groupe de loups-garous.

— Ça va se terminer en eau de boudin, dit-il. Nous avons un avantage ; leurs chevaux nous craignaient. À pied, je ne sais pas si nous nous en sortirons aussi bien. Presque tout le monde est blessé. Comment va Harry ?

— Bon sang, grogna Meryl d'une voix pâteuse. Lâchez-moi. Ce n'est pas aussi grave que ça. Allez chercher le mage. S'il meurt, personne ne rentrera à la maison.

— Meryl ! s'exclama Fix. Je croyais que tu étais gravement blessée.

La changelin s'assit, le visage pâle, les vêtements écarlates.

— Ce n'est pas le mien, enfin, pas en majorité, expliqua-t-elle. (Je sus qu'elle mentait.) Comment va-t-il ?

Billy m'avait assis sur le sol à un moment donné, et je le sentis m'inspecter le crâne. Je vacillai quand ça devint douloureux. Le fait d'être assis améliorait les choses et je recommençai à mettre de l'ordre dans mes idées.

— Son crâne est intact, dit Billy. Il a peut-être une commotion cérébrale, je ne sais pas.

— Donnez-moi une minute, dis-je. Je vais le faire.

Soulagé, Billy m'agrippa l'épaule.

— Bien. Nous allons devoir nous activer, Harry. D'autres combats nous attendent.

Billy avait raison. J'entendis le piétinement de davantage de chevaux, quelque part dans la brume, et le martèlement de centaines de bottes de gobelins foulant le sol en rythme.

— Nous ne pouvons pas nous enfuir, dit Meryl. Aurora détient toujours Lily.

— Nous discuterons plus tard. Ils arrivent ! intervint Billy.

Il devint flou et tomba à quatre pattes en prenant sa forme lupine, tandis que nous levions les yeux pour voir les guerriers sidhes nous charger.

Les eaux derrière eux devinrent des geysers, la surface immobile de la rivière bouillonna et la cavalerie, toute vêtue de bleu foncé, de vert marin et de violet profond, s'éleva de sous les vagues. Les cavaliers étaient des guerriers sidhes revêtus de cuirasses déformées et décorées de flocons de neige stylisés. Ils n'étaient qu'une dizaine face au groupe de l'Été, mais ils étaient à cheval et ils attaquaient par-derrière. Ils tranchèrent dans le vif des rangs de la Cour Lumineuse, les lames étincelantes, menés par un guerrier en cotte de mailles d'un blanc immaculé brandissant une lame pâle qui semblait gelée. Les guerriers de l'Été se retournèrent pour se défendre, mais ils avaient été pris par surprise et ils le savaient.

Le chef de la phalange de l'Hiver faucha un combattant, puis se tourna vers un autre, sa main tournoyant en une succession de mouvements. Une corolle de froid se déploya et l'un des guerriers de l'Été arrêta simplement de bouger, le crépitement de l'air qui l'entourait devenant de plus en plus fort alors que des cristaux de glace apparaissaient à la surface de son corps et de son armure, gelés de l'intérieur. En quelques secondes, il fut réduit à un bloc de glace grandissant lentement autour d'une silhouette or et vert, et le pâle cavalier poussa le cheval presque négligemment, d'un coup de coude appuyé.

La glace se brisa en mille morceaux, avant de tomber sur le sol en un tas confus.

Le chef ôta son casque et me gratifia d'un sourire étincelant de petite fille. C'était Maeve, la Demoiselle de l'Hiver, avec ses yeux verts avides de sang, ses nattes serrées autour de sa tête. Elle faillit lécher nonchalamment le

sang sur son épée, tandis qu'un autre guerrier de l'Été tombait sur un genou, le dos vers l'eau, l'épée désespérément levée contre les cavaliers qui se ruaient sur lui.

Les eaux enflèrent de nouveau et des bras pâles et adorables émergèrent, enlaçant la gorge du soldat par derrière. J'entraperçus des yeux dorés et un sourire aux dents vertes, puis le cri du guerrier s'interrompit lorsqu'il fut emporté sous la surface. Les guerriers de l'Été battirent rapidement en retraite. Le reste des guerriers de l'Hiver encore en selle se lancèrent à leur poursuite.

— Ta marraine te salue, me lança Maeve. J'aurais bien agi plus tôt, mais cela aurait été un combat loyal, et je les évite.

— Je dois me rendre à l'Autel, répondis-je.

— C'est ce qu'on m'a dit, répliqua Maeve.

Elle conduisit son cheval près de la forme inerte de Lloyd Slate, et son jeune visage adorable s'épanouit en un sourire resplendissant.

— Mes cavaliers sont en train d'attaquer plus bas à la hauteur de la rivière, entraînant les forces de l'Été par là-bas. Tu devrais pouvoir courir en amont. (Elle se pencha et ronronna.) Bonjour, Lloyd. Nous devrions discuter.

— Allons-y, alors ! grogna Meryl. Peux-tu marcher, mage ?

En guise de réponse, je me levai. Meryl aussi, mais je vis son visage se tordre de douleur. Fix récupéra sa clé à mollette ensanglantée. Je retrouvai ma crosse, mais impossible de mettre la main sur mon bâton de combat. La mallette en cuir gisait non loin, et je la récupérai en prenant le temps de vérifier son contenu avant de la refermer.

— Bien, tout le monde en route.

Nous commençâmes à remonter le courant au petit trot. Je ne savais pas quelle distance nous avions à parcourir. Tout autour de nous, ce n'était que chaos et confusion. À un moment, une nuée de lutins nous survola et j'en vis un autre déploiement au-dessus de la rivière où des araignées aussi grosses que des ballons de rugby avaient tissé leur toile, emprisonnant des dizaines de lutins dans leurs fils. Une meute de chiens sauvages féeriques, vert et gris, nous dépassa, talonnant une sorte de panthère qui semblait se diriger vers l'eau. Des flèches sifflèrent en passant, et partout gisaient des faeries mortes ou mourantes.

Finalement, je sentis la pente se raidir, et je levai la tête. La colline de l'Autel de Pierre se trouvait juste devant nous. Je discernais même la forme imposante de Korrick au sommet. Le centaure s'écarta de la statue de Lily, pétrifiée, tout simplement posée sur l'Autel. Aurora, descendue de cheval, se détachait, élancée et étincelante. Elle nous fixa avec rage.

— Lily ! appela Meryl, bien que sa voix ne soit plus qu'un filet.

Fix se retourna pour la regarder, ses yeux alarmés, et Meryl tomba sur un genou, son horrible et franc visage déformé par la douleur.

— Ramène-la, Fix, continua-t-elle. Sauve-la et ramène-la à la maison. (Elle regarda autour d'elle, puis elle me dévisagea.) Tu l'aideras, magicien ?

— Tu m'as payé pour ça, répondis-je. Reste là. Allonge-toi. Tu en as assez fait.

Elle fit « non » de la tête.

— Il reste encore une chose, haleta-t-elle.

Mais elle s'effondra, la main pressée contre son flanc blessé.

Aurora dit quelque chose sur un ton sec à Korrick. Le centaure baissa la tête devant elle et, une lance en main, descendit la colline dans notre direction.

— Merde ! soufflai-je. Billy, ce mec est un poids lourd. Ne t'approche pas de lui. Essaie de le distraire.

Billy jappa en signe de compréhension et les loups-garous s'élancèrent à la rencontre du monstre, se déployant autour de lui, certains harcelant ses flancs et son arrière-train, pendant que leurs comparses esquivèrent ses sabots et sa lance.

— Reste avec Meryl, ordonnai-je à Fix.

Je contournai les loups-garous et escaladai la colline en direction de l'Autel de Pierre.

J'arrivai assez près pour voir Aurora debout au-dessus de la statue de Lily. Elle tenait le Démanteleur de Mère Hiver entre ses doigts, pressé contre la forme pétrifiée, et elle tirait fort sur les fils, commençant à le mettre en pièces. Je ressentis quelque chose lorsqu'elle fit cela. Une sorte de sombre fardeau qui attaquait mes sens magiques de ses griffes acérées. Le carré de laine commença à se désagréger fil par fil et rang par rang, sous les mains diaphanes d'Aurora.

Je tendis le bras, l'adrénaline et la douleur me donnant plus d'énergie qu'il m'en fallait pour alimenter mon sort, et je prononçai la formule :

— *Ventas servitas !*

Le vent se leva d'un coup, arrachant le Démanteleur et l'éloignant d'Aurora, l'envoyant virevolter dans ma direction. Je l'attrapai, puis tirai la langue à Aurora.

— Bip ! Bip ! hurlai-je avant de partir comme un dératé.

— Sois maudit, magicien ! vociféra Aurora, et le son de sa voix me lacéra comme des ongles ébréchés.

Elle leva les mains et hurla autre chose. Le sol trembla et je tombai. J'atterris et roulai sur moi-même autant que possible à flanc de colline jusqu'à arriver en bas. Je pris une seconde pour inspirer une bouffée d'oxygène, après quoi je roulai sur le dos avant de m'asseoir.

Soudain, une rafale de vent m'écrasa au sol et m'arracha le Démanteleur des mains. Je levai la tête et vis Aurora récupérer le bout de tissu avec une satisfaction désinvolte, avant de repartir vers le sommet de la colline. Je fis un effort pour me rasseoir puis la suivre, mais le vent me clouait au sol. J'étais incapable de me relever.

— Plus d'interruptions, cracha Aurora en faisant un geste de la main.

Le sol hurla. Fouettant l'air avec férocité, un enchevêtrement d'épines aussi longues que ma main en émergea dans un grondement. Le buisson entoura la colline. Il était si dense que je ne pouvais plus distinguer Aurora derrière.

Je luttais contre le sort d'Aurora, mais je ne pouvais en triompher physiquement et je ne pris même pas la peine d'essayer avec la force magique pure. J'arrêtai de me débattre et fermai les yeux pour essayer de percevoir un moyen de m'en sortir, de l'annihiler de l'intérieur.

Au même moment, Fix se mit à hurler :

— Harry ? Harry ! Au secours !

L'un des loups-garous lâcha un hurlement de douleur, puis un autre. Ma concentration vacilla et je luttais pour la regagner. Ces personnes étaient là à cause de moi, et plutôt aller en enfer que de laisser quoi que ce soit d'autre leur arriver. J'essayai de m'accrocher à l'artefact, avec le détachement nécessaire pour neutraliser le sort d'Aurora. Mais ma peur, ma colère et mon inquiétude rendirent l'opération impossible. Elles auraient conféré de la puissance à un sort, mais il s'agissait là d'une entreprise qui demandait de la précision et de la délicatesse.

Mes émotions, si souvent sources de puissance, me mettaient des bâtons dans les roues.

Puis des sabots galopèrent vers le haut, foulant le sol près de moi. Je levai la tête et vis le guerrier en armure verte, le seul cavalier de la première cavalerie des sidhes à être resté en selle. Il se tenait au-dessus de moi, son cheval trépignant, la lance pointée vers ma tête.

— Ne faites pas ça ! criai-je. Attendez !

Mais le cavalier m'ignora et arma son bras. L'extrémité de la lance brillait dans la lumière argentée. Il frappa ma gorge sans défense.

Chapitre 33

La lance se planta dans la terre à côté de mon cou ; une voix féminine sortit du heaume.

— Ne bouge pas !

Elle descendit du destrier féerique et retira son casque. La chevelure châtain clair d'Elaine, libérée, s'échappa du chignon dans laquelle elle avait été maintenue, et la jeune femme la secoua vigoureusement avec irritation.

— Reste tranquille. Je vais te sortir de là.

— Elaine, dis-je.

Des vagues d'émotions me submergèrent, mais je n'avais le temps pour aucune d'entre elles.

— Je dirais bien que je suis ravi de te voir, mais je n'en suis pas sûr.

— C'est parce que tu as toujours été un peu bouché, Harry, répondit-elle de sa voix acerbe.

Puis ses traits s'adoucirent, ses yeux se fermèrent à moitié et elle posa ses mains gantées sur ma poitrine. Elle marmonna quelque chose avant de conclure :

— Voilà. *Samanyana*.

Il y eut une lente montée de puissance et le vent qui me clouait au sol s'évapora brusquement. Je me relevai.

— Bien, dit-elle. Partons d'ici.

— Non, répliquai-je. Je n'en ai pas terminé. (Je récupérerai mon paquetage et ma crosse.) Je dois traverser ces épines.

— Impossible, dit Elaine. Harry, je connais ce sort. Ces pointes ne sont pas seulement acérées, elles sont empoisonnées. Si l'une d'elles t'érafle, tu seras paralysé en deux minutes. Plus, tu mourras.

Je jetai un regard mauvais à la barrière et raffermis ma prise sur la crosse.

— Et elles ne brûleront pas non plus, ajouta Elaine.

— Oh ! grommelai-je. Je n'ai plus qu'à les obliger à s'écarter, alors.

— C'est comme si tu essayais de maintenir des portes automatiques ouvertes, Harry. Elles se remettront en place lorsque ta concentration faiblira.

— Alors elle ne faiblira pas.

— Tu ne vas pas y arriver, Harry, insista Elaine. Si tu commences à t'y frayer un chemin, Aurora le sentira et elle te mettra en pièces. Pendant que tu seras occupé à écarter les épines, tu ne seras pas en mesure de te défendre.

J'abaissai ma crosse et je regardai successivement les épines et Elaine.

— Bien, lâchai-je. Alors, tu vas devoir t'en occuper à ma place.

Elaine écarquilla les yeux.

— Quoi ?

— Tu retiens les épines. Je traverse.

— Tu vas monter te battre contre Aurora ? Seul ?

— Et tu vas m'aider, soulignai-je.

Elaine se mordit la lèvre, tout en détournant le regard.

— Allez, Elaine ! insistai-je. Tu l'as déjà trahie. De toute manière, je franchirai ces épines, avec ou sans ton aide.

— Je ne sais pas.

— Si, tu sais. Si tu avais dû me tuer, tu as loupé ta chance. Et si Aurora termine ce qu'elle a commencé, je suis mort de toute façon.

— Tu ne comprends pas...

— Je sais bien, l'interrompis-je. Je ne comprends pas pourquoi tu l'aides. Je ne comprends pas comment tu peux rester là et la laisser faire ainsi. Je ne comprends pas comment tu peux rester plantée là et laisser cette fille mourir. (J'attendis un peu que ça lui rentre dans le crâne avant d'ajouter, doucement :) Et je ne comprends pas comment tu peux me trahir ainsi. Une fois de plus.

— Oui te dit que ça n'arrivera pas une troisième fois ? Je pourrais laisser ces épines se refermer sur toi à mi-

chemin et te tuer pour elle.

— Peut-être bien, soufflai-je. Mais je refuse de le croire, Elaine. Nous nous aimions, avant. Je sais que tu n'es ni une lâche ni une tueuse. Je veux croire que ce que nous avons en commun signifie vraiment quelque chose, même aujourd'hui. Que je peux te confier ma vie comme tu peux me confier la tienne.

Elle eut un petit rire amer.

— Tu ne sais plus qui je suis, Harry. (Elle me regarda droit dans les yeux.) Mais je te crois. Je sais que je peux te faire confiance.

— Alors aide-moi.

Elle acquiesça.

— Tu vas devoir courir. Je ne suis pas aussi forte que toi, et c'est une tâche difficile. Je ne vais pas pouvoir les écarter bien longtemps.

Je hochai la tête. Le doute s'immita en moi au même moment. Et si elle me trahissait de nouveau ? Elaine n'avait pas vraiment excellé sur le plan de l'honnêteté. Je la regardai pendant qu'elle se concentrait, son adorable visage se vidant de toute expression. Je la sentis projeter son pouvoir, croisant les bras en travers de sa poitrine, une paume sur chaque épaule à la manière des représentations sur les sarcophages égyptiens.

Bon sang ! J'avais dix millions de façons de mourir autour de moi. Alors, une de plus ? De cette façon-là, au moins, si j'y passais, ce serait en faisant quelque chose d'utile. Je me retournai pour ramasser mon sac et ma crosse.

Elaine murmura quelque chose et un vent se leva autour d'elle, soulevant ses cheveux. Elle ouvrit les yeux, qui restèrent lointains, dans le vague, et elle abaissa ses mains.

Le vent forma une colonne d'un mètre cinquante et plongea dans le mur d'épines. Les ronces frémirent puis elles commencèrent à lâcher prise, s'éloignant du sort d'Elaine.

— Vas-y ! hoqueta-t-elle. Vas-y, dépêche-toi !

Je courus.

Le vent m'aveugla presque, et je dus me plier en deux, en espérant qu'aucune parcelle de peau exposée ne toucherait les épines. Je sentis un violent accroc à travers mon manteau, mais il ne perça pas le cuir. Elaine ne m'abandonna pas. Après quelques secondes, j'émergeai du mur et me retrouvai sain et sauf au sommet de la colline.

L'Autel de Pierre n'avait pas bougé, mais les runes et les symboles gravés à sa surface flamboyaient d'une lumière dorée à présent. Aurora se tenait à côté de l'Autel, les doigts virevoltant au-dessus du carré de laine pressé contre la tête de la fille pétrifiée, qui se trouvait toujours sur l'Autel. Je contournai la Demoiselle pour demeurer en dehors de sa vision périphérique et courus vers elle.

Je n'étais plus qu'à quelques mètres quand le Démanteleur explosa soudain dans un éclair blanc et froid. La lumière baigna la statue et le marbre blanc glacé se transforma en chair, les cheveux de pierre ondulés devenant des tresses vert émeraude. Lily ouvrit les yeux et hoqueta, tout en regardant autour d'elle, l'air hébété.

D'une main, Aurora saisit Lily à la gorge et la plaqua contre la surface de l'Autel de Pierre. De l'autre, elle tira le couteau à sa ceinture.

Ce n'était pas très courtois, mais je frappai comme une brute la Demoiselle de l'Été.

Un bon coup de crosse.

Dans le dos.

Au même moment, les étoiles atteignirent visiblement la bonne position et il fut minuit – la fin de la suprématie de l'Été – et les runes scintillantes sur l'Autel passèrent d'un doré subtil à un bleu glacial.

Sous l'impact, Aurora lâcha son arme qui tomba sur l'Autel. Lily hurla et se dégagea de la poigne de la Demoiselle. Elle roula en travers de l'Autel pour s'éloigner de la fée.

Aurora se tourna vers moi, aussi rapidement que n'importe quel autre sidhe. Elle prit appui sur l'Autel et planta ses deux pieds contre ma poitrine. Elle me frappa fort et me repoussa en arrière. Je n'avais pas fini de rouler qu'elle avait fait apparaître une boule de feu et la projetait vers moi en hurlant. Je m'accroupis et levai ma crosse, faisant appel à toute ma volonté juste à temps pour parer l'assaut et dévier la flamme vers le ciel brumeux.

Sa lumière rouge auréola un coursier féerique vert en train de sauter par-dessus les épines. Il ne réussit pas à franchir le mur et tomba six mètres trop court, hennissant horriblement lorsqu'il atterrit sur les ronces empoisonnées. Son cavalier ne tomba cependant pas avec lui. Talos, le visage en sang, bondit du dos du cheval, effectua une roulade bien maîtrisée et arriva indemne sur la colline.

Aurora éclata d'un rire délirant.

— Tue-le, Commandeur !

Talos tira son épée et vint vers moi. Je crus que le premier coup était une botte vers mon ventre, mais il m'embobina, et l'épée s'élança de côté pour envoyer valser ma crosse dans les ronces. Il fondit sur moi, et j'agrippai

mon paquetage en reculant, cherchant une arme autour de moi, n'importe quoi pour gagner du temps, trouver des occasions.

Puis un mugissement grave secoua le sommet de la colline et figea même Aurora l'espace d'une seconde. Le mur de ronces trembla et frémit. Quelque chose de massif beugla de nouveau. L'être se fraya un passage à travers les épines. C'était un troll énorme, émeraude, hideux et fort. Il brandissait une hache dans une main comme s'il s'agissait d'un couteau en plastique et il était couvert de zébrures gonflées, de blessures empoisonnées et de son propre sang vert foncé. Il avait une horrible plaie suintant abondamment sur le côté. Il se traînait vers nous malgré ses blessures, mais il était mourant.

C'était Meryl.

Elle avait Choisi.

Je me contentai de la fixer en reconnaissant ses traits, sous la fureur qui déformait le visage de la troll. Elle tendit le bras vers Talos, et le Commandeur de l'Été vola, son épée étincelante amputant une des mains de la créature qui l'assailait. Celle-ci attrapa quand même la jambe de Talos et le traîna sous elle en même temps qu'elle chutait, son poids le clouant au sol, l'écrasant par terre dans un gargouillis de rage et de triomphe.

Je regardai derrière moi et vis Aurora attraper Lily par ses cheveux verts et la traîner de nouveau vers l'Autel. J'accourus et saisis le couteau avant elle. C'était une sorte de lame en pierre, primitive et incurvée.

— Abruti, cracha Aurora. Je vais lui déchiqueter la gorge à mains nues.

Je jetai le couteau au loin.

— Non, tu ne le feras pas.

Aurora éclata de rire.

— Et pourquoi pas ? demanda-t-elle, son regard si beau brûlant de folie.

Je défis le fermoir de mon bagage.

— Parce que je sais quelque chose que tu ignores.

— Quoi ? ricana-t-elle. Que pourrais-tu savoir qui ait une quelconque importance à présent ?

Je lui adressai un sourire froid.

— Le numéro de téléphone de *Pizza Trente*. (J'ouvris mon sac en hurlant :) Attaque-la, Tut !

Il y eut un cri strident, un son flûté explosa à l'intérieur de ma sacoche et Tut-Tut s'envola hors du sac, laissant une traînée d'étincelles cramoisies dans son sillage. La petite fée portait toujours son armure de fortune, mais ses armes avaient été remplacées par ce que j'avais demandé à Billy de rapporter du *Monoprix* : un petit couteau rétractable en plastique orange, sa fine lame sortie de son manche.

Aurora émit un nouveau rire, plus horrible.

— Et qu'est-ce que cette petite chose peut faire ?

Tut donna un autre petit coup de trompette et hurla, de sa voix perçante :

— Au nom du seigneur de la Pizza ! Chargez !

Et le paquetage se vaporisa en un nuage de lueurs écarlates tandis qu'un essaim de lutins, tous armés de lames en fer forgé recouvertes de plastique orange, s'élevait et filait vers Aurora, véritable nébuleuse rougeâtre et acérée.

La Demoiselle croisa mon regard lorsque les lutins arrivèrent sur elle et j'aperçus la peur soudaine. Elle avait deviné la suite. Elle leva une main, pour y accumuler un nimbe de puissance doré, mais un des lutins l'atteignit, le couteau étincela, la lame mordit la chair. La sidhe hurla, son sang coula et la lueur d'or s'évanouit.

— Non ! hurla-t-elle. Non ! Pas maintenant !

Les lutins fourmillaient autour d'elle, et ce n'était pas beau à voir. La cote de mailles féerique éclatante de sa robe ne la protégeait pas contre les lames d'acier, et l'escouade de Tut la déchiqueta comme si c'était du carton. De toutes parts, dans un nuage tourbillonnant autour d'elle, Tut-Tut et ses comparses la frappèrent une dizaine de fois en seulement quelques secondes, l'acier scintillant éclaboussant l'air de sang écarlate.

Je vis ses yeux ouverts, brûlants de haine, tandis que la mort ailée ouvrait sans cesse de nouvelles blessures sur son corps d'albâtre.

Elle se traîna jusqu'à l'Autel.

Si elle mourait là-bas, saignée à mort sur l'Autel, elle atteindrait son but. Elle conférerait un vaste pouvoir à l'Hiver et elle détruirait l'équilibre entre les Cours féeriques.

Je me jetai sur l'Autel, la percutant au passage et la renvoyant au sol.

Elle hurla de dépit et se débattit, mais elle n'avait plus aucune force. Nous dévalâmes la colline, pour finir allongés sur le sol, moi la plaquant par terre et la maintenant en place.

Aurora me regarda. Ses yeux verts avaient perdu de leur intensité. Ils étaient voilés.

— Attends, dit-elle, d'une voix faible et étonnamment jeune. (Ce n'était plus une sorcière folle à cet instant. On

aurait dit une petite fille terrifiée.) Attends. Tu ne comprends pas. Je voulais juste que cela s'arrête. Que la souffrance s'arrête.

J'écartai délicatement une mèche de cheveux maculée de sang de ses yeux et je me sentis très las en répondant :

— Seuls les morts ne souffrent pas.

La lumière quitta ses yeux, son souffle ralentit.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle dans un souffle à peine audible.

— Moi non plus, répondis-je.

Une larme coula de son œil et se mélangea au sang.

Elle mourut.

Chapitre 34

J'avais réussi. J'avais sauvé la fille, arrêté la voleuse, prouvé l'innocence de Mab et gagné son appui pour le Cercle Blanc, sauvant ma peau par la même occasion.

Hourra !

Je restai là, avec le corps sans vie d'Aurora.

Trop fatigué pour bouger.

Il se passa peut-être un quart d'heure avant que les autres reines me trouvent. J'étais vaguement conscient de leur présence et du rayonnement doré aux reflets bleutés qui se trouvait au-dessus de moi.

La lumière dorée se rassembla un instant au-dessus du corps avant de s'envoler, en emportant la chair morte avec elle.

Elle me laissa là, transi et exténué.

Seul le bleu glacial resta après le départ de la lueur dorée. Un moment plus tard, je sentis les doigts de Mab effleurer ma tête.

— Mage, murmura-t-elle. Je suis très contente de toi.

— Allez-vous-en, Mab, répondis-je, d'une voix épuisée.

Elle rit.

— Non, mortel. C'est toi qui dois partir maintenant. Tes compagnons et toi.

— Que va-t-il se passer pour Tut-Tut ? demandai-je.

— C'est inhabituel pour un mortel de pouvoir invoquer un fey, même du rang le plus inférieur, pour qu'il lui rende service. Pourtant, ce n'est pas la première fois. Ne crains pas pour tes petits guerriers. Ils étaient ton arme, et tu es seul responsable de leurs actions. Emporte leur acier avec toi. Cela suffira.

Je levai la tête vers elle.

— Allez-vous honorer votre part du marché ?

— Bien sûr. Les mages auront un droit de passage.

— Pas ce marché-là. Le nôtre.

L'adorable et dangereuse bouche de Mab se retroussa sur un sourire.

— D'abord, laisse-moi te faire une offre.

Elle fit un geste et les ronces disparurent. Maeve apparut dans son armure blanche, et la Mère Hiver se tenait derrière elle, tout de noir vêtue. Lloyd Slate était agenouillé à ses pieds, brisé. Manifestement, il souffrait terriblement, ses mains menottées à un collier autour de son cou. Les entraves ressemblaient à de la glace nuageuse.

— Il y a un traître parmi nous, ronronna Mab. Et il aura la peine qu'il mérite. Après quoi, nous trouverons un nouveau Chevalier. (Elle me regarda avant d'ajouter.) Je voudrais un successeur bien plus digne de confiance. Accepte cette charge et toutes tes dettes seront annulées.

— Sûrement pas, non, maugréai-je. Putain, non !

Le sourire de Mab s'agrandit.

— Très bien. Dans ce cas, je suis certaine que nous pouvons trouver une façon de nous amuser avec Slate. Nous n'aurons qu'à attendre que quelqu'un accepte notre offre.

Slate leva les yeux, le regard vide.

— Non. Non, Dresden ! Dresden, ne les laissez pas faire. Ne les laissez pas m'emporter. Acceptez, je vous en prie, ne les laissez pas me faire attendre.

Mab toucha de nouveau ma tête.

— Plus que deux fois. Ensuite, tu seras débarrassé de moi.

Et elles partirent.

Les hurlements de Lloyd Slate résonnèrent dans leur sillage.

Je m'assis là, trop fatigué pour bouger, jusqu'à ce que les lumières commencent à faiblir. Je me souviens

vaguement d'Ebenazar me soulevant et passant mon bras autour de ses épaules. Le chambellan murmura quelque chose, et Billy lui répondit.

Je me réveillai chez moi, dans mon lit.

Billy, qui était en train de somnoler sur la chaise à côté de mon lit, se réveilla dans un grognement.

— Eh, tu es réveillé ! Tu as soif ?

J'acquiesçai, la gorge trop sèche pour parler, et il me tendit un verre d'eau fraîche.

— Que s'est-il passé ? demandai-je, lorsque je pus articuler.

Il secoua la tête.

— Meryl est morte. Elle m'a demandé de te dire qu'elle avait fait son choix et qu'elle ne le regrettait pas.

Ensuite, elle a juste changé. Nous l'avons trouvée sur le sol à côté de toi.

Je fermai les yeux et fis un signe de la tête.

— Ebenazar te fait dire que tu as fait voir rouge à beaucoup de gens, mais que tu n'as plus à te soucier d'eux pour un bon bout de temps.

— Ah ! soufflai-je. Les Alphas ?

— En pleine forme, répondit Billy, avec un soupçon de fierté dans la voix. Cent cinquante-cinq points de suture à nous tous, mais nous nous en sommes sortis plus ou moins en un seul morceau. Pizza et jeux chez moi ce soir.

Mon estomac gronda au mot « pizza ».

Je pris une douche, me séchai et enfilai des vêtements propres. Cela me mit la puce à l'oreille. Je fis le tour de la salle de bains puis jetai un œil dans ma chambre.

— Tu as fait le ménage ? Des lessives ? demandai-je au jeune homme.

Il fit « non » de la tête.

— Pas moi. (On frappa à la porte.) Une minute.

Je l'entendis sortir et dire quelque chose à travers la porte avant de revenir.

— Des visiteurs, annonça-t-il.

Je mis des chaussettes puis mes baskets.

— Qui est-ce ?

— La nouvelle Demoiselle de l'Été et le nouveau Chevalier, lâcha Billy.

— Ils cherchent les ennuis ?

Billy sourit largement.

— Contente-toi de venir leur parler.

Je le fusillai du regard et le suivis dans le salon. Celui-ci était immaculé. La plupart de mes meubles sont d'occasion, de vieux trucs solides avec beaucoup de bois et de tissus d'une belle texture. Ils avaient tous l'air propres aussi et il n'y avait aucune tache dessus. Mes tapis, de toutes les sortes en allant de quelque chose qui aurait pu voler dans le ciel de la mythique Arabie jusqu'au faux navajo attrape-touriste, avaient également été nettoyés et aérés. Je vérifiai le sol sous les tapis. Lessivé et récuré. Le seau à charbon contenait du bois sec, et la cheminée n'avait pas été simplement vidée, mais aussi balayée par-dessus le marché.

Ma crosse et mon bâton de combat se trouvaient dans le coin, scintillant comme s'ils avaient été polis, et mon pistolet pendait dans son étui, fraîchement huilé. L'arme aussi avait été lustrée.

Je me rendis dans l'alcôve avec le four, l'évier et le réfrigérateur. Ce dernier était un vieux modèle qui stockait de la vraie glace. On connaît mes déboires avec l'électricité. Il avait été nettoyé et la glace avait été renouvelée. Il était rempli de rangées de nourriture bien nettes – des fruits et des légumes frais, des jus, des bouteilles de Coca – et il y avait de la glace dans le freezer. Mon garde-manger était rempli d'aliments lyophilisés, de boîtes de conserve, de pâtes, de sauces. Et Mister avait une nouvelle caisse, fabriquée en bois, cerclée de plastique, et remplie de litière fraîche. Le chat lui-même était affalé sur le sol, donnant négligemment de petits coups dans un sac d'herbe à chat en tissu qui pendait à un fil relié à la porte du garde-manger.

— Je suis mort, soufflai-je. Je suis mort et quelqu'un a fait une erreur administrative. Du coup, je me retrouve au paradis.

Je regardai autour de moi et remarquai Billy qui souriait comme un abruti. Il pointa son pouce en direction de la porte.

— On s'occupe de la visite officielle ?

Je me rendis à la porte et je l'ouvris avec méfiance en jetant un regard alentour.

Fix se tenait là dans un bleu de travail de mécanicien. Ses cheveux blancs et épais flottaient autour de sa tête, complétant son sourire. Il avait de la graisse sur les mains et le visage. Sa vieille boîte à outils était posée par terre à côté de lui. Lily se tenait à ses côtés, silhouette harmonieuse mise en valeur par un simple pantalon noir et un

chemisier vert. Ses cheveux étaient tirés en queue-de-cheval.

Ils étaient devenus d'un blanc de neige.

— Harry, dit Fix. Comment vas-tu ?

Je clignai des yeux en les regardant.

— Toi ? La nouvelle Demoiselle de l'Été ?

Lily rougit joliment et acquiesça.

— Je sais. Je ne voulais pas, mais quand... quand Aurora est morte, son pouvoir a investi le réceptacle de l'Été le plus proche. Normalement, ç'aurait dû être une des autres reines, mais je détenais le pouvoir du Chevalier et ça m'est juste... tombé dessus.

Je haussai les sourcils.

— Vas-tu bien ?

Elle plissa le front.

— Je n'en suis pas sûre. Cela fait beaucoup de choses à penser. Et c'est la première fois que ce type de pouvoir investit un mortel.

— Tu veux dire que tu n'es pas... euh... Tu n'as pas...

— ... choisi ? demanda Lily. (Elle secoua la tête.) C'est simplement moi. Je ne sais pas ce que je vais faire, mais Titania m'a dit qu'elle m'apprendrait.

Je jetai un regard sur le côté.

— Et tu as choisi Fix comme Chevalier, hein ?

Elle sourit à Fix.

— Je lui fais confiance.

— Ça me va, dis-je. Fix a déjà botté une fois le cul du Chevalier de l'Hiver.

Lily fit un clin d'œil et regarda le petit homme. Il rougit, et, je le jure sur la Bible, il baissa la tête et noua les mains dans son dos.

Lily sourit et me tendit la main.

— Je voulais vous rencontrer. Et vous remercier, monsieur Dresden. Je vous dois la vie.

Je serrai sa main.

— Vous ne me devez rien. Apparemment, je sauve les demoiselles en détresse par réflexe à présent. (Mon sourire s'effaça.) D'autre part, j'ai juste été embauché. Remerciez Meryl.

Lily fronça les sourcils.

— Ne vous en voulez pas pour ce qui est arrivé. Vous avez agi de la sorte parce que vous avez bon cœur, monsieur Dresden. Tout comme Meryl. Je ne peux pas rembourser une telle bonté et cela va prendre des années avant que je puisse bien utiliser mon... mon... (Elle ne trouvait pas le mot.)

— Pouvoir ?

— OK, pouvoir. Mais si vous avez besoin d'aide, ou d'un endroit sûr, vous pouvez venir me voir. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir.

— Elle a demandé à quelques leprechauns de nettoyer votre maison, Harry, précisa Fix. Et je viens juste de finir avec votre voiture, donc elle devrait rouler maintenant. J'espère que cela ne vous ennuie pas.

J'ai dû cligner des yeux plusieurs fois avant de répondre.

— Ça ne m'ennuie pas. Entrez, je vais vous servir un verre.

Nous avons passé un bon moment. Ils avaient l'air d'être de braves gamins.

Il faisait nuit quand tout ce petit monde partit.

On frappa de nouveau à ma porte.

Je répondis.

Elaine se tenait sur le seuil, en tee-shirt et short en jean, qui mettait en valeur ses jolies jambes. Elle avait ses cheveux relevés sous une casquette de base-ball des Cubs.

— Je voulais te voir avant de partir, me dit-elle sans préambule.

Je m'appuyai contre l'encadrement de la porte, près d'elle.

— Tu t'en es bien sortie, je présume.

— Toi aussi. Est-ce que Mab t'a payé ?

J'acquiesçai.

— Ouais. Et toi ? Es-tu toujours redevable à l'Été ?

Elaine haussa les épaules.

— Je devais tout à Aurora. Même si elle avait voulu chipoter sur le fait de savoir si oui ou non je l'avais

remboursée en totalité ou pas, la question ne se pose plus.

— Où vas-tu ?

Elle soupira.

— Je n'en sais rien. Dans un endroit plein de monde. Peut-être à l'école pour un temps. (Elle prit une profonde inspiration.) Harry, je suis désolée que les choses se soient passées ainsi. J'avais peur de te parler d'Aurora. Je suppose que j'aurais dû me douter de quelque chose. Je suis heureuse que tu t'en sois sorti indemne. Vraiment heureuse.

J'avais beaucoup de réponses à cela, mais celle que je choisis fut :

— Elle pensait agir pour le bien. Je pense que je peux comprendre comment tu as pu... Écoute, c'est le passé.

Elle hocha la tête.

— J'ai vu les photos sur ton manteau de cheminée. Celles de Susan. Ses lettres. Et cette bague de fiançailles.

Je jetai un regard vers la cheminée et un malaise m'envahit en plusieurs endroits.

— Oui.

— Tu l'aimes ?

J'acquiesçai.

Elle expira et regarda par terre. Ainsi, la visière de sa casquette cachait ses yeux.

— Dans ce cas, puis-je te donner un conseil ?

— Pourquoi pas.

Elle releva la tête.

— Arrête de t'apitoyer sur ton sort, Harry.

J'écarquillai les yeux.

— Quoi ?

Elle désigna mon appartement.

— Tu vivais dans un égout, Harry. Je comprends que tu te reproches certaines choses. Je suis juste en train de faire des suppositions sur des détails, mais il est assez clair que tu allais droit dans le mur à cause de ça. Passe à autre chose. Tu ne vas pas lui servir à grand-chose si tu te transformes en collection de moisissures vivante. Arrête de ressasser ta douleur, parce que si elle tient à toi, cela la déchirerait de te voir comme je t'ai vu il y a quelques jours.

Je la fixai un moment.

— Un conseil amoureux ! De ta part ?

Elle me lança un demi-sourire.

— Ouais. Quelle ironie ! À la prochaine.

Je hochai la tête.

— Au revoir, Elaine.

Elle se pencha et m'embrassa de nouveau sur la joue, puis elle se retourna et partit.

Je la regardai partir. Et, brouillard mental illégal ou pas, je ne l'ai jamais dénoncée au Cercle.

Plus tard ce soir-là, je suis allé à l'appartement de Billy. Des rires passaient à travers la porte ainsi que de la musique et une odeur de pizza. Je frappai et Billy ouvrit.

À l'intérieur, le silence est tombé.

J'entrai dans l'appartement.

Une dizaine de loups-garous blessés, couverts de bleus, coupés, mais heureux, me regardèrent, installés à une grande table jonchée de verres, de cartons de pizza, de dés, de stylos, de blocs de papier et de petites figurines sur une grande feuille de papier millimétré.

— Billy, déclarai-je. Et vous autres, les gars. Je voulais juste vous dire que vous vous en êtes vraiment bien sortis là-bas. Beaucoup mieux que ce à quoi je m'attendais ou que ce que j'espérais. J'aurais dû vous faire davantage confiance. Merci.

Billy acquiesça.

— Ça en valait la peine. Pas vrai ?

Un murmure approuvateur parcourut la pièce.

Je hochai la tête.

— OK, alors ! Que quelqu'un me donne une part de pizza, un Coca et des dés, mais que ce soit bien clair, je veux un Gros Bill.

Billy me regarda d'un air atterré.

— Un quoi ?

— Un Gros Bill, répétai-je. Je veux un énorme bastonneur et je ne veux pas avoir besoin de trop réfléchir.

Son visage se fendit d'un large sourire.

son visage se tendit d'un large sourire.

— Georgia, est-ce qu'il nous reste une feuille de perso de barbare ?

— Bien sûr, répondit Georgia, et elle alla prendre un classeur.

Je pris un siège.

On m'apporta une tranche de pizza et un Coca. Le bavardage reprit et je me dis que c'était beaucoup plus agréable que de passer une autre nuit à me torturer dans le labo.

— Tu sais ce qui me déçoit ? me demanda Billy un peu plus tard.

— Non, quoi ?

— Toutes ces faeries, ces duels, ces reines folles et ainsi de suite, et pourtant, personne n'a cité ce vieux William Shakespeare. Pas une seule fois.

Je dévisageai Billy pendant une minute avant d'éclater de rire. Mes propres douleurs, hématomes, coupures et blessures me faisaient mal, mais c'était une souffrance franche et récurrente de quelque chose en train de guérir.

Je me trouvai des dés, du papier et des crayons, puis m'installai avec mes amis pour jouer Thorg le barbare. Pour manger, boire et m'amuser.

Seigneur, que ces mortels peuvent être bêtes !

Fin du tome 4